

Oeuvres de François de La Mothe Le Vayer, ... ([Reprod.]

La Mothe Le Vayer, François de (1588-1672). Oeuvres de François de La Mothe Le Vayer,... ([Reprod.]). 1756-1759.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisationcommerciale@bnf.fr.

R. 2193.

A. 9.

OEUVRES
DE FRANÇOIS
DE LA MOTHE
LE VAYER,

CONSEILLER D'ÉTAT, &c.
Nouvelle Edition revue & augmentée.

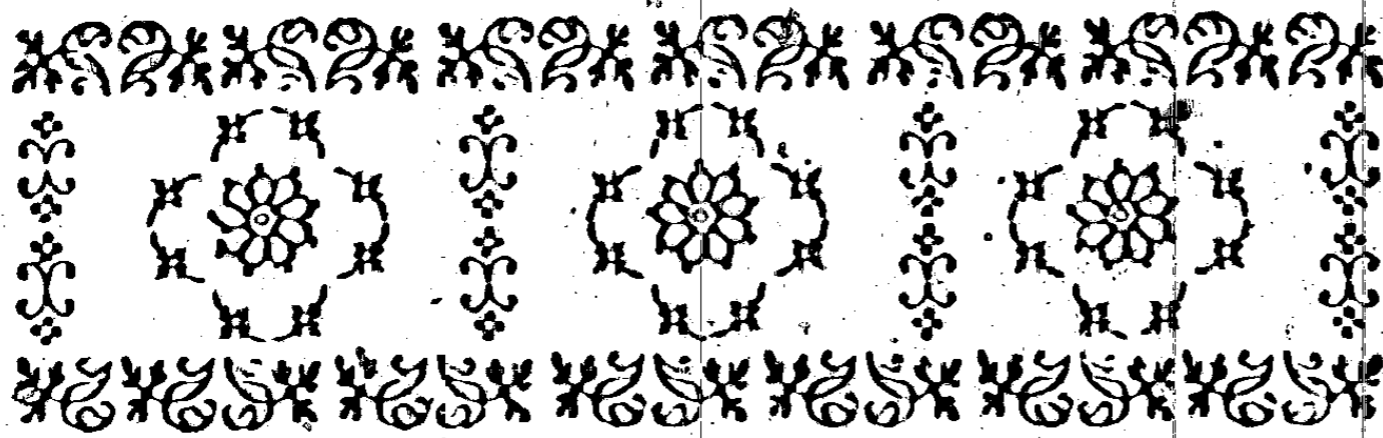
Tome V. Partie I.



avec Privilèges.

imprimé à Pfœrten,
& se trouve à Dresde
chez MICHEL GROELL.

MDCCLVII.



AVERTISSEMENT.

*N*ous donnons dans cette 1^{re} Partie l'un des plus excellens ouvrages de nôtre Auteur, savoir le *Traité des Vertus des Païens*. Le savant GUNDLING l'a estimé à un tel point, qu'il avouë que ce livre lui a donné les premières idées solides & historiques de la philosophie païenne, & il en recommande la lecture à tout homme, qui veut apprendre cette histoire.

Que pourrions-nous ajoûter de plus à sa recommandation? Nous nous bornons donc à remarquer, que dans la présente édition on trouvera les preuves des citations mises sous le texte à l'endroit où chaque allegation doit naturellement être placée, au lieu que dans les précédentes éditions elles étoient placées à la fin du livre.

Monsieur le Vayer ne pouvoit alors faire autrement. On avoit critiqué son livre pendant que les feuilles étoient sous la presse. On lui avoit imputé une partialité trop marquée en faveur des philosophes

AVERTISSEMENT.

païens, & même qu'il étoit allé si loin, que de soutenir que quelques uns d'eux avoient été sauvés. Ainsi il se vit comme obligé à se disculper & à prouver, que les Peres & les Docteurs les plus irréprochables de l'Eglise avoient eu le même sentiment que lui, au sujet de quelques anciens Philosophes.

Il alléguoit leurs propres paroles & il ne pouvoit ajoûter ses citations qu'à la fin du Traité. Nous osons nous flatter, que les lecteurs judicieux nous sauront gré du changement que nous avons fait, en donnant à ces notes leur place naturelle.



DE LA
V E R T U
DES
P A Y E N S .

*AVEC LES PREUVES
DES CITATIONS MISES
SOUS LE TEXTE.*

T A B L E
DES PRINCIPALES
MATIERES DE CE LIVRE.

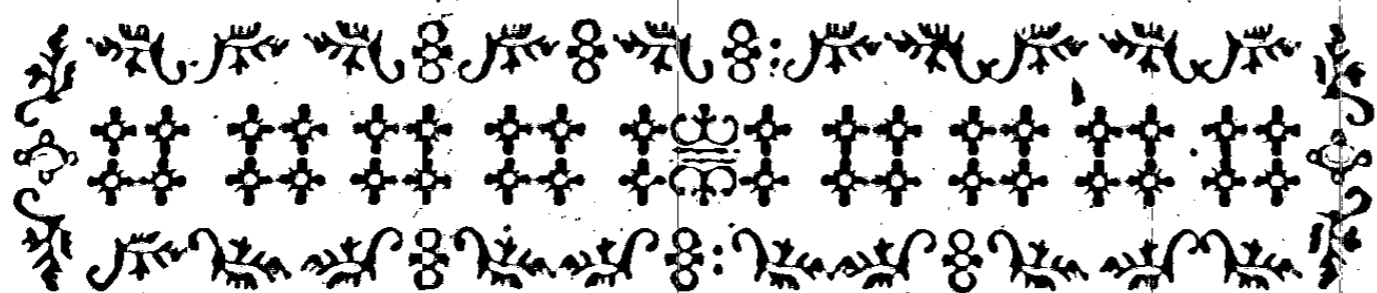
PREMIERE PARTIE.

A vant - propos.
Dessain de l'Auteur.
De l'Etat du droit de Nature.
De l'Etat de la Loi.
De l'Etat de la Grace.
Observations sur les trois Etats en général.



SECONDE PARTIE.

De Socrate.
De Platon, & de la Secte Academique.
D'Aristote, & de la Secte Péripatétiqué.
De Diogene, & de la Secte Cynique.
De Zenon Cypriot de la ville de Citie, & de la Secte
Stoïque.
De Pythagore, & de la Secte Pythagorique.
D'Epicure, & de la Secte Epicurienne.
De Pyrrhon, & de la Secte Sceptique.
De Confutius le Socrate de la Chine.
De Seneque.
De Julien l'Apostat.
Conclusion.



A U
CARDINAL
D U C
DE RICHELIEU.

MONSEIGNEUR,

LES peuples qui ont adoré le Soleil, allu-
moient du feu sur ses Autels, ne trou-
vans rien dans la Nature de plus digne de lui
être offert, encore que ce fût une bien petite lu-
miere qu'ils faisoient paroître devant celle de ce
grand Astre. Je prens la hardiesse de les imi-
ter en vous présentant ce *Traité de la Vertu des*
Payens, quoiqu'elle n'ait rien de comparable
aux *Vertu: Chrétiennes*, & plus qu'*Heroïques*
de vôtre Eminence. Mais je la supplie très-
humblement de considérer, que s'il faut seule-
ment exposer à sa vuë ce qui semble proportionné
à son mérite, il y aura fort peu de vœux qu'elle
ne rejette, & les hommes de ma condition, ou
pour le moins de ma portée, quelque zèle qu'ils
aient, ne trouveront jamais le moien d'être re-

E P I T R E.

connoissans. *V*otre Bonté est trop ennemie d'une si dure nécessité, & je suis assuré par ma propre expérience, que vous ne méprisés rien pour être petit, quand la devotion du cœur l'accompagne. C'est sur ce fondement, que j'ose continuer à vous rendre des preuves de mon respect, plutôt que de mon industrie, ou de ma suffisance; & qu'ayant choisi un sujet que je puis nommer vertueux, j'entreprends de l'autoriser de votre Grand Nom, & de le consacrer par ce moien à la plus éclatante Vertu, qui soit dans le Monde. Elle y est reconnüe de telle sorte, qu'il n'y a plus d'éloquence, qui lui puisse donner du lustre, comme il n'y a point de clarté capable d'augmenter celle du jour. Et votre Image est arrivée à un si haut point de Dignité & de Grandeur, que le plus relevé de tous les stiles n'y sauroit parvenir. Je me tais donc ici, MONSEIGNEUR, autant par force que pour vous complaire; rempli d'admiration je revère du silence une Vertu, que plus on considère, moins on peut exprimer, & dans une profonde humilité je supplie *V*otre Eminence d'avoir agréable mon offrande, & de me continuer l'honneur que j'ai d'être,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble, très obeissant
& très obligé serviteur.

DE LA MOTHE LE VAYER.



DE LA VERTU

DES PAYENS.

PREMIERE PARTIE.

IL N'Y A MAIS personne raisonnable n'a AVANT-
douté que, la Vertu ne méritât d'être PROPOS.
être honorée. On révère le Ciel,
d'où elle est sortie en la respectant. Et c'est
user d'une espèce de culte envers Dieu, dont
elle est l'image, que de la rendre illustre &
glorieuse. Platon a soutenu sur cette consi- *In Minoë.*
dération, que l'estime qu'on fait ici bas des
hommes vertueux, donne là haut à Jupiter
le plus grand contentement qu'il y reçoive;
comme il n'y a rien qui lui déplaît davan-
tage, que s'il arrive qu'on défère aux vicieux

un honneur qu'ils ne méritent pas. Mais l'importance est de reconnoître les premiers, de définir cette Vertu, & de la faire tellement remarquer, qu'on ne lui puisse plus refuser ce qui lui est dû par de si fortes raisons. Car nous savons, que ce qui est Vertu en un lieu, passe ailleurs assez souvent pour un vice. Il y en a qui ne la prennent que pour un pur ter-

*Virtutem
verba pu-
tas, ut
Lucum
ligna, Ho-
rat. l. 1.
ep. 6.
Te colui
virtus ut
rem, ast
tu no-
men in-
ane es.*

me de College, comme si elle n'avoit rien de solide que le seul divertissement, qu'elle y donne dans toutes ces contestations, dont elle fournit la matière. Et les derniers propos de Brutus aux champs Philippiques furent ceux mêmes qu'Hercule avoit tenus autrefois, se repentant de l'avoir cultivée comme une chose réelle & véritablement subsistante, puisqu'elle n'avoit rien qu'un nom vain, capable seulement de nous causer quelques illusions

d'esprit. On peut bien juger la dessus, qu'il n'est pas plus facile de discerner ceux, qui doivent être nommés vertueux. Et nos Ecoles Chrétiennes mêmes ne sont pas si réglées sur ce sujet, qu'il ne se soit trouvé des Docteurs, qui ont refusé cette qualité à ceux, qui sembloient l'avoir acquise par le consentement de plusieurs siècles, & par les suffrages de toute l'Antiquité. Gregoire de Rimini est l'un des principaux Auteurs qu'on al-

*Sec. s. m.
dist. 16. &*

legue sur cela, & il a été suivi de quelques autres qui maintiennent qu'aucun Infidele ne doit être appelé vertueux, parce que son infidélité l'empêche de pouvoir produire des actions moralement bonnes & vertueuses. Ainsi tant de grands hommes Grecs, Romains, & autres, qui ont été recommandés de Prudence, de Justice, de Force, ou de Tempérance, n'ont jamais possédé les vertus qui leur sont données. Et tous ces glorieux attributs, qu'on joint aux beaux noms de Caton, & de Socrate, de César, & d'Alexandre, n'ont été que de faux titres qu'ils ne pouvoient mériter, puisque comme Païens & Infideles, il étoit impossible qu'ils fussent vertueux.

Je ne pretens pas m'engager dans tant de questions & de disputes la plupart inutiles, vû que chacune seroit capable de m'arrêter toute seule fort longtems. Il me suffira de remarquer à l'égard de la dernière, que comme Gregoire de Rimini confesse qu'il soutenoit, il y a trois cens ans, une opinion contraire à la commune de l'Ecole, elle n'a pas aujourd'hui un plus grand nombre de sectateurs, & qu'après St. Thomas la meilleure partie des Docteurs n'exclud pas les Infideles de la pratique de beaucoup de vertus.

*sequ. Roff.
ar. 26.*

*1. 2. qu. 65.
art. 2. 2.
2. quest.
10. art. 4.
Et 3. parte
qu. 69. art.
4. Et pas-
sim.*

4 DE LA VERTU DES PAYENS,

La raison de cette doctrine est, que tout le bien de la nature ne se trouve pas si corrompu par l'infidélité, ni la lumière de l'entendement si absolument obscurcie, qu'un Païen ne puisse encore reconnoître ce qui est vrai, & se porter au bien ensuite. C'est pourquoi comme les Fideles ne laissent pas d'être assez souvent vicieux, il n'est pas impossible non plus, qu'un Infidèle ne puisse exercer quelques vertus, quoiqu'elles ne soient pas accompagnées du mérite, que donne la grace qui vient de la Foi. Aussi n'y a-t-il eu aucun des Peres de l'Eglise qui ait fait difficulté de parler, quand l'occasion s'en est présentée, de la prudence d'Ulysse, de la force d'Achille, de la justice d'Aristide, ou de la temperance de Scipion. Que s'ils ont dit quelquefois, que hors le Christianisme il n'y a point de véritables Vertus, & si Saint Augustin & Saint Thomas ont nommé celles des Païens de fausses Vertus, c'a été eu égard à la félicité éternelle, où elles n'étoient pas capables de les conduire toutes seules. Les Peres ont encore souvent parlé ainsi, faisant comparaison des vertus morales ou intellectuelles des Idolâtres, aux vertus infuses des Chrétiens, que Dieu inspire avec sa grace surnaturelle, & auprès desquelles les premières paroissent imparfaites & comme de mauvais aloi.

l. 4. contra Iulianum c. 3.
1. 2. qu. 65.
art. 2.

Et néanmoins parce qu'il se trouve des personnes prévenues de cette pensée, que dans la doctrine de Saint Augustin, les vertus des Infidèles ne sont que des vices, & leur meilleures actions que de véritables péchés; ce qui jette du scrupule dans leur conscience, comme s'il y avoit du hazard à suivre l'opinion contraire; je crois nécessaire de rapporter ici quelques passages de ce grand Prélat, capables de desabuser ceux qui le font être de ce sentiment. Nous tirerons avec facilité de ces passages l'explication qu'on doit donner à d'autres textes du même Auteur qui paroissent d'abord fort différens. Et il sera aisé de faire voir ensuite par l'autorité de tous les Pères de l'Eglise, & de presque tous les Docteurs, qui ont précédé, ou qui ont été depuis St. Augustin, de quelle façon il doit être toujours interprété, lorsqu'il traite de cette matière.

Je ne saurois commencer par un plus notable endroit qu'est celui du cinquième livre de la Cité de Dieu, où nous lisons dans le quinzième chapitre, que le Romains retirèrent ce vaste Empire, qui les a rendus si célèbres dans le monde, en récompense des vertus excellentes qu'ils exerçoient pour y parvenir. Car comme argumente fort bien le Cardinal

*Ep. ep. 5.
ad Marcel*

Lib. 5. de
-grat. &
lib. arbit.
c. 9.

Bellarmin là dessus, s'il étoit vrai, que les Vertus des Payens ne fussent que des vices dans la doctrine de Saint Augustin, il s'ensuivroit que selon cette doctrine, Dieu auroit récompensé le vice, qui est une absurdité très impie. Certes, quiconque examinera encore le douzième chapitre du même livre, ne doutera jamais, que les Vertus de César, & surtout celles de Caton, n'y soient représentées, comme des vertus morales, & non pas comme des vices, encore qu'elles fussent inférieures de beaucoup à nos vertus Chrétiennes, & que comparées les unes aux autres, il semble, comme nous venons de dire, qu'il n'y ait que les dernières de véritables. C'est ce que Saint Augustin a voulu entendre par ce peu de mots: *Sed cum illa memoria duo Romani essent virtute magni, Caesar, & Cato, longe virtus Catonis veritati videtur propinquior fuisse, quam Caesaris.* Il n'eût pas parlé de la sorte du vice, qu'on ne considère jamais comme voisin de cette vérité, parce que lui étant si contraire, il s'en trouve toujours plus éloigné que la terre ne l'est du Ciel. Mais d'autant qu'à le prendre moralement, & selon les termes de l'Ecole, la vertu reçoit le plus, & le moins; il dit que celle de Caton approcha le plus près de la vérité, ou, qu'elle fut plus

agréable à Dieu, qui est l'éternelle Vérité, que celle de César. Voici d'autres paroles du même lieu fort considérables: *Paucorum igitur virtus ad gloriam, honorem, imperium, vera via, id est, virtute ipsa nitentium, etiam à Catone laudata est.* Remarquons y, qu'il n'est pas vrai, que tout desir de gloire & d'honneur soit un vice comme le prétendent ceux, qui sont de l'avis, que nous réfutons; n'y aiant que l'ambition démesurée, qui soit condamnable, & non pas le desir réglé d'une honnête gloire. Observons y encore la fausseté de cette autre maxime qu'ils defendent, que c'est un crime de suivre la vertu, à cause d'elle-même. Sans doute qu'ils n'ont pas considéré, que dans Saint Augustin la vertu n'est rien autre chose que l'amour de Dieu. D'où l'on peut conclure, que suivre la vertu pour l'amour d'elle-même, c'est la suivre pour l'amour de Dieu; & par conséquent que leur maxime paroît un blasphème.

Au moins il est sûr, qu'ils portent ici en Sophistes la doctrine de Saint Augustin à une telle extrémité, que Suarez; & beaucoup d'autres ont été contraints de dire, qu'ils la tenoient incroyable, prise de la façon; parce que de nommer la vertu recherchée pour l'amour d'elle-même, un vice, c'est former des

8 DE LA VERTU DES PAYENS,

paradoxes du tout contraires à l'intention de Saint Augustin, & sans mentir plus étranges qu'on n'en a jamais attribué au Portique de Zenon. En effet, fort peu de Payens ont embrassé cette belle vertu par une vaine gloire toute pure, mais presque toujours, croians que l'honnêteté s'y trouvoit conjointe, & que celle-ci étoit agréable à Dieu, qui devenoit par conséquent la dernière fin de leurs actions, encore qu'elles eussent d'autres fins moindres & subordonnées à celle-là. Mais notre dessein ne nous obligeant pas à nous arrêter davantage sur ce point, passons à d'autres textes de Saint Augustin, que nous ne trouverons pas moins formels que ces premiers.

Cap. 47.

Dans son livre de l'Esprit & de la Lettre, il reconnoit que les Impies & les Infideles ont fait des œuvres, quoique rarement, qu'il seroit bien fâché de blâmer, parce qu'elles méritent au contraire d'être louées. Qui est-ce, je vous prie, qui a jamais oui parler de louer le vice? & qui peut nier, que la rareté

Ep. 130. l.

de préd.

SS. 67. 8

l. 1. de bap.

6. 7. 6. 26.

ne témoigne l'existence? Il nomme ailleurs la continence de Polemon, que Xenocrate retira de la débauche, un don de Dieu. Il prie en beaucoup de lieux les aumônes du Centurion Cornelius faites avant qu'il eût reçu la Foi. Son livre de la Patience nous apprend,

que celle même d'un Schismatique est digne de louange, lorsqu'il souffre la mort plutôt que de nier Jesus Christ. Et ce qu'il dit de la bonté d'Assuerus est encore fort précis, pour donner à connoître, que la pensée de ce grand Docteur n'a jamais été de priver de toutes vertus les Ethniques, ni d'obliger à tenir leurs meilleures actions pour autant de péchés. Joignons à cela ce que nous observerons plus particulièrement ci-après en examinant la Philosophie de Platon, d'Aristote, & de Senèque, savoir que le même S. Augustin a souvent exalté les mœurs exemplaires de celui-ci, nommé le second un homme de bien, & crû, au jugement de Tostat, que le premier étoit sauvé. En vérité, ce sont des témoignages plus que suffisans pour la preuve de ce que nous disons, sans qu'il soit besoin de nous amuser à une infinité d'autres passages semblables, que nous pourrions ajouter à ceux-ci.

Il ne faut pas s'arrêter non plus à la réponse ridicule, que quelques-uns y ont voulu faire, prétendant que Saint Augustin n'a rien écrit de la sorte, que comme Semi-Pelagien qu'il étoit avant sa promotion à l'Evêché d'Hippone. Car outre que la plupart des livres d'où sont tirés tous ces textes, notamment ceux de la Cité de Dieu, ont été com-

10 DE LA VERTU DES PAYENS,

posés par lui depuis qu'il fût Evêque, si cette solution étoit bonne pour toutes les œuvres où il la faudroit nécessairement appliquer, que resteroit-il d'entier dans Saint Augustin? Pour moi je ne crois pas, qu'on puisse rien prononcer de plus préjudiciable à l'honneur de sa doctrine, que ce qu'avancent en cela des hommes qui font néanmoins profession d'être fort partiaux pour elle, & qui n'ont point de honte de dire nettement, que Tolet, Bellarmin, Tolet, Vasquez, Cornelius à Lapide, Suarez, Lessius, Molina, avec le reste des Scholastiques, ne l'ont jamais bien entendue comme eux. Je suis fort trompé, s'ils en sont crûs à leur simple parole.

Pour bien juger de ce différent, il n'y a point de plus sûre methode à tenir, que d'avoir recours au sentiment des Peres, qui ont été devant ou après S. Augustin, & qui nous feront voir celui de l'Eglise Universelle.

Saint Jérôme dit fort clairement sur le premier chapitre de l'Épître aux Galates, que plusieurs ont pû faire des actions pleines de sagesse, & de sainteté, encore qu'ils n'eussent pas la Foi, ni la connoissance de l'Évangile de Jesus Christ. Ainsi l'on ne peut nier, qu'ils n'aient souvent donné l'aumône aux nécessiteux, respecté leurs parens, secouru leurs

amis, & obéi aux Puissances Souveraines, qui font toutes bonnes œuyres. Et il prouve la même doctrine, lorsqu'il examine le vint-neuvième chapitre d'Ezechiel; où le Roi Nabuchodonosor, quoiqu'infidèle, reçoit des récompenses temporelles de Dieu, pour des choses qu'il avoit justement exécutées, par la voie des armes contre la ville de Tyr; ce qui montre assez, qu'on ne peut pas dire, que les Ethniques ne puissent jamais rien faire de bien.

Saint Chrysostome en divers lieux de ses Homelies, Saint Ambroise, Origene, Saint Basile, & Saint Justin, ont tous été auparavant de ce même avis, sans faire difficulté de reconnoître les Infidèles pour justes, patiens ou misericordieux, selon les vertus qui les rendoient recommandables; encore qu'elles n'operassent rien au salut de leur ame.

Quant aux Peres, qui ont écrit depuis Saint Augustin, l'on fait que Saint Prosper, Saint Grégoire le Grand, & Saint Thomas ont été conformes aux précédens; outre que tout le reste de ceux, que nous verrons tantôt avoir bien pensé de la félicité éternelle de quelques Païens, ne les ont pas crus par conséquent incapables de faire de bonnes actions. Enfin il semble; que l'Eglise ait déterminé ce que

Homil. de fide, § 7.

ad pop. in

Psal. 2.

Org. in

c. 2. ep. ad

Rom.

In Hexam

Homil. 9.

Apol. ad

Anton.

Adv. coll.

c. 26. Hom.

17. in Ev.

nous devons penser là dessus, quand la Bulle des Papes Pie Cinq, & Gregoire Treize a condanné de certaines propositions d'un Michel Baie, comme erronées, & hérétiques, dont la trente cinquième portoit, que toutes
Art. 36. 1. les œuyres des Payens n'étoient que des péchés, & les vertus de ces anciens Philosophes que des vices. Aussi contient-elle l'opinion
2. Inst. c. 3. expresse de Luther, de Calvin, & de la plupart des autres Hérétiques de ce tems.

Il n'y a donc point d'apparence d'en rendre auteur Saint Augustin par de mauvaises interpretations. Et quand il seroit certain, qu'il auroit enseigné une si rigoureuse doctrine contre toute sorte de Payens, ce que nous avons montré n'être pas véritable, nous ne devrions pas pour cela abandonner celle de tant de Saints Docteurs pour suivre la sienne. Son texte n'a pas le privilege d'être Canonique, il s'est bien retracté lui-même de beaucoup de propositions; & comme personne ne defere plus à ce qu'il a écrit des Antipodes dans la
Lib. 16. c. Cité de Dieu, où il les prend pour une fable, on se peut bien departir ailleurs de ses sentimens.
Epist. 3. Dans une Epitre à Volusianus, il suppose suivant l'erreur commune, que Pherecydes étoit Assyrien; Et parçè qu'on veut, que ce Philosophe ait le premier enseigné l'Im-

mortalité de l'Amé, il se joue des mots d'une
des Eclogues de Virgile,

Assyrius vulgo nascetur amomum, Ecl. 4.

attribuant le succès de cette Prophetie à ce
que la doctrine de l'Immortalité de l'Amé

s'est enfin étendue de Syrie par tout le monde.
La pointe seroit gentille, & digne de l'esprit
de Saint Augustin, si son fondement étoit vé-

ritable. Mais il est très constant au contrai-

re, que la patrie de Pherecydes fut l'Isle de

Syros l'une des Cyclades de la mer Egée; &

qu'il n'y a eu que l'équivoque du nom qui l'ait

fait passer pour Syrien à Clement Alexandrin,

à Eusebe, & après eux à Saint Augustin.

Nous remarquerons ci-après qu'il a été per-

suadé de la vérité des lettres qui se voient de

S. Paul à Seneque. On veut qu'il n'ait point

admis d'actions moïennes dans la Morale, &

qui ne fussent bonnes ou mauvaises, contre

ce qu'enleig ██████████ Ecole, qui en reconnoit d'in-

différentes. Et il y a beaucoup d'autres points,

où elle n'a pas accoutumé non plus de le sui-

vre. Pourquoi ne seroit-il pas permis d'être

encore d'un avis contraire au sien sur la que-

stion proposée? Un très grand nombre de

passages du Vieil & du Nouveau Testament

nous obligent à cela. Les deux Sages fem-

mes d'Egypte Sephora & Phua reçoivent la

Cap. 1.

Cap. 4.
Ad Rom.
cap. 2.

benediction de Dieu dans l'Exode, pour n'avoir pas fait mourir les enfans mâles des Hébreux, selon le commandement de Pharaon. Daniel exhorte Nabuchodonosor à racheter ses péchés par des aumônes, & par d'autres œuvres de piété. Et St. Paul nous témoigne, que les Gentils, à qui la Loi des Juifs n'avoit point été communiquée, n'ont pas laissé quelquefois de faire naturellement ce qu'elle commandoit, d'autant que la lumière naturelle qu'ils avoient, aidée de la Grace, leur tenoit lieu de Loi. Dirons nous que Dieu ait récompensé de méchantes actions? Que Daniel ait porté un Roi à commettre des crimes? Et que Saint Paul ait parlé trop à l'avantage des Infideles? Tenons nous plutôt à la créance commune de l'Eglise, qui porte, que comme l'entendement des Payens a pu comprendre sans la Foi, & sans la grace extraordinaire beaucoup de vérités naturelles, leur volonté s'est pu porter de même à plusieurs actions louables & vertueuses, quoique toutes leurs connoissances, & toutes leurs bonnes œuvres ne fussent pas suffisantes au salut.

C'est ce que j'ai été obligé de dire touchant l'opinion de Saint Augustin, pour montrer, qu'elle ne nous doit pas empêcher de considérer quelques Payens comme vertueux, &

de laisser la vertu dans toute son étendue, que je voudrois quant à moi amplifier plutôt que restreindre.

Sans perdre le tems ensuite à refuter l'opinion de ceux, qui reconnoissent aucune vertu, comme n'étans pas dignes de nôtre attention, nous supposerons pour bonnes toutes les définitions qu'on en donne, parce qu'elles reviennent quasi à un même sens, si elles sont bien entendues, & que la diversité qui s'y peut trouver, n'importe pas à la suite de nôtre discours.

Saint Augustin dit au quatrième livre de la Cité de Dieu, que la plupart des Anciens ne définissoient point autrement la Vertu, que l'art de bien vivre; & c'est vraisemblablement selon ce sentiment que Socrate nommoit les vertus des sciences.

Le même Saint Augustin propose ailleurs une autre définition de la Vertu, qui est plus étendue, & dont Saint Thomas s'est voulu servir, la nommant une bonne qualité, qui fait bien vivre celui qui la possède, de laquelle personne ne peut mal user, & que nous tenons de la main de Dieu. Aristote la fait passer pour une habitude, qui agit avec jugement, & qui consiste dans une médiocrité raisonnable. D'autres, comme Cicéron, l'ont nommée une constante disposition à bien faire, & à

Cap. 21.

Lib. 2. de

lib. arb. c.

18. & 19.

1. 2. qu.

88. art. 4.

Sen. epist.
114. &
Plutar.
11. de com.
conc. con-
tre les
Stoiciens.

DESSEIN
DE L'AU-
TEUR.

suivre la raison. Or toutes ces différentes façons de concevoir la Vertu, disent à peu près une même chose, & sont bien plus faciles que de l'appeller tantôt un nombre & tantôt une harmonie, comme faisoit Pythagore; ou de soutenir, qu'il n'y en a point, qui ne soit un véritable animal, selon l'extravagante pensée des Stoiciens.

Mais je ne veux faire nulle réflexion sur cela, non plus que sur l'homonymie, qui se rencontre au mot de vertu, parce que le plan que je vai tracer de ce petit ouvrage, fera assez voir de quelle sorte de vertu je prétens parler; en traitant de celle des Payens; & ce que j'ai dit jusqu'ici par forme d'Avant-propos, ne sera que trop suffisant pour faire une ouverture commode au sujet que je me suis proposé. Mon dessein est donc de le diviser en deux parties, & de considérer en général dans la première ce que nous pouvons penser Chrétiennement du salut des Payens qui ont été vertueux, & que nous tenons avoir moralement bien vécu. Dans la seconde nous examinerons en particulier la vie de quelques-uns de ceux qui semblent avoir le plus mérité du genre humain; & nous y balancerons le respect, qui est peut-être dû à la mémoire de quelques Infideles, & Idolâtres

tres, qui ont acquis beaucoup de réputation parmi les Anciens.

Je ferai l'ouverture de cette premiere partie par une distinction ordinaire de tout le tems qui s'est passé depuis la création du monde, & qui coulera encore jusqu'à la fin, en trois époques & sections différentes. La premiere est depuis Adam jusqu'à la circoncision d'Abraham portée au dix septième chapitre de la Genese, qui s'appelle le tems du droit de Nature. La seconde comprend ce qui s'est écoulé d'années entre cette premiere circoncision, & l'Incarnation de Jesus Christ, pendant lequel espace, la Loi Mosaique, qui est la Loi écrite, a eu lieu, depuis que Dieu l'eût donnée en deux Tables; aussi nomme-t-on tout cet intervalle, le tems de la Loi. Et la troisième section se compte depuis la Nativité de Nôtre Seigneur jusqu'à la consommation des siècles, qui est le tems de la Grace, pour tous ceux qui avec l'assistance d'en-haut se rendent dignes d'y participer. Ce sont les trois Etats de la nature humaine, qui doivent être soigneusement considérés en traitant la matiere que nous avons entreprise.

Or on ne peut pas douter que beaucoup de personnes ne véussent fort vertueusement dans le premier tems, & qu'observant ce qui

DE L'E-
TAT DU
DROIT DE
NATURE.

18 DE LA VERTU DES PAYENS,

*Genes.
cap. 6.*

Étoit du droit de Nature, leurs bonnes œuvres ne fussent accompagnées de cette grace Divine, qui nous ouvre la porte du Paradis. A la vérité, on ne sauroit non plus nier, qu'une infinité d'autres personnes ne prissent un chemin tout contraire, puisque nous lisons dans le Texte Sacré, que du tems de Noë la malice des hommes étoit arrivée à un tel point, que Dieu se repentit d'en avoir mis sur terre, & qu'il fut contraint même de l'inonder pour la purger de tant de crimes, qui s'y commettoient. Mais à l'égard de ceux, qui n'éteignirent point cette lumière naturelle, dont tous ceux, qui viennent en ce monde sont éclairés, la raison autorisée du consentement de tous les Peres nous oblige de croire, que Dieu les avoit mis par sa bonté infinie dans la voie de salut, & qu'ils étoient dès lors capables d'acquiescer, moyennant sa grace, la félicité éternelle, comme la fin de leur création. Que si l'on dit que le péché originel y apportoit de l'empêchement, Saint Thomas nous apprend, que cette tache leur étoit effacée par la Foi, qui opere encore aujourd'hui de même en tous ceux que le malheur, & non pas le mépris, prive de l'usage des Sacramens. Quant aux péchés actuels, dont on ne peut douter, qu'ils ne se rendissent souvent coupables, Dieu

les leur pardonnoit par sa misericorde sur leur repentance & contrition, aidée en cela d'une grace que l'Ecole nomme surnaturelle.

Car personne ne doit suivre l'opinion de quelques-uns qui ont crû, qu'aucun ne se pouvoit sauver dans la Loi de la Nature, s'il ne s'étoit tenu exempt de tout crime, & qu'il ne l'eût jamais violée; ce qui semble être au dessus des forces de nôtre humanité. J'avouë bien, que nous ne saurions remarquer aucune offense mortelle en ceux, que le vieil Testament nous représente comme hommes justes & agréables à Dieu, tels qu'ont été Abel, Seth, Enoch, ou Noë. Et certes il est fort croyable, que ces premiers hommes, qui venoient presque de sortir des mains de leur Créateur, étoient tout autrement vertueux, que ceux, qui ont vecû depuis, & qui n'ont reçu cette premiere semence de probité qu'après beaucoup d'alteration. L'anneau qui a été touché immédiatement de l'Aiman, & celui qui suit, se ressentent bien plus de la force magnetique, que ceux, qui en sont plus éloignés. Les Poëtes ont mis sur cela le siècle d'or aussitôt après la naissance du monde. Et Platon a dit fort pieusement pour un Païen, parlant de la nature Divine, qu'il s'en falloit rapporter à ce qu'en avoient appris aux autres les pre-

*Cassianus
Collat. 8.
cap. 23.*

miers hommes, qui pour avoir été engendrés des Dieux, selon qu'on parloit pour lors en Grèce, devoient bien mieux connoître leurs parens, que ne pouvoient pas faire ceux, qui étoient venus long tems après. Comme ce Philosophe a crû, que l'entendement humain étoit beaucoup plus illuminé au commencement des siècles qu'il n'a été depuis, on peut présupposer la même chose de la volonté, qui se portoit vraisemblablement avec plus d'ardeur au bien, & étoit touchée de plus d'aversion pour le vice, qu'elle n'est aujourd'hui. Mais ce n'est pas à dire pourtant, qu'il n'y ait eu dans la Loi de Nature que les premiers Patriarches & leurs semblables de sauvés, si tant est qu'ils fussent exemts de toute faute. Et il est bien plus croiable, vû ce que dit l'Apôtre de nôtre inclination au mal, & Salomon de la chute ordinaire des plus justes, qu'infimes personnes depuis Adam jusqu'à Abraham violèrent le droit de Nature, qui ne laisserent pas d'être du nombre des Elûs, ayant fait d'ailleurs quantité d'actions vertueuses, & ayant obtenu par leur repentance & par la miséricorde de Dieu, la remission de leurs péchés.

On ne sauroit même nier qu'il n'y ait eu dans cet espace de tems où le seul droit naturel avoit lieu, des Gentils, qui s'étoient sepa-

rés du corps des Fideles, & qui ne servoient pas Dieu comme eux, y ayant déjà un culte Divin établi, comme le sacrifice d'Abel nous le témoigne. Les uns sont nommés fils de Dieu, & les autres fils des hommes, dont les filles furent recherchées par les premiers, à cause de leur grande beauté; pour le moins est-ce l'interprétation la plus probable de toutes celles, qu'on donne à ce passage de la Genese. Et depuis le Deluge nous voyons que Melchisedec étoit Chananéen, & d'extraction Gentile ou Païenne. C'est pourquoi Saint Denys l'Areopagite, croit qu'il fut illuminé par les Anges, qui le porterent à la connoissance du vrai Dieu, non seulement pour son propre bien, mais encore pour servir de guide aux Gentils, à cause de l'autorité qu'il avoit parmi eux comme leur Pontife. Je sçai bien, qu'il y a beaucoup d'opinions différentes sur ce sujet, mais je suis la plus reçue, & qui est appuïée, outre le jugement de la plupart des Peres Grecs & Latins, sur le témoignage de Joseph, & de Philon, qui sont les plus considérables de tous les Juifs. Abraham, qui a été nommé le pere des Croïans, étoit pareillement Gentil de naissance, venu de Hur en Chaldée, & de Haren en Mesopotamie. Par où l'on peut juger que ce n'est pas sans raison,

Cap. 6.

Cal. Hier.

cap. 9.

Cyrillus l.

4. contra

Iul. Ap.

Inst. Marc.

Or.

Deute-

ron. cap.

22 DE LA VERTU DES PAYENS,

10. Act.
Ap.c. 10. que nous voions si souvent répété dans la Sainte Ecriture, que Dieu n'a point d'égard aux personnes, & ne fait aucune distinction entre elles; dont on se puisse plaindre, n'ayant jamais dénié la grace, ni son assistance spéciale aux vertueux de quelque condition qu'ils fussent, ni manqué de récompenser, dès le tems, dont nous parlons, les bonnes actions des hommes de toutes nations & de toutes extractions, sans en rejeter pas un, qui ait invoqué sa bonté, & reconnu sa puissance.

Voilà ce qui est presque universellement reçu en Théologie, touchant le salut de tous ceux, qui ont vécu dans le premier état de notre nature, avant qu'aucune Loi particulière les eût obligés aux cérémonies qui ont été depuis, & par conséquent qu'on leur pût imputer à crime ce qui l'a été après la circoncision d'Abraham, & dans la Loi Mosaique, parce que, comme dit l'Apôtre, où il n'y a point de Loi établie, ni de préceptes donnés, on ne sauroit accuser personne de transgression.

Ep. ad
Rom. c. 4.
vers. 15.

DE L'ETAT DE LA LOI.

La difficulté est bien plus grande à l'égard de ceux qui ont vécu dans le Gentilisme depuis qu'Abraham, qui avoit reçu de Dieu le commandement de se circoncire à l'âge de quatre vingt dix neuf ans, avec cette déclaration,

que c'étoit un pact ou traité, qu'il faisoit avec *Gen. c. 17.* lui & toute sa posterité, dont il ne reconnoitroit aucun pour être de son peuple, s'il ne portoit la marque de cette circoncision qu'il lui enjoignoit. Et Moïse aiant eu ensuite de *Ex. c. 21.* la main du même Dieu, les préceptes du Decalogue, avec le reste des Loix, qu'il vouloit être observées par les Israélites, qui faisoient l'Eglise de ce tems-là; plusieurs Peres ont crû, que le surplus des hommes vivans dans les ténèbres du Paganisme, & hors l'observation de ces Divines constitutions, n'ont pu faire leur salut en ce monde, ni par conséquent éviter les peines préparées dans l'autre à ceux, que l'Auteur de la Nature n'a pas prédestinés à la participation de sa gloire.

Le fondement de cette opinion s'appuie sur une maxime de nôtre Théologie Chrétienne, reçue de tous les Scholastiques apres Saint Thomas, & qui a été inferée, depuis lui, dans le Concile de Trente, que personne n'a ja *Sess. 6.* mais été justifié ni sauvé que par le moien de *cap. 7.* la Foi. Or cette Foi étoit ou expresse & développée, qu'on nomme dans l'Ecole explicite, & par laquelle nous croions en Jesus Christ l'unique médiateur de nôtre Redemption, ou obscure, couverte & envelopée, ce que signifie le terme d'implicite, comme l'avoient

les Hébreux, qui attendoient le Messie, & se promettoient la venue du Sauveur du Monde; Il s'ensuit que les Payens, Gentils & Idolâtres, qui n'ont jamais eu ni l'une, ni l'autre Foi, & qu'on nomme pour cela Infideles, ne peuvent en nulle façon s'être rachetés de la peine du péché originel, ni de celle de leurs fautes. Et ainsi nous serons obligés de conclure, qu'aucun de ce grand nombre de Payens, pour sages & pour vertueux qu'ils aient été tenus, n'a dû croire le nombre des Elus, ni participer à la Beatitude éternelle.

Si est ce que beaucoup des Saints Peres, & un très grand nombre des plus graves Docteurs tant anciens que modernes, ont eu une opinion toute contraire. Ils tombent bien d'accord de la premiere proposition, comme étant conforme à ce que prononça si hautement Saint Pierre dans Jerusalem, qu'il n'y a point de nom sous le Ciel, qui nous puisse racheter, & qui soit en effet le seul principe de notre salut, que celui de Jesus Christ. Mais en expliquant la seconde, ils soutiennent, que ni tous les Payens, ni tous les Gentils des Latins, qui sont les Ethniques des Grecs, n'ont pas été Infideles, de même qu'ils n'ont pas été non plus tous Idolâtres, la plupart au contraire ayant possédé une Foi tacite & envelo-

*Act. c. 4.
art. 10.*

pée, qui n'est pas toujours uniforme, & qui peut être diverse selon les tems, les lieux, & les personnes, comme l'explique fort bien Saint Thomas. Car encore que celle des Patriarches & des principaux d'entre les Juifs, ait été illuminée jusqu'à ce point, qu'ils croioient certainement l'Incarnation future du Fils de Dieu, & les plus essentiels mystères de notre Redemption; si est-ce que les moindres d'entre eux, comme les nomme cette plume Angolique; n'en avoient qu'une connoissance voilée, & une Foi obscure ou envelopée. C'est pourquoi Sepulveda maintient, qu'on ne sauroit reprocher le manquement de Foi à beaucoup de Gentils, & notamment à leurs Philosophes, qu'on ne le puisse imputer de même à la plupart des Hébreux, que nous tenons néanmoins avoir cheminé dans la voie de salut. Or cela présupposé, & cet obstacle levé du défaut de la Foi, on rapporte une infinité d'autorités & de raisons, pour prouver, que rien ne nous doit empêcher de croire, que ceux d'entre les Païens, qui ont fait profession de suivre la Vertu, & de détester l'Idolâtrie, aussi bien que la multiplicité des Dieux, n'aient pû, assistés d'une grace speciale de Dieu, parvenir à la felicité des Bienheureux.

2. 2. q. 11.
2. 2. q. 7.

Ep. 91. ad
Serr. Th.

Tract. 2.
de div.
Prov.
art. 3.

Il n'y a eu que l'Archevêque Seyssel, qui a fait ouverture d'un sentiment particulier, selon lequel il attribue après cette vie aux Payens qui ont moralement bien vécu, un troisième lieu entre l'Enfer & le Paradis. Mais parce que c'est une opinion nouvelle, & que je ne vois pas quelle ait été suivie, nous ne nous amuserons pas à l'examiner davantage, nous contentans de dire, qu'il faut prendre garde en Théologie, aussi bien qu'en Philosophie, de ne pas multiplier les Etres sans nécessité.

Les autorités qui sont pour la béatitude des Gentils, sont fort puissantes, & les raisons de très grand poids.

Pour commencer par *Saint Denys* (a), plusieurs alleguent ici ce qu'il écrit au neuvième

(a) Je fis réponse dans la dernière demi-feuille de la première impression de ce Livre tout ce que j'avois pu apprendre qu'on reprochoit en mon Ouvrage même avant sa publication. Le desir de satisfaire autant qu'il me sera possible à ce que j'ai sçu depuis qu'on y trouvoit encore à redire, m'oblige d'ajouter ici quelque chose. Et parce qu'il s'est trouvé des personnes assez mal affectionnées envers moi, pour m'imputer d'avoir mal cité quelques Peres, de l'autorité de qui je me suis servi en faveur des Payens Vertueux & non Idolâtres: je commencerai par la refutation de

cette calomnie, qui ne peut être rendue plus évidente, qu'en rapportant les propres textes de chacun de ces Peres. N'est-il pas que pour ne grossir pas trop ce Volume, & pour m'accommoder par nécessité à ce que veut l'Imprimeur, je donnerai souvent d'assez mauvais Latin pour de très bon Grec, que je supplie le Lecteur de vouloir considérer dans les livres de ceux que je prens à garant, où il est aisé d'avoir recours.

Le premier selon le sens, de l'autorité de qui je me suis servi, a été *Saint Denys*. Il faudroit traduire plus de la moitié du neuvième chapitre de sa

chapitre de la Celeste Hierarchie, que les autres nations, aussi bien que la Juive, ont été assistées & illuminées par leurs Anges protecteurs, quoiqu'avec beaucoup moins de succès pour elles.

Le Philosophe Martyr Saint Justin (1) a soutenu dans ses Apologies pour notre Réli-

Celeste Hierarchie, pour rapporter tout ce qu'il dit au sujet que je l'ai allegué. Mais il enseigne précisément, *Quod non quidem de omnibus Altissimæ providentiæ, omnes homines salata causa Angelis suis ad se deducendos distrahentur.* Encore, ajoute-t-il qu'il n'y ait guères eu que les Israélites qui en aiant pris une parfaite connoissance.

(1) Justin Martyr vient après, qui remarque dans la première Apologie, *Properam Demoniam insinuat & operta, bonos quidem, veluti Socratem, & ejus similes, opprimunt atque invincibilis esse. Socratem autem & Epicurum, & qui præterea ejusmodi sunt, in copia verum omnium, & claritate beatos videri.* Voici ce qu'il dit dans un autre endroit de cette Apologie à l'avantage de Socrate, après avoir observé, que ce Philosophe avoit été persécuté des mêmes calomnies dont on attaquoit les premiers Chrétiens. *At illi Demones quidem malos, & præbrarum quæ socrate descripsimus pariter, ut Homerus & Pœtas alios vitarent, docuit. & ad ignoti eis Dei cognitionem, per Rationis & Verbi inquisitionem*

non cohortatus est, dicens, Patrem autem & opificem universorum neque invenire facile, neque inventum in vulgus promulgare tutum est. Il ajoute un peu plus bas, que *Christus a Socrate ex parte est agnitus, ce qui paroît être la même chose, que s'il avoit dit selon les termes de Saint Thomas, que Socrate a eu la Foi implicite du Messie à venir.* Incontinent après le commencement de la seconde Apologie, il use de ces termes: *Postquam Socrates mortales a Demoniis abducere est amissus, ipsi Demones per homines præsertim hæc inducunt Demonia occiderent. Ipsam videm de nobis facient.* Je ne rapporte-rais plus qu'un autre grand passage de la même déclamation, qui témoigne bien quelle opinion avoit Saint Justin de Socrate. *Ne qui vers præter rationem, ad eorum quæ nos edocuit, sententiam eversum dicant, que amos tunc nos asseverat, Christum sub Cyrenio natum esse, docuisse autem quæ docuit posterioribus sub Pontio Pilato, & proinde nos sola, & atque insanas esse per appellationem allegent, qui ante eam tempore*

gion, qu'il y avoit beaucoup plus de Chrétiens qu'on ne pensoit, puisque Socrate & Heraclite pouvoient être nommés tels, & généralement tous ceux, qui s'étoient laissés conduire à cette raison éternelle, qui est ce λόγος & ce Verbe Divin, que nous adorons en la personne de Jesus Christ. Il appelle selon la même façon de parler ἀχριστοὺς & Anti-Chrétiens tous ceux, qui laissent éteindre cette lumière de raison, qui est naturelle à tous les hommes, & dont le défaut nous fait cheminer dans les ténèbres du vice. Et il ajoute qu'assez de personnes ont passé pour Athées

*ra excitere mortales omnes i- quæ-
sionem eam anticipatè solve-
mus. Christum primogenitum D.
esse iustitiam scientiam, & Rationem
atque Verbum esse, eoque univer-
sali humanam genus est participat.
antea ostendimus. Et quicumque
cum Ratione ac Verbo vivere Chri-
stiani sunt quantum Athei, &
nullius nominis cultores habent
sunt, quales inter Græcos fuerunt
Socrates, Heraclitus, atque illi si-
miles: inter Barbaros autem Abra-
ham & Ananias, & Ananias, &
Misael, & Elzar, & alii exem-
plares: quorum facta simul & no-
mina in præsentia recense, quia
lingua esse scimus, super sedimus.
Perinde atque ex veteribus qui ite-
dem tempore Christum præcesserunt,
absque Ratione ac Verbo, etatem
exegerunt, ἀχριστοι, hoc est incom-
modi & inimici Christo fuerunt,
eorumque qui secundum Rati-*

*nem & Verbum vixerunt perçus-
siones. At qui cum Ratione &
Verbo vixerunt, atque etiam vivere
vivunt, Christiani, & extra me-
tam atque perturbationem omnem
sunt. Certes, encore ou on puis-
se détourner les sens de toute
sorte d'Auteurs, quand on en
a le dessein, il est impossible de
douter la de sus que Iustin Mar-
tyr n'eût très bonne opinion du
saint de Socrate & de ses sem-
blables. Se seroit-il dispensé,
s'il les eût tenus pour des dan-
nés, de tirer des parallèles en-
tre eux & Abraham, & Ana-
nie, avec ces autres dont le mé-
moire nous est en si grande vé-
neration? Et pourquoi nom-
mer Chrétiens des hommes qu'il
eût estimé être dans les peines
éternelles? Quel avantage en
revenoit, il au Christianisme?*

parmi les Grecs, comme Socrate & Héraclite, qui ne l'étoient pas, non plus qu'Abraham, Ananias, Azarie, Misael, & Elie, parmi les Barbares. Il n'y a pas lieu de douter après cela de ce que pensoit ce S. Martyr du salut des Patens, qu'il nomme Chrétiens au même sens qu'Eusebe veut que tous les hommes l'aient été, qui ont vécu dans la Loi de Nature, en remontant depuis Abraham jusqu'à Adam. Et selon que Saint Isidore de Pelusie appelle si souvent Logiciens & Chrétiens, la plupart de ces vieux Philosophes, qui ont cheminé dans les voies de la droite raison.

Saint Jean Chrysostome (c) dit nettement sur l'Épître aux Romains, que ceux qui ont méprisé les Idoles, avant la venue de Jesus Christ,

(c) Voions quelques textes de Saint Jean Chrysostome, qui ne sont pas moins à l'avantage des Gentils que les précédens. Celui qui se lit dans la troisième Homélie sur la première Epître de l'Apôtre aux Corinthiens, est tel: *Nonne Deus legem tulit scriptam & naturalem? Nonne filium misit? Nonne signa fecit? Nonne caeli regnum pollicitus est? Nonne praecepta ejus a deo levia sunt, ut multi philosophica tantum ratione existant?* Dans une autre Homélie qui est la vingt-septième sur Saint Matthieu, parlant des hommes qui étoient morts avant la venue de

Jesus Christ, il ajoute: *Potuerant enim homines tunc, etiam ipsum Christum non confessi, salvari. Non enim Christi, qui nondum venerat, ab illis cultus petebatur, sed ut idolorum cultu spreto, unum solum Deum conditorum omnium noscerent.* Et un peu après: *Quod autem, qui ante Christum obierunt, ac ideo ipsum non agnoverunt, si ab Idolorum cultu recesserunt, ac Deum solum adoraverunt, si praeterea honeste vitam peregerunt, aeterna bona & beatitudinem adipiscerentur, aucti qui dicit Paulus, Gloria autem, & honor, & pax omni operanti bonum, Indae primis, & Gentili.*

Lib. 1. hist.
Eccl. c. 4

qui ont adoré le Créateur de toutes choses, & vécu moralement bien, se sont sauvés, encore qu'ils n'eussent pas la Foi; ou je crois que ce grand personnage a voulu parler de la Foi explicite. Il le repete dans une autre Homelie sur les Pseaumes, voulant que Dieu ait tiré des portes de la mort Socrate, Anaxarche, & quelques autres Philosophes.

Saint Anselme (d) enseigne la même chose

(d) J'ai cité Saint Anselme sur l'Épître aux Romains. C'est l'Archevêque de Canterbury, qui vivoit il y a plus de six cents ans, & que le Cardinal Bellarmin nomme *Virum nation: Italiani, profession: Monachum, ingenio acerrimo, & sanctitate admiranda*. Expliquant ces mots du second chapitre de cette Épître, *Gloria autem, & honor, & pax omni operanti bonum*, *In dco primam & Græco*, il dit: *Judei enim primo crediderunt, ac bonum operati sunt, & postea Græci, per quas signantur Gentiles, sed non utriusque partem in regno beatitudinis locum habent.* Et un peu au dessous interpretant cet autre passage, *Gentiles qui legem non habent, &c.* il ajoute, *Sed cum Gentilis legem non habeat, & quasi nesciat quid sit bonum, & quid sit malum, videretur neutrum sibi debere imputari. Contra Apostolus, etsi non habet legem scriptam, habet naturalem, qua intelligit, & sibi conscius est quid sit bonum vel malum. Et ideo credendus est bene vel male operari, & merito salvari vel*

damnari. Il montre ensuite que la Loi de Nature enseigne à ne rien faire de ce que la Loi de Dieu a depuis défendu aux Juifs, comme de ne point dérober, de ne point tuer, de ne point commettre d'adultère, & cela par cette lumière, qui est née avec nous, & qui enseigne de ne point faire à autrui, ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit.

Saint Bruno, Fondateur des Chartreux est formellement pour le salut des Payens vertueux, dans son Commentaire sur le second chapitre de la même Épître aux Romains, où il formule & résout cette objection contre le texte de l'Apôtre: *Dicit quod quicumque factores legis fuerint, salvabuntur: sed Gentiles salvari non debent, quia etiam si opus legis faciant, indifferentiter hoc faciunt, non ducti ratione, sed casu, ut illi qui de nihilis per scripturas abstracti sunt.* *Contra hoc Paulus. Veri Gentiles si fuerint factores legis, justificentur, & contrario si male operati sunt, in indignatione damnabuntur.* *Ex merito*

dans son Commentaire sur le même endroit de l'Apôtre.

deben saluari pro bono, & pu-
 niri pro malo. Quia ipsi sibi sunt
 lex id est naturalem legem in se ha-
 bent: ipsi dico non habent legem
 ejusmodi, id est scriptam sic
 cut iudaei, & vere ipsi sibi sunt
 lex, cum hoc sit quod Gentes, quae
 legem scriptam non habent, id est
 Gentes, faciunt ea, quae sunt le-
 gi scriptae, id est quae scripta lex
 praecipit naturaliter, id est natu-
 ralem legem sequentes. Nec in-
 differenter ea quae legis sunt, fa-
 ciunt, quia qui ostendunt per ope-
 rationem scriptum esse in cordibus
 suis opus legis, deserendo mala,
 adherendo bonis. Hoc enim est
 opus legis declinare a malo, & fa-
 cere bonum. Quod si per legem
 naturalem non creditis Gentes
 saluari, nihil hoc salutarum eorum
 impedit, quia in die cum iudica-
 bit Deus, apparebit opus legis
 scriptum fuisse in cordibus eorum.
 Tunc in illo die conscientia ipso-
 rum, quae tunc omnibus palam fiet
 (sibi enim singulorum opera omnibus
 palam erunt) reddent, illis testi-
 monium de bonis seu malis, quae
 fecerunt. Et surce texte de l'on-
 zième chapitre de l'Épître aux
 Hébreux, Sine fide impossibile est
 placere Deo, &c. il persiste en-
 core plus expressement dans le
 même sentiment par ces paro-
 les. Si hoc solum crederent Gen-
 tiles, quod Creator unus esset, &
 singulis pro ipsorum actibus retri-
 bueret, satis esset illis. Denis Rikel,
 autrement dit le Chartreux, suit
 comme il doit, la doctrine de son
 Fondateur, dans l'explication
 des mêmes passages de S. Paul.

L'Épître soixante dix septième
 de St. Bernard, ad Magi-
 strum Hugonem de sancto Victo-
 re, est merveilleusement consi-
 dérable. Il lui mande, qu'il ne
 peut croire que le Commande-
 ment de Dieu prononcé à Ni-
 codeme, Nisi quis renatus fue-
 rit ex aqua & Spiritu sancto, non
 intrabit in Regnum Caelorum, puis-
 se être entendu si précédemment,
 que cela se doive entendre jus-
 ques sur ceux, qui n'ont jamais
 eu connoissance de ce précepte.
 Car avant la venue de Jesus
 Christ, les Juifs, dit-il, & les
 Nations mêmes, ou les Païens
 fideles, étoient purgés du péché
 originel, & se pouvoient sau-
 ver. At vero qui nescit, & alia
 praeter Baptismum contra origi-
 nale peccatum, remedia antiquis
 non desuisse temporibus? Abra-
 ha quidem & semini eius Circum-
 cisionis Sacramentum in hoc ipsum
 traditum est. In Nationibus ve-
 ro quotquot inventi Fideles sunt,
 adhaerentes quidem fide & sacrificiis
 credimus expiatis, parvulis au-
 tem etiam solam profuisse, imo &
 suffecisse parentum fidem. Et un
 peu après parlant du temps au-
 quel ce précepte du Bapême
 fut donné, Sed ex eo tempore tan-
 tum cuique capit antiqui observa-
 tio non valere, & non baptis-
 mus quisque nostri praecipit tenet
 existere, ex quo praecipit in ipsa
 inexcusabiliter ad ejus potuit per-
 venire notitiam. Ce qui mon-
 tre bien quelle eût été l'opinion
 de ce saint personnage touchant
 les habitans du nouveau Mon-

Serm. de
defun.

Saint Jean Damascene (e) tient, que Jesus
Christ descendant aux Enfers, en tira tous ceux,

qui

de, s'il se fut découvert de son
tems. Il ajoute qu'il ne sait pas
surquoi se fondeoit celui, qui
vouloit apporter là-dessus une
nouvelle doctrine, & tout-à-fait
contraire à celle de St. Ambroi-
se, & de St. Augustin: *Libri
certe Ambrosii de morte Valenti-
niani legat, si legit recolat, non
distinguet si recolat, & advertet
sine dubio Sanctum homini non
baptizato, & mortuo, scilicet de
sola fide salutem presumere, &
tribuere indubitanter bona volun-
tati quod defuit facultati.* Qui
est la même induction que nous
avons tirée tantôt des textes de
ce grand Prelat de Milan. St.
Bernard rapporte ensuite les pas-
sages de St. Augustin, qui por-
tent que plusieurs personnes ont
été sauvées sans les Sacremens
visibles, par des sanctifications
invisibles. Si la seule volonté
suffit au mal, dit cette lumiere
de nos Gaules, selon le texte
formel, *qui videtur mulierem ad
concupiscendum eam, jam ma-
chatus est in corde suo.* fait-il
croire que cette même volonté
ne soit pas aussi puissante envers
Dieu pour le bien, & que celui
qui desire faire tout ce qui est né-
cessaire au salut, ne le pouvant
pas, ne soit point excusé? Il
se plaint sur tout de ceux, qui
racourcissent tellement la main
de Dieu, & limitent son pou-
voir de sorte, qu'ils ne croient
pas qu'autres se pussent sauver
avant l'Incarnation du Verbe,
que ceux qui avoient la Foi ex-

plícite de tous les Mysteres de
notre Redemption, & du Messie
à venir; vu que St. Jean Bap-
tiste, *quo non est natus major in-
ter natos mulierum.* ni le bien-
aimé de Dieu qui portoit le mê-
me nom, n'ont pas été illumi-
nés jusqu'à ce point.

(e) Voions Saint Jean Da-
mascene, celui que le Maître des
Sentences & tous les Scholasti-
ques depuis ont suivi en l'ordre
de la Théologie; & volons les
passages de l'Oraison pour les
Defunz, que j'ai allegués. Après
y avoir parlé du salut de Falco-
nulle, qu'il nomme Gentil, Ido-
latre, & ennemi de Jesus Christ,
il dit qu'il ne faut pas croire,
que la descente de N. Seigneur
aux Enfers ait été seulement
pour en tirer les Prophetes, les
loges, & les autres Peres Hé-
breux, qui avoient attendu sa
venue par une Foi, qui deman-
doit cette récompense. Mais que
la seule miséricorde lui fit éten-
dre la Grace jusque sur les Gen-
tils, qui avoient moralement
bien vécu. *At vero cuncti illi
mea quidem sententia, sola illius
benignitate ac misericordia salu-
tem acceperunt: qui etiam si alio-
qui vite puritate excellissent, at-
que optimis quibusque actionibus
persunderi fuerunt, & quidem ac-
temperanter & castè vixerunt, ta-
men parum ac deum fidem
hancquamquam perceperant, ut qui
nulla omnino disciplina, aut cu-
jusquam magisterio eruditi excu-
tique fuissent.* &c. Il poursuit

qui avoient mené une vie vertueuse ou moralement bonne, encore qu'ils ne possédassent pas cette Foi divine & sincere, pour user de ses termes, qui nous vient d'en haut. Et *Herma* dans son livre du Pasteur (f) veut qu'ils y aient été bâtis par les Apôtres. Je sai bien, que c'est un Auteur apocryphe, & que le Bibliothécaire Anastase prétend, qu'il n'est pas cet *Herma* disciple de St. Paul, dont il est parlé au dernier chapitre de l'épître aux Romains, le faisant passer pour un frere du Pape Pie Premier, qui portoit le même nom.

à montrer comme, nonobstant leur impiété, la Bonté de Dieu ne laissa pas de recompenser leurs bonnes œuvres de la Beatitude. Et un peu plus bas il rapporte l'histoire de Trajan, tiré des peines éternelles par la priere de St. Grégoire, que les Grecs surnommoient le Dialogue, assurant que de son tems, qui est celui de l'Empereur Leon, ou l'Inconomaque, il y a plus de neuf cens ans, tout l'Orient & l'Occident tenoient cela très véritable.

(f) Il eût falu placer l'Auteur du livre du Pasteur devant Saint Denys, si nous ne le considérons comme postérieur de plus de cent ans à cet *Herma*, qui fut disciple de Saint Paul, comme nous l'avons remarqué, faisant bâtiser aux Apôtres après leur mort ceux, qui n'avoient pas crû au Fils de Dieu,

bien qu'ils eussent mené une vie pleine d'équité, il use de ces termes, dans son troisiéme livre, chapitre ou similitude neuviéme: *Apostoli & Doctores qui predicaverunt nomen Filii Dei, cum habentes fidem ejus & potestatem defuncti essent, predicaverunt his qui ante obierunt, & ipsi dederunt eis illud signum. Descenderunt igitur in aquam cum illis, & iterum ascenderunt. Sed hi vivi ascenderunt, at illi qui fuerunt ante defuncti, mortui quidem descenderunt, sed vivi ascenderunt: Per hos igitur vitam receperunt, & agnoverunt Filium Dei: ideoque ascenderunt cum eis, & convenerunt in structuram turris. Nec circumcisi, sed integri edificati sunt, quoniam equitate pleni, cum summa castitate defuncti sunt, sed tantummodo hoc sigillum defuerat eis.*

Mais on ne sauroit nier aussi qu'il n'ait été cité par les plus anciens Peres, Origene, Tertullien, Irenée, Clement d'Alexandrie, Eusebe, & assez d'autres, outre que St. Jérôme recommande son livre comme utile, dans celui qu'il a fait des Ecrivains Ecclesiastiques.

Lib. 1. &
7. Strom.

Clement Alexandrin (g) représente en plus d'une de ses Tapisseries, la Philosophie, com-

(g) Les divers lieux de Clement Alexandrin sont ceux-ci. Premièrement, *Lib. 1. Strom.* *Iis qui a Philosophia fuerunt iustificati, auxilium tanquam thesaurus reconditur, & ea consensio quæ ducit ad Dei cultum, & pietatem in Deum. Atque erat quidem ante Domini adventum Philosophia Græcis necessaria ad iustitiam, nunc autem est utilis ad Dei cultum, & pietatem iis, qui fidem colligunt per demonstrationem. Et un peu après: Omnium bonorum Deus est causa: sed aliorum quidem principaliter, ut Testamenti veteris & novi: aliorum autem per consequentiam, sicut Philosophia. Forte autem principaliter tunc etiam Græcis data fuit, priusquam Dominus Græcos quoque vocasset. Nam ipsa quoque Græcos pædagogum more docebat & ducebat, sicut lex Hebræos ad Christum.* Ce fut selon ce sentiment qu'Eusebe écrivit depuis dans le second chapitre du premier livre de son Histoire Ecclesiastique, que la Loi des Hébreux, & les préceptes des Philosophes, furent des préparatifs à la Loi de Grace, & à la venue de Nô-

tre Seigneur. Clement Alexandrin montre ensuite dans le même livre après diverses allegories, par quelle voie la Philosophie conduisoit les Grecs à Iesus Christ. *Hinc ergo dicimus Philosophiam verba ratione habere inquisitionem veritatis, & naturæ eorum quæ sunt. Hæc autem est veritas, de qua ipse dixit Dominus, Ego sum veritas.* Dans le sixième livre il rapporte quelques passages des prédications de Saint Pierre, d'où il conclut que ce n'étoit qu'un même Dieu qu'adoroient les Juifs, les Philosophes Grecs, & les Chrétiens. *Aperte ostendit unum & solum Deum a Græcis quidem Ethnice seu Gentiliter, a Iudæis autem Iudaice, novæ autem a nobis cognosci & spiritualiter.* Il ajoute que comme Dieu pour sauver les Juifs leur donna des Prophetes, il suscita aussi des gens de bien & de Philosophes parmi les Grecs à même fin. Et il croit selon le livre du Pasteur qu'il cite, que les Gentils vertueux reçurent l'Evangile aux Enfers, lorsque Jesus Christ y descendit, ou bien par la pré-

me aiant été le Pédagogue des Grecs, qui les conduisoit, de même que la Loi les Hébreux,

dication des Apôtres, la Justice Divine le requérant ainsi. Enfin se moquant de l'absurdité de ceux, qui attribuoient au Diable l'invention de la Philosophie, il use de ces termes: *Porro si usus Philosophiæ non est maiorum, sed datus est Græcorum optimis & præstantissimis, hinc quoque clarum a quo data sit, a providentia scilicet, quæ unicuique distribuit pro meritis ea quæ conveniunt. Merito ergo Judæis quidem lex, Græcis autem data est Philosophia usque ad adventum.* La même doctrine se voit dans la septième Tapissérie, où l'on peut lire ces mots: *Quocirca præcepta dedit & priora & posteriora, ex uno fonte hauriens Dominus, nec eos qui erant ante legem, sine lege esse nihil pendens; nec eos qui non audiebant barbaram Philosophiam, ferri esfrénatos permittens. Nam cum illis quidem præcepta, his vero præbisset Philosophiam, incredulitatem concitavit in adventum, quo tempore est inexensabilis quisquis non crediderit.* Il n'y a personne qui puisse douter là-dessus de l'opinion qu'avoit Clement Alexandrin touchant le salut des Philosophes Païens. Il en est de même des plus anciens Peres de l'Eglise, comme de celui qui vivoit du tems de l'Empereur Severe, il y a près de quinze cens ans.

Origene expliquant dans son second livre, chapitre aussi second, sur l'Épître aux Romains, ce passage: *Gloria & honor & pax omni operanti bonum, Iudæo*

primum & Græco, l'interprete des Infideles en ces termes: Quod, ut ego capere possum, de Judæis & Gentilibus dicit, utrisque nondum credentibus. Et montre, qu'encore qu'ils ne pussent sans la Foi participer à la vie éternelle, ils ne laissent pas de la mériter par les bonnes œuvres qu'ils font, & pour les vertus de Justice, de Chasteté, de Prudence, & autres qu'ils exercent; tant s'en faut qu'il crût, que leurs meilleures actions fussent des crimes.

Saint Basile dit nettement dans l'Homélie neuvième de l'Héxaméron, que les vertus sont naturelles à tous les hommes; ce qui fait bien voir qu'il ne pensoit pas que la pratique en fût interdite à quelques-uns. *Sunt apud nos Virtutes secundum naturam, ad quas habenda affinitas animæ non ex humana doctrina, sed ex ipsa natura nobis inesse videtur: Et enim ut nullo oratio, nulla doctrinæ ullius formula nos edocet morbum odisse: sed ex nobismet ipsis nos ea, quæ dolorem efficiunt, reprehendimus, aversamus, horremus: sic & in anima quædam inest naturalis & citra doctrinam ullam evitatio mali. Atque malitia omnis agriudo est animæ; contra Virtus rationum obtinet sanitatis, &c.*

Saint Ambroise n'a fait nulle difficulté d'ouvrir le Paradis à Valentinien le Jeune, nonobstant le défaut du Bâteme. Et néanmoins cet Empereur avoit fort persecuté les Catholiques

vers Jesus Christ. Et il veut que comme Dieu sauva ceux-ci en leur donnant des Pro-

en faveur de l'Imperatrice Iustine, qui étoit Arrienne : Et si plusieurs crurent à sa mort, qu'il s'étoit lui-même attaché le licol, dont on le trouva étranglé, si nous en croions Rufin & Sozomene : St. Ambroise, au contraire *Lib. 2. cap. 31. Lib. 7. cap. 22.* qui le connoissoit interieurement Chrétien, & qui savoit avec combien de zèle il avoit désiré d'être baptisé, juge tout autrement de sa fin, & ne doute point, que Dieu ne lui ait fait miséricorde. *Ne nos quidem dubitemus*, dit il dans l'Oraison Funebre de ce Prince sur la fin, *de meritis Valentiniani, sed jam credamus vel testimonio Angelorum, quod deterfa labe peccati ablutus ascendit, quem sua Fides lavit, & petitio consecravit.* Et beaucoup de ceux, qui ont fait réflexion sur ce qu'il dit de Socrate dans son livre du Bien de la mort, au chapitre onzième qui a pour titre, *Quæ sit animarum post hanc vitam futura letitia*, se sont imaginés qu'il n'avoit pas desespéré du salut de ce Philosophe. Voici ses termes : *Esdras revelavit secundum collatam in se revelationem, justos cum Christo futuros, & Sanctis. Hinc & Socrates ille s.stinare se dicit ad illos semi-Deos, ad illos optimos viros.*

Non seulement Saint Jérôme a souvent proposé la Vertu des Payens aux Chrétiens de son tems pour leur en faire honte, comme je l'ai remarqué aux Sections de Diogene & de Pytha-

gore; mais il l'a même établie expressément dans son Commentaire sur le vint deuxième chapitre de St. Matthieu. C'est où il explique ces termes de l'Evangile, *Nuptiæ quidem paratæ sunt &c.* parlant de cette sorte : *Gentilium populus non erat in viis, sed in exitibus viarum. Quæritur autem, quo modo in his qui foris erant inter malos & boni aliqui sunt reperti. Hunc locum plenius tractat Apostolus ad Romanos, quod gentes naturaliter facientes ea que legis sunt, condemnent Iudæos qui scriptam legem non fecerint. Inter ipsos quoque Ethnicos est diversitas infinita: cum sciamus alios esse proclives ad vitia & ruentes ad mala; alios ob honestatem morum virtutibus deditos.* Il enseigne la même doctrine dans son Commentaire sur le premier chapitre de l'Épître aux Galates, se fondant sur deux passages de l'Écriture; le premier, *Medius in vobis stat, quem vos nescitis*; & l'autre, *Erat lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*: d'où il tire cette conclusion; *Ex quo perspicuum fit, naturam omnibus Dei inesse notitiam, nec quemquam sine Christo nasci, & non habere semina in se sapientiæ, & iustitiæ, reliquarumque virtutum. Unde multi absque Fide & Evangelio Christi, vel sapienter faciunt aliqua, vel sancte, ut parentibus obsequantur, ut inopi manum porrigant, &c.* Et l'on peut voir encore comme il dit la même chose sur le vint

phetes, il ait envoyé pour la même fin des Philosophes aux premiers.

Il y en a qui ont tenu registre d'un grand nombre de passages de *Saint Augustin* (h) où

V. Ioan.
Langum
in Schol.

neuvième chapitre d'Ezechiel, en ces mots: *Cæt. rum ex eo quod Nabuchodonozor mercedam cepit boni operis, intelligimus etiam Ethnicos, si quid boni fecerint, non absque merito: Dei iudicio præteriri. Unde & per Hieremiam Nabuchodonozor columna Dei appellatur, eo quod adversum populum peccatorem Dei servierit voluntati. Et adducam, inquit, servum meum Nabuchodonozor. Ex quo perspicuum est condemnari nos comparatione Gentilium, si illi lege faciunt naturali, quæ nos etiam scripta negligimus.*

(h) Entre les passages de *Saint Augustin* que je dis qu'on a cités comme favorables au salut des Païens, qui ont été vertueux, je rapporterai celui de sa quarante neuvième Epître adressée ad *Deo-gratias Presbyterum*, où il lui dit dans la réponse à la seconde question, *Ab exordio generis humani quicumque in Deum crediderunt, eumque utcumque intellexerunt, & secundum ejus præcepta pie & iuste vixerunt, quando libet & ubilibet fuerint, per eum procul dubio salvi facti sunt.* Et il montre après comme il y a eu sans doute plusieurs autres personnes outre les Israélites agréables à Dieu, & que de toute sorte de Nations il s'en est pu sauver aussi bien que de celle des Hébreux. Ce qu'il dit dans le quarante septième chapitre

du dix huitième livre de la Cité de Dieu au sujet de Iob, est fort conforme à cela. *Divinitus autem provisum fuisse non dubito, ut ex hoc uno (Iob) sciremus, etiam per alias gentes esse potuisse, qui secundum Deum vixerunt, eique placuerunt, pertinentes ad spiritualem Hierusalem.* Encore qu'il ne doute point que ce n'ait été par le moyen d'une révélation du Médiateur, & de la même Foi qui nous sauve tous, laquelle nous ne pouvons pas présumer autre qu'implicite, puisque comme dit *Saint Thomas*, la plupart même des Juifs ne l'avoient pas explicite. *Louis Vives* est tellement pour le salut des Païens vertueux d'alors, dans son Commentaire sur ce chapitre, qu'il conclut même pour la félicité éternelle des Gentils du tems présent, qui sans avoir oui parler de l'Evangile de *Iesus Christ*, ne laissent pas de vivre moralement bien. Observons ses termes: *Potuerunt qui ex Gentibus naturam sequebantur ducem, illam non pravis judiciis opinionibusque inquiratam & corruptam, tam grati esse Deo, quam qui legem Mosaicam servaverunt. Quod enim hi consequuti sunt per legem, illi essent consequuti: & qui tales fuere sine lege, eodem quo *Iudæi* pervenerunt, cum eodem contenderent. Nec inter eos aliud discrimen fuit.*

ad Apol.
2. Inft.
Mart.

Lib. 18.
c. 23.

il montre clairement que les Gentils ont pû arriver à la grace du Ciel par leur bonne vie, aussi bien que les Juifs. Et quand il a jugé la Sibylle Erythrée digne d'être placée dans la Cité de Dieu, il semble s'être assez expliqué sur ce sujet, aussi bien qu'Eusebe, & les autres qui ont eu la même opinion de quelques Sibylles. Ce n'est pas que le même St. Augustin, & assez d'autres Peres n'aient souvent déclamé contre ceux, qui pensoient que les bonnes œuvres fussent suffisantes toutes seules pour nous justifier devant Dieu. Mais ce n'a été que pour s'opposer à l'Hérésie Pelagienne, qui donnoit trop aux forces du franc-arbitre, ou aux mérites de nos actions; & non pas pour combattre cette opinion du salut des Gentils moiennant l'assistance de la grace.

Saint Thomas (i) interpretant le passage du

quam est ceu quis viator mandata chartæ itineris sui rationem gerat, ac voluti formam; alter memoriæ fidat ac iudicio. Idem etiam nostro tempore continget ei, qui cum nihil de Christo in remotissimis Oceani partibus natus audierit, duo illa maxima servaverit mandata, in quibus Veritas ipsa legem totam Prophetasque constitutos affirmavit, de Deo & proximo diligendis. Huic sua conscientia est lex, &c. Il faut ajouter un autre endroit du même livre de Saint Augustin, chapitre vingt troisième, parce

que je l'ai cotté au sujet de la Sibylle Erythrée. *Hac autem Sibylla sive Erythraea, sive, ut quidam credunt, Cumana, ita nihil habet in toto carmine suo, quod ad Deorum falsorum sive fictorum cultum pertineat: quinimo ita etiam contra eos, & contra cultores eorum loquitur, ut in eorum numero deputanda videatur, qui pertinent ad civitatem Dei.*

(i) J'ai cité un trop grand nombre de passages de *Saint Thomas*; pour les rapporter tous ici. Il me suffira de trois

dixième chapitre des Actes, où l'Ange dit au Centenier Cornelius avant qu'il fût bap-
2. 2. q. 16.
10. art.
4. & 3.

ou quatre; dont le premier sera de la première partie de la seconde, qu. 98. art. 5. où il enseigne en termes exprès, qu'en observant la seule Loi naturelle, & sans pratiquer celle de Moïse, les Gentils se pouvoient sauver, quoique moins sûrement, & avec moins de perfection. Comme les seculiers, ajoûte-t-il, ne font pas si bien leur salut que les Religieux, encore que les premiers ne laissent pas de l'obtenir dans un genre de vie moins parfait. *Gentiles perfectius & securius salutem consequantur sub observantiis legis, quam sub sola lege Naturali, & ideo ad eos admittuntur. Sicut etiam nunc Laici transfunt ad Clericatum, & seculares ad Religionem, quamvis absque hoc possint salvari.* Il explique cela dans le même article encore plus au long. Le 2. passage sera de la dixième question de la deuxième seconde, où sur le quatrième article il donne cette conclusion essentielle contre ceux, qui veulent que les meilleures actions des Infideles fussent des péchés. *Tametsi Infideles divina gratia careant, quia tamen ex Infidelitate non corrumpitur totum Naturæ bonum, possunt aliquid boni operari, quanquam id non sit meritorium vitæ æternæ.* Et un peu après: *Sicut enim habens fidem potest aliquod peccatum committere, in actu, quem non refert ad fidei finem; vel venialiter, vel etiam moraliter peccando: ita etiam Infidelis potest aliquem bo-*

num actum facere, in eo quod non refert ad finem Infidelitatis. Le troisième passage est de son Opuscule 61. chap. 17. & porte ces mots, selon l'édition Romaine, qui n'a pas jugé cet Opuscule indigne de passer sous son nom. *Quando homo facit totum quod potest, & quod in se est, tunc est necessitas ad habendam gratiam: non necessitas coactionis Deo debitam imponens: sed necessitas immutabilitatis, qua necesse est Deum esse Deum, & ideo bonum, & ideo effluentem, & ideo accipienti dantem; imo nec hanc ultimam dispositionem & necessariam liberalissimus dator expectat, sed aliquo modo convertenti se, & disponenti, etsi non secundum totum quod in se est, multoties dat. Iacobi 1. Qui dat omnibus assuetter.* Sans faire l'application de ce texte, l'on voit manifestement ce qu'il conclut à l'égard de notre sujet. Je prendrai le quatrième passage de son Commentaire sur ces mots du chapitre onzième de l'Épître aux Hébreux, *Sine fide impossibile est placere Deo.* Il enseigne que la Foi du Médiateur, qui est toujours nécessaire; est aussi différente, *secundum diversitatem temporum & statuum.* Et que comme les Chrétiens sont tenus à beaucoup plus que les Juifs; & ceux d'entre eux, qui ont été depuis la Loi écrite, à plus encore que ceux, qui étoient avant; Les Gentils aussi n'étoient pas obligés à une connoissance si

p qu. 69.
art. 4.

que ses prieres & ses aumônes avoient monté jusqu' au thrône du Tout-puissant, assure qu'encore que ce Capitaine fût Gentil, il n'étoit pas pourtant Infidele, parce qu'il avoit la Foi implicite, sans laquelle ses actions n'eussent pas pû être agréables à Dieu.

Entre les Scholastiques les plus recens, ce grand Evêque d'Avila *Alphonse Tostat* (A) a

parfaite que tous les autres, usant de ces mots: *Sed Gentiles, qui fuerunt salvati, sufficiebat eis quod crederent Deum esse remuneratorem, quæ remuneratio non fit nisi per Christum. Unde implicite credébant in Mediatorem.* Pour ce qui concerne le salut de Trajan, qu'il n'a pas moins crû que St. Damascene, on peut voir ce qu'il en dit *sent. dist. 43. qu. 2. art. 2.* où il affirme, que *Deus ex liberalitate bonitatis suæ eis (Trajano & similibus) veniam contulit, quamvis æternam pœnam meruissent.*

Cette doctrine a été la commune de l'Ecole, comme nous l'avons remarqué, depuis St. Thomas jusqu' au Concile de Trente, dont les principaux Peres, qui ont écrit sur cette matiere, tels que Dominicus Sotus, Confesseur de l'Empereur Charles Quint, Andradius Lusitanus, & Andreas Vega, ont crû que les Payens vertueux se pouvoient sauver assistés de la Grace Divine dans la Loi de Nature. Voici comme le dernier conclut, *lib. 6. de præparatione ad ultorum ad justificationem, cap. 18.* après avoir montré que se-

lon St. Thomas, St. Bonaventure, & autres, il peut y avoir une ignorance invincible de la Foi Chrétienne. *Quicumque fuerunt, aut etiam modo sunt, ad quos non pervenerit Evangelium, cum nulla via humana consequi potuerint Fidem Christianam, tamdiu inculpabilem illius ignorantiam habere, vel etiam habuisse sunt existimandi, quamdiu caruerint Doctoribus a quibus discere potuerint.* Il propose là-dessus les Indiens du nouveau Monde, & ajoute: *Manifesta ratio suadet, & eos, & quosunque alios similes, ignorare Christi Fidem inculpabiliter. Non enim potest esse culpæ obnoxium, quod est inevitabile. Et hoc est quod de Judæis Christus aiebat; Ioan. 15. Si non venissem, & loquutus iis non fuisset, peccatum non haberent: nunc autem non habent de peccato excusationem.*

(k) Pour ne pas m'engager dans un travail infini, je me suis servi, & à fort bon droit, ce me semble, de l'autorité d'un des plus grands Scholastiques que nous aions, l'Evêque d'Avila *Tostat*, parce que dans une profonde connoissance qu'il

déterminément résolu, que tous les Gentils se pouvoient sauver avant la publication de

avoit de tous les Peres, il s'est principalement prévalu de la doctrine de Saint Augustin. C'est celui que le Cardinal Belarmin nomme *virum sanctitate & doctrina celeberrimum*, qui vivoit du tems du Pape Eugene Quatrième, il y a plus de deux cens ans, & qui pour n'en avoir vécu que quarante, n'a pas laissé de mériter ce merveilleux éloge dans l'Ecole.

Hic stupor est mundi, qui scibile discutit omne.

Or on peut voir dans le cinquième chapitre de son Commentaire sur le quatrième livre des Rois, question vingt-unième, comme soutenant, que les Gentils non Idolâtres se pouvoient sauver du tems de la Loi de Moïse, en observant celle de la Nature, il assure que cela est conforme aux sentimens de Saint Augustin. *Et sic, dit-il, Augustinus vult Platonem saluum esse, & multos alios de Philosophis, qui ad unguem vitia correxerunt; & non erat verisimile de eis ullo modo quod Idola colerent, sed colebant verum Deum.* Il faut faire condamner l'Evêque d'Avila & beaucoup d'autres de calomnie envers Saint Augustin, au paravant qu'on me la puisse imputer, puisque je n'ai cité le dernier en ceci que sur la foi du premier, comme on peut voir dans la Section de Platon. Je juge à propos de rapporter encore en ce lieu deux ou trois des textes de Tostat, bien que ni lui, ni Louis Vives ne soient

pas ici dans leur rang eu égard à l'ordre du tems. Le premier texte sera de son Commentaire sur le second chapitre de la Genese, question quatrième, où il prouve que l'observation du jour du Sabat n'étoit pas commandée avant Moïse, parce que si Dieu l'eût établie dès le commencement du Monde, toutes les Nations y eussent été obligées. *Cum ergo alie Gentes non servassent hoc præceptum, peccassent omnes mortaliter. Sed falsum est, quia dicitur, quod omnes antiqui Gentiles ante Evangelium promulgatum poterant salvari in solis præceptis iuris Naturæ, scilicet. Deum verum diligere, supra se, & proximo non nocere; in quibus est totus Decalogus, ut patet Matth. 22. cap. Et sic multi ponunt aliquos Philosophos salvos, ut Socratem, Platonem, & alios, qui tamen Sabbata non custodierunt.* Je prendrai le second texte du chapitre trentième, question quatorzième de son Commentaire sur l'Exode, où il soutient que les Philosophes Ethniques n'étoient pas tenus de déterer aux Ecritures des Hébreux, ni de recevoir le vieil Testament. *Et sic dicendum est generaliter, quod nullus de illis hominibus, qui tempore legis Mosaicæ salvatus fuit in Gentilitate, cognovit Deum Hebræorum esse verum Deum. Sed putabant eum esse sicut unum de Diis aliarum Gentium. Nam cum illi boni essent, & verissime desiderarent colere Deum verum, & co-*

*Math. c.
7. art. 12.
& c. 22.
art. 40.*

l'Évangile, en observant les seuls préceptes du droit naturel, qui nous portent à aimer Dieu plus que nous même, & à n'offenser jamais personne; ce qui comprend tout le Decalogue selon le texte de l'Évangile. C'est dans son Commentaire sur le second chapitre de la Genèse, où il ajoute, que pour cela Socrate, Platon, & quelques autres Philosophes ont pû faire leur salut, encore qu'ils

*terent, si ipsi cognovissent Deum Hebræorum esse verum Deum; nullo modo credendum est, quod non conversi fuissent ad illam legem, quam ipse dedisset, approbantes illam tanquam optimam. Et sic de Platone & Socrate dicendum est & de cæteris, quod licet cognoverint quod verus Deus sit aliquis, & illum coluerint, ignoraverunt tamen an Deus Hebræorum esset verus Deus: imo non crediderunt esse verum Deum. Pour troisième texte on peut voir ce qu'il écrit dans le chapitre cent septième de son cinquième Paradoxe où traitant du premier âge, & de ceux qui vivoient dans la Loi de Nature, il soutient, que les Gentils qui l'observoient se pouvoient sauver. Et après avoir montré que le passage de l'Apôtre, *Omne quod non est ex Fide, est peccatum, ad Rom. cap. 14.* ne veut dire autre chose sinon que, *quicquid est contra id, quod homo credit esse bonum, est peccatum*, il use de ces termes: *Nam sicut nunc per contritionem cum proposito confitendi & obediendi Ecclesie in satisfactione peccatorum, tolluntur reatus; ita**

& tunc & ab origine creati sæculi in quacunque gente hoc obtinuit, ut sola contritione peccamina delerentur. Unde etiam si quis eo tempore tota vita Idola coluisset, aut aliis se facinoribus & flagitiis immiscuisset, mox ut de eis doleret, remissa erant, dicente Ezechiele: Si impius egerit penitentiam ab omnibus peccatis suis, omnium iniquitatum ejus, quas operatus est, non memorabor, cap. 18. Equalem enim vigorem contritio omni tempore habet. Il enseigne la même doctrine dans son Commentaire sur le Livre de Ruth, & en a beaucoup d'autres lieux. Mais pour revenir à St. Augustin, quelque paraphrase qu'on puisse faire sur une autre de ses Epîtres, qui est la nonante-neuvième, & quelque interpretation qu'on lui donne, l'on ne sauroit la lire sans reconnoître manifestement deux choses; la première, qu'il attribue beaucoup des Vertus aux Payens: la seconde, qu'il a souhaité, sans l'esperer néanmoins, que ceux qui les avoient possédées fussent exemts des peines de l'Enfer.

ne solemnifassent pas le jour du Sabbath. Sur le chapitre trentième de l'Exode, il continuë *Qu. 14.* à dire, qu'ils n'ont pas été exclus de la félicité non plus, bien qu'aucun d'eux ne reconnut le Dieu des Hébreux pour le vrai Dieu, le mettant seulement au rang des autres Divinités du Paganisme, parce qu'ils n'étoient pas obligés de croire les Ecritures des Juifs, ni de déferer aux Loix de Moïse. Et il repete la même doctrine sur le quatrième livre *c. 5. qu. 21.* des Rois, prenant Saint Augustin à garant, qui n'a pas fermé le Paradis à beaucoup de Philosophes Gentils eu égard à leur bonne vie, & à ce qu'ils avoient toujours suivi la raison, comme un bon guide, ne faisant rien contre ses prescriptions, qu, comme parlent les Ecoles, *contra dictamen rationis (1)*.

(1) Les Peres, que j'ai cités avant St. Augustin, étans plus anciens que lui, il est tenu de rapporter les textes de ceux, qui ont vécu depuis, & de l'autorité desquels je me suis prévalu, tant pour me justifier, que pour faire voir la suite de la doctrine, que nous avons dit être la commune de l'Ecole. J'ajouterais pour cela les sentimens de quelques Auteurs recens dont la doctrine & la piété ne peuvent être revoquées en doute.

Commençons par Saint Theodoret Evêque de Cyr, dont voici l'explication sur le second chapitre de l'Epître de Saint Paul aux Romains, verset neu-

vième: *Similiter autem, inquit & Indecos & Gracos, & inique agentes puniet, & pietatis ac justitiæ curam agentes coronis dignabitur. Gracos autem nunc vocat non eos, qui ad divinam prædicationem accesserunt, sed eos, quæ ante divinam Incarnationem fuerunt. Non autem iis vitam æternam pollicitus est, qui idola adoraverunt, sed iis, qui extra legem quidem Mosaicam vitam egerunt, pietatem autem Dei que cultum amplexi sunt, & justitiæ curam gesserunt.*

Les livres de la vocation des Gentils qu'on a voulu attribuer à Saint Ambroise, ne peuvent pas être de lui, puisqu'il y dis-

Lib. 1.
c. 20.

Dominicus Soto (m) ne peut souffrir dans son traité de la nature & de la grâce ceux de l'opinion contraire, qu'il nomme injurieux envers la Nature humaine, & maintient que le secours général de Dieu suffit au libre arbitre pour le porter au bien.

pute contre les Pélagiens, dont l'hérésie n'a paru qu'un peu de tems après le sien. Ils sont sans doute de leur grand adversaire Saint Prosper, disciple de Saint Augustin, & l'un des plus déterminés défenseurs de la doctrine. Or, outre la maxime qu'il établit dès le premier chapitre du second livre, & qu'il confirme dans le trentième, que Dieu veut, que tous les hommes soient sauvés, ou selon les termes du vingt-cinquième chapitre: *Deum ob generalem gratiam omni tempore velle omnes salvos fieri, at peculiari gratia quosdam tantum*: Il passe outre dans le dix-septième du même livre, où il parle ainsi: *Quod si forte quemadmodum quasdam Gentes, quod ante non norunt, in consortium Filiorum Dei novimus adoptatas, ita etiam nunc in extremis Mundi partibus sunt aliqua Nationes, quibus nondum gratia Salvatoris illuxit: non ambigimus, etiam circa illas occulto iudicio Dei tempus vocatus esse dispositum, quo Evangelium, quod nondum viderunt, audiant atque suscipiant. Quibus tamen illa mensura generalis auxilii, quae desuper omnibus semper hominibus est praebita, non negatur: quareis tem*

acerboꝝ natura humana vulnere sanciatu sit, ut ad agnitionem Dei neminem contemplatio spontanea pleue valeat erudire, nisi obumbrationem cordis vera lux discusserit, quam inscrutabili iudicio Deus justus & bonus, non iteꝝ praeteritis saeculis quemadmodum in novissimis diebus effudit. Voilà son sentiment favorable aux Nations qui n'avoient pas encore été éclairées des lumières de l'Évangile, annoncé de son siècle seulement aux Ecoles, comme il le témoigne sur la fin de son livre *contra Collatorem*. Que n'eût-il point écrit en faveur d'un nouveau Monde, s'il se fût découvert de son tems?

(m) *Dominicus Soto* combattant l'opinion de Grégoire de Rimini, & de ses suffragans, dans son premier livre de la Nature & de la Grâce, chapitre vingt unième emploie ses paroles; *Non possum, fateor, non aegre ferre, quam hoc aetatis naturam humanam nonnulli prostraverint, affirmantes nil prorsus boni in moribus liberum arbitrium auxilio generali Dei posse, at quidquid ab homine naturaliter procedat, peccatum esse: Id quod semper absurdissimum iudicavi.*

Erasme, si je le puis placer ici, combat pour le salut de l'ame de Cicéron dans une Préface sur les Questions Tusculanes, soutenant, que s'il a sacrifié aux Idoles, il ne l'a fait que par force, & pour obeir aux Loix; ce qu'il juge pouvoir servir d'excuse valable à quelques uns de ce tems-là.

Sepulveda (n) écrit à *Serranus* une lettre pour lui prouver qu'on peut avec raison bien

Ep. 91. qu. 1. l. 7.

(n) Ex *Ioannis Genesii Sepulveda Cordubensis Epistolarum* libro septimo. I. *Genesius Sepulveda Petro Serrano, Doctori Theologo. S. P. D. Epistola XCI.*

Commentarium tuum in primum Aristotelis de moribus Librum, quod mihi cum Epistola missi, ex parte legi, & quidem libenter; nam ut perlegerem, me partim infans longitudo, partim meae magnae occupationes prohibuerunt. Caterum ut ex urque Phidias leonem aestimasse fertur, sic ego ex primo capite, in quo magnum ingenium, magnamque doctrinam profers, nec abhorres a moderato dicendi genere, & politioribus Philosophis conveniente caractere, de toto opere conjecturam feci, accurate id scriptum esse, & varia eruditione plenum, tibi que de optima studiorum indole gratulatus sum, quae nihil aridum, nihil jejunum profert, sed omnia copiosa, & exuberantia: ita ut multis etiam scitu dignis refectis, & in alium locum, alinque scriptiois genus rejectis, iusta & legitima enarratio relinqui posse ur-

deatur. Sed ut libere tecum pro iure nostrae amicitiae, & quia sic in se per Epistolam hortaris, agam, in eo tuam vel diligentiam, vel acuitatem nonnuhil desideravi, quod te nimis severum, & acerbam praebuisse visus es in Philosophos etiam probatissima vitae, id est, in viros optimos & sapientes in causa ipsorum capitali, quam extra ordinem cognoscendam, & iudicandam amicorum rogatu, ut scribis, suscepisti. Sic enim ais. Primum hoc indubitatum apud Catholicos supponitur, neminem asserere posse, salutem eos Philosophos (Ethnicos scilicet & sapientes mundi) consecutos fuisse, & causas deinde subijcis, & testes, auctoresque producis. De quo tuo dogmate ut nominatim mentorarem, & in id summam nonnuhil differerem, ea maxime ratio me hortata est, quod ego in libro de justis belli causis a me nondum inpressione edito, sed Regii consilio jussu multis descriptis exemplis, Complutum; Samanticamque missis vulgato, eundem locum obiter citum tractarem, sententiam autem tuam diversam secutus fueram, quare

penſer de la Beatitude des Philoſophes Ethniques, & particuliérement de celle d'Ariſtote.

nunc tuis rationibus victus damnare videri poteram, ſi tuum Commentarium, in quo mihi multa probantur, ſine ulla exceptione commendarem. Itaque faciendum putavi, ut earum, quas ſecutus ſum rationum ſummam complecterer, & tibi meum iudicium in univerſum exquirenti de hac parte proponerem, ut intelligas me non auctore magna cauſa in illam opinionem diſceſſiſſe. Quartum rationum caput eſt, nullum fuiſſe genus hominum, cui Deus Optimus Maximus & idem Clementiſſimus, qui vult omnes homines ſalvos fieri, & ad veritatis agnitionem, ut Paulus ait, venire (1. Timoth. 2.) non aliquod iuris, legumque præſidium præberet, quo ſalvi eſſe poſſent Deum venerando, & iuſſis eius obſequendo. Cuius præcepti Auctorem habemus Petrum Apoſtolum, ita diſtrentem in Actis Apoſtolorum (c. 10.) Non eſt perſonarum acceptor Deus, ſed in omni gente, qui timet Deum, & operatur iuſtitiam, acceptus eſt illi. Quam ſententiam explicans Auguſtinus in Epistoſa, quæ eſt ad Deogratias Presbyterum, numero quadrageſima nona 1. in reſponſione ad ſecundam quæſtionem: Ab exordio, inquit, generis humani quicumque in Deum crediderunt, eumque utcumque intellexerunt, & ſecundum eius præcepta pie & iuſte vixerunt, quandoſlibet & ubilibet fuerint, per eum proculdubio ſalvi facti ſunt. Conſtat autem ab orbe condito ad Chriſti adventum duo dantur iura à Deo mortalibus eſſe

data: unum quod moribus conſtaret ad normam rectæ rationis, quæ imago eſt æternæ legis mentibus hominum naturaliter conſignata, directis, quod ius naturale dicitur, perpetuum, & immutabile, quo mortales omnes uterentur. Alterum ſcriptum, quod ius Moſaicum nominatur, propterea quod per Moſen datum eſt, ad naturale ius ceremoniis quibusdam, & præceptis iudicialibus & quæſi civilibus additis, quo iure gens tantum Iudæica, cui datum eſt, tueretur. Nam ut eſt in Epistoſa ad Romanos c. 7. Quæcunque lex loquitur, iis, qui in lege ſunt, loquitur. Et in Pſalmo 147. Non fecit taliter omni nationi, & iudicia tua non manifeſtavit illis. In Deuteronomio quoque ſcriptum eſt (c. 33.) Legem præcepit nobis Moïſes hæreditatem multitudinis Iacobi. Itaque cæteræ gentes nec Moſaico, nec alio divino iure quam naturali tenebantur, ejuſque præceptis ſervandis ſalutem animarum conſequebantur, ut Paulus in eadem ad Romanos Epistoſa (cap. 2.) declarat his verbis: Non enim auditores Legis juſti ſunt apud Deum, ſed factores legis juſtificabuntur. Cum enim gentes, quæ legem non habent, naturaliter ea, quæ legis ſunt, faciunt, hi legem non habentes ipſi ſibi ſunt lex, qui oſtendunt opus legis ſcriptum in cordibus ſuis. Naturaliter enim dixit Paulus, id eſt, ut Thomas exponit, ad præſcriptum legis naturæ, quæ petenda, fugiendaque docet: in eandemque ſenſum paulo poſt ait,

Le Pere Gretzerus qui a voulu reprendre Sepulveda, comme aiant parlé trop affirmatif.

Lib. de
var. cal.
Luc. c. 13.

Si igitur praputium iustitias legis custodiat, nonne praputium illius in Circumcisionem reputabitur? & praputium ex natura legem consummans iudicabit te, qui per literam, & circumcissionem pravaricator legis es? Quam Pauli sententiam, & auctoritatem Thomas idem secutus (in summa secundi libri parte prima, quast. 98. art. 5.) Gentiles ante Christi adventum sola lege naturali obligatos, & eius praeceptis faciendis salvos fieri solitos fuisse, confirmat, quamvis auxilio legis Mosaeicae facilius servarentur: Idemque testatur secunda parte quastione secunda art. 7. Alfonso autem Tolstus nostr. rator gravissimus, in libro, quem de Paradoxo inscripsit, non solum incunctanter probavit hanc sententiam, sed multis etiam verbis, multisque capitibus rationem explicavit (Paradoxo quinto, art. 1. o. ad cap. 137.) qua Gentiles a Deo peccatorum veniam impetrarent. Cujus orationis summa est, Gentilibus usque ad Christi passionem, & promulgatum Evangelium peccatum originale deleri solitum; in pueris quidem per fidem parentum, si quis fideles parentes haberet, id est, qui de Deo recte sentirent, quae naturaliter sentiri possunt, & idolorum immunditias caverent; in adultis autem per primum actum bonum, quem in Deum dirigerent. Mortalia vero peccata per contritionem eisdem Gentilibus, ut nunc Christianis remitti. Atque hos quidem Auctores, has rationes secutus, Ethnicorum Philosopho-

rum qui ex praeceptis legis naturae vixerunt, causam defendi posse existimari. Nisi forte putamus ceteris Ethnicis hominibus per legem naturae viam ad salutem paruisse, eandem Philosophis fuisse interclusam, qui in Deo ex rebus creatis intelligendo ceteris erant perspicaciores, & in virtute non solum voce, sed vita etiam & factis docenda aetatem consumserunt. Superest ut ad rationes, & testimonia, quae te in oppositam persuasionem induxerunt, paucis respondeamus, & quam vim habeant explicemus. Quarum rationum summa, nisi fallor, triplici capite continetur. Primum, quod servandis naturalibus praeceptis non faciebant quod erat in se, ut a Deo de via salutis edocerentur. Deinde, quod cum eius naturalia praecepta cognoscerent, ipsis tamen non periebant. Postremo, quia Christi fidem, sine qua nulla est ad salutem via, non habebant. De primo igitur capite primum distemus. Non faciebant, inquit, quod erat in se Philosophi, quo digni essent, ut de via salutis divinitus edocerentur, nec enim ad hoc satis erat praecepta legis naturae servare. Quod opus factum sit, ut homo, quod erat in se, fecisset intelligatur ad bonum aliquod impetrandum a Deo, hoc est huius loci disputare. Nam si ve id positum est in libero hominis arbitrio, sive in auxilio Dei, sive quod verius est in utroque, & sine hoc conatu salvus fieri nemo potest; hunc vis omnibus affuisse, quibus salus contigit in lege naturae; non

tivement, incline néanmoins pour le salut d'Aristote, mais avec cette louable retenue, que

potest dubitari, nisi forte nemini contigisse putas, quod perspicue Historia sacra convincitur, ut docet Augustinus in ea, de qua dixi Epistola (Epist. 49.) de his ipsis rebus edisserens, cujus verba infra scripta sunt. Cum enim nonnulli commemorantur in sanctis Hebraeis libris jam ex tempore Abrahæ, nec de stirpe carnis ejus, nec ex populo Israël, nec ex adventitia societate in populo Israël, qui tamen hujus sacramenti participes fuerunt: cur non credamus etiam in cæteris hac atque illac gentibus alias alios fuisse, quamvis eos commemoratos in eisdem auctoritatibus non legamus? Ita salus religionis hujus, per quam solam veram salutem veram, veraciterque promittitur, nulli unquam defuit, qui dignus fuit, & cui defuit, dignus non fuit. Hæc Augustinus. Adde quod ille conatus, qualiscumque est, quocumque jure divinis homines utuntur, & quibuscumque sacramentis essent initiati, etiam Evangelicis, semper ab eo postulatus est, qui ex odio peccati a se commissi ad Dei gratiam salutem necessariam aspiraret. De hac enim præparatione ad gratiam, que latius patet, & fuit omnibus omni tempore necessaria, differendum magis erat, quam de illa altera humana dicitur, seu idoneam faciente, qui de Christi mysteriis divinitus extra ordinem doceretur, quod paucis singulari Dei beneficio contigit. Nos enim, & ut arbi-

tror ii, qui tuam sententiam sciscitabantur, non de privilegio, sed de communi præscarum gentium conditione laboramus. Quod secundo loco Ethnicos Philosophos a Paulo in Epistola ad Romanos (cap. i.) damnatos esse dicis, scis eo loco Paulum de improbis, & vitiosis, idolorumque cultoribus memorare, qui cum Deum cognovissent, non sicut Deum glorificaverunt, quorum hominum conditio in omni religione damnatur: nobis autem de viris sapientibus, & optimis sermo est, qui Deum agnoscebant, & venerabantur, cuiusque præceptis ad juris naturalis præscriptum obtemperabant. De quibus Paulus idem non ita multis verbis interjectis disserens, non quod auditores, sed quod factores legis essent, justificatos esse testatur, quippe qui sine doctrina Mosaicæ legis naturaliter, id est naturali ratione docti, præcepta legis ejusdem ad mores scilicet pertinentia facerent. Hæc enim eadem sunt utriusque legis veteris, & item Evangelicæ communia, & omnia divina. Quod objicis postremo de fide Christi, quo præsidio ad salutem omni tempore necessario veteres Philosophos instructos fuisse negas, si claram & expressam fidem in Philosophis postulas, idem argumentum valebit in Hebræis. Quotus enim quisque veterum Iudæorum claram habuit Christi, cuiusque mysteriorum notitiam, aut fidem? Non igitur aperta, & explicata Christi fides præcis vel

que Dieu seul a la connoissance certaine de ce qui en est. Par où il montre bien, qu'il eût

Hebrais, vel Gentilibus necessaria erat ad salutem, sed intellecta, & complicata satis fuisse presidii, Theologi magno consensu declarant, auctorem adhibentes Paulum, qui ad Hebræos scribens (c. ii.) Oportet, inquit, accedere ad Deum credere, quia est, & inquirentibus se remunerator existit. Quam locum enarrans Thomas, Gentilibus, inquit, qui salvi facti sunt, sufficiebat credere, Deum esse remuneratorem, quæ remuneratio non fit, nisi per Christum. Quam eandem sententiam in summa Theologiae repetit (2. 2. qu. 2. art.) præfatus paulo ante (quæst. 1. art. 7.) illis Pauli verbis omnium articulo- rum fidem implicitam contineri. Quæ igitur objecisti, ea parum, aut nihil videntur obstarè, quominus Ethnici Philosophi, qui Deum esse, & curam gerere rerum humanarum, præmium & pœnam pro cuiusque merito retribucentem, credentes, recte ex naturæ legibus vixerunt, salvi fuisse censeantur, quo in numero vel in primis fuisse Aristotelem non tam ex aliorum sermone, quam ex ipsius scriptis licet existimare. Nam unum esse Deum Optimum Maximum, quamvis multis nominibus appellatur, multis in locis confirmat, ut in lib. 12. de prima Philosophia, & lib. de mundo ad Alex: itemque in lib. de motu animalium, in quo de ipsius immobilitate, & summa potentia Iovis nomine memoravit. Eundemque curam gerere rerum humanarum, & sapientes maxime diligere & remunerari, Eth. lib.

10. (cap. 9.) testatur. Quod vero pertinet ad Aristotelis mores, scio ab ejus iniquis, & invidis Stoicis, Epicureisque sinistros quosdam de ipso sermones factos fuisse ad Aristotelicæ doctrinæ de moribus auctoritatem minnuendam, ut qui ingenio & rationibus pares esse non poterant, hunc mendaciis, & calumniis oppugnarent, vulgoque persuaderent, Aristotelis vitam ab oratione discrepasse, ab eodemque sua dogmata contrariis factis, quorum est majus quam orationis testimonium, fuisse damnata. Aristoteles enim, qui omnem de moribus doctrinam ad conuincendum hominum sensum, qui vim habet legis naturalis, & proborum hominum consuetudinem prudentissime accommodavit, summum bonum, de quo est omnis Philosophorum dissentio, in usu virtutis non impeditè collocavit. Hanc enim partim adversa valetudine & calamitatibus, partim inopia earum rerum impediti docuit, quæ res adjuncta sunt ad usus vitæ, tum necessarios, tum etiam liberales. Itaque virtutem in summo bono, quæ felicitas quoque nominatur, principem locum obtinere, bona tamen corporis, & externa adesse oportere, ne virtus utilibus, aut etiam necessariis adminiculis, & quasi instrumentis destituta, infirmior sit ad officia, & res præclaras gerendas. Sed nec sine voluptate vitam beatam contingere scripsit, non quavis, sed ea, quæ ex usu, & ingenerato habitu virtutis existit, iramque & cupiditatem, & ceteros affectus, si modum teneant,

fait conscience de prononcer un jugement de condamnation absoluë, comme font plusieurs, contre ce Philosophe & ses semblables.

non esse à virtute & conditione sapientis alienos, cum in his moderandis virtus moralis sit occupata. Epicurei voluptatem summum bonum esse contendebant. Stoïci vero sola virtute vitam beatam metuebantur; etiam si quis vir optimus extrema inopia & maximis calamitatibus urgeatur, reclamante Paulo, qui ad calamitates, quibus Christiani initio nascentis Ecclesie conflictabantur, intuens in hanc vocem proripuit: Si in hac vita tantum sperantes sumus in Christo, miserabiles sumus omnibus. Præterea nec iram, nec cupiditatem in sapientem, quales se videri volebant, cadere contendebant, ut tacita contentus rerum humanarum, & divinæ cujusdam constantiæ, & integritatis professione sese vulgo, & suam disciplinam commendarent. Ita cum Aristotelis doctrina, & ejus præceptis a natura ductis, ut Epicureorum libido & dissolutio, sic Stoïcorum ineptiæ, venditatio cum eorum existimationis jactura a Peripateticis convincerentur, factum est, ut multi ex his duabus disciplinis, quæ post mortem Aristotelis invalescere cœperunt, æmuli & obtrusores ejus existerent. Quorum vanitatem & petulantiam Suidas diligentissimus auctor, & idem prudentissimus paucis verbis adnotavit in verbo, Aristoteles, qui cum de calumniis Timæi cujusdam in Aristotelem petulanter jactis memorasset: Sed is, inquit, dum talia jactat, vix hominum nu-

mero mihi habendus esse videtur, circulator, petulans, & rabula loquacissimus. Aristoteles enim notarius nature fuit, cui scilicet natura ipsa scribenda dictabat, & qui calamo intellectum irrigabat, qui nihil fortasse rebus utilibus indigebat: quanquam figmentum refellere majoris artificii est, & supervacaneum. Ceterum invidendi calumniandi que occasio inde primum Græculis quibusdam leviculis, & famelicis hominibus data est, quod Aristoteles a Philippo Rege Macedonia vocatus, Lyceo relicto, in aulam venisset, ibique pro virtutis, & doctrinæ magnitudine indulgenter fuisse habitus, quasi literarum studio, in quo solum acquiescebat, & in quo dies ac noctes. ut res ipsa docet, ad extremum spiritum consumens extinctus est, contento, inertis sese, atque desidiosus, & desidiosorum voluptatibus tradidisset. Quorum omnium levitates, & impudentissima mendacia valido scriptorum ejus argumento redarguntur: tot enim libros Aristotelem in omni doctrinarum genere sapientissime, & cum magna & consentiente hominum approbatione confecisse constat, ut miremur eis elucubrandis unius hominis ætatem suffecisse. Quo declaratur Aristoteles in studio literarum, & optimarum rerum contemplatione, id est in optima virtute, & divina felicitatis æmula omnem ætatem consumpsisse; jucunditate scilicet laborem minante, quæ, ut per-

Le Pere Trigault suivant les mémoires du Pere Riccius l'un des Apôtres de la Chine,

ti noverunt, & ipse expertus testatur Ethicorum libro decimo, maxima capitur, cum ex omni virtutis habitu, & usu, tum maxime intellectivo, ut nec corporeas, turpesque voluptates desideraret, nec locum, tempusve relinqueret ad eas fruendas, & more desidiosorum consecrandas. Nam ut eodem auctore (Ethic. 10. cap. 4.) & usu rerum didicimus, ut res maxime placent sic in eas quisque, & in eis operatur, voluptate opera perficiente, & absolvente, & Philosophia voluptates præbet tum puritate, tum firmitudine mirabiles. Cujus Philosophiæ, quæ & sapientia dicitur, amor in animos rebus virtuti contrariis occupatos, & criminibus contaminatos non cadit: Quoniam in malevolam animam non intrabit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis. Quod non solum de divina illa sapientia, quæ virtutes omnes imprimisque theologales dictas complectitur, & suggerit, sed etiam de humanitas inventa Philosophia & maxime morali verissime dicitur. Moralis enim Philosophia quæ latissime patet, pertinetque ad omnes vitæ partes & rerum publicarum, legumque ferendarum rationem, & moralium dogmatum, quæ & recta ratione æternæ legis imagine proficiscuntur, cognitio & inventio in vitiosum, & intemperantem hominem cadere non potest, cum sit inquinata ejus & mens, & conscientia, ut Paulus ait, hoc est corrupta ratio, & intellectus obcecatus, ita ut mala pro bonis judicet, & bona pro malis virtute

destitutus. Quæ virtus causa est recte de principio, ut ipse Aristoteles docet, existimandi. Principium autem in rebus agendis est finis, ut suppositiones in Mathematicis. Quo fit, ut vitiosus male judicet de fine qui non solum voluptates corporeas infranis consecratur, sed etiam maxime consecrandas esse corrupta ratione judicat (Ethic. 7. cap. 8.): quo morbo qui laborat, is quomodo potest convenienter recte rationi, a qua ipsius utraque animæ pars, appetitus, & ratio longe abhorret, philosophari? & de bonis malisque rebus, quarum norma virtus & vir probus est (Ethic. 10. c. 5. & 6.) recte constituere, & præcepta dare? præstitit si quis, ut Aristoteles maxime fecit non alienis vestigiis insistat, sed suo ingenio, & judicio nitatur, & alienos errores convincat, cui ex suo de cæterorum bonorum sensu, ad quem omnia moralia præcepta accommodantur, judicandum est, & statuendum: quæ omnia cum Aristoteles ex omnibus mortalibus, qui via & ratione naturali philosophati sunt, rectissime & prudentissime præstitit, non modo non vitiosus, sed vir optimus & temperantissimus fuisse certissima ratione declaratur, auctore item Augustino, qui in libro de utilitate credendi, Honestissime, inquit, vir bonus fuisse creditur, cujus literis generi humano, posteritæque consultum est. Quod si Aristoteles affectibus humanis, ut homo erat, non nunquam cessit, ut sæpe cessisse certum habeo, in multis enim delin-

ne doute point que beaucoup de vertueux Chinois n'aient pû se sauver en observant la simple Loi de Nature, & avec le secours special du seul Dieu, qu'ils reconnoissoient pour auteur du Ciel & de la Terre.

quimus omnes, septiesque in die cadit iustus; & optimus est, qui minimis urgetur: iis tamen qui longo usu virtutis habitum induerunt, post peccatum penitentia statum animum subeunt: facis est ad insitam virtutem receptus, & expeditior in gratiam cum Deo redeundi conatus. Qua in causa si quis validis argumentis non contentus, testes etiam requirit, unum scilicet, qui pro multis sit, producimus Philippum Regem Macedonum, de quo supra mentionem feci; Principe... ut inter auctores constat gravissimum & prudentissimum, cuius auctoritate, quæ omni pondere gravior est habenda quam omnia malevolorum testimonia, facile ipsorum calumniæ convincuntur. Extat ejus ad Aristotelem Epistola, qua se Alexandro filio actum esse certiorum eum facit, seque Diis immortalibus gratias agere profiteretur, non tam quod sibi natus sit filius, quam quod Aristotelis tempore natus, a quo eductum eum, & doctum se regniq; successione dignum evasurum speraret. Qua in re non solum ad ingentem doctrinam, sed multo etiam magis ad probatissimos Aristotelis, & publica fama commendatos mores regem sapientissimum spectasse, ipse suis verbis perspicue declarat. Accedit Plutarchi auctoris gravissimi testimonium, qui de hac re in ipsa Alexan-

dri vita memorans sic ait: Philippus cernens ingenium Alexandri tale esse, quod cogi omnino nollet, facile autem sermone ad officium faciendum pertraheretur, ipse etiam suadere potius quam mandare ei instituit: musicesque & encyclicorum doctoribus haud satis institutionem ejus credens, quam rem majoris negotii futuram arbitraretur (ut est apud Sophoclem) quod fræna multa, multaque gubernacula desideret, Aristotelem Philosophorum clarissimum & sapientissimum accessit, ut filii scilicet mores a turpitudine cohibendo, ad virtutem & honestatem incitando formaret. Quod a magistris non solum ratione & verbis, sed multo magis vita, & exemplo recte factorum præstat: verba enim cum discrepant a vita, ut idem Philosophus ait Eth. 10. non sunt nisi verba, id est inanis & infirma ad fidem faciendam ostentatio. Qualis erat eorum, de quibus Paulus ait, Confitentur se nosse Deum, factis autem negant. Sed hæc hætenus, de quibus libenter feci, ut paulo verbosius loco non alieno memorarem, ut optimo & sapientissimo viro, optimæque de mortalibus præsertim nostri ordinis merito, apud te virum probum & doctum, ejusque Philosophi imprimis studiosum, iusto adversus invidorum & malevolorum

Enfin, pour ne pas faire un plus long dénombrement des textes de tous les Scholastiques, qui ont jugé avec les précédens en faveur des Gentils, Pererius, Catharinus, Salméron, Vignérius, Della Certa, Cajetan, & assez d'autres (o) ont convenu en ce senti-

obtrectationes patrocinio gratiam aliquam referam. Vale. Ex Mariano sexto Idus Maij 1554.

(o) L'Evêque Gaspar Casalius, Portugais, fit un livre *De quadripartita hominis justitia*, pendant qu'il étoit au Concile de Trente, dans lequel *part. 1. lib. 1. cap. 12.* après avoir établi l'opinion favorable aux Païens, il maintient que l'Eglise n'ayant rien déterminé sur ce sujet, il est permis de suivre telle opinion que l'on veut, pourvu qu'on ait toujours recours à la Foi du Médiateur implicite ou explicite. J'ai nommé ici beaucoup de Scholastiques, qui ont été du même avis le plus avantageux aux Gentils. On y peut ajouter François Victoria, de l'Ordre des Freres Prêcheurs, & Nicolas de Lyra de celui des Cordeliers, mais le dernier plus ancien que l'autre de deux cens ans; avec Ioannes Arboreus, Durandus de Sancto-Portiano, Petrus Paludanus, Capreolus, Gabriel Vasquez, Grégoire de Valence, Antonius Scaynus, Ph. Gamachæus, Martinus Beccanus, Gerv. Bijonius, & tant d'autres encore, que ce ne seroit jamais fait si l'on vouloit rapporter les textes de tous.

Leonard Aretin, Secrétaire

de quatre Papes, & Chancelier, il y a plus de deux cens ans, du Senat de Florence, se moquant de quelques scrupuleux, qui defendoient la lecture des Poëtes, use de ces termes: *At Plato & Aristoteles legebant, quibus si te aut gravitate morum, aut intelligentia rerum anteponas, nullo modo sciam. Aut ut aliquid discernere putas, quod illi non viderint? Christianus, inquis, san; at illi forte suo more vixerunt. Quasi vero honestas gravitasque morum non tunc eadem fuerit quæ nunc est, &c.* Il ne dit rien par là qui regarde le salut des païens; mais il leur attribue l'usage des Verrus, que d'autres leur dénie si précisément.

Raphaël Maffei, comme le nomme Leandre Albert dans sa description de l'Italie, autrement dit Raphaël de Volterre, les a bien davantage favorisés dans l'Avant-propos de son treizième livre *Commentariorum Urbanorum*. Il a donné ce titre à son ouvrage, à cause qu'il le composa dans la ville de Rome. Et bien que d'abord il l'eût dédié tout entier au Pape Jules Second, il n'a pas laissé de lui faire encore une petite Préface au devant du treizième livre, où commence son Anthropologie,

ment, que rien ne nous obligeoit à desespérer de la félicité éternelle des Payens, qui n'é-

& où il ne feint point de déclarer à ce Souverain Pontife la bonne opinion qu'il avoit de quelques Gentils, tant à l'égard de leurs vertus, que de leur salut. Voici comme il s'en explique, & c'est ce qui m'a obligé de le citer quand je parlerai de Senèque. *Cujus (Ecclesie quæ a primo Abelo iusto capit) per omnes ætates sacre participes & Philosophi multi, & alii moribus præditi, Deum optimum maximum colentes, ac quod post fatum ex eis restaret tutum ipsius fore providentia putantes. Atque ut alios jam receptos præteream, quis ex Græcis Pythagoram, Socratem, Aristidem, Apollonium, ex Latinis item Ninnam, Nasicam, Paulum Æmilium, & Amilianum filium, Catones duos, deinde Senecam, Trajanum, Titum, quorum modestiæ tam multa nobis exempla traduntur; non existimaverit curæ Deo fuisse dum viverent, ut verum sapientiæ lumen, quod nunquam etiam ex sententia Platonis in vita seruum est, quandoque adipserentur; & cum postea defunctis mitius actum extitisse?*

Sixtus Senensis, qui dédia sa sainte Bibliothèque au Pape Pie Cinq, après avoir opposé dans le sixième livre annoté 51. des passages de St. Augustin, à ceux de St. Jean Chrysostome, de St. Justin Martyr, & de St. Clement Alexandrin, sur le sujet que nous traitons, conclut pour ces derniers, en ce qu'ils ont favorisé le salut des Payens vertueux & non Idolâtres, &

use de ces propres termes: *Gentilibus, si qui absque Mediatoris notitia salutem sunt consecuti, satis fuit implicitam habere fidem, in unius Dei credulitate inclusam, hoc est ut Deum esse crederent humani generis servatorem, juxta ordinem in sua admirabili providentia occultum, & aliquibus ipsorum Vatis ac Sibyllis peculiari privilegio revelatum.*

Jacobus Faber Stapulensis se fait lui-même cette proposition sur le second chapitre de l'Épître aux Romains. *Putandumne igitur est his etiam temporibus aliquos absque tradita lege salvari posse? Voici la réponse. Etsi secreta Dei iudicia soli Deo sunt relinquenda, respondeat tamen forsitan quispiam: Si putamus quasdam ignoti orbis regiones, ad quas nondum Evangelium perlatum sit, nondum auditum: ubi habitatores naturali lege Deum diligant ex operum magnificentia jam cognitum, & proximos ut suos consimiles; parentes officiose colant; injustitias, quas sibi fieri nolunt, ad alios vitent; & cætera, quæ lex divina (excepto ceremoniarum ritu) mandat, faciant: quod si eventualiquo Naturæ sancita transgrediantur, pœniteant, suspirentque ad eum quem parentem orbis, & tanti ornatus ac providentiæ credunt authorem, naturalique instinctu veniam precantur: tales, inquam, credere salvandos fore, neque divina pietate (cujus misericordia plena est terra) indignum, neque Apostolicæ sententiæ adversum. Verum cæteris existen-*

tant pas morts idolâtres, ont moralement bien vécu, avant l'Incarnation de nôtre Seigneur.

tibus paribus, gloriam salvandorum qui legem acceperunt, & circa quos divini ritus rite peracti sunt, longe fore eminentiorem, quemadmodum gloria Solis ceteris eminentior est Astris. Cui si dixeris, sine Fide impossibile est placere Deo: Respondebit, eos fidem habuisse, ut qui ex operibus agnitam Deum glorificaverunt. Si rursus adjeceris, scriptum esse, Qui crediderit, & baptizatus fuerit, salvus erit; qui vero non crediderit, condemnabitur; Fatebitur, sed etiam scriptum esse, Euntes in mundum universum predicate Evangelium omni creatura; & continuo subjunctum esse quod adductum est. Ergo primo eundem est, primo predicandum est Evangelium, & tunc ubi auditum est, ubi predicatum, procul dubio qui non crediderit condemnabitur. Atqui in principio hujus questionis suppositum erat, nondum ad eos quemquam ivisse, nondum quemquam predicasse. Verum & forsitan addet; Si etiam in orbe ignoto iam a multis seculis Judaica Sabbata, & antiquas justificationes quipiam observarent, neque Angelo, neque Propheta, neque Apostolo aliquo Deus eis Messiam jam venisse significasset, ac veteris legis figuras ex veritatis presentia, ut & tenebras ex presentia lucis sinem accepisset, ipsos adhuc judaizando pietatis suae fructu non privandos. Quod si adicias; Ergo Tartari forsitan hoc tempore in lege Natura salvabuntur? Proterius inf-

zias ibit. Nam auditum Evangelium, & visa Evangelica signa respuerunt. Non autem sic esse oportuerit de orbe hactenus incognito, sed in dies id oraculum, In omnem terram exivit sonus eorum, adimpleri secundum tempora visitationis, omniscia divina dispensationis, quæ novit quod tempus cuique idoneum. Hinc temporibus his incognitas orbis plagas discooperuisse, ut Christus Dominus Rex omnium seculorum ubique annunciaretur. On peut bien juger que ce Professeur de l'Université de Paris ne pensoit pas, qu'il fût impossible aux Gentils, qui ont précédé la venue de N. Seigneur, de se sauver, puisqu'il croit que depuis même sa Nativité, & encore à présent, ceux des pais où son Evangile n'a pas encore été publié, ne sont pas indignes de sa miséricorde en observant le droit de Nature. Et que les Juifs même, si cette hypothèse pouvoit être véritable, ce que je ne crois pas, y pourroient faire leur salut, en observant la Circoncision, & les autres préceptes de l'ancienne Loi, puisqu'il leur auroit été impossible d'avoir connoissance de celle du Batême. Il faut observer ici, qu'encore que Natalis Beda ait fort rigoureusement repris certaines propositions de Iacobus Faber, avec quelques autres d'Erasme, qui méritoient à son jugement d'être censurées & qu'en effet la Faculté des Theo-

56 DE LA VERTU DES PAYENS,

*Ep. 1. ad
Timoth.
cap. 2.*

Les raisons de tous ces grands Docteurs sont fondées principalement sur la bonté de Dieu, qui veut, comme dit Saint Paul, que tous les hommes soient sauvés, ne les aiant créés que pour les rendre participans de la félicité éternelle, qui est leur fin dernière. Il n'y a donc point d'apparence d'en exclure les Gentils, pour n'avoir pas observé la Loi Judaique, vû que la plûpart d'entre eux n'en eurent jamais aucune connoissance; & que d'ailleurs elle ne les obligeoit pas, comme nous avons dit, mais seulement le peuple Hébreu, à qui elle avoit été particulièrement donnée. Autrement il sembleroit, que Dieu les auroit astreins à l'impossible, & leur auroit proposé une fin, où ils ne pouvoient pas arriver, ce qui ne peut-être dit sans impieté & sans blasphème.

*Ad Rom.
c. 2. art. 11.*

D'ailleurs, le même Apôtre nous assure, qu'il n'y a point en Dieu d'acceptation de personnes, ni de cette *προσωποληψία* des Grecs,

logiens de Paris semble avoir condamnées, par l'approbation qu'elle donna aux corrections de Beda: L'on ne voit point pourtant, qu'il ait rien trouvé à redire au passage que nous venons de rapporter, ce qui tient lieu évidemment d'une formelle approbation.

Pomponace dans son cinquième livre *De Fato* & *libero ar-*

bitrio chapitre septième, s'explique là-dessus en ces mots, *quamquam Deus voluerit ab aeterno omnes homines esse beatos, intelligendum tamen est de beatitudine quæ debetur homini ex puris naturalibus, ad quam per pura naturalia pervenire possunt: quam beatitudinem multos ex gentibus existimo habuisse, qui vixerunt secundum regulam Naturæ.* etc.

qui fait préférer les uns aux autres. Sentence qui nous est répétée une infinité de fois dans l'un & l'autre Testament (p). Pourquoi n'au-

(p) Le passage du quatrième chapitre de la première Epître de St. Paul à Timothée, qui porte que *Deus est Salvator omnium hominum maxime Fidelium*, est interprété par St. Chrysostome, & par St. Ambroise, de la conservation des Infidèles durant leur vie seulement. Quelques-uns l'entendent de ce que Dieu est le Sauveur de tous les hommes par les assistances générales, qu'il leur donne, l'étant des Fidéles d'une façon particulière; ce qu'a suivi M. Godeau, Evêque de Grace, dans sa Paraphrase. Cornelius a Lapeyre après avoir rapporté la première explication, lui préfère celle de l'Archevêque Théophylacte & d'autres en ces termes: *Secundo & planius Deus est Salvator omnium hominum, quantum est ex parte sua, quia omnibus Christum Salvatorem, & media, quibus salvari possint, exhibuit: maxime tamen est Salvator Fidelium, quia hisce fidem, spem, gratiam, maxima & proxima salutis adjumenta actu contulit, hosque præ aliis curat & amat. Ita Theophyl. & Anselm.* Le texte de Théophylacte est tel, *Deus est servator omnium hominum, maxime Fidelium, hoc est, omnes quidem vult salvos fieri, & hic & illic: majorem autem curam hic circa Fideles ostendit.*

Le Pere Campanella a dit depuis à peu près la même chose dans son Livre de la Prédelli-

nation c. 12. en ces termes: *Nam post Christi mortem, per quam consummationem, & abolitionem acciperent vetera Sacramenta, & firmitatem nova, si quis ante promulgatum Baptismum (quod factum est in Pentecoste Judæis, gentilibus vero, quando Evangelium illis est prædicatum ita sufficienter ut convinci deberent; unde multis restat adhuc prædicandum, nec obligantur ad baptismum, quomodo enim credent ei, quem non audierunt?) Si, inquam quis circumcidisset tunc ante promulgatum baptismum infantes suos, salvati essent, non quidem ex Circumcisione jam abolita, sed ex fide testificata per illam, vel aliam ceremoniam saltem interiorem, ut omnes probant, præsertim Sotus lib. 2. de Iustitia & Jure qu. 5. art. 4.* Je veux mettre encore ici ce que Campanella écrit un peu auparavant dans le même chapitre. *Vide quam mirifice Patres, & mox Divus Thomas amplificant gratiam Dei, etiam ubi non habent expressam de hoc verbum Domini, ratione illuminati ex ordine providentia argumentando, etiam in Gentilibus fuisse solam fidem remedium efficax, etiam si informis fuisset; ac ceremonias exteriores, nobis vocatas Sacramenta, fuisse ex dictamine rationis, non ex instituto Dei, nisi quas Hebræi & deinde Christiani acceperunt, quæ tamen nec valent, nisi ut fidei præstationes ex divino instituto, & non sicut em-*

roit-elle pas lieu aussi bien à l'égard des Païens, qui ont vécu pendant le tems de la Loi, que

plasma Chirurgorum: & eadem fides operatur in nobis, & in omni Natione, quæ explicito remedio, nobis revelato, caret. Quoniam Christus, ut ait Sanctus Iustinus, est Dei Verbum, & Ratio, dictans in corde hominum rationalium, quid pro salute agendum est in omnibus Gentibus. Ergo si nulli defuit remedium in ulla lege, natione, & aetate; nullus vere reprobatus est antecederet ad culpam, & ad neglectum remedii. Ce Livre a reçu l'approbation Romaine, & celle de la Sorbonne de Paris.

Voici les propres termes du Pere Pierre du Jarric Jésuite, pris du quatrième livre de son Histoire des Indes Orientales chapitre dix huitième où il parle des Chinois: *Aux reste leur Histoire célèbre fournit aucuns de leurs Rois, qui ont été si gens de bien, que peut-être auront-ils été sauvés en la Loi de Nature, où les héroïques actes de vertu qu'ils ont fait, s'il faut croire à ce qu'on en trouve écrit en leurs livres. Car d'ailleurs on ne sait point, qu'ils aient été adonnés à l'idolatrie: ains plutôt qu'ils ont fait profession de l'adoration d'un seul Dieu.*

Hieronymus Aleander fit imprimer à Rome, & dédia au Cardinal François Barberin l'explication *symboli navis Ecclesiam referentis*, où il parle ainsi: *Neque vero ambigendum est, quin & aliqui ex Ethnicis ante Christi adventum æternam sint adepti salutem, quod præ cæteris ostendit Dicitur Prosper lib. 2. de vocatione*

Gentium cap. 1. Il croit après Iustin, que Socrate & Heraclite ont été Chrétiens & sauvés. Que Dieu reconpensoit la bonne vie & l'innocence des Ethniques d'une connoissance obscure de Jesus Christ, par laquelle ils se pouvoient sauver. Et qu'Heraclite prit cette connoissance des Sibylles; d'où vient que ce Philosophe dit dans le premier livre des Tapisseries de Clement Alexandrin, qu'elles avoient paru au Monde par une voie non pas humaine, mais toute divine.

Fortunius Licetus a écrit deux livres, *De pietate Aristotelis erga Deum & homines*, qui n'ont été mis au jour qu'en mille six cent quarante cinq. Tout son ouvrage justifie la doctrine de ce Philosophe, en ce qu'il semble qu'elle ait de plus contraire au Christianisme. Mais le dernier chapitre du premier livre, *Unde salus animæ Aristotelis vere colligi posse videatur*, est expressés pour la beatitude éternelle, la fondant principalement sur cette contrition, qu'on lui attribue dans le dernier moment de sa vie, & sur la bonté infinie de celui, *cujus proprium est miseri semper & parcere*; si l'Eglise ne nous trompe point dans ses prieres journalieres. Deux Inquisiteurs Généraux ont approuvé ces livres, que l'Auteur a dédiés au Pape Innocent Dix séant pour lors dans la Chaire de Saint Pierre.

Je veux finir ces Preuves qui pourroient aller à l'infini, par

de ceux, qui étoient auparavant, & en faveur de qui nous l'avons déjà alleguée?

les sentimens de deux personnages dont l'erudition & la pieté doivent être de très grande considération. Le premier sera l'Ayeul de Monsieur le Chancelier, qui a eu soin que l'ouvrage d'un si digne prédecesseur fût mis en nôtre langue par l'une des Plumes que nous aions la plus capable de s'acquiter de cette charge. Voici donc ce que je transcris du quatrième chapitre des Elemens de la connoissance de Dieu & de soi même, composés par Messire Pierre Segurier, Président en la Cour de Parlement de Paris. Il y en a quelques-uns, lesquels considérans les bonnes actions que ces Philosophes ont exercées durant leur vie, ne desesperent point de leur salut, & excusent en quelque sorte leur Idolâtrie, puisqu'elle ne procedoit point de leur jugement, mais qu'elle étoit un effet de la coutume publique, & qu'ils la voioient autorisée par les anciennes Loix du pais, & confirmée par les Ordonances du Prince. Quant à nous, si l'on nous presse de dire nôtre sentiment sur cette matiere, nous esperons, si cela se peut legitimement esperer, que ces anciens Philosopher, qui ont exercé des actes de Justice, & de pieté, qui ont mené une vie sans tache & sans reproche, & qui ont reconnu & adoré un seul Dieu, trouveront grace auprès de Dieu même; que sa misericorde infinie consumera leurs defauts, & leur pardonnera l'ignorance où ils ont été des Mysteres de Jesus Christ.

Le second est le Bien-heureux

Evêque de Genève St. François de Sales, lequel dans son Traité de l'Amour de Dieu, livre onzième, chapitre second reconnoit, que les Vertus peuvent être pratiquées par les Infideles, bien qu'elles ne soient pas récompensées d'un loir éternel. Si vous voulez, dit-il, rendre sainte la Vertu humaine & morale d'Epictete, de Socrate, ou de Demade, faites-la seulement pratiquer par une ame vraiment Chrétienne. Et notés, ajoûte-t'il, que toute œuvre vertueuse doit être estimée œuvre du Seigneur; voire même quand elle seroit pratiquée par un Infidele. Ce qu'il prouve par la guerre de Nabuchodonosor contre les Tyriens, qui fût juste & agréable à Dieu.

En vérité, il y a de quoi s'étonner, que toutes ces autorités tant anciennes que modernes, ne puissent rien sur l'esprit de ceux, qui veulent faire recevoir leurs sentimens particuliers au préjudice de ce que toutes les Ecoles Catholiques ont enseigné publiquement jusqu'ici. J'ai répondu déjà aux textes de St. Augustin, qui semblent favoriser la doctrine de gens-là. Et ajoûte qu'il a donné lui-même la regle de ce qu'il faut observer en de semblables rencontres, contre des personnes si attachées à leurs opinions singulieres. C'est dans son Epitre dix-neuvième, qu'il écrit à St. Jérôme qui se vouloit servir contre lui de l'autorité d'Origene, & de St. Chrysostome. St. Augustin

Facienti
quod in
se est,
Deus non
denegat
gratiam.

C'est aussi une maxime en Théologie, qui ne reçoit point de contradiction, que Dieu ne refuse jamais sa grace à ceux, qui font tout ce qu'ils peuvent pour s'en rendre dignes. Or les Païens, qui ont vécu vertueusement suivant les lumières du droit de Nature, & soumet-

répond à cela; qu'il n'y a que les seules Ecritures Canoniques que nous soions obligés de suivre; & qu'il faut tirer les convictions des textes sacrés, si l'on veut établir quelque chose avec certitude. Pourquoi cette maxime n'auroit-elle pas lieu à son égard? Il a été trop juste pour vouloir établir un droit sur les autres, dont il se prétendit être exempt. Aussi ai-je remarqué assez de points de doctrine, où l'on n'est pas accoutumé d'acquiescer à ses opinions. Celle qu'il a eue touchant les enfans morts sans Batême, n'est pas reçue. On ne le suit pas non plus en beaucoup de choses qui touchent la Prédestination, & le péché Originel. Il a douté si les Cieux ne seroient point un jour de la société des Bienheureux. Et chacun fait, qu'encore qu'il ait tenu avec quelques Peres, que les Anges étoient corporels, l'Ecole a préféré ce que St. Denys, St. Chrysostome, & St. Cyrille ont enseigné au contraire. En tout cas, puisqu'il a écrit diversément sur le sujet que nous traitons, c'est sans doute qu'il ne nous a obligés à rien; & que comme le Docteur Angelique dit dans son Opuscule soixante & douzième, qu'ayant mis dans

ses livres des choses différentes, il laisse à son Lecteur l'élection libre de celle qui le contenteront le plus. St. Augustin ne nous a pas oté la même liberté. Et par conséquent nous ne saurions mieux faire, que de l'interpréter comme le même Saint Thomas, & tout ce que nous avons cité de Docteurs l'ont fait. Quiconque se sera donné le loisir de les voir, ne fera pas difficulté de dire, que c'est une maxime dangereuse, *dogmaque impietatis plenissimum*, de soutenir qu'aucun Païen, pour vertueux qu'il ait été, & quoiqu'il fût exempt d'idolâtrie, ne reconnoissant qu'un seul Dieu tout Bon, & tout Puissant, n'ait pû en quelque façon que ce soit, ni même par une grace extraordinaire du Ciel, obtenir la remission de ses péchés. Comme c'est une erreur évidente, *scdâque in Patres calumniam* (pour user encore des termes dont on s'est voulu servir là dessus) d'écrire, que jamais Saint Justin, Saint Chrysostome, Saint Ambroise, Saint Augustin, ni aucun des Peres n'ont crû, que Socrate, ou quelque autre tel Philosophe Gentil, pût en aucune façon, ni même par la Bonté infinie de Dieu, participer à sa miséricorde.

tant leur libre arbitre à la raison, ont fait tout ce qui étoit de leur pouvoir, puisqu'ils ne connoissoient point d'autre Loi que la naturelle. On doit donc croire, que Dieu ne leur a pas dénié sa grace, ni son assistance, & par conséquent, qu'ils peuvent être du nombre des Bien-heureux.

Celui-là doit encore être crû avoir fait tout ce qu'il a pû, qui a témoigné d'aimer Dieu de tout son cœur, & son prochain comme soi même, puisque toute la Loi & les Prophetes dépendent de ces deux préceptes, par le passage de Saint Mathieu que nous avons déjà cité. Or nous savons, que beaucoup de Philosophes Gentils sont arrivés à la connoissance d'un Dieu souverainement bon, ce qui le rend aimable sur toutes choses: Et qu'ils ont ensuite considéré tous les hommes comme des enfans d'un si bon Pere, qui devoient par conséquent s'aimer comme freres, & ne faire jamais l'un à l'autre ce que chacun d'eux n'eût pas voulu qui lui eût été fait en particulier; précepte fondamental de toute leur Morale. Ceux donc, qui ont si bien executé ce qui est de cette Loi gravée dans nos cœurs, qui comprend toute celle de Moïse (encore qu'ils ne l'eussent pas reçûe comme les Juifs écrite sur les tables de pierre) parce qu'ils se

Cap 22.

v. 40.

*Ep. ad
Rom. 2. c.*

sont laissés conduire à la lumière naturelle, aidée sans doute de la grace, & que comme parle l'Apôtre, ils ont été une Loi vivante à eux mêmes; ceux là, dis-je, ne doivent pas être condamnés aux peines éternelles comme sont les méchans, & il est bien plus croiable, qu'ils ont reçu la recompense promise aux Justes.

En effet, outre que les Païens ont eu les vertus Morales & intellectuelles, comme nous l'avons expliqué dès le commencement de ce Discours, on peut dire, qu'ils n'ont pas été entièrement dépourvûs de celles que nous nommons Théologiques, & qui nous viennent par infusion Divine, pour une fin surnaturelle. Car nous avons déjà vû que Saint Thomas leur accorde la Foi envelopée. On ne sauroit douter, qu'en contemplant la bonté de Dieu, ils n'aient eu l'esperance qu'il leur feroit misericorde: Et ils n'ont pas été sans charité, puisqu'ils n'ont pû donner les attributs de toute bonté au souverain Etre, comme ils ont fait, sans l'aimer sur toutes choses. Aussi n'y auroit-il point d'apparence d'avoüer, qu'ils eussent bien eu un amour parfait pour leur patrie & pour leurs amis, ce que leurs Histoires nous forcent de croire, & de leur dénier celui de Dieu, qui est beau-

coup plus naturel, & plus raisonnable. Comment peut-on s'imaginer après cela, que tant de belles vertus aient été malheureuses? Vu même qu'encore que nous ne suivions pas l'opinion de Scot, de Gabriel, & de Cajetan, qui nous ont enseigné, que cet amour de Dieu sur toutes choses donnoit une disposition à la grace: Et bien que nous croions par l'autorité des Conciles, que toutes les vertus ensemble ne sont pas des attrait suffisans pour nous concilier cette grace, qui est un pur don du Ciel; Si est-ce que nous ne pouvons rien penser de plus conforme à la bonté, & à la justice de Dieu, que de présupposer qu'elle n'a pas dénié son assistance ordinaire, & même extraordinaire, à ceux qui l'ont invoquée par la pratique de toutes ces vertus. C'est ce qui a fait dire au grand Saint Grégoire de Nazianze, qu'il croioit que l'usage des vertus Morales où étoit son pere, l'avoit comme porté à la connoissance de nôtre Religion, & que la Foi qu'il avoit reçûe, en étoit en quelque façon la recompense. Cela se lit dans l'Oraison funebre que la pieté du fils lui fit prononcer à l'honneur de son pere en la présence de St. Basile. Ce qui n'empêche pas, que la grace ne soit un présent gratuit, que Dieu nous fait, semblables passages des Pe-

Dom. So-
to l. 1. de
Gratia
cap. 21.
Morum
probitas
eum no-
bis ven-
dicabat,
unde re-
tulit fi-
dem in
præmi-
um præ-
cedenti-
um vir-
tutum.

res devans être toujours interprétés au sens, que l'Eglise leur donne, & selon la doctrine des Conciles. Car de vouloir, comme quelques-uns ont fait, que les Païens ne reçussent que des recompenses temporelles de toutes leurs bonnes œuvres, & que leur vertu fût assez reconnue par l'estime qu'on faisoit d'eux, & par la gloire qui accompagnoit leur vie; c'est à mon avis les traiter avec trop de rigueur, de leur donner un partage où les plus méchans ont assez souvent l'avantage sur eux. N'a-t-on pas vû de tout tems le vice triompher dans une opulence pleine d'éclat, & la vertu languir de nécessité parmi le mépris? La bonne fortune ne s'est-elle pas toujours déclaré aussi ennemie des hommes vertueux, qu'elle a souvent favorisé les plus abandonnés au mal? Il ne semble pas d'ailleurs raisonnable de restreindre toute la félicité de ceux-là, quand ils en jouïroient en ce monde, au moment qu'ils ont à y être, ni de les priver en ce faisant de leur fin principale, qui est la béatitude éternelle.

Ainsi l'on conclut en faveur des Gentils, qui ont moralement bien vécu, qu'ils ont pu se sauver avec l'assistance Divine, dans la Loi de Nature depuis le tems même d'Abraham, aussi bien que les Hébreux dans celle que
Dieu

Dieu leur donna, encore que les premiers n'observassent ni la Circoncision, ni le jour du Sabbath, ni assez d'autres ceremonies qui regardoient seulement la nation Judaïque (9).

(9) Je crois qu'il est arrivé dans cette controverse la même chose dont il y a long tems qu'on s'est plaint en d'autres disputes, où l'on alloit à de grandes extrémités faute de s'entendre. Cicéron & Senèque ont fait cette remarque au sujet des contestations, qu'avoient de leur tems les Stoïciens contre d'autres Philosophes, qui combattoient souvent ensemble pour des mots, quoiqu'ils eussent tous le même sentiment des choses. Cela n'arrive que trop encore tous les jours parmi nous, où l'on voit plus de ces *ενομαμαχους*, comme les nomme Critolaüs Phalésite dans Clement Alexandrin, *Lib. 2. Strom.* que d'hommes qui jugent solidement des matieres, sans s'amuser aux termes dont on les embrouille. Et certainement si nous n'entendons autre chose par le mot de Vertu Morale qu'une habitude de l'ame, par laquelle nous sommes portés à faire des actions raisonnables, je ne vois pas bien, comme on la peut dénier si absolument qu'on fait aux Païens. On la définit encore dans l'Ecole, une habitude élective, ou de la volonté, qui consiste dans une médiocrité raisonnable. Et l'on en donne assez d'autres descriptions que je me souviens d'avoir considérées au commencement de ce Traité, faisant voir

comme elles se rapportent toutes à une même pensée. Cela pré-supposé de la sorte, comment peut-on soutenir que les Païens n'aient jamais eu de véritables Vertus Morales; si l'on ne prouve au même tems qu'ils n'ont jamais fait d'actions raisonnables, ou qui fussent conformes à la Raison? Or de le prétendre ainsi c'est à peu près la même chose, que si l'on vouloit maintenant qu'ils ont été tous fous & courans les rues; qui est une proposition si extravagante, que je ne pense pas que personne la voudrît défendre. Je sai bien que les Stoïciens ne reconnoissoient autrefois pour vertueux que leur Sage, qui étoit un oiseau bien rare; ou selon Macrobe, *Lib. 2. in Somn. Scip.* que les Philosophes seuls. Mais qui peut ignorer aussi le jugement qu'on a toujours fait de leurs paradoxes? Et qui ne voit que l'absurdité de l'opinion que nous combattons est beaucoup plus grande que la leur, puisqu'elle veut faire passer tous les Païens qui ont été, pour des insensés, ou des gens sans raison, s'ils n'ont eu jamais aucune Vertu morale, qui n'est qu'une habitude aux actions raisonnables. Cette conséquence est si apparente, qu'une des plus éloquentes plumes de ce siècle, qui a voulu défendre la plus rigoureuse interprétation des pas-

Car pour ce qui est du péché originel, l'Ecole nous apprend qu'il étoit effacé en la person-

sages de St. Augustin sur ce sujet, n'a pû s'empêcher d'accorder dans le Liv. de la corrup. de la Nature par le péché, aux Gentils les Vertus Morales, se contentant de les exclure des Chrétiennes, que personne à mon avis ne leur voudroit attribuer. Il est vrai qu'à cause que cet Auteur a cru p. 259. 295. 297. que St. Augustin ne reconnoissoit point de Vertu qui ne fût Chrétienne, il ajoute, que dans la doctrine de ce Pere l'on est obligé de condamner celle des Payens comme fausse, & comme étant plutôt un péché déguisé qu'une vraie Vertu. C'est une étrange contradiction de nommer Vertu Morale en un lieu, ce qu'on prétend ailleurs être un vice. Et nous aurons bien mal employé le tems & l'argent dans les Colleges, si toutes les définitions qui s'y enseignent du Vice & de la Vertu sont trompeuses de la façon. Nous avons dit que les Vertus des Gentils comparées aux Chrétiennes leur sont tellement inférieures, qu'elles paroissent imparfaites, parce que ne pouvant rien produire pour le Ciel comme celles-ci qui sont accompagnées d'une grace surnaturelle, les premières ne sont presque pas considérables dans une si défavorable opposition. Ajoutés à cela que les Chrétiennes étant plus divines qu'humaines, & comme l'observe celui dont nous venons de parler, toutes dans l'excès aussi bien que les Héroïques; ce n'est pas mer-

veille que les autres qui consistent dans une médiocrité morale, ne paroissent quasi point auprès des premières. Mais ces comparaisons ne détruisent pas la nature des choses, & cela n'empêche nullement, que la Vertu Morale des Payens toute inhabile qu'elle est en ce qui touche le salut éternel, ne soit une véritable Vertu. Parler autrement, c'est apporter un jargon nouveau dans l'Ecole, qui me semble si peu intelligible, que j'ose prendre à témoin la conscience de ceux qui s'en servent s'ils s'entendent bien eux-mêmes là dessus.

Et puisque nous avons été contraints de leur repliquer ce peu que nous venons de dire, qui n'empêche pas, que nous ne respections d'ailleurs le zèle & leur science très considérables, ils me permettront, s'il leur plaît, que je refute en fort peu de paroles une présupposition qui sert de base à toute leur doctrine touchant la Vertu des Payens. Ils posent pour un article constant, qu'elle n'étoit fondée que sur la vanité & sur l'amour propre; d'où ils concluent qu'elle étoit vicieuse, & par conséquent indigne de porter le nom de Vertu. Nous tombons d'accord, que ceux d'entre les Gentils, qui ne l'ont jamais suivie que par de si mauvais motifs, ne méritent pas le nom de vertueux; & nous croions même, que le nombre de ceux-ci étoit sans comparaison le plus grand, puisqu'il n'y

ne des enfans, par la Foi implicite de leurs parens & en celle des plus âgés, par la pre-

a que trop de personnes encore aujourd'hui parmi nous, qui ne se portent aux actions, qui paroissent recommandables, que par de semblables principes. Mais nous nions absolument, que tous les Ethniques eussent sans exception le même défaut; & la raison jointe à la Charité, nous obligé d'avoir meilleure opinion de quelques uns d'entre eux, tenant pour vraisemblable qu'il y en avoit qui n'embrassoient la Vertu & ne la cultivoient, que pour être agréables à Dieu, & parce qu'ils étoient persuadés qu'il se plaisoit à leur voir faire de bonnes & loüables actions. Je ne voudrois pour le bien prouver que les belles Paraphrases qu'on a fait sur ces textes de Senèque, où il reconnoit que nous ne pouvons entrer en alliance avec Dieu que par le moyen de la Vertu: Qu'elle est l'unique disposition qu'il demande pour nous approcher de lui, qui avoue pour les enfans ceux qui la reconnoissent pour Mere: Et que le Ciel est l'héritage de ceux qu'elle veut adopter. Est-il possible qu'après avoir fait tenir de tels discours à un Infidèle, qui parle en effet en mille lieux de ses œuvres avec la même piété, l'on se puisse imaginer que lui & ses semblables ne fissent jamais aucune action de celles qu'ils nommoient vertueuses, que par une pure vanité; & jamais pour plaire au Ciel, ou pour obeir à la volonté de celui qui ne voioit rien de plus à son gré ici

bas qu'un homme vertueux? *Non video quid habeat in terris Iupiter pulchrius, si convertere animum velit, quam ut spectet Catonem,* dit Senèque au même livre de la Providence qu'on cite. Qu'on fasse réflexion sur tout ce qu'on écrit là dessus les Pythagoriciens aussi bien que ceux de la Secte de Zenon, & on sera contraint de reconnoître, que comme ils tenoient les hommes vicieux pour les ennemis capitaux de Dieu, ils croioient aussi que le même Dieu aimoit les gens de bien, & ceux qui suivoient la Vertu; d'où l'on ne sauroit s'empêcher de conclure, que ceux qui avoient de telles opinions, ne fussent pour faire quelquefois de bonnes actions plutôt pour satisfaire aux Loix Divines, & par la considération d'en haut, que portés de pure vanité, ou de cette sorte d'amour propre, qui est un crime. Car généralement parlant, il n'est pas toujours condannable comme l'on veut établir; & quand Dieu nous a commandé d'aimer notre prochain à l'égal de nous-mêmes, il a bien montré que nous pouvions avoir de l'amour pour notre propre personne, sans offenser la Majesté Divine. St. Thomas enseigne qu'il n'y a que celui qui est desordonné, & qui passe jusqu'au mépris de notre Créateur, qui nous fasse pécher. Plusieurs ont fait distinction pour cela entre l'amour propre, & l'amour de soi-même. Et Platon a dit au cinquième livre de

miere bonne action qu'ils adressoient à Dieu si heureusement, qu'il l'avoit agréable. Quant

les Loix, que la trop grande affection qu'on se porte, est la source de tous nos péchés; qui est une sentence tout à fait Evangelique. Mais il n'y a point d'apparence de condamner indifféremment en qui que ce soit toute sorte d'amour propre. Il n'est pas vrai non plus, & je l'ai déjà observé dans ce Livre, qu'à parler absolument ce soit un vice, comme on le veut faire passer d'aspirer à la gloire. Il y a une ambition honnête, & un juste desir d'honneur, que le Christianisme ne blâme pas, non plus que le Gentilisme. Autrement St. Thomas auroit eu tort de dire qu'on doit élever un jeune Prince dans le desir de la gloire, pour lui donner le goût des Vertus. Et la doctrine de Chassanée conforme à celle des Jurisconsultes, seroit fausse, que ce qui ne se peut faire sans la perte de l'honneur, ne se peut du tout point faire, à cause qu'en ce sens-là ce qui est honteux est réputé impossible. Que le plus austere de l'opinion contraire mette la main à la conscience, & me dise fidèlement s'il est entièrement exempt de ce desir d'être en estime, que je soutiens n'être pas illicite. Si est-ce que les Payens dont on ne peut souffrir la moindre ambition, ont été si moderés en cela, qu'ils mettoient souvent le plus haut point de la gloire à la mépriser, *gloriam qui spreverit, veram habebit*, dit celui-là dans Tite Live Dec. 3. l. 2. On n'a qu'à re-

marquer ce beau passage pris de la fin d'une des Lettres de Senèque. Qu'un homme véritablement vertueux doit faire litiere de sa reputation, & fouler aux pieds le point d'honneur, où il est question de conserver son innocence, *Iustus esse debet cum infamia, & tunc si sapit, mala opinio bene parva delectat*. Celui-là sacrifie à la vaine gloire, & non pas à la Vertu, qui ne fait des actions vertueuses que pour en tirer de la gloire, *qui virtutem suam publicari vult, non virtuti laborat, sed gloria*. Qu'on me dise après cela, surquoi l'on se fonde pour maintenir contre le sentiment de tous les Historiens, que l'action de continence dont usa Scipion à l'égard de cette belle Captive, ne procedoit que d'une grande ambition, & d'une pure vanité qui le possédoit? Pourquoi n' imagine t-on pas plutôt, vû nos conjectures précédentes, que son intention étoit de faire une chose qu'il croioit être agréable à l'Auteur de la Nature, parce qu'elle étoit vertueuse? En effet, outre qu'il n'y a que Dieu, qui soit scrutateur des cœurs, & qui pénétre jusques dans le plus interieur de notre ame, la raison, ni les commandemens Divins ne souffrent pas que nous usions d'une pire interpretation sur ce que font les autres, que celle que nous serions bien-aise qu'on donnât à nos propres actions. C'est la même chose de toutes celles des Gentils.

aux péchés mortels, la remission leur en étoit faite par le moien de la Contrition, de la mê-

qu'on prend aussi en mauvaise part contre la fidélité des Histoires, & en donnant le démenti à tous les Auteurs, tant saints que profanes, qui les ont proposées à imiter; les premiers ayant souvent fait honte aux Fideles, comme nous l'avons montré, de ce que les leurs n'arrivoient pas à un si haut degré de perfection. N'est ce pas dénigrer d'une plaisante maniere l'amitié de Pithias & de Damon, de dire qu'elle pouvoit proceder de vanité plutôt que d'affection, & d'ambition que de fidélité? Choisissés la plus vertueuse action des Chrétiens, & voies si elle ne peut pas être difsamée par ceux qui voudront prendre la licence de la regarder d'un aussi mauvais côté? Car d'écrire simplement que St. Augustin en a quelquefois usé de la sorte, nous avons répondu à cela suffisamment, & fait voir comment son zèle devoit être interpreté. Il a néanmoins parlé souvent d'une toute autre façon sur le même sujet, & notamment dans sa Cité de Dieu, qu'il nomme lui-même son grand œuvre dans ses Retractions. Et en tout cas tant de Peres de l'Eglise qui l'ont précédé ou suivi, & dont nous venons de rapporter les textes, ne nous permettent pas de nous attacher si étroitement à un avis singulier dont il s'est départi un si grand nombre de fois. Qu'on se souviene de ce que nous lisons dans la Chronique de Prosper Aquil-

anus, que sous l'Empire d'Arcadius & Honorius, un peu avant le commencement de celui de Pharamond dans nos Gaules, & par conséquent du siècle même de Saint Augustin, l'hérésie des Prédésinés se fit sentir, qui vint de la mauvaise interpretation qu'on donnoit aux Ouvrages de ce grand personnage, *quæ ab Augustini libris male intellectis accepisse dicitur initium*. Ce sont les propres termes de Prosper, que nous considérons tantôt pour avoir été aussi attaché à la doctrine de St. Augustin, que contraire à celle des Pélagiens.

Mais c'est passer de beaucoup les bornes que je me suis prescrites. Ce peu suffit pour répondre à ceux qui ne veulent pas que jamais aucun Païen ait fait une seule action vertueuse par un bon mouvement, rapportant les meilleurs œuvres de tous les Ethniques à l'amour propre & à la vanité. Certes il y a trop d'aigreur, pour ne pas dire d'injustice, dans un telle proposition. Les plus gens de bien d'entre eux se portoient sans doute aux bonnes actions, comme je l'ai remarqué, pour satisfaire à leur conscience, qui les obligeoit à suivre la Loi Naturelle écrite dans leurs cœurs, & qui n'est pas moins une Loi Divine que celles qui sont venues depuis. *Dabo legem meam in visceribus eorum, & in corde eorum scribam eam*, dit le Tout-puissant dans Jeremie. Tous les

me façon que nous croions que les Chrétiens l'obtiennent aujourd'hui. Jusques-là que

hommes reçoivent en naissant un rayon de la suprême Raison, ou du Verbe Eternel qui les convie à l'observation de cette Loi. Je sai bien que sans la Grace ils n'avançoient rien en ce qui concerne le salut éternel. Mais il n'est pas vrai, comme on l'a voulu dire, que cette Grace n'ait point été donnée aux hommes avant la venue du Fils de Dieu. St. Epiphane a réfuté les Manichéens, qui ne vouloient pas que personne eût été sauvé avant la 15. année de l'Empire de Tibere. Et nous apprenons du Pape Leon, que la Grace a été dès le commencement du monde en vertu du Verbe Divin. Tout le bien que l'homme a fait depuis ce tems-là, a été par une Grace qu'il a reçue de Dieu, comme Auteur de la Nature, si le bien n'étoit que naturel; ou du même Dieu comme Auteur d'une plus haute Grace, si le bien étoit surnaturel. Tant y a que je n'ai jamais pensé à sauver déterminément pas un Gentil, pour vertueux qu'il ait été, quoique-j'aie dit qu'à l'égard de Socrate ou de ses semblables dont St. Iustin & assez d'autres Peres ont eu très bonne opinion, il y avoit peut être de la témérité à soutenir leur damnation, & à dénier que Dieu par une Grace extraordinaire ne pût leur avoir fait miséricorde. Or sans parler d'aucune des questions de la Grace, où je n'entre point, je repete seulement, qu'encore que les Vertus Morales des Pa-

iens fussent steriles pour le Ciel, ce n'est pas à dire pourtant qu'elles ne fussent pas Vertus, & beaucoup moins qu'elles fussent des vices dans leur principe qui n'ait été que vanité. Ils les ont considérées & suivies pour l'amour du Ciel, dont ils ont crû qu'elles tiroient leur origine. Pindare Ode 6. Isthm. les nomme sur cela, *θεομαρτυροὺς ἀγαθὰς, à Deo insitas virtutes vel collatas.* Et dans l'Ode. 1. Pyth. il reconnoit que toutes les vertus, soit du corps, soit de l'esprit, viennent de Dieu. Mais quand les meilleures actions des Gentils n'auroient pas eu cette intention formelle & expresse de plaire à Dieu, il ne s'ensuit pas néanmoins qu'elles fussent vicieuses; puisque la Morale même Chrétienne nous apprend, qu'il suffit pour en faire de vertueuses, qu'elles se rapportent sinon actuellement, pour le moins virtuellement à Dieu; ce qui arrive quand nous faisons avec affection une œuvre à cause qu'elle est bonne, parce que c'est aimer par là tacitement cette éternelle Bonté, dont elle participe, & cette infinie Sagesse qui est la première & souveraine Loi de tout ce qui est Bien. Saint Thomas 2. 2. qu. 23. art. 7. in concl. nous apprend d'ailleurs, qu'une Vertu, peut être imparfaite, ne laisse pas d'être quelquefois une véritable Vertu, *est quidem vera Virtus, sed imperfecta, nisi referatur ad finalem & perfectum bonum.* ce qui peut ser-

Tostat soutient que les Païens mêmes qui avoient adoré les Idoles toute leur vie, & *Parad. 5. cap. 107.*

vir de fondement & de résolution à toute cette question,

Si les Païens n'avoient point eu de vertus, ni fait jamais aucunes bonnes œuvres, parce qu'elles étoient inutiles à leur salut, ne s'ensuivroit-il pas qu'aucun Hérétique n'auroit la moindre vertu, vû que par cette doctrine ses meilleures actions seroient des crimes, puisqu'il n'y a point de salut hors de l'Eglise? Il ne faudroit donc jamais demander justice à un Juge autre que Catholique, ni à un Prince Infidèle, parce que c'est les exhorter à faire du mal, vû qu'ils sont incapables de tout bien; & qu'il n'y a point selon le sentiment contraire d'actions indifférentes. Et il résulte encore, il me semble, cette conséquence du précepte général que Dieu a donné à tout le genre humain, de travailler, qu'il a commandé le péché en commandant l'action, eû égard à ceux qui n'en peuvent faire aucune qui ne soit vicieuse. Pour le moins ne faudroit-on nier qu'il ne les eût obligés à l'impossible; ce qui est directement contre la détermination du Concile de Trente, *Deus impossibilia non jubet*. Outre que par la doctrine même de Saint Augustin, *lib. 5. de lib. arbit. c. 18.* il n'y a point de péché en ce qui ne peut être évité, *quis peccat in eo, quod cavere nullo modo potest?* En vérité, il y a de quoi s'étonner, que des gens qui avancent de si étranges maximes, osent se moquer des Pa-

radoxes du Portique, étant certain qu'ils en débitent qui ont besoin d'autant de faveur pour être soufferts, que tous ceux des Stoiciens *vid. l'insf. de la reform. de l'homme int.* Ne voyons-nous pas dans des livres imprimés depuis peu, qu'il n'est pas permis de prendre plaisir à l'harmonie des sons & des voix? Que ces personnes font un crime de la curiosité de connoître les choses, ce qu'ils appellent concupiscence des yeux, & vain desir de savoir, pallié du nom de science: Qu'ils nomment maladies de l'ame la recherche des secrets de la Nature: Qu'ils ne pensent pas qu'on puisse regarder sans pêcher, une araignée, qui prend des mouches dans ses toiles: Et qu'ils condamnent cette autre curiosité d'apprendre non seulement ce qui se fait en Asie, mais même ce qui se passe au dedans de nôtre pais, sur la terre ou sur la mer, ce sont leurs termes. Je n'ignore pas que toutes ces pensées se peuvent expliquer pieusement, & qu'elles ont été écrites dans des sentimens de grande devotion: Mais je les rapporte pour faire voir, que, comme elles ne doivent pas être prises à la lettre, ni à la rigueur; ce qu'ils disent de la Vertu des Païens a besoin de même d'une favorable interprétation. Elle n'est point Vertu, & paroît un vice comparée à celle des Chrétiens, qui est accompagnée, d'une grace spéciale, nous en demeurons d'ac-

commis de très énormes crimes, en recevoient pardon dès l'heure, qu'ils étoient tou-

cord. Mais qu'on ne lui puisse donner absolument le nom de Vertu Morale, prise pour une constante disposition à bien faire & à suivre la raison, selon la définition dont l'on a convenu de tout tents dans l'Ecole, c'est ce qui est entièrement paradoxique, & à quoi il n'est pas possible de donner les mains, vû le sentiment contraire de tous les Docteurs de l'Eglise, qui n'ont pas moins respecté St. Augustin, que ceux qui le veulent prendre à garent d'une telle doctrine. De même que ce seroit une moquerie de soutenir que les Gentils n'avoient nulle sorte de savoir, qui est une vertu intellectuelle, sur ce prétexte qu'ils ne possédoient pas la science qui est dans les Livres saints. Il n'est pas plus selon la raison de prétendre qu'ils n'aient eû aucune Vertu Morale, pour n'avoir pas été gratifiés de celle qui vient du Ciel par une grace surnaturelle. Disons-nous sans être ridicules, qu'Aristote, Euclide, & ces autres grands Maîtres des sciences, n'étoient que des ignorans? C'est la même chose de soutenir que Socrate, Aristide, & leur semblables, si nous leur en pouvons donner, n'eurent jamais de Vertu, & ne commirent en toute leur vie que des crimes. Voiés en quels termes la Philosophie parle de Socrate, d'Anaxagore, & de Senèque, en consolant Boëce, *Lib. 1. de consol. Philos. prof. 3.* & vous jugerés facilement, que les Chré-

tiens de son tems étoient bien éloignés de ces opinions si extrêmes & si inhumaines. L'idolâtrie même de quelques Ethniques ne corrompoit pas de telle sorte tout le bien de leur nature, qu'ils ne pussent faire aucune bonne action. Tant s'en faut, comme on assure qu'il ne croit nulle part de plus beaux gazons, ni d'herbe qui soit plus verte, qu'au sommet d'Étna, & de ces autres Montagnes qui vomissent des feux presque continuels: on remarque de même que les plus beaux exemples de Morale se trouvent dans les siècles les plus corrompus; la Vertu s'y fortifie contre le vice: & l'opposition des contraires fait qu'ils éclatent au double de part & d'autre. Il faut changer tous les principes de la doctrine des mœurs, ou reconnoître que les vertus & les vices, sont si peu incompatibles, qu'ils logent presque toujours en même lieu. Car quoique Virgile pour nommer Buiris le plus méchant des hommes, l'appelle *Illaudatum*, comme celui qui n'ayant nulle bonne qualité, ne méritoit par conséquent nulle louange, ce qui le rendoit le plus détestable qu'on se puisse imaginer *vid. Macrob. 6. Satur. c. 7.* Si est-ce qu'il faut prendre cela Poëtiquement, Buiris n'ayant pas laissé d'avoir quelques parties recommandables, & quelques vertus ensevelies dans la multitude & l'extrémité de ses vices. En effet, nous aprenons de

chés d'une parfaite repentance, se fondant sur le passage d'Ezechiel, qui porte, qu'aussitôt *Cap. 18.*

Quintilien *Lib. 2. Instit. c. 17.* que ces derniers n'empêchèrent pas qu'un Polierate ne devint son Econiaste, & n'écrivit son Eloge aussi bien que celui de Clytemnestere, pour tenir compagnie à l'accusation de Socrate. Iosephe *Lib. 20. Antiq. Jud. c. 7.* n'a fait nulle difficulté de nommer cette indigne compagne de Neron, cette célèbre Poppée, une femme pieuse, parce qu'elle avoit favorisé la demande des Juifs. C'est au même sens que Lactance *Lib. 5. de Iustitia c. 15.* attribué aux anciens Romains la Foi, la Temperance, la Probité, l'Innocence, & l'Intégrité, quoiqu'ils ne possédassent pas cette exacte Justice, qui dans la connoissance du vrai Dieu, fait que tous les hommes lui doivent. Et nous avons rapporté le passage de Saint Grégoire de Nazianze, *Orat. 19.* où il dit, que les vertus de son pere Infidele avoient été recompensées du don de la Foi, & que ses mœurs l'avoient rendu Chrétien devant qu'il en fit profession. Car il faut remarquer qu'il étoit alors de la Religion des Hypsistariens, composée du Gentilisme & du Judaïsme. L'on s'y moquoit des Idoles, mais le Feu y étoit honoré & les Lampes respectées, quoiqu'on n'y adorât qu'un seul Dieu: La Circoncision n'y étoit pas reçue: Le Sabbat néanmoins s'y fêtoit, & l'on y observoit l'abstinence de certaines viandes comme parmi les Hébreux. Ces impure-

tés n'ont pas empêché Saint Grégoire de parler aux termes que nous avons dit, de celui qui étoit encore Juif & Gentil. Et certes, je ne saurois assez m'étonner de ceux, qui sous le prétexte d'embrasser fort étroitement la doctrine de Saint Augustin, s'éloignent si formellement de celle de tous les Peres Grecs & Latins, dont l'Eglise a les Ouvrages en si grande recommandation.

Cet endroit me fait souvenir de répartir un mot à l'objection de quelques-uns, qui se sont imaginé, à ce que j'apprends, qu'après avoir convaincu Aristote d'Idolâtrie par son Testament, je ne laissois pas de le sauver. Je répons qu'il n'est pas vrai que je l'aie fait. Mais que la fausseté des Testamens n'étant pas fort extraordinaire dans la vie civile, & considérant que ceux qui ont mis ce Philosophe entre les Bienheureux, avoient pu voir aussi bien que moi ce qu'on écrit de sa dernière volonté, je n'ai pas voulu le condamner déterminément aux peines éternelles. Aussi que Coelius Rhodiginus lui donne une repentance à l'article de la mort, que Collius soutient avoir pu mettre Anaxagore dans le Paradis. Certes, les voies de Dieu aussi bien que ses jugemens sont impénétrables. Et l'Eglise n'ayant rien prononcé là-dessus, c'eût été une témérité à moi d'y rien définir; encore que j'aie assez témoigné que si l'Idolâtrie d'Aristote qui paroît dans son Testament,

que l'impie a quitte son impieté, pour suivre l'équité & le chemin de la Justice, son ame est vivifiée. Et toutefois on ne peut pas dire, qu'ils se sauvassent sans la Foi du Médiateur, parce que leur repentance étoit accompagnée d'une confiance en la miséricorde de Dieu, qui leur faisoit croire qu'il étoit le libérateur des hommes par les moyens dont il lui plaisoit d'user, & selon que sa Providence en avoit ordonné; en quoi dit Saint Thomas, consistoit leur Foi implicite en Jesus Christ (r). De cette façon ils venoient à être bienheureux par la vertu du Sauveur à venir,

2. 2. qu.
2. art. 7.

est véritable, je ne doutois point de sa damnation. *Melius e, u-
bitare de occultis, quam litigare
de incertis.* C'est une regle de Saint Augustin, *Lib. 8. de Gen. ad lit. cap. 5.* dont je m'étonne que ceux qui se disent tant ses Sectateurs ne font mieux leur profit.

(r) Je n'ai pas écrit touchant la Foi implicite des Payens, qu'elle n'étoit rien autre chose que la connoissance naturelle de Dieu. Je n'ai jamais parlé de la Foi, ni de la Grace, que comme de dons du Ciel, & de présents gratuits, que Dieu fait aux hommes. Je dis après St. Thomas, que cette Foi implicite des Payens consistoit en la confiance qu'ils prenoient sur la miséricorde de Dieu, laquelle leur faisoit croire qu'il étoit le Libérateur des hommes par les moyens

dont il lui plaisoit d'user, & selon que sa Providence en avoit ordonné. C'est être bien injuste de s'imputer après cela, que je fais dépendre la Foi implicite d'une nuë connoissance de quelque Divinité. Je maintiens seulement, qu'il est fort vraisemblable, que ceux d'entre les Gentils non idolâtres, qui possédoient un si parfait usage de raison & de lumière naturelle, que St. Justin les a pour cela nommés Chrétiens, ont été quelquefois favorisés de la Grace extraordinaire, & ont eu cette Foi implicite que le Docteur Angelique & toute l'Ecole leur attribue. Mais il est aisé de reconnoître que ce qui choque le plus ici ceux de qui nous nous plaignons, c'est la différence qu'on met ordinairement, & dont nous n'avons pas fait dif-

comme nous esperons de l'être par la même vertu du Sauveur déjà venu. Que si l'on op- Cap. 1.

ficulté de nous servir, entre la Foi obscure ou envelopée, & celle qui est nette ou expliquée, ce que signifient les mêmes mots d'implicite & d'explicite. Certainement, il y a lieu d'admirer leur hardiesse, pour ne pas employer un plus rude mot, à se moquer d'une distinction si nécessaire, comme si c'étoit une impiété que d'en user, sous ce prétexte qu'on ne la voit point dans St. Augustin. Car parce qu'on fait entendre par là fort clairement, & au sens qui ne leur plaît pas, ce qui peut être douteux dans beaucoup de lieux de la Sainte Ecriture, & de St. Augustin même, sur la matiere que nous venons de traiter; ils ne font pas de moindres invectives contre cette solution, qu'ils pourroient faire si nous la tenions de quelque dangereux Hérétique, *vid. l'ans. de statu nat. laps. c. 4. 16. & scire ubique.* A la vérité, ils suppriment autant qu'ils peuvent le nom de St. Thomas, qui nous l'a transmise après l'avoir reçue de ses maîtres: jugeant bien que de mal parler d'un si grand personnage, c'est autant envers plusieurs personnes que de se condamner soi-même. Mais n'est-ce pas à peu près la même chose, d'accuser, comme ils font, la doctrine d'hérésie, & de nommer tantôt Suarez, & tantôt un autre; Pélagiens ou du moins Semi-Pélagiens, parce qu'ils la suivent. Quiconque prendra garde de quelle façon tous les Hérétiques

se moquent de la même distinction dans leurs Livres, s'étonnera que des Catholiques osent entrer dans une si grande liaison de sentimens avec eux.

Je ne parle pas ainsi pour blesser en rien le zèle de ceux, qui condamnent l'opinion que j'ai soutenuë dans ce Livre. Rien ne m'empêchera de respecter le savoir & la piété de beaucoup d'entre eux de qui je tiendrois à honneur d'être instruit aux choses où je me puis être mépris, n'étant pas sujet à m'opiniâtrer, par la grace de Dieu, comme je le suis à faillir. Et je proteste avec vérité que le ressentiment contre des particuliers, qui se sont efforcés de décrier mon travail, n'est pas ce qui m'a fait ajoûter ces remarques à la premiere impression. Il y a long tems que je sai qu'on ne doit jamais entreprendre d'écrire si l'on n'est résolu de mépriser cette sorte de Critiques, & toutes leurs persecutions. Les œuvres mêmes du Tout puissant ont trouvé des Controleurs. Et je suis assez averti qu'il ne sort point de Livre en public sans ces petites traverses, comme s'il étoit des productions spirituelles de même que des véritables accouchemens, qui ne se passent jamais, quelque favorables qu'ils soient, qu'on n'y souffre des trenchées. C'est pourquoi l'on ne sauroit peut-être se proposer rien de plus vain, ni de moins réussible, que de recevoir l'approbation d'un chacun. Aussi

pose à cela que Saint Paul a prononcé de grandes maledictions contre les Gentils, dans son Epitre aux Romains; on répond qu'il n'a pas entendu parler des bons, ni des vertueux dont il est ici question, mais seulement des méchans, & de ceux que Dieu avoit laissé tom-

n'ai-je jamais aspiré à chose semblable, selon que je me souviens de l'avoir déjà déclaré dans d'autres Ouvrages que celui-ci. Et bien loin d'avoir de si creutes pensées, j'ai fait de tout tems mon profit de ce que disoit un Philosophe nommé Bion, il me semble, qu'à moins que d'être converti en quelque friand gâteau, ou en vin de Thaso, le plus estimé de son siècle, il étoit impossible de plaire à tout le monde. Mais encore falloit-il faire voir la calomnie de ceux qui m'imputoient d'avoir cité à faux les Auteurs, que j'avois pris à garent. En effet, je n'ai rien avancé au sujet de la Vertu des Payens, que ce que les Peres de l'Eglise, & les plus grands Scholastiques nous ont enseigné. Le Bibliothécaire Eugubinus, Evêque de Kisame, a composé dix livres de *perenni Philosophia*, qu'il dédie au Pape Paul III. & où il prouve, mais principalement dans le dernier, que tous ces renommés Philosophes des Gentils; nommément Platon & Aristote, ont eu une Philosophie très conforme à notre Théologie Chrétienne. Il ne se trouvera point que j'aie parlé d'eux si avantageusement dans tout

mon Livre. ni que j'aie fait plus d'élat des Vies de ces Philosophes anciens, composées par Diogene Laërce, que de celles de nos Saints; quoique Melchior Canus *Lib. 8. de locis c. 6.* se soit dispensé d'écrire, que les premières avoient été dressées beaucoup plus sévèrement, & plus judicieusement que toutes nos Legendes; leur préférant encore ce que Plutarque nous a laissé des Hommes Illustres, & Suetone des douze premiers Césars. C'est ce que je soumets au jugement d'un équitable Lecteur, aiant appris de Clement Alexandrin *Lib. 1. Strom.* à ne me soucier guères d'être repris, pourvu que je ne le puisse pas être avec raison. Ses paroles sont très considérables pour tous ceux qui se mêlent de mettre la main à la plume *ἐκ οἷμαι ὅτι τινὰ ἄτως εὐτυχῆ γραφῆν ἠγείσθαι, ἢ μηδεὶς ἀντιτεῖ ἀλλ' ἐκείνην εὐλογον νομισίον, ἢ μηδεὶς εὐλόγως ἀντιτεῖ, &c.* *Nullam enim existimo scripturam aliquam ita fortunatam procedere, cui nullus omnino contradicat: sed illam existimandum est esse rationi consentaneam, cui nemo jure contradicit.*

ber dans un esprit de reprobation, ou qu'il avoit abandonnés à un sens reprové, afin d'user de ses propres termes. Enfin pour terminer ce qui se dit avantageusement du salut des Païens avant l'incarnation, nous remarquerons que plusieurs ont interpreté d'eu ce passage de l'Apocalypse, où Saint Jean par- *Cap. 7.* lant des Bienheureux, après avoir nommé ceux d'entre les Hébreux, qui étoient de ce nombre, dit qu'il en vit arriver une grande foule, que personne ne pouvoit compter, composée de toute sorte de nations, de peuples, de tribus, & de langues différentes, qui adoroient l'Agneau immaculé; par où l'on veut, qu'il ait entendu parler de tous ces gens de bien, répandus par le monde de tous côtés (le pais du peuple de Dieu n'en faisant qu'une bien petite partie) qui n'ont suivi, pendant le tems de la Loi Judaïque, que le seul droit de la Nature. Passons maintenant à la considération des mêmes Païens, qui ont vécu depuis la Nativité de nôtre Seigneur, où commence le tems de la Grace.

Le grand Maître de l'Ecole Chrétienne a prononcé decilivement, que si l'on pouvoit se sauver avec la Foi obscure & enveloppée avant la venue du Messie, il n'en étoit pas ainsi depuis qu'il a paru dans le monde, & que

DE L'E-
TAT DE LA
GRACE.
2. 2. 911.
2. art. 7.

son Testament y a été publié par tout, parce qu'à compter de ce tems-là, nous sommes tous obligés, grands & petits, comme il parle, d'avoir la Foi explicite de Jesus Christ & des principaux mysteres de nôtre Redemption.

Parad. 5. cap. 116. Tostat rend raison de ce sentiment, & le fonde sur ce que la Loi de Moïse n'engageoit à son observation que les Juifs seulement, & non pas les Gentils, comme nous venons de dire; là où l'Evangile du Fils de Dieu étend sa juridiction spirituelle sur tous les hommes de la terre, depuis qu'elle l'a reçu en toutes ses parties, & jusqu'aux extremités les plus éloignées, comme les Actes des Apôtres nous l'apprennent dès le premier chapitre. Cette opinion néanmoins a besoin d'être expliquée, & si nous pouvons ajoûter qu'elle reçoit quelques exceptions. Car comme Dieu est un Agent très libre, du consentement de tous les Philosophes & de la meilleure Théologie, il ne se lie jamais tellement les mains, qu'il n'agisse quelquefois extraordinairement, & qu'au sujet dont il est question, il ne puisse sauver quand il lui plait ceux, qu'il favorise de ses Graces surnaturelles. Aussi Saint Thomas même a reçu pour véritable l'Histoire de la delivrance de Trajan, par les prieres de Saint Grégoire surnommé le Grand. Et quoi-

1. sent. dist. 43. & ali. li.

que les savans Cardinaux Bellarmin & Baro-
nius, avec assez d'autres bons Auteurs, n'aient
pris cette rélation que pour une Fable, si est-
ce qu'on ne sauroit nier que Saint Jean Da-
mascene ne l'ait approuvée. Les révélations
de Sainte Brigitte, que les Papes Boniface
Neuf, & Martin Cinq, ont recommandées
comme pleines de l'Esprit de Dieu, la con-
firmant. Et l'on fait que toute l'Eglise Grec-
que (s) a long tems fait des prieres publiques
pour l'Âme de cet Empereur Païen. Or quand
nous ne voudrions pas nous prévaloir de cet-
te Histoire, comme d'une preuve authenti-
que, du moins nous peut-elle servir à faire
voir, qu'on n'a jamais tenu pour article ab-
solutement vrai ni nécessaire, que depuis la pu-
blication de l'Evangile, aucun Gentil ne pût
en nulle façon obtenir la remission de ses pé-
chés. On peut rapporter à même fin ce qui
s'est écrit du salut de Falconille Idolâtre, qu'on
veut avoir été rachetée des peines éternelles
par l'intercession de Sainte Thecle premiere
Martyre du Christianisme. Saint Jean Da-

*Serm. pro
fid. def.*

*L. 4. c. 13.
In Eucholo-
gio, cap.
96. de
morsuis.*

(s) La priere qu'on lit
dans l'Euchologie est conçue
en ces termes: *Ut voluntate tua
Theclam primam Martyrem exau-
disti pro matre sua Idolatram cul-
trice orantem, nec ipsius preces
contempsisti, verum ut summo bo-
nus ac reconciliata facili, veniam*

*ipsi concessisti: ac rursum quens-
admodum Trajanum per inter-
tam s'vri tui Gregorii Dialogi in-
tercessionem flagro solvisti, exaudi
etiam nos te orantes, non pro ido-
lorum cultrice, s. d. pro fidei ser-
vato, qui te propter imbecillitatem
ad iracundiam provocavit.*

Cui titulus, quod qui in fi- de. &c.
 mascene n'a pas fait difficulté de le coucher ainsi dans l'un de ses Sermons, & cette seconde autorité jointe aux précédentes montre assez quelle a été l'opinion de beaucoup des Anciens touchant nôtre question. Mais quand ces exemples ne pourroient pas être tirés en conséquence, & qu'on devroit tenir pour certaine la damnation de tous les Païens Idolâtres & ennemis de nôtre Loi, comme je pense que c'est le plus sûr, il reste néanmoins deux très importantes difficultés à résoudre. L'une s'il est bien vrai que Jesus Christ ait été annoncé par toute la terre de telle sorte, qu'on n'en puisse remarquer aucune partie, où pour le moins les principaux mysteres de nôtre Religion n'aient été connus. L'autre, au cas que cela ne soit pas, & qu'il se trouve des lieux qui n'aient jamais ouï parler de l'Evangile, si les Gentils de ces endroits là sont aujourd'hui de pire condition, que ceux dont nous avons déjà parlé, qui vivoient avant la venuë de nôtre Seigneur.

Quant à la premiere difficulté, c'est une chose certaine que plusieurs Peres, comme Saint Hilaire, Saint Anselme, Saint Jean Chrysostome, & Saint Ambroise, ont crû, que la prédication universelle de nôtre Foi avoit été faite dès le tems des Apôtres. On a inter-
preté

té selon ce sentiment non seulement le passage du premier chapitre des Actes, que nous avons cité ci-dessus, mais encore celui de l'Épître aux Romains, où St. Paul rapporte à la parole de Dieu, ce que David a dit métaphoriquement de celle des Cieux, qui a été entendue de toute la terre. C'est la même chose de cet autre endroit de l'Épître aux Colossiens, qui porte que l'Évangile qu'ils avoient reçu, s'étoit déjà fait connoître par tout l'Univers. Il y a pourtant une opinion contraire, que suivent Saint Jérôme, Saint Grégoire, le Vénéral Beda, & Saint Augustin, par laquelle cette publication de la Loi de Grace n'a point d'autre tems limité, que celui de la fin du monde. Ils veulent que l'Apôtre & les Évangélistes aient parlé prophétiquement, considérans l'avenir comme s'il étoit présent; ou avec figure, prenans la plus grande & la plus connue partie de la terre, pour le tout. Car c'est une façon dont on est obligé d'expliquer assez souvent beaucoup de passages du vieil & du nouveau Testament. Ainsi lisons nous dans le premier livre des Machabées qu'Alexandre le Grand poussa ses conquêtes aussi loin que la terre se peut étendre; bien que personne n'ignore, qu'il ne les fit guères que dans l'Asie, n'ayant que fort peu pénétré dans

Cap. 10.

v. 18.

C. 1. v. 6.

Cap. 1.

l'intérieur de l'Afrique, ni même celui de notre Europe, où les Romains ne s'aperçurent pas seulement de ses victoires. Saint Luc écrit de même, que l'Empereur Auguste fit un Edit portant commandement de procéder à la description de tout le monde, c'est à dire au dénombrement de tous les habitans de la terre. Et néanmoins chacun fait, que ses Ordonnances n'alloient pas plus loin que le ressort de son Empire, qui ne fût jamais de tout le monde, comme on seroit obligé de le croire, s'il falloit prendre les termes de cet Evangeliste dans leur propre signification. Il semble que Saint Thomas ait été d'un avis moien entre ces deux, que nous venons de rapporter, & qui tient de l'un & de l'autre. C'est dans sa Somme où il fait cette distinction, qu'à prendre la publication de l'Evangelile pour un bruit épandu par tout de la venue de Jesus Christ, on peut soutenir qu'il a été prêché par toute la terre dès le tems des Apôtres. Mais que si l'on veut parler d'une prédication avec effet, & telle qu'il n'y aie eu Nation, où les fondemens de l'Eglise n'aient été reconnoissables, alors il tient avec St. Augustin, que l'Evangelile n'a pas été annoncé en tous lieux, & que cette publication universelle précédera peut-être de bien peu de

1. 2. qu.

206. art. 4.

ad 4.

tems la consommation du monde. Or ce qui obligeoit ce grand Evêque d'Hippone à nier que dès le siècle des Apôtres la voix de l'Evangile eût été entendue par tous les coins du monde, c'est que de son vivant encore, comme il l'écrivit à Hesy chius, qui étoit d'un sentiment contraire au sien, il y avoit beaucoup de Nations dans l'Afrique qui n'en avoient pas oui seulement proférer le nom, bien loin d'avoir été éclairées de sa lumière. Les Auteurs de l'Histoire Ecclesiastique ont fait la même observation, & ont remarqué chacun de leur tems des Païs, qui ne faisoient que commencer d'en prendre quelque connoissance. Que pouvons-nous dire aujourd'hui après la découverte de l'une & de l'autre Inde, & la certitude que nous avons d'une terre Australe jusqu'ici inconnue, & qui ne doit pas être moindre que toutes les trois parties de l'ancien Monde? En vérité c'est ce qui force les plus irresolus à suivre l'opinion de ceux, que nous avons cités avec Saint Augustin, qui eût été bien plus hardi à la maintenir, s'il n'eût été dans l'incrédulité des Antipodes. Et c'est pourquoi nous voions tous les Scholastiques modernes, Maldonat, Bellarmin, Tolet, Suarez, Pererius, Lorinus, & Enriquez, qui n'ont point hésité sur cela, ni fait diffi-

*Ep. 78.
& 80.*

*Socrat. 1.
Hist. c. 15.
& 16.
Theod. 1.
Hist. c. 23.
Rufinus 1.
Hist. c. 19.*

culté de reconnoitre qu'encore tous les jours
 les vérités de nôtre Réligion sont portées en
 des contrées où vraisemblablement l'on n'en
 avoit jamais ouï parler. Pour ce qui est du
 Levant, chacun fait comme le Bienheureux
 François Xavier a été nommé l'Apôtre du Ja-
 pon. Et le Pere Turfelin rapporte au qua-
 trième livre de la vie de ce Saint, que les peu-
 ples de cette grande Isle se plaignoient sou-
 vent à lui, de ce que Dieu les avoit traités
 avec tant de desavantage, qu'ils ne recevoient
 son Evangile qu'après tous les autres. L'Oc-
 cident, qui nous a donné le Nouveau Mon-
 de, nous fournit quand & quand des témoi-
 gnages irreprochables de ce que nous disons
 en faveur de cette derniere opinion. Car
 c'est tout ce qu'on peut faire de croire pieuse-
 ment, & parce que la Foi nous y oblige, que
 les hommes qu'on a trouvés dans cet autre
 Hemisphere soient venus d'Adam, & n'aient
 eu qu'une même origine avec nous. Mais
 à l'égard de la Réligion Chrétienne, pas un
 de ceux, qui nous ont donné des Rélations
 de l'une & de l'autre Amerique Septentriona-
 le & Meridionale, n'a remarqué, qu'il y eût
 le moindre sujet des'imaginer, qu'avant Chri-
 stophle Colomb aucun Chrétien y eût jamais
 mis le pied. C'est pourquoi Joseph Acosta

interprete les passages de la Sainte Ecriture *Lib. 1. hist.*
touchant la prédication universelle des Apô- *c. 3 & l. 7.*
tres, du monde qui étoit alors connu. Et *cap. ult.*
il représente fort judicieusement en un au-
tre endroit, que comme Dieu avoit disposé
l'Europe, l'Asie, & l'Afrique à recevoir a-
vec facilité son Nouveau Testament, par le
moien du grand Empire Romain, qui donnoit
une commodité aux Apôtres qu'ils n'eussent
pas eût autrement, de faire sans beaucoup
de peine ce qui étoit de leur charge: le mê-
me Auteur de tout bien avoit permis de mê-
me que son Evangile fût porté aux Indes Oc-
cidentales, lorsque tant de vastes Provinces,
qu'elles contiennent étoient presque toutes
reünies sous la domination de deux très puis-
sans Monarques, celui de Culco ou du Pe-
rou vers la mer Pacifique, & celui de Mexi-
co du côté de deçà. Ainsi après tant de gra-
ves Docteurs, & de si fortes raisons, que n'a-
voient pas les Anciens, nous pouvons bien,
ce me semble, acquiescer à ce sentiment, que
la Foi n'a pas été publiée par tout le monde
dès les premiers tems du Christianisme, puis-
qu'il n'y a pas plus d'un siècle & demi que les
voies de long cours l'ont portée aux Indes;
& vû que vraisemblablement tout ce qu'il y
a de terres au dessous du détroit du Maire, &

même du Cap de Beach qui n'est guères éloigné de la ligne, en tirant vers le Pole Antarctique, sont encore présentement dans les mêmes ténèbres du Paganisme, où elles étoient avant la venue de Jesus Christ ici bas.

Cela présupposé de la sorte, la seconde difficulté ne semble pas fort malaisée à résoudre, parce que de mêmes causes doivent raisonnablement produire de mêmes effets, & par consequent, puisqu'il se trouve des Païens aujourd'hui, qui sont dans une ignorance des choses nécessaires au salut, aussi excusable que pouvoit être celle des anciens, il n'y auroit point d'apparence de condamner les uns après avoir prononcé, comme nous avons fait, en faveur des autres. Aussi n'est-il pas de la bonté de Dieu d'obliger jamais les hommes à l'impossible, & ce seroit une impiété de croire qu'il le voulût faire. Comment peut-on donc s'imaginer, qu'un pauvre Americain, qui n'avoit jamais ouï parler de la vraie Religion il y a deux cens ans, ne pût dès lors en nulle façon éviter les peines éternelles, encore qu'il ressemblât aux bons Païens, dont nous avons parlé, qui se laissant guider par la lumiere naturelle de nôtre raison, adoroient un seul Dieu Créateur de toutes choses, & vivoient sans idolâtrie. Car si la Na-

ture ne manque jamais aux choses nécessaires, selon les principes de la Physique, croirons-nous dans la Théologie, que l'Auteur de la Nature puisse dénier absolument à un Gentil le moyen de se sauver, qui fait pour cela tout ce qui est en lui, & qui l'aimant de tout son cœur, sans le connoître, ne fait rien à personne, que ce qu'il trouve bon qu'on lui fasse? L'Ecole met cette question encore en plus forts termes, supposant un jeune Païen qui est mort un peu après avoir acquis l'usage de la raison, & avant que d'avoir offensé Dieu mortellement. Ajoûtons, que dans ce peu de tems qu'il a vécu raisonnablement, il a fait quelque action signalée de vertu, qui a été une offrande si agréable à Dieu, qu'il s'est racheté par son moyen du péché originel, selon la doctrine que nous avons tantôt expliquée. On demande si ce jeune enfant venant à mourir là dessus, doit être heureux ou malheureux à perpétuité. Il y en a qui ne veulent pas, que le cas de cette hypothèse puisse jamais arriver, la Providence Divine ne le permettant pas. D'autres soutiennent que Dieu susciteroit plutôt un Ange pour faire connoître Jesus Christ à cet Innocent, ou même pour le bâtiser, que de souffrir la perte de son ame, faute d'un Sacrement. Mais

je ne vois personne, qui ait assez d'inhumanité pour le jeter dans les flammes de l'Enfer, & la meilleure partie de nos Scholastiques lui ouvrent le Paradis. Je veux faire une autre supposition de ce qui arrive vraisemblablement tous les jours, en ces lieux de la terre Australe, & autres qui n'ont point encore été découverts. Car quoique la plupart de ceux où nous avons mis le pied depuis cent cinquante ans, aient été trouvés remplis d'abomination & d'idolâtrie; si est-ce qu'en quelques endroits les hommes y vivoient dans la nue connoissance d'une Divinité, sans servir apparemment aux Idoles; & il y a grande apparence que ce doit être la même chose parmi les autres Nations où nous n'avons pas encore pénétré. Mais quand le Diable auroit établi son empire par tout où le vrai Dieu n'est pas adoré, cela ne nous empêcheroit pas de supposer, qu'il pût y avoir des hommes dans ce grand Continent, que nous marquent les Cartes vers le Sud, qui vivent réglément & vertueusement dans la Loi de Nature. Imaginons-nous en un qui dans cette rectitude morale, se porte par la seule lumière de sa raison, comme l'ont fait autrefois ces Philosophes de la Grece, & même de Scythie, à reconnoitre un seul Auteur de toutes choses.

Je veux croire que les genoux en terre, & les bras croisés vers le Ciel, il use de cette priere dans une extrême repentance de ce qu'il peut avoir fait de mal. Mon Dieu, qui connoissés le plus secret de mon ame, j'implore vôtre miséricorde, & je vous supplie de me conduire à la fin pour laquelle vòus m'avez créé. Si j'avois assez de lumiere pour m'y porter de moi même, il n'y a rien que je ne voulusse faire pour y arriver, & pour me rendre agréable à vôtre divine Majesté, que je révere avec la plus profonde humilité que je puis. Excusés mon ignorance, & me faites connoitre vos saintes volontés, afin que je les suive de toute la force, que vous m'avez donnée, desirant plutôt mourir, que de faire jamais aucune action qui vous puisse déplaire. S'il arrive qu'immediatement après cet acte de contrition, capable, selon Tostat, d'effacer toute sorte d'idolâtrie & de crimes, ce pauvre Gentil vienne à mourir, soit par quelque cause interne de maladie subite, ou par un accident inopiné du dehors, comme de la chute d'un arbre, ou d'une maison voisine, le jugerons-nous damné? Et pourrons-nous bien penser, que Dieu n'ait pas eu agréable une si sainte repentance? Ce n'est pas l'opinion de beaucoup de Docteurs de la plus

haute estime, qui nient que Dieu, le plus libre de tous les Agens, se soit tellement attaché aux Sacremens, pour user de leurs propres termes, qu'il ne puisse, quand il lui plait, contre l'ordre ordinaire, & par une assistance surnaturelle, sauver des hommes tels que celui dont nous parlons, sans les Sacremens. Et il est très probable que si Saint Thomas eût eu de son tems la connoissance, qui nous est venue depuis d'un Monde nouveau, & de tant de pais Antipodes & autres, où jamais l'Évangile n'avoit pénétré, & où il est encore du tout inconnu, il n'eût pas fait difficulté d'accorder, que depuis même l'Incarnation de Jesus Christ, la Foi obscure & implicite pouvoit quelquefois, accompagnée d'une grace speciale, sauver ceux, à qui il étoit impossible d'avoir la Foi explicite ou développée. Cela se recueille manifestement de ce qu'il croioit, comme nous avons vû, que l'Évangile eût été prêché par toute la terre dès le tems des Apôtres, si non pleinement, pour le moins en ce qui touche la personne du Médiateur; ce que toutes les Histories des Indes nous assurent aujourd'hui n'être pas vrai.

OBSER-
VATIONS
SUR LES

Après avoir examiné ce qui se dit des Payens vertueux dans l'Ecole, selon qu'ils se

font trouvés dans l'un des trois Etats de la Nature humaine, il me reste, avant que de terminer cette premiere Partie, de faire quelques observations générales, qui se doivent appliquer à tous ces trois tems, & qui donneront beaucoup d'éclaircissement à nôtre sujet.

Premierement, il faut bien prendre garde que l'affection, que nous pouvons avoir pour quelques Gentils, à cause des vertus eminentes, qui nous les recommandent, ne nous fasse tomber dans une erreur voisine de celle des Gnostiques, que Saint Irenée taxe d'avoir mis en même rang la figure de nôtre Seigneur, & celles de Pythagore, de Platon, & d'Aristote. Saint Augustin dit, que cette Marcelline Carpocratienne encensoit les images du Fils de Dieu, & de Saint Paul, d'une pareille devotion que celles d'Homere & de Pythagore. Et l'on a écrit de l'Empereur Alexandre Severe, qu'il avoit dans son Cabinet les statuës d'Apollonius & d'Orphée, qu'il reveroit comme celles d'Abraham & de Jesus Christ. Ceux, qui mettroient en parallele les plus illustres d'entre les Ethniques avec nos grands Saints Confesseurs, Martyrs, & autres, dont l'Eglise célèbre la mémoire, ne s'éloigneroient guères de cette impieté. Et je trouve qu'on n'a pas reproché à Zwin-

TROIS E-
TATS EN
GENERAL.

*Alte. her.
lib. 1. c. 24.*

*Lib. de
Heres.*

*Alius
Lampri-
ditus in
eius vita.*

glé sans beaucoup de raison, d'avoir confondu d'un style profane les vertus Chrétiennes avec les profanes, comme si l'on n'y devoit mettre aucune différence. C'est dans son exposition de la Foi adressée à Roi François Premier, où il lui promet, qu'il pourra voir en Paradis Hercule, Thésée, Antigone, Numa, Aristide, les Catons, & beaucoup d'autres semblables, mêlés avec les Patriarches, la Vierge, Saint Jean, & les Apôtres, parlant ainsi sans respect de ce qu'il y a de plus sacré dans le Ciel.

Il faut aussi remarquer, qu'autrefois Pelagius aiant soutenu, que sans la Foi du Médiateur, & sans l'aide de la grace surnaturelle, les Païens vertueux avoient été sanctifiés par les seules forces de leur franc-arbitre, qui s'étoit porté au bien; il fût pour cela condamné d'hérésie par deux Conciles, l'un tenu dans la ville de Milevis en Afrique, l'autre dans celle d'Oranges de nôtre Gaule Narbonnoise. La doctrine de l'Eglise, dont il n'est pas permis de se separer, porte, que ces forces de nôtre libre-arbitre ne sont pas telles, que nous puissions toujours être absolument vertueux, & accomplir de nous même sans jamais faillir tous les Commandemens de Dieu, étant besoin pour cela que nous soions

*Can. 4. &
5. Can. c. 7.
Conc. A.
traus. II.*

aidés de sa Grace, & que la foiblesse de nôtre nature soit appuiée de son secours; ce que le Concile de Trente a fort précisément déterminé. C'est pourquoi l'erreur de Zwingle, outre la profanation, n'a pas été d'avoir simplement ouvert le Paradis à ces Gentils, qu'il estimoit fort vertueux; mais elle a été d'avoir donné dans le Pelagianisme, & d'avoir voulu les sauver sans la grace surnaturelle, & en vertu de l'observation simple de la Loi de Nature; ce qui paroît contraire à la doctrine des Peres, & aux definitions de l'Eglise.

Je serai bien aisé encore qu'on considère, qu'à l'égard du thème que nous avons pris, il n'est pas entièrement nécessaire de savoir, si les Païens se sont sauvés avec le secours ordinaire ou extraordinaire de la Grace. C'est une question à part sur laquelle on s'exerce tous les jours dans l'Ecole. Et il me suffit pour le présent d'être assuré, qu'il n'est pas impossible, que quelques-uns d'entre eux, qui ont moralement bien vécu, aient eu place après leur mort parmi les Bien-heureux. D'où il s'ensuit, qu'il y a de la témérité, aussi bien que de l'inhumanité, à les vouloir condamner tous aux peines éternelles de l'autre vie, sans miséricorde & sans réserve, com-

2. primis
Can.

*Lib. 3. de
Trin. c. 31.
l. 2. c. 35.
& seq.
Euf. Hist.
Ecd. l. 4.
cap. 27.*

*Gaius
haeretic.*

me plusieurs font. Car il se rencontre des personnes si austeres, qu'elles interdisent l'entrée du Paradis non seulement à Samson, & à Salomon, figures de nôtre Redempteur, mais à nôtre premier Pere même, formé de la propre main de Dieu; l'Abbé Rupert, & Tatian que refute Saint Irenée, avec Marcion & Saturnin, n'ayant pas fait conscience de douter du salut d'Adam; ce que je ne crois pas qu'ils aient pû faire sans une espee d'impiété. Ce n'est pas merveille, si des hommes de cette humeur prennent la hardiesse de danner sans distinction toute la Gentilité. Il y en a d'autres si faciles au contraire, qu'ils ne serment le Ciel à qui que ce soit. Origene a crû que le Diable même seroit à la fin participant de la Beatitude que son orgueil lui a fait perdre. Et il s'est trouvé des faiseurs d'Apologie pour Judas, qui l'ont voulu mettre au nombre des Saints; comme celui qui n'avoit livré nôtre Seigneur à la mort, que par un grand zèle, sachant que de là dépendoit le salut de tout le genre humain. La voie moienne entré ces deux extrémités est celle qu'on doit ici suivre, de même qu'on fait quasi par tout ailleurs. Et comme nous ne pouvons douter de la damnation de la plupart des Payens, qui sont morts dans l'infide-

lité & l'idolâtrie; aussi ne devons-nous pas desespérer de la miséricorde de Dieu, à l'égard de ceux d'entre eux qui ont eu la raison pour guide de leurs actions, & par elle la Foi implicite de nôtre Sauveur, accompagnée peut être (t) d'une grace surnaturelle, au moien de laquelle ils se sont rachetés du malheur des autres.

Mais bien qu'on se puisse promettre cela, généralement parlant de la bonté de leur Créateur, ce n'est pas à dire pourtant qu'il y ait lieu de s'assurer de la félicité d'aucun d'eux en particulier, comme nous ne doutons point de celle de nos Saints que l'Eglise a canonisés. C'est une comparaison qui ne doit jamais être

(t) Si l'on veut considérer ce que j'ai présumé ici, on ne m'accusera pas d'avoir ajouté à mauvaise intention un peut être & l'on n'a aucune raison de mal interpréter ce mot. En effet, je pose dans tout mon Livre pour assuré, qu'aucun Païen, pour vertueux qu'il ait été, n'a pu se sauver sans la Grace surnaturelle. Et le peut être, dont on se plaint, ne regarde que ceux, qui ne l'ont pas eue, au défaut de quoi nous desesperons à bon droit de leur salut. Car nous ne tenons pas que les Chrétiens mêmes qui ont la Foi explicite, puissent arriver à la félicité éternelle sans la Grace. Si j'avois dit que les Païens vertueux étoient peut être sauvés sans la

Grace, je serois condamnable. Mais c'est tout le contraire, & j'écris seulement, qu'ils ont reçu peut être une Grace surnaturelle, au moien de laquelle ils se sont sauvés, & par conséquent sans laquelle il n'y a point eu de salut pour eux. Au cas néanmoins qu'on trouve que ce peut être ait quelque ambiguïté qui porte un sens contraire au mien, je consens de bon cœur qu'il soit raié.

Pour les autres erreurs que je puis avoir commises, & qui ne sont pas venues à ma connoissance, je souffrirai toujours d'autant plus patiemment d'en être repris, que je ne sai rien qui soit plus humain que de faillir & de se méprendre.

faite. Et je crois que ce qu'il y a de plus certain, lorsqu'on descend jusqu' à examiner le salut ou la damnation des Individus, c'est de suspendre son jugement, & de reconnoître qu'on n'y peut rien déterminer avec certitude. Je suis néanmoins pour avancer ici ce paradoxe, Que de tous les anciens il n'y en a point dont on doive plutôt présumer le bon-heur de l'autre vie, que de ceux qui avoient de leur vivant la réputation d'Athées, & de gens sans religion; si nous en exceptons quelques monstres d'hommes, tels qu'ont été un Diagore Melien, un Evemere Tegeate, & un Théodore Cyrenien, qui ne vouloient pas même reconnoître une cause première: Encore semble-t-il que Clement Alexandrin ait eu meilleure opinion d'eux que de tout le reste des Païens Idolâtres. Ma raison est, qu'on nommoit communément Athées de ce tems-là, tous ceux qui s'appereçvans de l'impertinence des fausses Religions qui avoient cours, refusoient d'adorer la multiplicité des Dieux du Paganisme, n'en pouvant admettre plus d'un. Et c'est pourquoi nous avons vû, que Justin Martyr a nommé Socrate & Heraclite Chrétiens, encore, dit-il, qu'ils passassent pour Athées dans le siècle, où ils vivoient. Quoiqu'il en soit, nous sommes obligés d'avouer

*Adm. ad
Gentes. 15.*

vouër avec grande soumission d'esprit, que les voies dont Dieu se sert pour sauver les hommes, ne sont pas souvent reconnoissables; que ses conseils, comme dit St. Paul, sont des abymes impénétrables, & que ses jugemens n'ont jamais été compris de personne (u). C'est par cette humble déseren-

*Ep. ad
Rom. c. 11.*

(u) Nous ne pouvons pas mieux finir cette premiere partie que d'insérer ici l'Extrait du troisieme Tome de la Philosophie Françoise composée par Monsieur de Cerizieres, Aumonier de Monseigneur le Duc d'Orleans sur la dispute de la Vertu des Païens.

Mon dessein n'est pas de me rendre arbitre de l'importante querelle, qui s'est aujourd'hui réveillée entre les Disciples de Iansenius & ceux qui les combattent: j'ai trop de connoissance de moi-même pour ne pas avoïer qu'il y a de plus habiles gens que moi dans l'un & l'autre parti. Je les revere tous si parfaitement, que je suppose qu'ils ont les uns & les autres quelque raison. Et partant sans me mêler de leur différend, pour conclure cette petite Morale, je veux bien dire mon sentiment sur l'estime de la vertu des Infideles; & sans lui donner tout le prix que quelques-uns ne lui refusent pas, lui accorder ce que personne ne lui doit disputer. Je sai qu'il y a des personnes si zélées pour la Grace, ou si ennemies de la Nature, qu'elles ne veulent pas qu'un Païen ait

jamais fait une bonne action; au contraire leur opinion est que le principe de leurs actions étant infecté du Pêché Originel, & privé des secours de la Grace, il faut conclure qu'elles ne pouvoient être que mauvaises. On fait St. Augustin Auteur de cette rigoureuse doctrine; mais pour ne point faillir dans un sujet de cette considération, je prétens faire l'Apologie de ce grand homme, puis de montrer le sentiment des Peres, & en dernier lieu de marquer ce que chacun en peut croire sans erreur.

Pour le premier, j'estime que cet incomparable Prélat n'a pû se contredire, & partant qu'il n'a pû condamner les vertus des Infideles, puisqu'il les a tant de fois louées. N'a-t-il pas dit que la vertu de Caron a été plus parfaite & plus voisine des vertus de l'Evangile, que celle de César? Y a-t-il apparence qu'il comparât la constance, la justice & le courage de ce Romain aux vertus du Christianisme, s'il n'avoit eu que des vices? Mais pour ne pas s'arrêter à un seul passage, ne nomme-t-il pas en un endroit la continence de Pole-

ce, & par ce nécessaire abaissement d'esprit, que nous finirons la première Partie de nôtre

mon un don de Dieu? en un autre il loué les aumônes que le Centurion Cornelius faisoit avant que d'être bâtifé; il parle avec estime de la bonté d'Asverus; il fait des éloges des rares exemples de Seneque; il appelle Aristote homme de bien, & croit que Platon est sauvé. Et pour produire une preuve invincible de son sentiment, n'avance-t-il pas dans le cinquième livre de sa Cité, que les Romains reçurent l'Empire de l'Univers, en vûe de leur vertu: d'où il faut conclure, que ce grand homme a jugé, que leurs actions Morales étoient bonnes, ou que Dieu recompensoit le vice. Je sai bien que cet invincible Protecteur de la Grace a souvent parlé en sa faveur, & que pour détourner les Pélagiens de leur erreur, il rend les actions du franc-Arbitre fort suspectes. Je n'ignore pas, qu'il prononce en beaucoup d'endroits de ses Ecrits, que les vertus des Idolâtres n'étoient pas de véritables vertus. Mais qui ne voit qu'on dit qu'un Diamant de Venise n'est pas un véritable Diamant, sans dire qu'il ne vaut rien; & que St. Augustin a pu assurer, que les vertus des Payens étoient fausses à l'égard de la gloire éternelle, qu'elles ne peuvent mériter; ou qu'elles n'étoient pas véritables, si on les compare aux vertus infuses des Chrétiens? Vouloir que cet Atlas de la Foi ait été Semipélagien, quand il a favorablement parlé

des bonnes actions des Infidèles, c'est lui faire outrage pour lui rendre de l'honneur, & ignorer volontairement qu'il n'a écrit la plupart des choses que j'ai rapportées, que dans son extrême vieillesse; & que ses Retractions, qui ont des censures pour des sentimens plus innocens que ceux qui approcheroient de l'hérésie, ne disent rien contre ceux-ci.

On ne peut douter que tous les Peres n'aient tenu les Vertus des Payens pour de véritables vertus, & qu'ils ne les aient louées. Justin le Martyr, Origene, Saint Basile, Saint Ambroise, & Saint Chrysostome ne font point de difficulté de nommer quelques Infidèles payens, misericordieux, sages, justes & temperans. Saint Jérôme plus expressément que pas un d'eux, soutient sur l'Épître aux Galates, que les Payens ont fait des actions pleines de sainteté & de sagesse; & sur Ezechiel il assure que Nabuchodonosor reçut des récompenses temporelles de Dieu: parce qu'il avoit justement châtié la ville de Tyr. Qu'on examine ceux, qui ont écrit depuis ces célèbres Docteurs jusqu'à Saint Thomas, on les trouvera tous conformes dans ce même sentiment.

Et à n'en point mentir, il semble qu'ils ne peuvent en avoir d'autre sans choquer l'Écriture & la raison. Le vieux Testament publie cette vérité en beaucoup d'endroits, & témoigne que les

entreprise, pour voir dans la seconde quelle opinion nous devons avoir de la vic de cer-

actions purement morales des Infideles avoient quelque sorte de mérite. Ainsi dans l'Exode les deux Sage-femmes Phua & Sephora reçoivent la bénédiction de Dieu, pour avoir épargné les Enfans Hébreux, contre le cruel commandement de les faire mourir. Ainsi Daniel exhorte Nabuchodonosor de racheter ses péchés par les aumônes: & pour ne point oublier la Loi de Grace, n'y avons-nous pas le témoignage que le Saint Esprit rend à l'Eunuque de la Reine de Candace, qui par le bon usage des foibles lumieres qu'il avoit, invita la bonté de Dieu de lui communiquer les surnaturelles? Je dis qu'il l'invita, non point qu'il les méritât; parce que je sai bien que la volonté de l'homme ne peut rien pour son salut, si elle n'est secourue de la Grace surnaturelle de Jesus Christ. Cela ainsi supposé, ne sommes-nous pas contraints d'avouer, que Dieu a recompensé de méchantes actions, ou que celles de ces deux femmes Infideles ont été moralement bonnes; & que Daniel exhortoit Nabuchodonosor à des crimes, le portant aux œuvres de pieté, s'il est vrai qu'on ne puisse rien faire d'agréable à Dieu sans un secours surnaturel? Voici la raison. Pourquoi la volonté de l'homme considérée dans la pure Nature, ne se pouroit-elle pas élever à quelques actions louables & vertueuses sans la Grace, de la même façon, que

son Entendement peut connoître beaucoup de vérités naturelles sans l'assistance de la Foi? N'est-il pas ridicule de dire, que parmi les Païens un enfant qui saluë son pere, & qui par une pieté naturelle lui rend ses devoirs pèche? Qu'un homme qui s'expose pour le salut de sa patrie, qui soulage la misere de son prochain, ou qui se fait violence pour ne pas tomber dans quelque impureté, quoi qu'il se porte à ces actions par le seul motif de l'honnêteté qu'il y a dans ces actions, se soille de crimes? Certes, les Saints Peres n'auroient pas tant loüé l'action de ce Spirina, qui pour ne point donner de sales mouvemens aux femmes, se défigura volontairement, si sa générosité étoit indifférente ou vicieuse.

On exclame ici que cette doctrine va insensiblement dans l'indifférence des Religions, qu'elle ruine la Grace du Sauveur, établissant un autre principe de mérite que son Sang. A n'en point mentir, si elle étoit si outrageuse à sa bonté, que de renverser la Croix; j'estime qu'il n'y auroit pas assez de supplices dans l'Enfer même pour punir ceux qui oseroient la publier. Mais il y a grande différence entre faire des actions, qui soient moralement bonnes, & en faire qui le soient Chrétienement; celles-là étans insuffisantes, celles-ci absolument nécessaires au salut. Il y a grande différence

tains Païens qui ont été dans la plus haute estime parmi les Grecs ou les Romains; & avec quel respect nous pouvons être obligés de

entre ce qui n'est pas digne de la gloire éternelle, & ce qui ne mérite que les supplices de l'Enfer. On peut dire que les actions moralement bonnes des Païens ont été désagréables à Dieu, entant qu'il ne les a pas acceptées pour leur salut, mais on ne sauroit dire sans offenser sa bonté & sa justice, qu'il les trouve indignes de quelque petite récompense temporelle, bien moins qu'elles méritent positivement son indignation.

A ce que l'on oppose avec tant de chaleur, que cette doctrine met des fondemens à l'indifférence des Religions, je voudrois bien qu'on me le fit voir. Je n'ai jamais oui que pas un de ceux qui reconnoissent les actions morales des Païens pour bonnes, eût assez de témérité pour assurer qu'elles soient suffisantes au bonheur de la vie éternelle. Il n'y a que le Sang du Fils de Dieu qui monte jusques là. Tout ce que fait l'homme hors du secours de sa Grace, ne font que de foibles élans qui ne l'élèvent pas de la Terre. Si la Vertu Morale séparée de cette assistance ne le peut sauver, pourquoi veut-on qu'elle le danne?

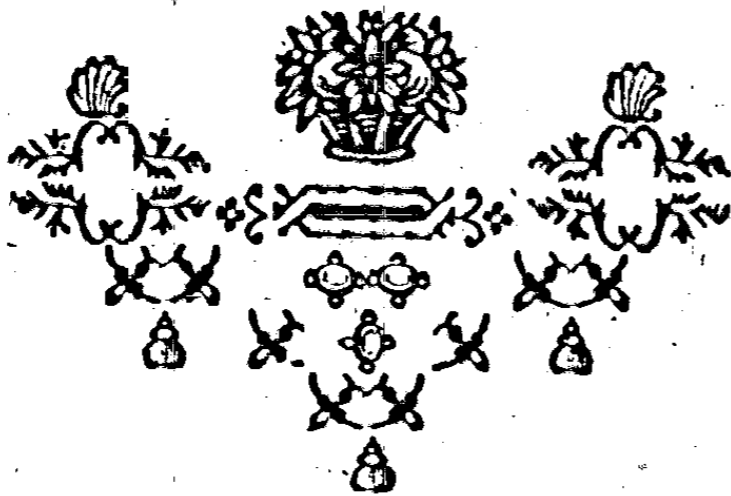
Mais quoi, s'il se trouvoit un homme qui vécut moralement bien au milieu de la Gentilité, seroit-il sauvé en vûe de ses actions vertueuses? Il n'y a personne assez impie pour le

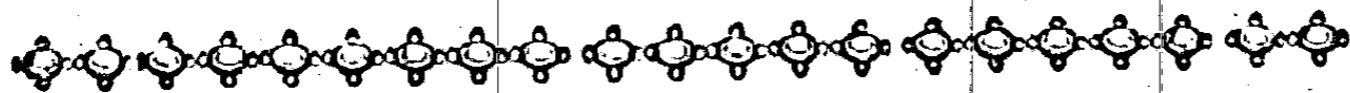
soutenir; je dis au contraire, quelque piété naturelle qu'il eût, que toute sa vertu ne lui serviroit à rien que pour fléchir la miséricorde de Dieu à quelque secours secret de la Grace sur-naturelle, qui le tireroit de son impuissance. Parce que je ne me saurois persuader que la Providence manque à ceux qui font tout ce qui est en leur pouvoir, & qui ne laisse aucun bien qu'ils connoissent. J'avoué qu'il est presque impossible de se conserver dans cette innocence naturelle; mais supposé que par une conduite extraordinaire quelqu'un se garentit du péché, & qu'il s'exercât dans tout le bien que sa raison lui dicteroit, j'estime qu'il y auroit du blasphème de dire que la bonté de Dieu l'abandonnât dans cet état; & je tiens avec beaucoup de savans Théologiens, qu'il seroit plutôt un miracle, que de le laisser périr par le défaut d'un secours, qui ne lui peut venir que de lui. Et en cela je n'avance rien qui soit injurieux à la Grace de Jesus Christ, puisque j'avoüe qu'un Païen ne peut rien faire de méritoire pour la gloire, sans elle: mais je maintiens seulement, que comme elle a remonté avant la Naissance du Messie à ceux qui parmi les Païens vivoient moralement bien; de même qu'elle s'écouleroit à ceux, qui sous les Poles de l'Amérique se tiendroient exactement à la prati-

parler de quelques uns d'entre eux, dont le salut est desespéré, & qui sont morts notoirement dans l'Idolâtrie.

que de cette justice, que la raison naturelle leur inspire. Le sang du Sauveur est un fleuve de miséricorde & de bonté, qui est dans le Monde pour le rendre fécond en bonnes œuvres; s'il arrose tout ouvertement l'Eglise, & qu'il se précipite à gros bouillons à ceux qui ont le bonheur d'y vivre, ne-foions pas si cruels que d'en envier certains petits filets, qui s'échappent par des conduits secrets & cachés à la prudence humaine, & qui vont chercher au fond de la Barbarie ces pauvres ames, à qui la droite raison a servi de Loi au défaut de l'Evangile. Elle ne sont pas directement dans l'heureuse Catégorie de l'Eglise, je l'avouë, mais elles y sont indirectement par l'ardent desir d'y être, si Dieu leur avoit entièrement manifesté ses volon-

tés. En voilà assez sur ce sujet, ceux qui veulent plus d'éclaircissement peuvent avoir recours aux Théologiens, ou sans se donner la peine de les consulter, lire cet excellent ouvrage de la Vertu des Païens dont le titre a fait peur à beaucoup de personnes, qui pour n'avoir pas eu la connoissance de ce qu'il traitoit, se sont soulevés avec trop de zèle contre le dessein de son Auteur, qui est plutôt d'honorer la grace du Messie, que de trop accorder au franc Arbitre. Benissons Dieu de ce qu'il nous communique ses faveurs avec plénitude au milieu des Sacramens, & ne croions pas qu'il en refuse quelque legere participation à ceux qui par le bon usage de leur Liberté sollicitent sa bonté de leur faire la même grace.





DE LA VERTU DES PAYENS.

SECONDE PARTIE.

*Sen. lib. 4.
de benef.
c. 26. & l.
5. c. 15.*

Lib. 4.

La Morale des Stoïciens a été reprise par tout le reste des Philosophes, d'avoir rendu les Vertus si inséparables les unes des autres, qu'il étoit impossible à leur dire, d'en posséder une sans les avoir toutes. Par le même raisonnement il ne se pouvoit faire qu'un homme vertueux eût le moindre vice, parce que celui, qui se rendoit coupable d'un seul, le devenoit de toute sorte de crimes. Et comme Hérodote écrit qu'une petite fontaine de Scythie infecte de son amertume tout le fleuve Hypanis qu'il met entre les plus grands; l'opinion de ceux de cette secte étoit, qu'un seul défaut dans les mœurs rendoit un homme tout à fait vicieux, nonobstant toutes les bonnes habitudes qu'il avoit acquises auparavant. A la vérité, si cette doctrine fût passée pour véritable, il n'y auroit pas lieu

de mettre aujourd'hui en question, si les Païens dont nous voulons parler, méritent, que nous deferions quelque honneur à leur mémoire. Car outre que l'infidélité & l'idolâtrie peuvent être reprochées à plusieurs, on ne sauroit nier, que les plus accomplis d'entre eux n'aient eu beaucoup d'autres vices, qui ne nous permettroient pas de mettre en considération quelques qualités vertueuses, puisque le mal auroit nécessairement anéanti le bien par les maximes d'une si étrange Philosophie, de même qu'un peu de levain aigrit & corrompt toute la masse, qui le reçoit.

Mais il y a long tems que l'École a condamné tous ces paradoxes, & que Saint Augustin a fait voir, qu'on se tromperoit dans l'Éthique, où le bien & le mal sont souvent mêlés ensemble, si l'on y vouloit recevoir la regle des Dialecticiens, qui porte, que deux contraires ne se peuvent jamais rencontrer en un même sujet. En effet, le vice & la vertu se brouillent quelquefois de telle sorte, qu'on voit des hommes fort vicieux faire de très bonnes actions; & d'autres au contraire qui en commettent de très méchantes, bien qu'ils soient d'ailleurs dans l'exercice de beaucoup de vertus. Ainsi Théophraste remarque, qu'avec des pierres fort noires on peut tirer des

*In En-
chir.*

lignes blanches; & Pline, que la couleur de l'argent ne l'empêche pas de faire des marques obscures sur le papier. C'est la même chose de certaines personnes, dont les opérations sont si différentes de leur naturel, qu'il semble qu'elles démentent leur principe. Or ce qui est encore fort notable dans ce mélange moral, c'est qu'on y observe l'union de deux contraires, sans qu'il se forme un temperament particulier des deux, comme il arrive toujours ailleurs. Un même homme sera avare & prodigue, sans jamais être libéral; temeraire & poltron, sans pouvoir être vaillant. Cela montre bien que la science des mœurs ne reçoit pas toutes les maximes des autres, & qu'elle a ses regles différentes de celles de la Physique, aussi bien que de la Logique. Tant y a qu'on ne sauroit nier, que la vertu & le vice ne se rencontrent souvent en même lieu; ni soutenir avec raison, que ces deux contraires soient absolument incompatibles. Ils ne l'étoient pas en la personne du Roi Philippe de Macedoine, de qui l'on a dit, que jamais autre que lui n'avoit apporté à la Roiauté tant de vertus & tant de vices tout à la fois. Et Polybe le fait encore voir en parlant d'Aratus, qu'il assure avoir été hardi & timide tout ensemble. Il n'y

*Excer.
Const. ex
Polyb.*

*Lib. 4.
hist.*

avoit rien de plus vaillant que lui dans son païs, ni de plus craintif au dehors, & quand il se trouvoit sur les terres des ennemis. Le même Historien observe là-dessus comme grand Philosophe qu'il étoit, qu'on voit assez d'esprits de cette trempe; & que tel est courageux dans les perils d'une chasse très dangereuse, qui ne fait paroître nulle valeur au métier de la guerre. Celui-là passera pour invincible dans les duels, qu'on prendra pour un poltron au milieu d'une bataille rangée. Ceux de Candie qui étoient les nompareils aux assauts de nuit, & en toute sorte d'exploits de surprise, ne valoient rien aux combats réglés; ni où il étoit question d'exécuter par la force quelque grande entreprise à découvert; tout au rebours des Macedoniens, & de ceux d'Achaïe, qui avoient les qualités diametralement opposées à celle-là. Enfin, c'est une chose si constante & si ordinaire que cette variété d'esprits, & cette inconstance de mœurs; dont un chacun de nous peut être bon témoin à soi-même, qu'à le bien prendre, la plus raffinée perfection a toujours quelque trait d'imperfection, comme il n'y a point de vin, qui n'ait sa lie, & comme la plus belle grénaue, selon le dire de Crates le Thebain, n'est jamais sans le défaut de quelque grain

pourri. Ainsi nous pouvons bien établir cette maxime, que les plus vertueux de ce monde sont simplement ceux, qui ont le moins de vices; & que quant à cette pureté exempte de tout mélange, ne se trouvant pas ici bas, nous ne la devons chercher que dans le Ciel.

Il n'est pas raisonnable néanmoins de confondre cependant le vice avec la vertu; pour être logés en même endroit, ils ne laissent pas d'être reconnoissables l'une d'avec l'autre; & cela étant ainsi, nous sommes obligés de distribuer à une même personne le blâme & la loüange, à proportion du bien & du mal qui se trouvent dans ses actions. C'est suivant cette regle que je me suis proposé d'examiner la vie de quelques Gentils des plus renommés de l'Antiquité à cause de leur mérite. Et parce qu'il n'y en a point qui le soient davantage, que ces grands Philosophes, dont le seul nom a souvent le pouvoir de nous inspirer un secret amour de la Vertu, nous les choisirons entre tous, comme les plus propres à nôtre dessein. Il est vrai, que le nombre en étant fort étendu, je fais état de ne m'attacher guères qu'à ceux d'entre eux, qui ont été fondateurs de quelque une des sectes de l'ancienne Philosophie, parce que ce sont

sans doute les plus considérables; comme l'on
 peut dire dans le Christianisme, que les Chefs
 de ces illustres familles Religieuses sont les
 premières personnes de leur Ordre en piété
 & en suffisance, aussi bien qu'en la suite du
 tems. Voions donc, si ces Sages du Paga-
 nisme nous donneront plus de sujet de les esti-
 mer, que de les blâmer; & tâchons de re-
 connoître s'il y en a eu quelques-uns, qui
 aient possédé assez de lumière naturelle, pour
 traverser, moiennant la grace du Ciel, des
 siècles de ténèbres & d'infidélité, comme ont
 été les leurs, sans se perdre dans l'Idolâtrie
 où ils étoient nourris. S'ils l'ont pu faire, le
 cours de leur vie n'est pas moins admirable
 que celui d'Alphée, ou de ces autres fleuves
 qui conservent la douceur de leurs eaux par-
 mi l'amertume de celles de la mer. Et nous
 les pouvons comparer encore à ces sources
 d'eau pure & très bonne à boire, qui sortent
 du milieu des collines de sel, qu'Herodote *In Mel.*
 dit, qui se trouvent dans les deserts de Libye. *pom.*

Il faut commencer cette recherche par le
 pere commun de tous les Philosophes qui est
 Socrate; Car puisqu'il n'y en a presque point
 eu, qui n'aient fait gloire de tirer leur savoir,
 & s'il faut ainsi dire, leur extraction spirituel-
 le de ce grand homme, nous lui ferions tort,

& à l'ordre que nous devons tenir, si nous ne lui donnions le premier lieu. Ce n'est pas que je ne sache bien, qu'on en peut nommer beaucoup qui ont vécu avant lui. Thales, Bias, Solon, & le reste des sept Sages de la Grece l'ont précédé. Anacharsis, Pherecydes, Pythagore, Anaximandre, Anaxagore, & quelques autres, avoient déjà paru dans le monde quand il y est venu. Mais parce que nous ne les voulons pas tous considérer, & que ce n'est pas nôtre opinion qu'on doive donner ici la priorité du mérite, selon celle du tems, comme parmi les Jurisconsultes; nous attribuerons volontiers l'avantage du rang à celui, qu'on a dit avoir le premier de tous fait descendre la Philosophie du Ciel en terre.





DE SOCRATE.

C'EST à cause de la Morale que les Anciens ont honoré Socrate de ce bel éloge. Ceux que nous venons de nommer qui avoient philosophé devant lui, s'étoient contentés de contempler le Ciel, ou de rechercher les causes principales de ce qui se fait dans la Nature. Mais pour ce qui touchoit les mœurs, fort peu d'entre eux s'étoient souciés de cultiver cette partie, qui est sans doute la plus importante de toute la Philosophie. A la vérité, les sept Sages, dont nous venons de parler, nous ont laissé de fort beaux préceptes moraux, & des sentences de grand usage dans la vie civile. Ils n'ont rien eu pourtant de comparable à Socrate, leur vie n'ayant pas été exemplaire comme la sienne. Et je me souviens bien qu'Appien n'est pas seul, qui a fait l'observation, que ceux d'entre eux, comme Pittaque, & Périandre, qui se sont mêlés de la Politique, & qui ont eu part au gouvernement public, peuvent être mis au rang des plus insupportables Tyrans qu'ait eu la Grèce. Si est-ce qu'on ne devroit pas parler d'eux, il me semble, avec

*De bello**Mithr.*

tant de mépris que quelques-uns ont fait. Nous sommes obligés de croire, qu'ils n'obtinrent cette haute réputation de sagesse, que par de grandes & rares qualités d'esprit, encore que quelques-uns en aient peut-être abusé. Et ceux-là procedent contre eux de mauvaise foi, qui veulent mesurer leur mérite au pied de ces petits proverbes, qu'on leur attribue, comme s'ils n'avoient acquis toute leur réputation que par ces deux ou trois mots, qui ont été sans doute les devises de chacun d'eux, & non pas le sommaire de leur science, selon le dire de ceux, qui se rendent, à mon avis, ridicules eux-mêmes, en les déprimant si fort. Quoiqu'il en soit, Socrate fut le premier qui s'avisa, que la curiosité des choses d'en haut, & les disputes de la Physique, avoient rendu trop negligens dans la Morale tous ses prédécesseurs. En effet, il fit profession de mépriser également l'Astrologie, la Géométrie, & la Musique, qui occupoient les meilleurs esprits de son tems, comme nous l'apprenons d'une Epitre de Xenophon à Eschinés. Et faisant voir que tout le reste de nos études étoit de peu de considération, au prix de ce qui concernoit les bonnes mœurs, il établit le premier cette troisième & principale partie de la Phi-

Philosophie appelée Ethique, qui imprime dans nos cœurs l'amour de la Vertu, & qu'on a fort bien nommée la Géorgique de nôtre ame. C'est ce qui fit dire aussitôt, qu'il avoit attiré la science du Ciel ici bas, & ce fut pourquoi l'Oracle d'Apollon Pythien, à qui Dieu a souvent permis de reveler beaucoup de vérités, prononça que Socrate étoit le plus sage de tous les hommes. Je sai bien, qu'Origene veut dans le septième de ses livres contre Celsus, que cet Oracle ait plus considéré les sacrifices de Socrate, que sa Philosophie, lorsqu'il parla de lui si avantageusement. Mais quelle couleur peut-on donner à un sentiment si particulier, puisque le Paganisme a eu tant de personnes, qui ont fait de bien plus grands sacrifices que Socrate, sans avoir jamais reçu un semblable éloge?

Or outre cette approbation générale de toute la Gentilité; la plupart des Peres de l'Eglise l'ont eu en si grande vénération, qu'après Justin Martyr, qui a bien osé le nommer Chrétien, comme nous avons vû dans la première section de ce Discours, il n'y en a guères eu, qui n'aient crû que Dieu par une grace spéciale lui avoit fait miséricorde. Saint Jean Chrysostome, Saint Ambroise, &

Cap. 2.
Genes. &
Ex. c. 30.
qu. 14.

8. Ep.

Saint Augustin ont témoigné qu'ils étoient de ce sentiment; & tous les Scholastiques modernes, qui n'ont pas desespéré du salut des Payens vertueux, ont été persuadés de celui de Socrate, ce que Tostat & quelques autres ont dit en terme exprès. Mais entre tous les Auteurs Catholiques qu'on peut alleguer en sa faveur, il n'y en a point qui aient mis sa vertu si haut que Marcile Ficin a fait. Il propose la vie de Socrate pour une image de la vie Chrétienne, & pour un original parfait, dont on doit s'efforcer d'être la copie. A la vérité, Saint Chrysostome écrivant contre ceux, qui se moquoient de la façon de vivre des Moines, avoit bien représenté Socrate comme un exemplaire de pauvreté Chrétienne; mais il ne l'avoit pas donné pour un Tableau si achevé, ni si accompli, que Ficin le veut faire passer. Xenophon & Platon ont pris la peine de tracer de leur main ce beau portrait; & long-tems depuis Diogene Laërce en a tiré un craion après eux, qui ont été les premiers Peintres du monde pour bien faire la figure des Esprits. Le plus beau lineament, à mon gré, de tout leur ouvrage, est celui par lequel ils nous expriment la fin de Socrate, qui meurt constamment accusé de s'être moqué de la pluralité
des

des Dieux que la Grece adoroit, & d'avoir enseigné à la jeunesse d'Athenes qu'il ne pouvoit y avoir plus d'une Divinité. Car quoique l'un & l'autre de ses Disciples aient fait mine de l'excuser de cela, par leurs Apologies dressées exprès, pour rendre sa mémoire moins odieuse à ceux de leur tems: Si est-il certain, qu'Anitus & Melitus ne prirent point d'autre prétexte pour l'accuser; & qu'il ne bût la ciguë que pour avoir fait leçon de cette nouvelle doctrine. Et c'est vraisemblablement le plus grand sujet qu'aient eu les Peres de l'Eglise de bien penser de son salut, parce qu'on peut dire que d'être mort pour soutenir dans la Loi de Nature l'unité de Dieu, ce n'est pas être fort loin du mérite de ceux, qui ont souffert le martyre dans la Loi de Grace pour la Foi de Nôtre Sauveur. Surquoi on pourroit ajoûter, qu'ayant été le premier des Philosophes Payens qu'on ait puni de la sorte, selon que Diogene l'a remarqué, puisqu'Anaxagore, qui avoit été soupçonné d'avoir de mauvaises opinions des Dieux, en fut quitte pour un simple bannissement; il semble qu'on puisse en quelque façon nommer Socrate le premier Martyr du Messie à venir, comme nous sa-

vons que Saint Etienne l'a glorieusement été du même Messie déjà venu (x).

(x) Comme les dernières feuilles de ce Livre rouloient sous la Presse, on m'a donné avis que quelques personnes qui avoient eu la curiosité de les voir à mesure qu'on les tiroit, s'étoient scandalisées de ce que j'écris ici à l'avantage de Socrate, comme si je l'aurois voulu élever à notre grand Proto-Martyr Saint Etienne; ce qui est très éloigné de mon intention.

Je les supplie donc de considérer premièrement, que toute sorte de comparaisons ne vont pas à l'égalité, & qu'on tire souvent des similitudes entre les plus petites choses, & les plus grandes,

... Sic parvis componere magna solebam. Virg. ecl. 1.

Justin Martyr n'a-t-il pas bien comparé le même Socrate à Abraham, & à Elie, dans sa seconde Apologie? Et ne savons-nous pas, que Samson avec Salomon passent dans notre Théologie Chrétienne pour les figures de notre Rédempteur? quoiqu'on ne laisse pas de douter du salut de l'un & de l'autre, outre qu'il n'y a nulle proportion du Créateur à ses créatures. L'on ne sauroit nier que Saint Thomas 2. 2. qu. 124. art. 4. n'ait reconnu une espèce de Martyre, qu'il appelle Martyrium per quandam similitudinem, & que dans l'article cinquième suivant, il n'enseigne, qu'on peut souffrir le martyre non pas pour la Foi seulement; mais pour toute sorte de vérités. Parce qu'il n'y a point de mensonge qui n'offense la Majesté Divine. Aussi Clement Ale-

xandrin nous avoit déjà laissé par écrit, que quiconque observe les Commandemens de Dieu peut être nommé Martyr dans toutes ses actions, qu'il accomode & soumet à la volonté de son Créateur, Quicumque Servatoris mandata exequuntur, in unaqueque actione sunt Martyres, &c. Ce n'a donc pas été une impiété que d'attribuer le Martyre à Socrate s'il est mort pour soutenir l'unité de Dieu. En effet, le mot de Martyr ne veut rien dire que témoin, selon l'observation du même Docteur Angelique. Et quand je considère qu'il a bien comparé Jesus Christ au même Socrate, & à Pythagore, dans la troisième Partie de sa Somme, qu. 24. art. 4. en ce qu'étant deux très excellens Docteurs ils n'ont néanmoins jamais rien Anis par écrit; ce qui n'est possible pas vrai à l'égard de Pythagore, comme nous l'avons remarqué sur l'autorité de Diogene Laërce: je ne puis trop m'étonner de ceux, qui ne peuvent souffrir, qu'on trouve quelque conformité entre le premier & Saint Etienne.

Je leur réponds en second lieu, que n'ayant rien assuré de la béatitude de Socrate, même je proteste que ce seroit témérité d'en rien déterminer, j'ai bien montré par là que je ne prétendois pas de l'élever à S. Etienne, qui a souffert un véritable Martyre; au lieu que nous ne parlons de celui de Socrate, qu'en quelque façon, c'est à dire figurément & avec impropriété. Mais ce qui m'étonne le plus, c'est qu'on n'ait pas pu

Et néanmoins toutes les vertus, dont la vie de Socrate fut un perpetuel exercice, n'empêchèrent pas que la médifance de quelques Gentils ne fût assez insolente pour s'attacher à lui; & le beau sujet de sa mort, tel que nous venons de le rapporter, n'a pû tant obtenir sur deux ou trois des premiers Peres de l'Eglise, qu'ils n'aient quelquefois parlé de lui en d'assez mauvais termes, par un zèle qui a besoin d'être expliqué.

Quant aux Gentils, ce n'est pas merveille, que ceux d'entre eux, qui vouloient paroître affectionnés à leur fausse Religion, declama-

garde à l'une des observations que j'ai faites dans ma premiere Partie pour servir à tout cet Ouvrage. En voici les propres mots: Ceux qui mettoient en parallele les plus Illustres d'entre les Ethniques, avec nos grands Saints Confesseurs, Martyrs, & autres dont l'Eglise célèbre la mémoire, ne s'éloignoient guères de l'impieté des Gnostiques, &c. Certes, je ne saurois comprendre, comment il est possible qu'on explique si sinistrement après cela ce que j'ai dit de Socrate.

Pour dernière réponse, je déclare franchement, que la pensée qu'on ose condamner n'est pas inenue. Elle se trouvera dans la plupart de ceux, qui ont traité le sujet où je l'ai employée. Et on peut voir dans Collas Lib. 1. de anti. pag. par. 4. 6. 7. p. 432. en-

tre autres ces termes précis, après avoir comparé la mort de Socrate au Batême de sang de nos Martyrs, At ejusdem artis, imo religionis est, in statu naturalis & scriptæ legis, pro confessione unius Dei, ac post agnitum Trinitatis & Divinitatis Christi Sacramentum, pro fide Salvatoris morte multari. Si je n'ai pas suivi par tout ailleurs, les sentimens de ce Docteur Ambrosien, c'est un autre fait. Tant y a qu'à l'égard de ce dont il est ici question, la Faculté de Théologie, le Vicaire de l'Inquisition, & le Confesseur du Saint Office de Milan, qui ont donné leur approbation, n'ont rien trouvé à redire en ce qu'il semble qu'on voudroit faire passer pour une impiété dans mon Livre.

sent contre Socrate, comme contre un impie & un Athée, qui renversoit autant qu'il lui étoit possible, tous les Autels. C'est par là qu'ils émûrent tout le peuple contre lui, après voir fait représenter des Comedies de la composition d'Aristophane, où Socrate soutenoit, qu'il n'y avoit point d'autres Dieux que le Chaos, les Nuës; & la Langue; enseignoit ensuite aux enfans à battre leurs peres; & puis étoit étranglé, & sa maison brûlée avec son sous-maitre Charephon; le tout pour le jeter dans une haine publique, & afin de porter la populace d'Athenes à le maltraiter. Mais on ne sauroit attribuer qu'à la seule envie, qui en veut toujours aux plus grands hommes, la calomnie de Porphyre. Lui seul écrivit plus de mal contre Socrate, & vomit plus d'injures contre sa réputation, que tous ses délateurs n'avoient fait, lorsqu'ils l'opprimèrent de leurs fausses accusations. Ce qui montre bien la vérité du Proverbe Grec, qui porte, qu'on verroit plutôt une aloüette sans houpe sur la tête, qu'une vertu éminente sans envie.

Les Peres, qui ont pris la liberté de faire des invectives contre Socrate, & contre quelques-uns des plus renommés Philosophes après lui, avoient bien d'autres mouvemens.

In Nebulis.

Socrat. Eccl. Hist. l. 3. c. 19.

Aussi ne pouvoient-ils pas être touchés d'une si honteuse passion, dans une vie si Chrétienne & si parfaite que la leur. Rien ne les a portés à cela que l'extrême impiété des Payens, contre qui ils étoient tous les jours aux prises, & qui oïoient bien non seulement préférer Phocylide, Theognis, Isocrate, & ces Philosophes, comme faisoit Julien l'Apostat, à Salomon, à Moïse, & à nos plus grands Saints: mais passer même jusqu'à cette abomination, de comparer la créature à son Créateur, l'homme à Dieu, & Socrate, Epictete, Apollonius, ou quelque autre à Jesus Christ. Pour résister à une si folle opinion qu'ils avoient de leurs Philosophes, Cyrille d'Alexandrie, Gregoire de Nazianze, & Théodoret, n'ont fait nulle difficulté de les déprimer de tout leur possible, & ont crû même qu'ils étoient obligés de les diffamer, pour le bien de tant d'ames, qui se perdoient en les estimant trop, & vû qu'on rendoit leur vertu criminelle, la comparant à celle de notre Seigneur. Voilà le fondement de tout ce que nous avons contre Socrate, Platon, & quelques autres de même profession, parmi les écrits des Peres. Et certes je crois que dans un tems pareil au leur, nous serions encore obligés d'en user de la sorte. Mais

D. Cyr.

l. 7. cont.

Iul. &

passim.

Ep. 50.

si S. Augustin a fort bien dit au sujet des Donatistes, écrivant au Comte Boniface, que ceux-là avoient tort, qui alléguoient le procédé des Apôtres, pour dire, qu'on ne devoit pas employer l'autorité des Empereurs⁷ au fait de la Religion, parce qu'ils ne considéroient pas, que leur siècle étoit différent de celui, dont ils parloient, & qu'il falloit se gouverner toujours selon la diversité des saisons. Si, de plus nos Docteurs se servent encore tous les jours fort à propos de cette distinction, ayant égard au tems de l'Eglise naissante, qui ne permettoit pas beaucoup de choses qu'on trouve à présent de fort bon usage: Pourquoi n'alléguerons-nous pas la même raison sur le propos où nous sommes? Et pourquoi ne soutiendrons-nous pas que le zèle de Saint Gregoire & de Saint Cyrille étoit excusable, dans un âge où toute la terre étoit encore pleine d'idolatrie, & où ils voioient, que la reputation de ces grands Philosophes préjudicioit à l'Evangile, & empêchoit l'avancement de la Foi, ce qu'on ne sauroit dire aujourd'hui? Nous ne sommes pas d'ailleurs obligés d'adhérer inséparablement à toutes les opinions de ces Peres. L'Eglise laisse la liberté des sentimens en ce qui ne touche point la Foi, & l'on quitte souvent S. Tho-

mas pour suivre Scot dans l'Ecole. Nous pourrons donc bien faire ici le même jugement de Socrate, que Saint Justin, Saint Augustin, Saint Chrysostome, & presque tous les Docteurs de l'Eglise en ont fait, encore que ces deux ou trois autres, que nous avons nommés, soient d'un avis contraire, vû même, qu'ils ont en cela tous les bons Auteurs Grecs & Romains, qui les contredisent.

Voions néanmoins de quels crimes on charge la reputation de Socrate, & pourquoi l'on veut desesperer de son salut. On lui impute le vilain vice de l'ivrognerie, celui, que les Grecs ont nommé Pederastie; une extrême colere; & finalement l'Idolatrie, dont ceux mêmes, qui ont fait son Apologie, sont demeurés d'accord, & qui semble être toute évidente par ces dernières paroles, quand il reconnut qu'il étoit redevable d'un coq à Esculape. A quoi l'on peut ajoûter ce qu'on a tant dit du Demon duquel il se servoit.

Pour ce qui touche les excès de bouche, je sai bien que ses Disciples le font boire à la Grecque dans leurs symposes, avec un peu plus de chaleur que la bienséance ne le permetroit parmi nous. Ce n'a pourtant jamais été jusqu'à s'enivrer, tant s'en faut, ils

remarquent expressement, qu'on ne l'avoit jamais vû dans ce miserable état. Et je ne puis rien rapporter de plus exprès pour justifier la calomnie de cette accusation; que ce qu'observe dans sa vie, Diogene, touchant la peste, qui travailloit souvent la ville d'Athenes. Il dit, que Socrate fut quasi le seul, qui s'en exempta de son tems par la grande sobriété, & pour être le plus temperant des hommes en son boire, & en son manger.

L'amour masculin est un crime beaucoup plus atroce, puisqu'il est abominable, & s'il falloit avoir égard au sens qu'on a donné au Proverbe de la Foi Socratique, & aux apparences de la passion dont il étoit touché pour Alcibiade, j'avoue qu'il seroit fort difficile de l'excuser. Mais s'il faut juger plus sainement des choses, c'est de l'Amour même que nous tirerons son plus grand mérite. Car jamais homme ne fit profession d'affectionner le genre humain avec tant d'ardeur que lui. Mais c'étoit pour lui imprimer l'amour de la vertu, le retirer du vice, & le porter à la recherche de cette belle Philosophie, qui lui devoit donner la connoissance d'un seul Dieu. Delà vient, que Socrate fait gloire dans Xenophon d'être un excellent

Maquereau, ce qui ne peut être pris que spirituellement & dans le sens que nous lui donnons, autrement il faudroit que lui, Xenophon, & tous ceux, qui ont estimé ses écrits, comme a fait toute l'Antiquité, eussent perdu, je ne dirai pas la pudeur, mais le sens. Il se vante dans Platon avec la même hardiesse, & par la même figure, qu'il ne fait rien que des amourettes. Et quand il est représenté fréquentant les reduits où les jeunes hommes de sa ville s'exerçoient, & où il se rendoit tous les jours maître de l'esprit de quelqu'un, on ne sauroit sans médisance, ni même sans absurdité, l'interpréter autrement que nous faisons. Que s'il faut le justifier par d'autres apparences, chacun sait, qu'outre sa Xantippe, il eût encore une seconde femme; ce qui peut montrer, que ses affections n'offensoient point la Nature. Et si il n'y a pas lieu pour cela de lui reprocher son incontinence, parce que, comme dit Suidas Auteur à son égard sans reproche, il ne prit deux femmes, que pour obeir à la Loi d'Athenes, qui ordonnoit, qu'outre la legitime, on eût encore une Concubine, afin de multiplier les habitans de cette ville qui étoient en trop petit nombre.

Je ne fais pas quelles preuves on peut donner de sa colere, mais je suis sûr d'en produire de fort expressees pour l'en décharger. Premièrement on fait; que les mauvaises humeurs de cette insupportable Xantippe ne servirent jamais qu'à exercer sa patience; ce qui lui faisoit dire qu'il trouvoit toutes choses douces & faciles au dehors, après avoir souffert cette femme au dedans. Or bien qu'elle fût très inique envers lui, si est-ce qu'elle rendit un merveilleux témoignage de son humeur exemte de toute émotion, quand elle dit qu'elle ne l'avoit jamais vû retourner en sa maison, qu'avec le même visage, qu'il avoit lorsqu'il en étoit sorti. Car comme l'ame est celle qui donne à un chacun cet air de joie, ou de tristesse, qui se remarque d'abord, & que c'est elle encore qui nous ride ou applanit le front en un instant, selon ses mouvemens intérieurs; il ne faut pas s'étonner s'il ne paroïssoit aucun changement dans la face de celui, qui possédoit un esprit invariable, & presque au dessus de toute sorte d'agitation. Nous lisons la confirmation de cela dans Arrien, où Epictete assure, que de toutes les qualités de Socrate, il n'y en avoit point qui lui fût plus propre, que celle de ne se fâcher jamais, non pas même dans ses dis-

putes, où il souffroit sans alteration d'esprit, autant d'injures qu'on lui en vouloit dire. Aussi nous a-t-on représenté toutes les conférences pleines d'une douceur inimitable. Il n'y enseigne rien qu'en s'enquerant, & bien loin d'établir ses maximes avec obstination, il semble douter des choses les plus décidées. Un homme qui a le premier protesté, que sa plus certaine science consistoit en la connoissance qu'il avoit, de ne savoir rien de certain, n'étoit pas pour s'opiniâtrer dans une dispute, ni pour se mettre en colere, contre ceux, qui avoient des sentimens contraires aux siens. C'est ce qui fait dire à Cicéron en traitant des passions, qu'il nomme fort proprement des perturbations, que la raison leur doit être comme une médecine Socratique, pour les reduire à la modération. S'il eût cru, que Socrate se fût laissé emporter à la colere, comme le veulent ses accusateurs, il se fût bien gardé de parler si improprement.

On prouve très mal son Idolatrie par les termes, dont ses Disciples se sont servis dans leurs Apologies, quand ils ont écrit, qu'il n'avoit rien innové au fait de la Religion, aiant toujours vécu à cet égard comme les autres, & usé des sacrifices, selon qu'ils

étoient alors en ulage. Car déjà leur propre intérêt, & la crainte de la ciguë les peut avoir fait parler de la sorte. D'ailleurs, il y a lieu de dire, que Socrate, qui n'avoit que la Foi implicite, se contentoit de reconnoître un seul Dieu dans la Loi de Nature, sans vouloir pour cela troubler le gouvernement public par l'introduction d'un nouveau culte, dont il ne pouvoit user, sans violer les Loix de l'Etat: Et que s'il a sacrifié à quelques Divinités Atheniennes, ç'a été vraisemblablement par une nuë reconnoissance des puissances d'un seul Dieu, qu'il adoroit sous des noms différens. C'est ainsi qu'au dire de Zenon, comme nous verrons tantôt, le nom de Jupiter comprenoit celui de toutes les autres Divinités. Et que Macrobe maintient dans les derniers chapitres de son premier livre des Saturnales, que tous les Dieux des anciens se rapportoient au Soleil. L'Empereur Julien enseigne la même doctrine dans l'Oraison qu'il a composée à la louange de ce bel Astre. Et nous sommes obligés de croire, que c'est ainsi que l'entendoient ces Philosophes Payens, qui se moquoient presque tous, au rapport de Tertulien, de la pluralité des Dieux; parce qu'il y a grande apparence d'une part, qu'ils faisoient ce qu'ils pou-

*Lib. 1. ad
nat. & in
-1 pol.*

voient pour n'intéresser point leur conscience; & d'autre côté on ne les eût pas soufferts, s'ils eussent témoigné qu'ils avoient une Religion à part.

Quant à ce que prononça Socrate un peu avant que d'expirer, qu'il devoit un coq à Esculape, dont il prioit son ami de le vouloir décharger; il est vrai, que Tertulien semble avoir pris cela au pied de la lettre, quand il écrit que c'étoit pour n'être pas ingrat vers Apollon, & pour lui rendre grâces de ce qu'il l'avoit nommé le plus sage de tous les hommes. Mais Lactance l'explique encore plus au desavantage de Socrate, lorsqu'il attribue ce soin à une pure vanité, & à une crainte d'être mal traité aux Enfers par Rhadamante, en quoi Lactance n'a pas mieux rencontré, qu'un peu après en sa négation si absolue des Antipodes. Certes il y a de quoi s'étonner, qu'ayant reconnu ailleurs comme le dernier supplice de Socrate ne vint que d'avoir voulu abolir la multitude des Dieux, il lui fasse ici apprehender de la sorte ceux des Enfers. Cœlius Rhodiginus n'a pû s'empêcher de mal-traiter Lactance sur cette invective contre Socrate; dont il interprete les paroles dans un sens beaucoup plus mystique, qu'il n'est besoin, à ce qu'il me semble, de leur donner.

Cap. 46.

1^{er} Pol.

De falsa

sap. l. 3.

cap. 20.

Cap. 24.

Lib. 5. de

justitia

cap. 15.

Lib. 16.

lect. ant.

cap. 12.

En effet, je ne crois pas, qu'on les doive rapporter à autre chose, qu'à cette figure qui étoit l'ornement continuel de tous ses propos. C'est l'Ironic ou l'innocente raillerie qui lui plaisoit si fort, comme tous ses entretiens en font foi, qu'il s'en voulut servir même en mourant. Il dit donc en ce dernier accessoire, qu'il devoit un coq à Esculape le Dieu des Remedes, pour signifier qu'il se voioit aux termes d'être bientôt guéri de tous ses maux. L'action de Seneque, étant près de sa fin, reçoit à mon jugement la même explication. Tacite remarque, qu'entrant dans le bain, qui aida à faire ce que le poison n'avoit pû executer, ce grand homme jetta de l'eau sur ses serviteurs qui étoient les plus proches de lui, ajoûtant ces belles paroles, qu'il offroit en forme de sacrifice cette liqueur à Jupiter, surnommé le Libérateur. Je tiens pour assuré, que Socrate & Seneque n'ont voulu témoigner autre chose par leurs derniers propos, qu'un remerciement qu'ils faisoient à Dieu de ce qu'il les tiroit des peines de ce monde. Sur tout il n'y a point d'apparence, de prendre ceux du premier si fort au pis, non plus que ses sermens ordinaires par le chien, par la pierre, ou par le platane, dont il se servoit exprès pour se mo-

*Lib. 16.
Annal.*

quer de ceux, qui juroient par les fausses Divinités de Castor & d'Hercule, dont il vouloit par là prendre le mauvais usage. Et néanmoins Lactance n'a pas fait de moindres invectives contre ses sermens, que contre l'offrande du coq, en quoi son autorité ne peut être de grande considération, vû celle de St. Augustin, qui a fort bien pensé de la façon de jurer de Socrate, lui donnant la favorable interprétation, que nous venons de rapporter.

Lib. de vera Relig.

Le dernier reproche, qu'on lui fait, regarde le Démon, qu'on dit avoir été le conducteur de sa vie. Si nous voulions rapporter ici tout ce qu'Apulée, Plutarque, & assez d'autres en ont écrit, nous ferions de ce seul article un bien gros volume. Les uns ont crû, qu'il avoit une véritable vision de quelque mauvais Esprit. Les autres, qu'il étoit averti par une voix prohibitive seulement. Et il y en a qui ont pensé, que c'étoit par l'éternuement, qu'il recevoit les avis de ce qu'il ne devoit pas faire. Mais plusieurs, qui se sont ris de tout cela, ont soutenu, que la seule prudence, dont Dieu l'avoit si avantageusement partagé, étoit son Démon. Que si l'on veut, qu'il y ait eu quelque chose de plus, on peut prendre en sa faveur l'opinion d'Eusebe, d'Eugubinus, & de Marcile Ficin, qui ont été per-

Lib. 13. de præp. Evangel. c. 17. de perenni Phil. l. 1. cap. 20 ad Apol. Pl pro Socrate.

suadés que son bon Ange étoit le véritable Démon, qui le gouvernoit.

Encore que nous aions répondu le plus à la décharge de Socrate, que nous avons pû, sur tout ce qui lui étoit imputé, je serois bien fâché pourtant d'avoir prononcé affirmativement pour son salut, ni de l'avoir mis avec certitude au rang des Bien-heureux, comme il semble que quelques-uns aient voulu faire. Quand il auroit été Chrétien de la façon que Justin Martyr l'a entendu, il ne laissoit pas d'être comme homme, pêcheur d'ailleurs, & nous ne tenons pas que tous les Chrétiens soient participans de la béatitude éternelle.

Vix mihi
tempero,
quin di-
eam: San-
cte Socra-
tes ora
pro no-
bis.
In conv.
Rel.

C'est pourquoi je trouve, qu'on a raison de reprendre Erasme, d'avoir osé écrire dans un de ses Dialogues, qu'autant de fois qu'il li-soit la belle fin de Socrate, il avoit bien de la peine à s'empêcher de dire, O St. Socrate priés Dieu pour nous. Ces paroles sont trop hardies, aussi bien que celles qui suivent en même lieu, où il parle des saintes ames de Virgile & d'Horace. Mais comme je pense qu'on ne sauroit sans témérité, assurer que Dieu ait fait la grace à Socrate de le recevoir dans son Paradis, je crois que la temerité est encore plus grande de le condamner aux peines éternelles de l'Enfer, vû la bonne opinion qu'ont

qu'ont eû de lui tant de Saints Peres, & tant de profonds Théologiens. Car puisque nous avons montré, que selon leur doctrine, les Païens vertueux ont pû se sauver par une grace extraordinaire du Ciel, à qui pouvons nous présumer qu'elle ait été plutôt accordée, qu'à celui que toute l'Antiquité a nommé le sage Socrate? Ce qui me fait juger que tous les péchés, dont on l'a voulu taxer, ne nous doivent pas détourner de l'opinion la plus humaine, & que j'estime la plus agréable à Dieu, parce qu'elle est la plus charitable, c'est qu'outre ce que nous avons rapporté pour l'en décharger, tout le monde sait que les Atheniens porterent un deuil public de la mort, qu'ils avoient fait souffrir à un si grand personnage; qu'après avoir ôté la vie à l'un de ses Accusateurs, ils punirent l'autre d'un exil perpetuel; & qu'honorans en suite sa mémoire d'une Statuë d'or, ils reparèrent par un jugement public l'injure qu'ils avoient faite à son innocence. Ajoutés à cela ce que lui peut avoir servi devant la Bonté Divine l'établissement parmi les hommes d'une si utile partie de la Philosophie, qu'est la Morale. Quel amour de la vertu, & quel horreur du vice n'a-t-il point donné par là à toute sorte d'esprits? Et combien de crimes pouvons-nous dire qu'il a em-

péchés, par les principes, & par les regles d'une si belle science que nous tenons de lui? Car comme nous croions avec raison que le démérite & la peine des Héresiarques croissent, à proportion du mal que cause ici bas la mauvaise doctrine, qu'ils y ont semée; Il est conforme à la même raison de présumer, que la recompense de celui qu'on peut nommer l'un des premiers précepteurs du genre humain, aura été très ample, eu égard à l'utilité grande, que le monde reçoit encore tous les jours de ses enseignemens. Et par conséquent, quoique nous ne déterminions rien du salut de Socrate, dont il semble que Dieu se soit voulu réserver la connoissance, si est-ce que nous croions qu'on en peut avoir fort bonne opinion; & qu'au moins il n'y a personne, qui ne doive parler de lui avec le respect que mérite un homme de si rare vertu. Passons à la considération de ceux, qui l'ont suivi, & dont les noms ne se lisent point sans quelque titre d'honneur, dans ce qui nous reste des anciens Grecs & Romains.





DE PLATON
 ET DE LA
 SECTE ACADEMIQUE.

L'ORDRE Chronologique nous présente Platon devant Aristote, qui fût quelque tems son Auditeur. Et quand nous aurions égard au mérite, celui du premier est tel, que Cicéron le préfere en plus d'un lieu au second, le nommant après Panætius, l'Homere des Philosophes, & avertissant ailleurs, qu'il doit être écouté comme le Dieu de ceux de cette profession. St. Thomas, tout Péripatéticien qu'il a été, a fait le même jugement. Saint Augustin estime la façon de philosopher de Platon plus que celle de tous les autres dans sa Cité de Dieu. Et nous savons, que presque tous les Peres de l'Eglise ont été dans ses commencemens Platoniciens, Alexandre d'Aphrodisée leur aiant le premier fait goûter la doctrine du Lycée, que l'Ecole néanmoins n'a reçüe avec le credit qu'elle y possède aujourd'hui, que depuis Albert le Grand, & son Disciple le Docteur Angelique. Or on pourroit penser que l'éloquence singuliere de

*Lib. 1.
 Trusc. qu.
 l. 5. de fin.
 & l. 2. de
 nat. Deor.
 Lib. 4. de
 regim.
 Princ. lib.
 8. cap. 5.*

Platon lui auroit causé cette grande réputation, tant envers l'Orateur Romain, que beaucoup d'autres Païens, qui ont crû, que si Jupiter même eût eu à s'expliquer des pensées, qu'avoit ce Philosophe, il ne l'eût pas pû faire en de meilleurs termes que lui. Mais, encore que le bien-dire ait de puissans charmes pour se faire admirer, si n'est-ce pas à lui seul que Platon doit la gloire de son nom; sa doctrine & ses mœurs en ont fait la meilleure part; & nous pouvons croire que toutes ces choses jointes ensemble, lui acquirent le beau surnom de Divin, qu'aucun des anciens ne lui a refusé, s'il n'a fait profession publique d'inimitié contre lui, & d'aversion même contre la Vertu. Cela paroît assez par ce qu'on a dit de sa naissance. Car comme celle de tous les grands hommes a toujours eu quelque chose de prodigieux dans l'opinion des hommes, St. Jérôme observe, que Platon a été tenu pour le fils d'une Vierge & d'Apollon. Il faut prendre de tels contes pour un artifice de celui, qui tâche d'obscurcir par le moien de la Fable les vérités, dont il est le capital ennemi, & de diminuer, s'il pouvoit, la gloire de la Nativité de Nôtre Seigneur. Ainsi le même pere du mensonge a fait écrire aux Tartares, que leur Cin-

*L. 1. Ad.
vers. 100.
cap. 26.*

gis Cham, dont ils publient tant de merveilles, étoit fils d'une autre Vierge, qui l'avoit conçu des rayons du Soleil. Car quant à la naissance de Persée, je m'étonne, que Justin Martyr en ait parlé au sujet de celle du Fils de Dieu, Danaé n'ayant jamais passé pour une Vierge plus chaste que les autres maitresses de Jupiter. Tant y a que toutes ces impostures sont ordinairement fondées sur le mérite du sujet qui les appuie. Peut être étoit-ce par ce même motif, que les Egyptiens soutenoient, que l'Esprit d'un Dieu, *πνεῦμα θεοῦ*, pouvoit engrosser une femme; ce que nous lisons dans la vie de Numa écrite par Plutarque. Que si l'on a fait ce qu'on a pû pour rendre la naissance de Platon miraculeuse, les particularités qu'on rapporte de sa fin, ne sont pas moins considérables. L'on veut, qu'il soit mort au même jour, qu'il étoit venu au monde, de même qu'Attalus, Pompée, Cassius, & depuis peu Henri Roi de Portugal : Et que ce n'ait été qu'au bout de l'an le plus considérable de tous les climactériques, qui est le quatre-vint & unième, avec un passage si doux, qu'il cessa de vivre & d'écrire tout ensemble, si nous en croions Cicéron. Seneque, & depuis Marsile Ficin, ajoûtent que les Mages, qui se trouvèrent

Apol. 2.

*Plut. l. 8.
des Symp.
Appian.
l. 4. Con-
nestagio
lib. 3.*

dans Athènes, lui sacrifièrent dès lors; comme à celui que le Ciel avoit manifestement favorisé, lui accordant une si parfaite révolution de neuf fois neuf années. Aussi dit-on que Denys d'Héraclée se fit expressément mourir de faim, pour être de ceux, qui finissoient leur course dans un si juste & si desirable terme. Zenocrate, Eratosthene, & Diogene le Cynique, sont mit de ce nombre par Censorin, qui se trompe vraisemblablement à l'égard du dernier. Enfin nous lisons dans Saint Augustin, que Labeo avoit donné le rang à Platon au dessus de tous les Héros, le plaçant avec Hercule, Romulus, & les autres demi-Dieux de ce tems-là; ce qui est conforme aux sentimens qu'avoit eus de lui Marc Varron le plus savant des Romains, pour ne rien dire d'Apulée, & d'assez d'autres Academiques, qui ont bien osé égaler aux Dieux mêmes, ce Fondateur de leur famille.

Mais laissons à part toutes ces profanations des Gentils, & voions ce qui a pû obliger les premiers Peres de l'Eglise à faire plus d'état des Platoniciens que de tous les autres Philosophes. Il est certain que Platon rendit le système de la science d'autant plus excellent, qu'il étoit composé de ce qu'avoient eu de meilleur trois des plus rares esprits de la Grece.

*De die
nat. c. 15.*

*Lib. 2. de
Civit. Dei
cap. 14.*

Car pour ce qui étoit de la Physique, & des choses qui tombent sous le sens, il voulut suivre les principes d'Héraclite, qu'il jugea les plus solides de tous. Il déséra dans la Logique, & en tout ce qui dépend du seul raisonnement, à Pythagore; comme à celui qui avoit le discours le plus juste, & le plus fidele, ce lui sembloit. Et à l'égard de la Morale & des choses Politiques, il s'arréta à ce que lui en avoit montré son grand Maître Socrate, qui avoit fait son capital de cette partie, comme nous l'avons remarqué. Ce n'est donc pas de merveille, qu'une si belle & si curieuse doctrine ait été fort estimée, & que d'ailleurs les premiers Chrétiens se soient plûs dans une façon de philosopher, où ils ne voioient quasi rien qui fût contraire à la Foi. Tant s'en faut, les principaux axiomes des Platoniciens s'accomodent si bien avec elle, que St. Augustin reconnu s'être servi fort heureusement de leurs livres, pour se faciliter l'intelligence de beaucoup de vérités Catholiques: après avoir déclaré, qu'il avoit trouvé dans quelques-uns de leurs écrits, presque tout le commencement de l'Évangile de St. Jean, qui contient les plus hauts mysteres de nôtre créance. On ne sauroit nier que Platon n'ait enseigné très

*Lib. 7. con-
fess. c. 9.
& 10.*

*In Sophi-
sta.*

teur de toutes choses. Il montre au second livre de sa République, comme ce même Dieu, qui est l'Auteur de tout ce qu'il y a de bien au monde, ne fut jamais la cause d'aucun mal. L'Immortalité de l'Ame est établie presque dans tous ses Dialogues; où l'on voit aussi la punition inévitable des méchans, avec la récompense certaine des bons. Dans son Epinomis il donne avis qu'on doit bien prendre garde, de croire qu'il y ait une plus grande vertu que celle de la Religion, & de la piété envers Dieu: Et non content d'avoir prescrit le culte Divin au huitième livre de ses Loix, il condamne à perdre la vie dans le dixième, ceux, qui seront convaincus d'irréligion & d'impieeté. De là passant comme de la première à la seconde table de ses Ordonnances, il assure que Dieu n'a rien plus à gré, que de voir les parens honorés par ceux, qu'ils ont mis au monde; ordonne des punitions contre les violateurs de ce respect: & en condamne même à la mort, s'il s'en trouve d'assez dénaturés pour lever la main sur leurs peres ou sur leurs meres. Avec quelle chaleur ne poursuit-il point toute sorte d'autres crimes? Le parjure, les meurtres, le larcin sont abominés par tous ses écrits; & il n'y a vice qui n'y trouve sa peine établie, avec une pro-

portion parfaitement Géométrique, pour user de son propre terme. Enfin, il se rencontre tant de conformité en beaucoup de choses entre la doctrine Academique & celle du Vieil Testament, qu'aucun des premiers Docteurs de l'Eglise n'a douté, que Platon n'eût pris connoissance des livres Judaïques en son voyage d'Egypte. Eusebe le montre en divers lieux de sa Préparation Evangelique; Et il fait voir particulièrement dans le douzième livre, que la République décrite par ce Philosophe, & celle de Moïse, n'ont presque été qu'une même chose. Les Juifs étoient divisés en douze Tribus: Platon a fait la même distribution de ses Citoyens. Jerusalem étoit une ville Mediterranée: Platon veut que la sienne soit distante de la Mer de quatre vints stades; & il décrit son terroir, peu différent de celui de Jerusalem. Aussi Clement d'Alexandrie approuve le mot de Numenius Pythagoricien, qui nommoit Platon le Moïse Athénien. Et Saint Ambroise a crû, qu'il avoit été disciple du Prophete Jeremie; opinion que Saint Augustin se repent d'avoir suivie dans quelques-unes de ses compositions, & dont il se retracte au huitième livre de sa Cité de Dieu, vû qu'il y avoit bien cent ans que Jeremie n'étoit plus, lorsque Platon vint au

*Lib. 1.
Strom.*

*Μωϋσῆς ἀπο-
στολικῶν.
Cap. 11.*

monde. Saint Augustin montre même en ce lieu là, que si la curiosité de ce Philosophe lui avoit pû faire apprendre quelque chose en Egypte de la science des Hébreux, ce ne pouvoit pas avoir été par la lecture de leurs livres, que le Roi Ptolomée n'avoit pas encore fait traduire; mais seulement pour en avoir oïï parler, & par le moien de quelque interprete, dont il avoit eu besoin à cet égard, aussi bien que pour comprendre l'obscur sageffe des Egyptiens. Quoiqu'il en soit, la Méta-

Apol. 2. l. 1. Strom. Prap. Ev. l. 11. c. 10. l. 1. contra Iul. physique de Platon s'est trouvée si voisine de nôtre véritable Théologie, que Justin Martyr, Clement d'Alexandrie, & Eusebe de Cesarée, ont crû qu'il avoit pénétré jusques dans le mystere de la Trinité. Le Saint Esprit, qu'il appelle l'ame du monde, est reconnu en plusieurs lieux de ses œuvres. Et la personne du Fils est expressément nommée dans la sixième Epitre, qu'il écrit à Hermias, Eraste, & Corisque. C'est pourquoi Cyrille d'Alexandrie étoit si persuadé que Platon avoit eu cette connoissance, qu'il l'accuse d'hérésie là dessus, d'avoir multiplié les natures aussi bien que les personnes, & d'avoir mis trois Dieux dans la Trinité, comme les Arriens. Si est-ce qu'il est très difficile de s'imaginer de quelle façon ce Philosophe a pû arriver jusques-là, s'il n'y

a été conduit par le moien de la révelation. Car toute l'Ecole tombe d'accord; que Dieu ne se connoit humainement, que par ses œuvres visibles, qui sont ses créatures. Or cette connoissance nous peut bien donner celle d'une essence éternelle, & d'un Créateur incréé, mais non pas de trois personnes qui composent une Trinité. Et par conséquent Platon n'a pû, sans une grace très spéciale du Ciel, connoitre ce mystere, que Saint Thomas avec tous les Peres ont nommé incomprehensible, & que nous tenons pour une vérité revelée. Il faut donc dire en interprétant Justin & les autres qui l'ont suivi, que Platon n'en a eu qu'une lumiere obscure & fort imparfaite; ou bien que s'il l'a eue plus nette & plus claire, ç'a été par le moien des Lettres Saintes, dont il reçût quelque explication en Egypte, & qui lui tinrent lieu de révelation.

Quelque avantage néanmoins qu'eût reçu son esprit de ce côté-là, il n'a pas laissé d'être repris de plusieurs grandes fautes, & ceux qu'il a eu pour contraires, comme chacun en trouve en ce monde, lui ont imputé jusqu'à des crimes qui diminueroient de beaucoup sa réputation, s'ils étoient tous véritables. Les Chrétiens se sont principalement plaints de son Idolâtrie, de la Métempsycose, de ce qu'il

*Lib. 3. de
falſa ſap.
cap. 22.*

faisoit le monde un animal, permettoit dans ses Loix aux maitres de tuer leurs serviteurs, & ordonnoit dans sa République cette scandaleuse communauté de femmes, qui a tant fait crier Lactance contre lui. Mais il n'y en a point, qui l'ait, ce me semble, plus rudement traité que Tertullien, quand il a dit dans son Traité de l'Ame, qu'il lui déplaisoit extrêmement de voir que tous les Hérétiques empruntoient de Platon des armes pour combattre la vérité, & pour defendre leur mauvaise doctrine. Les Gentils d'un autre côté lui ont reproché son avarice & sa gourmandise, qui lui firent, disent-ils, passer la mer par trois fois pour s'enrichir auprès des Denys, Tyrans de Sicile, & pour prendre part aux bons morceaux de leur table. Ils l'accusent ensuite d'avoir eu des amours illicites, le nommant Sathon pour Platon par un équivoque honteux. Nous en voions dans Athenée qui veulent que sa médisance contre Philippe, ait été cause, que toute la Grece perdit sa liberté sous ce Prince. Ils taxent sur tout Platon du vice le plus contraire de tous à la Philosophie, qui est le mensonge, pour avoir fait combattre vaillamment Socrate en trois diverses rencontres, de quoi ni les Historiens & Orateurs du tems, comme Thucydide & Isocrate, ni

*Lib. ii.
de ipn.*

les Poètes encore n'ont jamais parlé. Ils ne veulent même que le texte de ses propres Dialogues pour le convaincre d'imposture, dans l'un desquels il reconnoit, que Socrate n'avoit jamais fait voyage de considération, ni été plus loin d'Athènes que l'Isthme du Peloponèse. D'où il s'ensuit, qu'il ne peut pas avoir porté les armes où son disciple dit, ni exécuté les prouesses qu'il lui fait faire dans l'Isle de Delos. Le tems aussi rend, à leur dire, ces Dialogues ridicules, parce que Parmenides ni Phedrus n'étoient pas de l'âge de Socrate, pour se pouvoir entretenir avec lui; & par conséquent le dernier des deux, mort long tems avant Socrate, ne pouvoit pas lui donner de l'amour. Aussi lit-on dans Diogene Laërce, que Socrate aiant ouï reciter le *Lysis* de Platon, s'écria, que ce jeune homme son écolier lui avoit attribué bien des choses, où il n'avoit jamais pensé. Et Gorgias avec Phædon se plaignent encore dans Athènes, de ce que le même Platon leur fait tenir mille propos, dont ils ne peuvent demeurer d'accord.

Pour répondre premierement aux Gentils, il faut remarquer, tant à l'égard de Platon, que de tous ces autres grands Fondateurs de Sectes, dont nous parlerons tantôt; que la ja-

*Idem l. 5.**In Critone.**In Apolog.**Lib. II.*

lousie & l'envie, qui regnent encore honteusement aujourd'hui dans toute sorte de professions, ont donné lieu à une infinité de médisances, dont ils se sont déchirés les uns les autres. C'est pourquoi la seule réputation de Platon, & le témoignage de probité, que lui ont rendu tous les Siècles passés depuis lui jusqu'à nous, sont suffisans pour refuter toutes les calomnies d'Athenée; & de quelques autres, qui ont eu intention de le diffamer. Que s'il falloit user de repartie, je ne voudrois rien opposer à ce qu'on l'a voulu taxer d'avarice, & d'intemperance de bouche auprès des Tyrans de Sicile, que la liberté de ses paroles, qu'ils ne pûrent jamais souffrir. L'un d'eux lui dit un jour picqué jusqu'au vif, que tous ses discours, étoient de vieillards qui radotent; & les vôtres, lui-repliqua-t-il sont de Souverains, qui tyrannisent; ce qui a beaucoup plus de grace en Grec que nous ne lui en donnons en François, parce que l'allusion des mots ne s'y trouve pas. Peut-on s'imaginer, qu'un homme venu exprès pour profiter des bonnes grâces d'un Roi, lui voulût parler de la sorte? Et ne fait-on pas d'ailleurs, que Platon refusa de danser devant lui, comme fit Aristippe, qu'il eût vraisemblablement imité, si l'avarice ou la gourmandise eussent

1201. 601
 202. 611
 611.

eu tant de pouvoir, qu'on dit sur ses affections? Les autres accusations de ses adversaires n'ont peut être rien de plus solide. Et pour ce qui concerne la vérité de ses Dialogues, où l'on veut qu'elle soit fort intéressée, à cause qu'il fait parler des personnes mortes ou absentes, qui n'ont jamais tenu les discours qu'on leur attribué; ceux qui lui imputent cela comme une grande faute, montrent bien, qu'ils ignorent la nature du Dialogue, & les privilèges dont il a toujours joui. Qu'ils sachent, que ce fils de la Philosophie, comme le nomme Lucien, dont l'Academie & le Lycée ont fait tant d'estime, a le droit de rendre la parole non seulement à ceux qui ne sont plus, ou qui peuvent être éloignés, mais de faire discourir les Dieux mêmes & quand il lui plait les moindres animaux. Quelques-uns voulurent reprendre Cicéron, comme on fait ici Platon, dont cet Orateur se moque dans le quatrième livre de ses Questions Académiques. Et les dédiant à Marc Varron, il l'avertit de ne trouver pas étrange, qu'on lui eût fait tenir des propos où il n'avoit jamais songé, puisqu'il n'ignoroit pas la coutume des Dialogues. Et qui ne fait point que Xenophon a représenté dans son Convive Callias amoureux d'Autolyceus, lorsque celui-ci n'é-

In his. accusato.

Sed nostri morem Dialogorum.

Athenée
l. 5.
Deipn.

toit pas encore né? De même qu'il fait dire à Pausanias en faveur d'une vilaine passion, qu'une compagnie d'Amans seroit invincible, à quoi l'on soutient, que Pausanias n'eût pas seulement voulu penser. C'est donc l'usage commun du Dialogue de le pratiquer ainsi, & une grande impertinence d'accuser Platon d'avoir failli dans un genre d'écrire, où il a si bien réussi, qu'il en a été nommé le Pere, quoique Zenon Eleate en fût véritablement l'inventeur, ou un certain Alexamenus, selon l'opinion d'Aristote.

Diog.
Laert. in
Plat.

Les objections de nos Docteurs sont sans difficulté bien plus considérables: & quoique les fauteurs de Platon tâchent d'interpréter benignement ses Idées, sa Métempsychose, son Animation du monde, & beaucoup d'autres tels points de sa doctrine, qui souffrent quelque favorable explication; si est ce qu'on ne peut pas l'excuser en tout. A la vérité, Saint Justin semble le décharger du crime d'idolâtrie, rejetant sa façon de parler des Dieux de son tems, sur la crainte de la ciguë qu'il avoit vû donner à son Précepteur. Et le Cardinal Bessarion ajoute à cela que quand

In Calum.
Plat. l. 2.
cap. 4.

Aristote & Platon ont parlé des Dieux en pluriel, ce n'est pas qu'ils crûssent les fables de leur tems, ni qu'ils reconnussent plus d'un

vrai

vrai Dieu tout puissant & éternel; mais qu'ils vouloient désigner par là beaucoup d'autres substances immortelles, que leur Philosophie admettoit comme dépendantes du premier principe. Je sai bien encore, que le même Cardinal s'efforce de montrer, comme les invectives de Lactance contre la communauté des femmes, que Platon établit dans sa République; ont été injustes & trop sophistiques, vû que les Massagetes, les Brachmanes, les Troglodites, & assez d'autres peuples qu'il nomme, l'ont reçûe; & que les Lacédemoniens sous Lycurgue, les Romains sous Numa, & les Anglois du tems de César, n'en étoient pas fort éloignés. On peut même dire à la décharge de ce Philosophe, qu'il n'a jamais eu intention de représenter un état propre à la société des hommes, tels que nous sommes; mais seulement de tracer une idée de ce qui se pouvoit plutôt souhaiter qu'espérer sur ce sujet. Cicéron a été de cet avis dans son premier livre de l'Orateur. Et bien que Marsile Ficin se soit persuadé, suivant l'imagination de quelques Academiciens, que les Athènes d'Égypte & de Grece étoient avant le Déluge semblables à la République de Platon; si est-ce qu'on voit qu'il s'excuse lui-même de l'avoir renduë si métaphysique, qu'elle

*Ib. lib. 4.**cap. 2.**Ad. 5. de**Rep. Plat.*

Lib. 5. 10. de Rep. & ne recevoit point d'exemple ici bas, & ne devoit être vûë que dans le Ciel. Ce sont des jeux innocens de ceux de sa profession, qui se plaisent quelquefois à s'imaginer la perfection des choses hors de la réalité, comme quand les Poëtes conçoivent un Siècle d'or, ou les Peintres quelque beauté si accomplie, qu'il ne s'en trouve point de telle dans le monde, ce qui ne préjudice nullement au mérite des uns ni des autres. Mais nonobstant, qu'on puisse diminuer de la sorte beaucoup de reproches, qui ont été faits à Platon avec peut-être trop d'aigreur, si faut-il reconnoître qu'il étoit homme, né dans les ténèbres du Paganisme, & qui a écrit plusieurs choses sujettes à correction, en ce qu'elles blessent nôtre Religion. Sa plus forte excuse doit être tirée de son humanité, & de ce qu'on n'a point vû de Philosophes, qui n'aient eu leurs erreurs aussi-bien que lui les siennes; ce qui ne fait pas pourtant qu'on doive absolument rejeter tout ce qui vient d'eux, ni que leur science soit à mépriser en toutes ses autres parties. Car comme a très bien observé *St. Grégoire de Nyffe*, il n'y a pas une de toutes les Philosophies seculieres, où il ne se trouve quelque chose de charnel, & qui est comme un prépuce qu'on est obligé de cou-

*St. myst.
enarr. vii.
Moy.*

per, afin que le corps de chacune demeure purifié, par le moyen de cette circoncision spirituelle, dont je me souviens qu'Origene parle aussi dans le second chapitre de son second livre sur l'Épître aux Romains. Nous tâcherons de le faire non seulement à l'égard de la Philosophie Academique, mais encore de toutes les autres, que nous aurons à examiner ci-après. En effet, le Christianisme les reçoit toutes indifféremment, pourvu, dit Saint Augustin, qu'elles reforment leurs maximes, qui sont préjudiciables à la Foi. Par exemple, Platon enseigne avec l'immortalité des Ames, leur passage de corps en corps, qu'elles doivent informer successivement. Coupés cette dernière partie, & retranchés la Métempsychose, vous trouverez le reste de sa doctrine excellent. Il montre dans ses loix, comme les inferieurs doivent être soumis à leurs superieurs, & que la raison veut, que ceux, qui ont le plus de vertu commandent aux autres; surquoi il attribue insensiblement aux Maitres un pouvoir qui s'étend jusques sur la vie de leurs serviteurs. Faites la circoncision du dernier article, le surplus ne sauroit être trop estimé. Il tâche d'ôter de sa République ce violent desir de posséder en propriété, qui cause presque tous les maux de la

*Lib. 19. de
Civ. Dei
c. 19.*

vie; & de rendre le bien, selon sa nature, le plus diffus & le plus commun qu'il peut être. C'est un dessein très pieux & qui n'a rien que de Chrétien & d'Apostolique. Mais sur ce fondement il dissout le plus saint & le plus étroit lien de la société civile, qui est celui des mariages, voulant que toutes les femmes soient communes, afin que personne n'ait rien de particulier. Voilà où il faut encore employer la circoncision, pour bien user du demeurant, selon la règle de Saint Gregoire. Si l'on s'étoit contenté de corriger Platon de la sorte, personne ne s'en devoit plaindre, & l'on pourroit, il me semble, rendre avec cela tout l'honneur qui est dû d'ailleurs à la mémoire d'un si grand personnage.

Ce qui a quelquefois obligé les premiers Peres de l'Eglise à le censurer bien rudement, ç'a été la trop grande estime que les Payens faisoient de lui, qui étoit souvent scandaleuse, & qui faisoit dans ce tems-là où le Christianisme s'établissoit, un grand tort à la Religion, comme nous avons déjà remarqué en parlant de Socrate. Nous voyons dans Origene que Celsus avoit eu assez d'impiété pour soutenir que Jesus Christ tenoit de Platon les plus belles Sentences qu'il eût dites,

*Lib. 6.
contra
Celsum,
& D.
August.
Ep. 33.*

& particulièrement celle qui porte qu'un chameau, ou plutôt un cable, passeroit plus aisément par le trou d'une aiguille, qu'un homme riche n'entreroit au Roiaume des Cieux, parce que ce Philosophe a écrit, qu'il étoit comme impossible d'être fort bon & fort riche tout ensemble. Ceux qui ont eu de ces passions indiscrettes pour lui, & pour ses ouvrages, trouvoient, que la naissance du Monde, étoit bien mieux couchée dans le Timée, que dans la Genese. Ce beau país que Socrate décrit à Simmias dans le Phædon, avoit beaucoup plus de grace que le Paradis terrestre. Et la Fable de l'Androgyne étoit sans comparaison mieux inventée que tout ce que Moïse a dit de l'extraction d'Eve de l'un des côtés d'Adam. C'est ainsi que de ce tems-là les Gentils qui voioient ruiner leurs Autels, tâchoient de leur part à profaner la Sainte Ecriture. Et au lieu de reconnoitre qu'Homere & Platon ont déguisé dans leurs contes fabuleux ce qu'ils avoient appris en Egypte des livres de Moïse, plus ancien de tant de siècles qu'aucun Auteur profane; ils étoient si impertinens que de soutenir tout le contraire, & de vouloir, que Moïse eût été le copiste des inventions d'Hésiode & d'Homere. Ainsi le même Cel-

Lib. 4.

sus compare dans un autre endroit d'Origene, l'embrasement de Sodome & de Gomorre, à celui que les Poètes veulent qu'ait causé la témérité de Phaëton dans le monde.

Lib. 6. Et il apparie encore ailleurs la chute de Lucifer à celle de Vulcain, ou à cette autre des Géans foudroiés par Jupiter, & non pas à la précipitation d'Até, qui se voit dans Homere,

L. admon. Gent. comme a fait Justin Martyr. Certes, l'ignorance Payenne a été grande, & la malice du Diable extrême, qui eût voulu rendre l'Histoire Sainte moins considérable, s'il eût pû, en supposant des Fables agréables au lieu de ses divines Vérités. Car assez de personnes ont remarqué le rapport qu'il y a entre Samson & Hercule, Elie & Phaëton, Joseph & Hippolyte, Nabuchodonosor & Lycaon, Tantale & le mauvais Riche, la Manne des Israélites & l'Ambrosie des Dieux.

Lib. 1. de Civ. Dei, cap. 14. Saint Augustin met en parallele sur cela Jonas & Arion. La lutte de Jupiter contre Hercule est copiée sur le combat du Patriarche Jacob contre le Tout-puissant, ou plutôt contre un de ses

In cap. 2. Jona. Anges. Saint Cyrille Archevêque d'Alexandrie, & depuis lui Théophylacte, égalent le même Jonas à cet Hercule, que Lycophron

In cass. nomme Τρίσπερον, *Trinoctium*, à cause qu'il fut trois jours & trois nuits dans le ventre

d'une Balene, d'où il sortit avec la pélade. Saint Théodoret ne doute point que Platon n'eût oui parler du fleuve de feu, que Daniel représente au septième chapitre de ses propheties, le Pyriphlegeton du Tartare en étant presque une copie dans le Dialogue de l'Immortalité de l'Ame. Et je me souviens, que Raphaël de Volterre trouve dans la boîte de Pandore le péché originel que nous tenons d'Eve. Il y en a qui appariant le sacrifice d'Isaac, ou celui de Jephthé, à celui d'Iphigénie, pour qui la Fable substitué une Biche. Comme cet autre conte de Baucis & Philemon, si bien narré dans le huitième livre de la Metamorphose d'Ovide, semble avoir quelque conformité avec la sortie de Loth de sa ville, suivie de l'embrasement de Sodome & de Gomorrhe. Pietro della Valle prenant, après Baronius & assez d'autres, ce qui se dit de Saint George & du Dragon qu'il tua, pour une allegorie, écrit dans ses Voiajes, que la fable de Persée & de l'Orque marine en est vrai-semblablement le fondement, ces aventures étant contées, comme venues toutes deux proche de Joppe en Palestine. Voici comme un Poëte Anglois a fait la reduction de ce que l'histoire d'Eve a de commun avec la fable de Proserpine.

K iiiij

*Lib. 12. de
Judicio.
Lib. 30. c.
de iis qui
nupti.*

*Audol-
nus.*

*Evam delusit Serpens, Proserpina Ditis
Capta dolo, vana spe specieque boni.
Exiit Eva parens Paradiso cur? quia ma-
lum*

*Edit; at in malo nesciit esse malum.
Inferno exisset, malum Proserpina si non
Edisset, taciti nescia virgo mali.
Eva fuit mortis, Proserpina præda Plutonis;
Illa fuit Jovæ filia, & ista Jovis.
Vtraque gustavit vetitum, pœnasque pe-
pendit:*

Hæc flores, fructus dum legit illa, perit.

Or nous n'avons rapporté tout ceci, que pour faire voir les raisons, qu'ont eu quelques Peres, de condanner avec chaleur le Philosophe dont je parle, & ses livres, puisque les Ethniques d'alors, contre qui ils étoient tous les jours aux prises, osoient bien les mettre au dessus de ceux, que le Saint Esprit a dictés. A présent que cette considération cesse, vû qu'il n'y a rien à craindre de tel, que le Paganisme n'est plus, & qu'encore que le monde ne soit pas purgé d'Impies ni d'Athées, si est-ce qu'il ne se trouve personne qui préfere aujourd'hui Saturne à Dieu le Pere, ni Socrate, Platon, ou quelqu'autre semblable à Jesus Christ; nous pouvons bien dans un tems si différent parler

d'eux avec moins d'animosité, & rendre à leur vertu, aussi bien qu'à leur science, l'honneur qu'elles méritent. Ni l'une, ni l'autre ne sauroient plus rien faire perdre à la Religion. Et nous ne porterons nul préjudice à la piété, usant de moins de severité en leur endroit, puisque nous ne ferons en cela que seconder les sentimens de beaucoup des plus saints Docteurs de l'Eglise.

En effet, outre que tous les Peres qui ont été d'avis dans la premiere Partie de ce livre, que les Payens vertueux se pouvoient sauver avec la Foi implicite, n'ont jamais parlé de Platon qu'en très bonne part, nous pouvons voir comme S. Irenée s'est souvent servi des raisons & de l'autorité de ce Philosophe, pour convaincre d'irreligion les Héretiques de son tems. Le Cardinal Bessarion montre, combien saint Denys & tous les Théologiens Grecs l'ont estimé, lorsqu'ils ont employé ses plus belles distinctions aux mysteres de nôtre Foi. Et S. Augustin s'est déclaré en une infinité d'endroits si passionné pour lui, que Tostat, qui n'a cédé à pas un Scholastique du dernier siècle en la connoissance des Peres, croit que ce grand Prélat d'Afrique n'a point douté du salut de Platon. Ce n'est pas que Tostat ignorât, de quelle façon S. Au-

*Lib. 3.
advers.
her. c. 3.
Lib. 2. in
calum c. 3.*

*4. Reg. c.
5. qu. 21.*

Lib. 1. c. 1. gustin s'étoit repenti dans ses Retractions de l'avoir trop loiié: Mais il ne s'ensuit pas, qu'il en eût mauvaise opinion pour cela, comme quelques-uns se le sont persuadé, puisque les loiianges peuvent être excessives à l'égard même des bien-heureux, si elles ne sont proportionnées au degré de leur béatitude. Que si je voiois quelque Auteur considérable, qui nous eût assurés de la parfaite repentance de Platon, & de cette priere que quelques uns lui font faire à Dieu avant que de mourir, pour obtenir la remission de ses péchés, rien ne m'empêcheroit de conclure en faveur de son absolution. Je pense que le plus sûr est de ne rien assurer en cela, sinon que le rare mérite d'un si grand personnage nous oblige dans le doute, à ne rien prononcer témérairement contre lui. Car comme S. Bernard a eu raison de reprendre Abailard, de ce qu'en voulant trop faire paroître Platon Chrétien, il se monroit lui même presque Payen; ceux-là ne sont possible pas moins blâmables de l'autre côté, qui se mêlent de déterminer là dessus ce que l'Eglise n'a pas voulu jusqu'ici décider. L'Orateur Romain parlant de nos actions, donne une regle de Morale, qui se peut encore, à mon avis, très bien appliquer à la matiere

Ep. 190.

Dum
multum
sudar,
quomodo
Platonem
faciat
Christia-
num, se
probat
Ethni-
cum.

que nous traitons. Il dit, qu'on ne doit jamais rien faire de tout ce qu'on ignore qui soit bien ou mal fait. Mon opinion est qu'on ne devroit jamais non plus parler affirmativement dans la Religion de ce qui est douteux; & cela étant ainsi, on ne peut être sans faute, si l'on prétend de juger Platon définitivement. Il étoit homme, & je ne fais point de difficulté, que comme tel, il n'ait erré dans sa doctrine, & dans ses mœurs. Mais il a beaucoup mérité du genre humain par ses écrits, sa vie a été très exemplaire dans le Paganisme, sa repentance a pû attirer sur lui la grace du Ciel, & nous devons souhaiter que Dieu lui ait fait miséricorde.





D'ARISTOTE,

ET DE LA

SECTE PERIPATETIQUE.

COMME Platon a eu ses admirateurs qui lui ont donné le surnom de Divin, Aristote a reçu des siens les glorieux titres de Génie de la Nature, & de fidele interprete de tous ses ouvrages. L'un ne sauroit en cela prétendre aucun avantage sur l'autre, & si l'on peut dire, que les Academiciens, non plus que les Péripatéticiens, n'ont rien fait en parlant ainsi de leurs Chefs, que toutes les autres familles Philosophiques n'aient pratiqué, lorsqu'elles ont employé le nom de leurs Fondateurs. Mais il semble qu'Aristote se pourroit glorifier d'avoir encore aujourd'hui ses Sectateurs, & de regner presque aussi puissamment dans toutes les Ecoles, qu'il fit jamais dans le Lycée; ce que pas un des autres ne sauroit prétendre. Car encore que la plupart des Peres, qui avoient plus d'inclination pour Platon que pour lui, aient fait de grandes invectives contre sa doctrine, jus-

ques-là que S. Ambroise dans ses Offices, & Origene refutant Celsus, soutiennent, qu'elle est beaucoup plus à craindre que celle d'Epicure: Si est-ce que depuis qu'Albert le Grand, & S. Thomas principalement, se furent donnés la peine d'expliquer, autant qu'il leur fut possible, tous les Mysteres de nôtre Religion, avec les termes de la Philosophie Péripatétiquë, nous voions qu'elle s'est tellement établie par tout, qu'on n'en lit plus d'autre par toutes les Universités Chrétiennes. Celles mêmes, qui sont contraintes de recevoir les impostures de Mahomet, n'enseignent les sciences, que conformément aux principes du Lycée, auxquels ils s'attachent si fort, qu'Averroës, Alfarabius, Albumassar, & assez d'autres Philosophes Arabes, se sont souvent éloignés des sentimens de leur Prophete, pour ne pas contredire ceux d'Aristote, que les Turcs ont en leur Idiome Turquesque, & en Arabe, comme Belon le rapporte. Et j'apprens des Relations récentes, que les Tartares ont aussi les livres de ce Philosophe, traduits en leur langue, dont ils font très grand état, sur tout à Samarcand, où Tamerlan établit, à ce que disent nos Histoires, une fort célèbre Academie. Ce qui me fait rapporter au siècle de

*Lib. 3.
cap. 14.
V. Bergeron, trait.
des Tars.*

S. Thomas seulement cette réception générale du Péripatétisme parmi les Chrétiens, & non pas à celui de Charlemagne, du vivant duquel on veut qu'il fût déjà en vogue dans l'Université de Paris, la première de toutes, & celle qui a succédé aux Athènes des anciens; c'est qu'il paroît, que long-tems depuis cet Empereur, on n'y connoissoit le nom d'Aristote que pour le détester. Car Rigordus témoigne que sous Philippe Auguste, un Concile tenu contre l'hérésie d'Almaricus, touchant le Regne du Saint Esprit, en suite de celui des deux autres personnes de la Trinité, fit brûler la Métaphysique d'Aristote dans Paris, où elle avoit été depuis peu apportée de Constantinople, comme celle, qui étoit capable de fomenter toutes sortes d'hérésies. Et Alexandre Neccam, Docteur Anglois, de l'Ordre de S. Augustin, a laissé par écrit, qu'on croioit alors, qu'il n'y avoit que l'Anti-Christ qui dût bien entendre les livres d'Aristote, dont il se serviroit pour convaincre tous ceux, qui entreroient en dispute contre lui. Par où l'on peut voir, que fort peu avant Albert le Grand, la Philosophie Péripatétique n'étoit pas de grande considération, & qu'il n'y a eu que le Docteur Ange-lique, son Disciple, qui lui ait donné cette

*De gestis
Ph. Aug.*

*Lib. de
nat. ve-
rum.*

grande autorité qu'elle possède dans l'Ecole. En effet, la Secte d'Aristote l'a tellement emporté sur toutes les autres, qu'on a dit qu'il avoit pratiqué ce que font les Ottomans à l'égard de leurs freres, s'étant enfin rendu seul maître absolu de l'Empire Philosophique.

Or le sujet que nous avons fait voir qu'ont eu quelques Peres de maltraiter Platon, a été encore plus puissant à les émouvoir contre Aristote. Car si Tertullien parloit bien, quand il assuroit des Philosophes en général, qu'ils étoient les Patriarches des Héretiques, il semble qu'on puisse particulièrement imputer ce crime à celui, qui se vante dans son Traité contre les Sophistes, d'avoir le premier réduit la Dialectique en art, n'ayant selon l'observation de Ramus, recommandé aucun de ses ouvrages avec tant de vanité que celui-là. Et certes, si nous en croions Ammonius, Aristote a été l'inventeur de la vraie démonstration, s'étant le premier avisé de séparer de toute matiere les préceptes de la Logique, d'où vient, qu'il ne s'est servi que de lettres toutes nuës, pour bien faire voir, quelle étoit la vertu de la forme Sylogistique. C'est ce qui a fait nommer à Cicéron l'Induction, Socratique, & le Syllogisme,

Lib. de anima.

In vita Arist.

Lib. 1. de Invent.
Baron. rom. 3. D. Iren. l. 1. adv. her. c. 24.
 Péripatétique. Ainsi l'on peut présumer, qu'Aristote a fourni les armes à tous ceux, qui ont voulu brouiller la Religion, & qu'on a toujours reconnus fort adroits dans l'usage des regles de sa Dialectique. Quoiqu'il en soit, on fait, qu'il y a eu des Héretiques, qui ont fait leur Dieu de ce Philosophie, & que les Carpocratiens, avec les Théodosiens, & Gnostiques, ont adoré les Images. Ce n'est donc pas sans cause, que les Peres tâchoient de le déprimer, dans un tems où ils n'avoient point de plus grands adverfaires que ceux de sa secte, qui subsistoit encore, & qui étoit de très grande autorité parmi les Gentils d'alors. Mais outre tout cela ces bons Peres trouvoient dans le corps de sa science, tant de maximes contraires à la pieté, qu'ils eussent fait conscience de ne lui pas contredire. Ils voioient qu'après avoir reconnu dans ses livres de Physique, l'unité d'un Dieu, par la raison du mouvement, qui suppose nécessairement un premier moteur; & dans sa Metaphysique encore une premiere cause, & un seul principe indépendant, qui est le même Dieu; il le faisoit néanmoins un agent nécessaire, & sans prévoiance des choses d'ici-bas. Que son éternité du monde, qu'Alexandre d'Aphrodisee a cru le plus in-
 variable

variable article de toute sa doctrine, étoit incompatible avec la Genèse. Que la mortalité de l'Âme se recueilloit de ses principes, par des conséquences, qui sembloient inévitables. Que l'Enfer lui étoit une fable, & la Religion un art de regner. Bref, que les Prophetes passoient dans ses livres pour des atrabilaires, & toute sorte d'Anges ou de Démons, hors ses Intelligences, pour de pures illusions. Toutes ces choses, dont la moindre est une abomination dans le Christianisme, les fit résoudre à diffamer le plus qu'ils pourroient, celui qui les enseignoit. Et certes, on ne sauroit user avec trop de rigueur de la circoncision de Saint Gregoire sur tout cela, si tant est qu'on le lui puisse justement imputer. Car par exemple, pour ce qui touche la Providence de Dieu, encore qu'il semble la nier, à l'égard de ce qui est sublunaire dans la Metaphysique, si est-ce qu'il montre ailleurs dans la Morale, que les hommes sages sont très aimés de Dieu, qui recompense leurs bonnes actions, & qui prend soin des choses humaines. Ainsi, comme la mortalité de l'Âme résulte de ses principaux axiomes, selon que nous pensons l'avoir fait voir dans nôtre traité de l'Immortalité, il n'a pas laissé de la déclarer immor-

*Lib. 12.**Met. c. 9.**Eth. Nic.**lib. 10.**c. 9.*

*Lib. 2.
compar.
Arist. &
Plat.*

telle en beaucoup de lieux, & nommement où il en parle expressément, comme dans ses livres de l'Ame. C'est pourquoi nos Docteurs n'ont point fait de difficulté pour cela, de suivre, généralement parlant, la doctrine. Et George Trapezunce, ou de Trebisonde, emploie un livre entier à rendre évidente la conformité, qui se trouve entre la Philosophie, & la Sainte Ecriture. Comme Porphyre en avoit fait sept, que nous n'avons plus, pour montrer, que Platon, qui étoit fort pieux, & Aristote, ne différoient qu'en ce qu'ils s'étoient servis de divers termes dans de mêmes pensées; à quoi Proclus, Boëce, Ficinus, le Cardinal Bessarion, Foxius, Picus, Carpentarius, & beaucoup des Interpretes Grecs d'Aristote, ont aussi travaillé. Je pense, qu'on se doit souvenir là dessus du surnom de Sphinx, que ces mêmes Interpretes lui donnent presque tous, à cause de cette obscurité affectée parmi une si grande contrariété de sentimens, qu'il a répandue exprès en plusieurs lieux de ses œuvres, comme la Seche fait son ancre, afin que les opinions qui lui étoient propres, ne fussent pas si facilement reconnues. Le témoignage de Themistius est encore ici fort important, quand il assure qu'Aristote enseignoit toute

autre chose chez lui, que ce qui se voit dans les livres qu'il a donnés au public; ajoûtant, que c'est une espèce de folie, de penser tirer de leur lecture ses véritables pensées, qu'il a toujours tenuës les plus secrettes qu'il a pû. Mais les Peres, qui avoient leurs motifs, tels que nous avons remarqué, au lieu de faire choix des textes les plus favorables, & d'interpréter les autres par ceux-là, comme nous faisons ordinairement, prenoient les plus scandaleux pour le convaincre d'impieté, & pour rendre odieux par ce moien tout son Péripatétisme.

Il n'a pas été épargné non plus par beaucoup de Païens, & principalement par ceux des autres familles Philosophiques, qui avoient toutes leurs animosités particulieres les unes contre les autres. Les Stoïciens surtout, & les Epicuriens lui en ont voulu, parce qu'il se trouvoit comme dans un milieu entre ces deux sectes parfaitement contraires, où il recevoit les coups de toutes deux, qui s'accordoient en ce seul point de lui faire la guerre. Les premiers, comme chacun fait, mettoient le souverain bien en la vertu toute nue, de sorte que leur Sage étoit le plus heureux du monde au milieu de la pauvreté, des maladies, & de toutes les plus grandes dis-

graces de la vie. Les autres affuroient que la parfaite felicité ne se rencontroit que dans la volupté. Et Aristote se moquant de la vanité des uns, autant qu'il condannoit la dissolution des autres, fit élection d'une voie moyenne, faisant dépendre la béatitude humaine, de l'union des biens de l'esprit, du corps, & de la Fortune. En vérité, on ne sauroit nier, qu'il n'ait philosophé en cela beaucoup plus raisonnablement que les autres, puisque Saint Paul même a confessé exaggerant les calamités des premiers Chrétiens, que sans la recompense de l'autre vie, ils eussent été les plus miserables de tous les hommes; ce qui montre assez, que le souverain bien de celle-ci ne se trouve pas humainement parlant, comme faisoit Aristote, parmi les adversités. Quoiqu'il en soit, il se rendit par là ces deux sectes mortellement ennemies, parce que, comme dit fort bien Cicéron, toute l'autorité de la Philosophie consiste à bien regler ce point de la felicité, qui est la fin & le but de toutes nos actions; de sorte que quiconque est en différent à cet égard, ne sauroit éviter une perpetuelle contestation sur tout le reste. Voici donc les reproches que lui firent ceux, qui se laissèrent le plus emporter aux ardeurs de la dispute, & aux injustes mouvemens de la

Lib. 5. de
fin.

Qui de
summo
bono dis-
sentit, de
tota Phi-
losophiæ
ratione
dissentit.
Summo
bono
constitu-
to in Phi-
losophia,
constitu-

haine, qui l'accompagne presque toujours. En premier lieu, ils lui ont objecté son impiété, qui lui fit faire des sacrifices à une Concubine d'Hermias, après l'avoir épousée, semblables à ceux dont les Atheniens usoient en l'honneur de Ceres Eleusine. Cette action, disent-ils, avec l'Hymne composé à la louange du même Hermias, le rendirent criminel dans Athenes, & le contraignirent de s'enfuir à Chalcis, où il s'empoisonna avec de l'aconit, s'il ne s'est pas précipité dans l'Euripe, qui sépare l'Isle Eubée du continent de la Grece. Ils l'accusent secondement d'avoir donné le conseil à Antipater de se delivrer d'Alexandre par poison, dequoi Plutarque ne s'est pas tû dans la vie de ce Roi. Et Xiphilin rapporte, que l'Empereur Caracalla voulut faire brûler tous les livres d'Aristote, maltraitant ceux de sa Secte qui vivoient dans Alexandria, à cause de cette prétendue conspiration de leur maitre contre un si grand Prince, qui lui faisoit l'honneur de se dire son disciple. Enfin, nous voions dans Hesychius, qu'Epicure mal-menoit Aristote, de ce qu'ayant mangé tout son patrimoine, il avoit été contraint de s'enroller à la guerre où il avoit été fort mauvais soldat, & puis de vendre des medicamens. Timée le traite de même dans Poly-

ta sunt
omnia.

Diog.
Laerc. iii
vita Ari-
stot.

Ex Dio-
ne, l. 77.

In Epic.

*Fac. Po-
lyb.*

bé, le nommant parasite & gourmand. Et le huitième livre d'Athénée est plein de semblables invectives, auxquelles il n'est pas malaisé de répondre, non plus qu'aux précédentes.

Premièrement pour ce qui est de son impiété, que ses ennemis veulent avoir été cause de la retraite, qu'il fit en Chalcis, il s'en faut tant qu'on le puisse dire criminel de ce côté-là, que vraisemblablement il ne reçût toute la persécution que les Athéniens lui firent alors, que pour avoir parlé trop librement de l'existence d'un seul Dieu, & avec mépris de tous ceux qu'ils adoroient. Ce fut pourquoi se voyant dans la même accusation, qui avoit fait perir Socrate, & bannir un peu auparavant Anaxagore, il dit, en mettant ordre à sa sûreté, qu'il ne vouloit pas donner une nouvelle occasion aux Athéniens d'offenser encore en sa personne la Philosophie. Origene a si bien interpreté cette action, qu'expliquant le précepte, que donne nôtre Seigneur à ses Apôtres, de fuir d'une ville où ils seroient persécutés dans une autre, & refusant Celsus qui s'en étoit voulu moquer avec ses profanations ordinaires, il lui dit, que l'éloignement d'Aristote, dont nous parlons, a été conforme à la Morale de l'Évangile, &

*Ælian. l.
3. c. 36.*

*Mat. 10.
art. 23.*

*L. 2. con-
tra Cels.*

qu'il fit la même chose, étant poursuivi calomnieusement, que Jesus Christ conseille à ses Disciples. On peut bien voir en cela l'honneur quereçoit ce Philosophe, lorsqu'un Pere de la considération d'Origene, parle de lui si avantageusement. Grotius disputant contre Sepulveda du salut d'Aristote, ne doute point, qu'il n'ait voulu éviter par ce bannissement volontaire, la nécessité où on vouloit le reduire, de rendre à des Idoles un culte qu'il croioit n'être dû qu'à Dieu seul. Ce ne fût donc nullement pour avoir déferé des honneurs Divins à Hermias ou à sa Concubine, qu'il s'absenta, s'il ne les voulut pas même accorder aux Dieux que toute la Grece adoroit de son tems. Et je pense, qu'il n'y a pas plus de vérité en cela, qu'en ce que ces adversaires ajoûtent, les uns qu'il prit de l'aconit, dont il se fit mourir; les autres, qu'il se jetta dans ce fameux Euripe de sept reflux par jour, voulant être compris par celui qu'il ne pouvoit comprendre; & quelques-uns encore, qu'il se tua pressé de sa conscience, & des poursuites qu'on faisoit contre lui, sur la mort d'un de ses amis, dont on le chargeoit. Car outre le peu d'apparence d'attribuer cette foiblesse, & ce desespoir, à l'un des plus grands esprits, qui ait paru dans le

*De variis
cul. Luth.
cap. 13.*

*Iustin or.
paran.
cxl. Rhod.
lect. ant.
lib. 29. c. 8.*

*Pamphilius
in not. ad
Apol.
Tertul.*

*De die
nat. c. 14.*

monde : la diversité de tant d'accusations contraires, en montre assez la fausseté ; & l'on peut voir dans Diogene, & dans Denys d'Halicarnasse, comme la véritable cause de sa mort fut une maladie, qu'il eût âgé de soixante & trois ans ; après avoir supporté une débilité d'estomac, avec tant de force d'esprit qu'on s'étonna, dit Censorin, de le voir arriver jusqu'à ce terme.

Il suffit de répondre à ce qu'on lui impute de la fin violente d'Alexandre, que Plutarque n'en a parlé, que comme d'un faux bruit : que l'humeur tyrannique de Caracalla lui a bien fait commettre d'autres extravagances ; & qu'Ammonius détruit pleinement cette calomnie, quand il assure, qu'Aristote accompagna ce Monarque dans toute son expedition Asiatique, n'étant retourné en Grece qu'après son décès. Car il ne pouvoit pas, cela présupposé, conspirer avec Antipater qui avoit été laissé au gouvernement de la Macedoine. Outre que le corps d'Alexandre étant demeuré plusieurs jours nud, & sans être enseveli, à cause de la dissension, qui se mit entre ses Capitaines, c'est sans doute, comme a fort bien observé Plutarque, que s'il eût été empoisonné, les marques du venin fussent bien-tôt parûës sur lui, vû la chaleur du

païs où il étoit; & néanmoins on n'en eût pas sur l'heure le moindre soupçon, qu'Olympias ne prit que bien six ans depuis, sur quelques faux bruits qui coururent.

A l'égard des injures qu'Epicure, Timée, & quelques autres ont vomis contre sa réputation, celles du premier ne peuvent être d'aucune considération, à quiconque prendra garde, qu'il n'y a quasi pas un des Philosophes anciens, à qui il n'ait fait de semblables outrages; ce qui se voit au même lieu, où Hesychius rapporte ceux, qui vont contre l'honneur d'Aristote. Suidas l'a bien vengé de Timée, lorsqu'il le nomme un imposteur, un insolent, & un homme, qui ne mérite pas d'être mis au rang des raisonnables, après avoir parlé si insensément de celui qu'on a eu raison d'appeler le Secrétaire de la Nature, vû qu'il semble qu'elle même lui ait dicté ce qu'il a écrit de toutes ses opérations. Et Polybe *In Excer.* pourvoit suffisamment à la renommée de ce Philosophe, remarquant, que rien n'a donné la hardiesse aux Calomniateurs de l'accuser, aussi bien qu'Homere, d'avoir aimé les bons moreaux, que les seuls passages de leurs œuvres, où ils en ont fait quelquefois la description. Mais quand nous n'aurions point le témoignage de toute l'Antiquité pour

*Lib de
util. cred.*

Aristote, avec celui de Saint Augustin, qui le qualifie homme de bien & de très honnête vie, je ne voudrois point d'autre preuve de ses mœurs, que le choix que fit de sa personne Philippe de Macedoine, pour l'instruction de son fils. Chacun sait quelle fût la prudence de ce pere, qui n'eût rien plus à cœur en toute sa vie, que la bonne institution d'un si grand Successeur. Et nous avons la lettre qu'Aristote reçût de lui sur la naissance d'Alexandre, dans laquelle il remercie les Dieux, non pas tant de ce qu'ils lui avoient donné un fils, que de ce que sa naissance se trouvoit en un tems, auquel il pourroit recevoir les enseignemens d'un Philosophe si renommé, & si capable d'inspirer la vertu à l'héritier d'une Couronne. Certes il faudroit être bien injuste, pour ne pas préférer le jugement de ce Prince à toutes les médifances, que nous avons rapportées, n'y ayant nulle apparence, qu'il eût voulu approcher d'un enfant qui lui étoit si cher, une personne dont il n'eût pas connu les mœurs aussi bien que la suffisance; ni faire élection entre tant de grands hommes qu'avoit alors la Grece, d'un qui eût été difsamé de vices si honteux, & si reprochables. Aussi n'a-t il jamais été accusé de s'être mal acquité de sa charge; & le rétablissement de

la ville de Stagire, sa patrie, que Philippe ou Alexandre firent rebâtir en la considération; aussi bien que le salut de celle d'Eressé, qu'elle dûit à sa seule priere, sont des marques infailibles du contentement qu'il donna de lui, & du crédit que sa vertu lui acquit dans la Cour de Macedoine.

*Plutar. in
Alex. Am-
monius in
ejus vita.*

S'il faut maintenant qu'après avoir ainsi vu ce qui s'est dit de part & d'autre, nous nous expliquions ensuite de ce que nous croions qu'on peut raisonnablement penser d'Aristote au tems où nous sommes; Mon opinion est, qu'il faut garder ce respect à l'Antiquité, qui l'a eu en grande vénération, de ne parler jamais de lui qu'avec beaucoup d'estime. Ses écrits nous y obligent encore, qui, tout mutilés qu'ils sont, reglent aujourd'hui le savoir des hommes, fournissant presque à toutes les disciplines, les maximes fondamentales dont elles se servent. Et je crois qu'on ne peut le traiter autrement, sans offenser autant qu'il y a de personnes qui font profession des lettres, ne pensant pas qu'il s'en trouve aucune, de la façon que nous sommes institués, qui ne lui doive la meilleure partie de ce qu'elle a d'acquis. Mais en ce qui concerne le salut ou la perte de son ame, je me trouverois très embarrassé s'il falloit se déterminer là-dessus,

& qu'il ne fût pas permis de demeurer dans le doute, que je prétens être le plus sûr parti, que nous puissions prendre. Car il ne me semble pas raisonnable de conclure son malheur éternel sur la considération de ses fautes, puisque le plus juste tombe sept fois le jour, & qu'il peut s'être repenti aussi bien que ceux dont nous avons déjà parlé. Beaucoup moins le voudrois-je condamner, comme a fait le Pere du College Ambrosien, Collius, pour s'être donné la mort à soi-même, aiant fait voir tantôt le peu d'apparence, qu'il y a de le tenir coupable de ce crime. D'un autre côté j'ai bien de la peine à le justifier, comme font ceux, qui ne hesitent point à le placer parmi les Bienheureux. Le Docteur Sepulveda est de ceux-là, qui a soutenu son opinion publiquement & par écrit du tems de Charles Quint. Le Jesuite Gretserus aiant voulu reprendre Sepulveda de trop de hardiesse, avoué néanmoins, qu'il incline en faveur d'Aristote aussi bien que lui, n'improuvant en cela que sa façon de parler affirmati-

*Proo. Sa-
lom. c. 2.*

*Lib. de
anim. Pag.*

*Lect. ant.
l. 17. c. 37.*

Et Caelius Rhodiginus non content de donner à ce Philosophe une véritable repentance dans l'article de sa mort, avec des larmes pleines de douleur & d'esperance qu'il offrit à cette Premiere Cause, qui est Dieu;

ajoute, que plusieurs ont crû, qu'Aristote avoit eu quelque prénotion ou avantconnoissance de l'Incarnation de Jesus Christ, sur ce qu'il repetoit souvent avec estime un vers de l'Odyssée, qui porte que les Dieux Immortels ne sont nulle difficulté de se revêtir de nôtre nature humaine, lorsqu'ils ont envie de nous instruire. Or il est très difficile de s'imaginer qu'un si haut mystere, qui n'a passé que pour scandale aux Juifs, & pour folie aux Gentils, selon les propres termes de Saint Paul, ait pû aucunement être prévû par un Philosophe Païen; quelque conférence qu'Aristot eût eue avec ce Juif, dont parle Clement Alexandrin (*). Et quant à cette par-

Lib. 1.

Strom. p.

304.

(*) Tout ce que Clement Alexandrin dit sur ce point se réduit à ce que le Péripatécien Clearque avoit dit, qu'il connoissoit un Juif, qui avoit eü de conversations avec Aristote. Ce

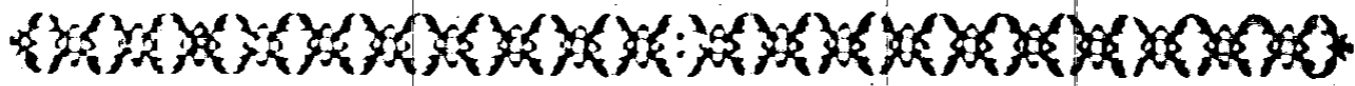
passage ne seroit pas d'une petite autorité, s'il étoit du Clearque, qui fût un des plus célèbres disciples d'Aristote, mais il est vraisemblablement d'un Clearque plus moderne.

nous voions, que Diogene avec Hefychius, qui ont écrit sa vie, font couler cette proposition, comme un article très constant de sa doctrine, de quoi presque tous les Commentateurs, notamment les Grecs & les Arabes, sont aussi demeurés d'accord (*). Quelle apparence, cela étant, de le faire invoquer à son aide l'Etre des Etres, ou la Cause des Causes, qu'il croioit sourde, & plus aveugle que Tyresias, comme dit le Poëte, en toutes nos affaires? Mais conde raison est fondée, sur ce que tous ses principes semblent favoriser la pernicieuse créance de la mortalité de l'Âme, selon que nous l'avons déjà observé ici, & plus particulièrement dans nôtre petit Discours Chrétien de son Immortalité; d'où il s'ensuit, qu'il n'étoit pas pour faire cette priere à Dieu, parce qu'elle est ridicule en la bouche de ceux, qui pensent que tout meurt avec le corps. Pour dernière raison, je vois dans les termes de son testament, d'où les Jurisconsultes enseignent, qu'on doit tirer les plus véritables sentimens des hommes, des marques d'un esprit, qui n'étoit nullement dégagé de l'Idolâtrie. Il ne dit pas en riant, comme Socrate, qu'il doit un Coq à Escu-

(*) Valerien Magni, Capucin, a publié en 1647. un Ouvrage de l'Athéisme d'Aristote.

lape; mais il ordonne serieusement qu'on le décharge d'un vœu qu'il avoit fait pour la santé de Nicanor, & qu'on fasse faire quatre animaux de pierre, de quatre coudées chacun, pour être placés dans les Temples où Jupiter & Minerve étoient adorés, en la ville de Stagire. Ce ne sont pas là des legs, il me semble, d'une personne, qui eût la Foi implicite, & qui persuadée dans la Loi de Nature, de l'existence d'un seul Etre souverain, lui ait présenté son cœur en mourant, pour obtenir sa miséricorde. Voilà ce qui m'empêche de prononcer aussi positivement que d'autres font, pour la félicité éternelle d'Aristote; bien que je la lui souhaite d'autant plus ardemment, que je me sens son redevable de la plus solide partie de mes études humaines. Elles m'ont appris, que nous ne saurions trop honorer la mémoire de nos Peres spirituels; la sienne mé sera toujours en singuliere vénération à cet égard, & n'osant pas former un jugement du tout à son avantage, sur la juste crainte, que j'ai d'offenser la pieté, je demeurerai dans un doute respectueux, que je pense qui ne peut être désagréable à Dieu.





DE DIOGENE,
ET
DE LA SECTE CYNIQUE.

ENCORE qu'Antisthene soit le fondateur de la famille Cynique, nous faisons choix néanmoins de Diogene son disciple, parce que sa vie a été beaucoup plus célèbre, & que plusieurs à cause de cela l'ont nommé le Prince des Cyniques, comme l'on peut voir dans une Oraison de l'Empereur Julien.

Orat. 6. Et certes, Origene, Saint Jean Chrysostome, Saint Jérôme, & assez d'autres Peres en aiant parlé très honorablement, ils nous donnent sujet de faire plutôt nos réflexions sur lui, que sur aucun autre de la même Secte. Elle eût son nom du lieu où Antisthene faisoit ses leçons, fort peu éloigné de l'une des portes d'Athenes, & qui se nommoit Cynosarges; bien qu'on ait dit depuis, que la façon de vivre trop libre, & comme canine, que pratiquoient les Cyniques, les avoit fait nommer de la sorte. Quoiqu'il en soit, ceux de cette profession se moquoient de ce titre injurieux, le rendant même honorable & de respect envers d'autres, qui les considéroient sans

sans passion particulière. Ce fut pourquoi Diogene demanda en riant à Alexandre, qui l'étoit venu voir, s'il n'avoit point eu de peur, que le chien le mordit. Et l'on voit dans le discours de sa vie beaucoup de plaisantes réparties, qu'il fit à ceux, qui le pensoient injurier de ce vilain mot.

On ne sauroit pourtant nier que les Philosophes Cyniques n'aient mérité de grands reproches à l'égard de beaucoup d'actions deshonnêtes, qu'ils vouloient faire passer pour indifférentes. Ce n'est pas qu'ils ne fissent un singulier état de la Morale. Car de toutes les parties de la Philosophie, ils ne cultivoient que celle-là, se moquans de la Dialectique, de la Physique, & même des disciplines liberales, comme l'on peut voir dans Diogene Laërce, à la fin de la vie de Menedemus. Et il observe dans celle de nôtre Diogene, que ce Philosophe faisoit gloire d'ignorer la Musique, la Géométrie, & l'Astrologie, comme choses du tout inutiles. Mais nonobstant que les Cyniques s'appliquassent si particulièrement à la science des mœurs, ils ne laissèrent pas d'y commettre de si lourdes fautes, qu'on ne sauroit user avec trop de rigueur de la circoncision de Saint Grégoire, pour retrancher les abus de certaines maxi-

mies, dont ils se servoient. Par exemple, ils posoient pour fondement, que tous les biens de ce monde appartenoient à Dieu. Ils ajoûtoient ensuite, que l'homme sage étoit l'Image de Dieu, & son ami très intime. D'où ils concluoient, que puisque toutes choses sont communes entre les amis, le Sage pouvoit se servir de tout ce qui est en ce monde, comme de chose qui lui appartenoit. Ce raisonnement, dont Diogene usoit d'ordinaire, a ses premières propositions fort bonnes, mais dont la conséquence, qui ôte la propriété des biens à ceux, qui les possèdent de bonne foi, est pleine d'injustice, & va au renversement de toute sorte de polices. On peut dire néanmoins, que les Cyniques n'ont pas été les seuls, qui ont voulu prendre cet avantage, en qualité de Philosophes & de Sages, puisque les Stoïciens ont toujours protesté, que leur alloit du pair avec Jupiter, & qu'ils lui ont donné des prérogatives peu différentes de celles, que nous venons de rapporter. Voici une autre façon d'argumenter, qui est plus propre aux Cyniques, & qui les a portés à des saletés tout à fait abominables. Ce qui est bon, disoient-ils, est bon par tout. Or il est bon de boire, de manger, & de faire le reste des actions naturelles. Il n'y a donc

point de mal à manger par les ruës, & à faire en plein marché, comme le reste des animaux, tout ce que les hommes ne pratiquent ordinairement que dans la solitude, & parmi les ténèbres. Par ces belles regles de Logique naturelle, Hipparchia se laissoit connoître à Crates devant tout le monde; & on veut que Diogene ait fait une ordure en lieu public, y exerçant une chirurgie, pour user du terme dont les Grecs expliquent cela, capable de donner de la honte à l'effronterie même, quand l'action ne seroit point accompagnée d'un crime detestable. Certainement il y a de quois s'étonner, qu'une Secte, qui avoit de si prodigieuses maximes, fût soufferte, & il faut croire, qu'elle étoit bien recommandable d'ailleurs, puisqu'on la toleroit encore du tems de Saint Augustin, nonobstant de si grands defauts. Je me souviens d'avoir lû dans Ciceron un passage fort exprès sur ceci, & qui ne va pas peu à la décharge de Diogene, si tant est qu'on le puisse en quelque façon excuser, comme faisoit Chrysippus, qui ose même le louer dans Plutarque, de ce que nous condamnons le plus en lui. C'est où Ciceron traite dans le premier livre de ses Offices, de l'autorité des coutumes, montrant combien nous devons déferer par tout à l'u-

Lib. 3. contra Acad. cap. 18.

L. des Contred. des Stoïques.

sage établi par une longue suite d'années. Que si Socrate, ou Aristippe, dit ce grand Orateur Romain, ont fait ou prononcé quelquefois des choses, qui sont formellement contraires à nos mœurs, il ne faut pas que personne présume de les imiter en cela, ni de s'attribuer la même licence, que ces personnages avoient acquise par des qualités toutes divines, & par leurs vertus vraiment héroïques. Les propositions scandaleuses, avec les actions infames de quelques Cyniques, doivent être interprétées comme Cicéron l'ordonne. Et nous voions en effet, que Diogene lui même a souvent reconnu, qu'il se portoit exprès à des extrémités vicieuses, pour ramener les autres au milieu de la vertu; disant, qu'il imitoit en cela les Musiciens excellens, qui ne font nulle difficulté dans un concert, qu'ils gouvernent, de pousser leurs voix un peu au delà du ton, où ils veulent ramener ceux qui ont discordé. D'ailleurs

Orat. 6.

l'Empereur Julien soutient dans l'Oraison que, nous avons déjà citée, & qu'il composa contre un Cynique, qui abusoit de sa profession, que Diogene ne s'abandonnoit en public à ces fonctions naturelles, qu'on lui reproche, que pour se moquer de ceux, qui faisoient, ce qui lui sembloit, bien pis que lui, & pour re-

10

prendre une infinité de personnes, qui n'ayant point de honte de commettre mille actions de violence, d'avarice, & d'injustice, dans les plus grandes assemblées, sont mine de rougir & de trouver mauvais si un autre s'y décharge d'une goutte d'eau. Que si quelqu'un prétend user des mêmes libertés qu'on veut que Diogene ait prises en de certaines rencontres, il faut auparavant, dit Julien, d'un sentiment tout pareil à celui de Cicéron, qu'il fasse provision de toutes les vertus, qui rendoient ce Philosophe si admirable, & qu'il accompagne sa liberté de la justice, de la tempérance, & de la force d'esprit, qui paroissent en tout le reste de ses actions. En effet, le vrai Cynique, dont Arrien nous a laissé l'idée au troisième livre des Propos mémorables d'Epictète, ne doit rien entreprendre, qu'il ne puisse exécuter avec beaucoup de pudeur, de netteté, & de bonne grace. Ce qui fait assez comprendre, que Diogene & Crates ne prétendoient pas d'être imités si inconsidérément qu'on pourroit bien penser, & qu'ils ne sont accusables que d'erreur, pour avoir tenu pour indifférentes toutes les actions, que la Nature semble excuser. C'est pourquoi le premier voyant quelqu'un, qui se moquoit de ce qu'il prenoit son repas dans une

Foire, lui repondit froidement, qu'il ne l'auroit pas fait, si la faim ne l'eût surpris au même lieu.

Or comme il n'y a nulle apparence de vouloir excuser Diogene en toutes les licences, qu'on dit qu'il se donnoit, je trouve aussi fort étrange, qu'on lui reproche des vices, dont apparemment il ne fut jamais coupable. Le Docteur Collius désirant prouver, que la Morale de ce Cynique étoit entièrement contraire à celle du Christianisme, rapporte deux de ses reparties, qu'il prétend choquer directement nos préceptes Evangeliques. L'une fut à celui qui lui reprochoit le crime de la fausse monnoie, à qui il fit cette réponse: J'avoué d'avoir été autrefois tel, que vous êtes, mais je ne pense pas que vous deveniés jamais tel que je suis. Je veux que cette republique ait quelque pointe d'aigreur, & qu'elle ne fasse pas voir toute la mortification que Saint Matthieu desire de nous, lorsque nous sommes injuriés. Ce n'est pas à dire pourtant, qu'elle soit absolument condannable, comme le prétend Collius. Peut-être que Diogene connoissoit, que le bien de celui à qui il avoit à faire, vouloit, qu'il lui donnât cette touche; auquel cas un Chrétien même eût été obligé d'en

user, comme il fit. Et ce qui m'oblige d'en juger de la sorte, c'est, qu'il n'a fait souvent que tourner en raillerie de semblables attaques; Car à celui qui le pensoit offenser en l'appellant banni, il se contenta de répondre, qu'il n'eût jamais philosophé sans cette disgrâce. Et à un autre, qui lui tint ce mauvais langage, que ceux de Sinope sa patrie l'avoient condamné comme faux monnoieur à un perpetuel exil: Et moi, repliqua-t-il, je les conndanne à une continuelle demeure au miserable lieu, où ils sont: Cela fait voir, qu'il diversifioit les réponses, selon les personnes avec qui il traitoit, mais qu'elles étoient pourtant plus plaisantes d'ordinaire que fâcheuës. La seconde de ses reparties que condanne fort Collius, c'est, quand se sentant rudement heurté par quelque faquin, qui portoit une piece de bois, & qui ne lui avoit crié qu'il se prit garde qu'après le coup, il le frappa de son bâton cynique, & puis lui dit en riant, qu'il prit garde à lui. Ce n'est pas là, dit Collius, tendre la jouë après avoir reçu un soufflet, selon nos divins préceptes. Il est certain qu'on voit des exemples de patience beaucoup plus à priser, que ce que fit alors Diogene. Mais outre, qu'il le faut considérer comme un Payen, qui ne pouvoit

pas arriver de lui même à toute la perfection que la Loi de Grace nous a depuis enseignée; encore y a-t-il trop de rigueur à le maltraiter là dessus. Car comme Collius avoit là ce trait de Diogene dans celui du même nom, qui a écrit les vies de tous ces anciens Philosophes, il pouvoit aussi observer qu'en un autre lieu le même Auteur conte l'affaire tout autrement, & fait demander simplement à Diogene, qu'on avertissoit de se prendre garde après avoir été heurté, si l'on avoit intention de le frapper une seconde fois, voulant dire que l'avertissement étoit inutile à l'égard de la première. D'ailleurs, quand la chaleur d'un premier mouvement lui auroit fait distribuer un coup de bâton à cet étourdi, il n'y auroit pas de quoi en faire un si grand crime. Et il a donné assez d'exemples de patience, qui se lisent au même endroit, pour obtenir pardon de cette petite faillie, outre qu'il y paroît plus de gaieté que de bile. Aiant reçu un soufflet de quelqu'un, il en témoigna si peu de ressentiment, qu'il se contenta de lui dire en riant: Certes je n'avois pas bien sçû jusqu'à cette heure le grand avantage qu'il y a de porter un habillement de tête. Une autre fois qu'il eût été excédé de coups dans un festin par de jeunes gens, il

n'en voulut point tirer d'autre réparation, que de faire voir leurs noms écrits auprès des plaies, qu'ils lui avoient faites. Son disciple Crates pratiqua depuis la même chose à l'égard d'un Joueur de Guitarre, nommé Nicodromus, qui l'avoit blessé au visage, où il se mit un écriteau, portant ces mots, De la main de Nicodromus, par une gentille allusion, à ce que les grands Peintres ont accoutumé d'écrire au pied de leurs ouvrages. C'est donc à tort qu'on a voulu depuis peup condanner Diogene, pour n'avoir pas sçû porter avec assez de patience les injures qu'il recevoit, vû que lui & ceux de sa Secte ont fait des leçons de souffrance à toutes les autres. Il faut que j'ajoûte ici à l'égard du crime de la fausse monnoie, pour lequel il est certain, qu'il fut contraint de quitter son païs, que comme lui même ne le nioit pas dans l'un de ses livres, aussi est-il excusé par tous les Anciens, sur ce qu'il ne s'y porta que par l'avis de l'Oracle d'Apollon. Les uns disent, que ce Dieu le vouloit tirer par là de son païs, & le jeter dans sa vocation philosophique. Les autres, comme l'Empereur Julien, soutiennent, que le sens de l'Oracle alloit à lui & 7. faire abandonner les erreurs populaires, & les sentimens du vulgaire, comme une mon-

noie qui ne lui étoit pas propre. Tant y a qu'il prit d'abord la réponse Delphique au pied de la lettre. Et on veut que depuis il lui ait donné l'interprétation que nous venons de dire, se servant d'une monnoie bien différente de celle du peuple, si nous entendons par elle les maximes & les façons de vivre, qu'il suivit. Il est certain, qu'il entra un jour dans un théâtre comme tout le monde en sortoit, & qu'il dit à ceux, qui s'étonnoient de cela, qu'on ne lui voioit faire pour l'heure que ce qu'il vouloit pratiquer toute sa vie, allant toujours contre le cours de la multitude, & ne s'accordant avec elle presque en pas une de ses opinions.

Ses adversaires lui ont encore reproché quelques amours avec cette fameuse Courtisane Laïs, qui lui faisoit des faveurs gratuites, qu'Aristippe achetoit bien cherement. On l'accuse aussi de s'être fait mourir par gourmandise, aiant mangé trop avidement d'un Polype de mer, selon Athenée, ou d'un pied de bœuf qui émût sa bile, selon Laërce, lequel rapporte néanmoins deux autres causes de son trépas. Et à la vérité, aiant vécu quatrevingts dix ans, il se seroit avisé bien tard d'être gourmand, & pour un morceau de fort petite tentation. Outre qu'on fait,

*Athen.
lib. 13.
Idem,
lib. 7.*

qu'il s'est souvent moqué de son vivant, de ceux, qui faisoient des sacrifices pour obtenir la santé, où néanmoins ils commettoient des excès de bouche capables de la leur faire perdre. Enfin, on peut voir dans le même Athenée, des invectives contre les Cyniques en général, qu'on taxe de n'avoir eu aucune des bonnes qualités de l'animal, qui leur a donné le nom, quoiqu'ils en possédassent toutes les mauvaises conditions. *Lib. 13.*

Mais sans s'arrêter à ce qu'il paroît plus d'animosité que de vraisemblance en la plupart de ces choses, on en a écrit au contraire de si avantageuses pour lui & pour ceux de sa Secte, que le bien de celles-ci excède sans proportion le mal des autres, qui deviennent par ce moyen fort peu considérables. A l'égard de son système Philosophique, qui ne regardoit, comme nous avons dit, que la seule Morale, rien ne peut mieux décharger ses professeurs de toutes les saletés qu'on leur a voulu imputer, que la seule approbation des Stoïciens, reconnus pour les plus austères de tous les Philosophes, & qui se fussent bien gardés de donner leurs suffrages à des personnes, dont la vie eût été si pleine d'ordures. Or chacun fait, qu'ils vivoient en fort bonne intelligence avec les Cyniques,

ὅτι τὸ μὲν
 ἐστὶν ἀσπὴν
 ἰδίον.
Diog. comme n'ayant les uns & les autres qu'une
 même fin, de vivre selon la vertu, en quoi
 ils constituoient le souverain bien. C'est
*Laert. in
 Menod. in
 Zénonē
 Orat. 6.* pourquoi les mêmes Stoïciens nommèrent
 le Cynisme la plus courte voie que l'on pou-
 voit tenir pour arriver à cette belle vertu.
 L'Empereur Julien le compare à ces boîtes
 peintes de silenes & de grotesques par le de-
 hors, qui n'ont rien que de précieux au de-
 dans, ce qu'Alcibiado avoit déjà dit de So-
 crate. Et plusieurs ont voulu qu'Hercule
*Idem, &
 Lucian. in
 Cynico.* en eût été le Fondateur, plutôt que Diogene
 ou Antisthene, la nudité du Cynique, avec
 laquelle il surmonte tant de violentes passions,
 étant semblable à celle de ce domteur de
 monstres; comme le bâton & le bissac du
 premier ne nous représente pas mal la massue
 & la peau du Lion de celui-ci. Aussi lors-
*Lib. 9.
 cap. 19.* que Saint Augustin enseigne dans sa Cité de
 Dieu, que le Christianisme reçoit toute sorte
 de Philosophes, il dit, que les Cyniques mê-
 mes y sont admis en cet équipage que nous
 venons de décrire, & sans quitter leur façon
 de vivre, pourvu qu'ils changent seulement
 quelques axiomes contraires à la Foi.

Quant à la personne de Diogene, les plus
 grands hommes de l'Antiquité l'ont eu en ad-
 miration. Alexandre le mit à un si haut

point, qu'il protesta au sortir d'une conference, qu'ils eurent ensemble, que s'il n'eût été Alexandre, il eût voulu être Diogene. Senèque ne se peut lasser de le louer en mille lieux, & l'ayant nommé *virum ingentis animi* dans son livre de la Tranquilité de notre vie, il ajoûte ce bel éloge à tous les autres, que si quelqu'un n'est pas bien assuré de la félicité de Diogene, celui-là peut encore revoquer en doute l'état des Dieux immortels, & ce qu'on croit de leur béatitude. Saint Jean Chrysostome le propose comme un modele de beaucoup de vertus religieuses, au second des livres qu'il a faits contre ceux, qui méprisoient la vie Monastique. Saint Jérôme

Lib. 2.
contra
Jovinian.
cap. 9.

parle de lui très honorablement: il le nomme plus grand & plus puissant qu'Alexandre; étale toutes ses vertus devant Jovinien, pour lui en faire honte; & décrivant sa mort tout autrement que nous ne l'avons ci-devant rapportée, & qu'aucun Auteur Payen, que je sache, ne l'a écrite, il le fait expirer au pied d'un arbre, avec ces derniers propos, qu'il donnoit la mort à la fièvre, plutôt, qu'il ne la recevoit, comme s'il eût été sûr de son immortalité. Il ne faut pas oublier là dessus ce que Plutarque, & un Demetrius cité par

Lib. 8.
Sympos.
qu. 1.

Laerce, ont observé, que Diogene mourut.

auprès de Corinthe le même jour, qu'Alexandre finit ses jours dans Babylone; tant on s'est toujours plu à tirer des paralleles entre l'un & l'autre, & à égaler ce Philosophie presque nud, à celui qui conquit autant de parties du monde, qu'il en étoit venu à sa connoissance. L'estime, qu'on faisoit du premier, parût bien alors aux honneurs qu'on rendit à sa mémoire. Car la dispute fut si grande entre ceux, qui se vouloient attribuer la gloire de lui donner sepulture, que le Magistrat de Corinthe fut contraint d'interposer son autorité, & de le faire enterrer auprès de la porte, qui conduisoit à l'Isthme du Peloponese. Son tombeau y fut orné d'une colonne qui portoit un chien de marbre Parien, le plus estimé qu'eussent les Anciens; ce qui montre bien, que le mot de Cynique n'étoit pas tenu pour injurieux, selon nos précédentes conjectures. Ceux de Sinope lui dressèrent aussi des statues d'airain après sa mort, nonobstant le traitement qu'ils lui avoient fait pendant sa vie, croiant qu'il leur étoit très avantageux de se pouvoir vanter d'avoir eu un tel Citoien. Pour ce qui est des Atheniens, je ne veux point d'autre preuve de l'estime qu'ils faisoient de Diogene, que la punition d'un jeune homme qu'ils condan-

nèrent au fouët, pour lui avoir rompu son tonneau, lui en donnant un autre au nom de la ville. Il ne nous reste aujourd'hui que les titres des livres qu'il avoit composés, dont nous ne saurions voir la liste dans Laërce sans en regretter la perte. En effet, outre l'excellence des matieres qui devoient être bien traitées, Diogene avoit une éloquence si puissante, qu'en parlant même il persuadoit tout ce qu'il vouloit. On dit, qu'Onesicritus l'un de ses disciples, Historien d'Alexandre, & qui fit le voiage des Indes avec ce Prince, voyant, que deux de ses enfans, qu'il avoit envoiés d'Egine en la ville d'Athenes, y étoient demeurés l'un après l'autre sans se pouvoir separer de Diogene, se resolut de les aller quérir, & qu'il y fut retenu lui même, comme ses fils, par les charmans propos de ce Philosophe. Mais je crois que ce qu'on peut dire de plus fort à sa recommandation; c'est le mépris qu'il faisoit ouvertement de la multitude des faux Dieux, qu'on adoroit de son tems. Quelques personnes admirant en sa présence les beaux présens mis dans un Temple de Samothrace, par ceux, qui avoient évité les perils de la mer, il leur dit hardiment, que les dons promis par d'autres, qui avoient fait naufrage, eussent

*Plut. in
vita Alex.
& Diog.
Laert.*

été en bien plus grand nombre si l'on en eût pû tenir registre. Les Atheniens aiant déclaré par un Decret qu'on devoit reverer Alexandre pour le Dieu Liber ou Bacchus, il les pria de vouloir aussi ordonner que Diogene fût pris pour le Dieu Serapis. Ces raileries font assez voir, ce qu'il pensoit des religions pleines d'impicté, dont la Grece faisoit alors professions. Je sai bien, que Cicéron rapporte un trait de lui, qui le pourroit faire passer pour un homme méconnoissant toute sorte de Divinité, quand il osa dire de cet insigne voleur Harpalus, qu'il sembloit n'être en ce monde, que pour y porter témoignage contre l'existence des Dieux. Mais il semble, qu'il se soit purgé de ce crime par sa réponse à un certain Lisias Apotiquaire, qui avoit eu la hardiesse de lui demander s'il croioit véritablement, qu'il y eût des Dieux: Comment, lui dit-il, ne le croirois-je pas, si je vous tiens pour l'un de ceux, qu'ils haïssent le plus? Il y en a qui ont attribué la même repartie à un autre Philosophe nommé Theodore. La liberté de Diogene parût sur tout à témoigner son aversion contre toute sorte de superstition. Il apperçût un jour quelqu'un, qui se lavoit, en intention d'effacer par ce moien les crimes, dont

il se sentoît coupable; (comme nous apprenons des Relations du Levant, que beaucoup de Gentils le pratiquent encore tous les jours, se baignans dans le fleuve Indus, ou dans le Gange, à même dessein.) O misérable, s'écria Diogene, est-il possible, que vous ignoriés, que les fautes de la Morale, non plus que celles de Grammaire, ne se purgent pas avec de l'eau, & sur tout, que les premières ne s'en vont pas si facilement! Aiant été prié par les Atheniens de se faire enrôler au nombre de ceux, qui participoient à leurs plus secrets mysteres, ce qu'ils appelloient se faire initier, & s'y voiant exhorté par la considération de ce qu'il n'y avoit, à leur dire, que les Initiés qui présidassent là bas, & qui fussent admis dans les champs Eliens: Ce seroit une chose bien ridicule, leur répondit-il, si tant de braves hommes, comme Agesilaüs & Epaminondas entre autres, étoient présidés en ce pais là par des gens de néant, pour n'avoir point eu de part à vos initiations. C'est ainsi qu'il donnoit hardiment à connoître le peu de compte, qu'il faisoit de leurs cérémonies superstitieuses, méprisant le peril qui n'étoit pas petit, de parler si nettement en faveur de la vérité, & contre les abus du tems.

Or rien ne m'a tant obligé à faire voir par toutes ces remarques, quel étoit le génie de Diogene, & avec combien de raison les Chrétiens aussi bien que les Payens l'ont eu en si haute estime, que l'extrême rigueur, & j'ose dire injustice, dont on a usé depuis peu en son endroit. Car pour me taire de ceux, qui ne profèrent jamais son nom, que pour le rendre ridicule, & comme si la personne n'avoit rien eu pour tout de recommandable, il s'est trouvé un Ecrivain parmi nous si peu équitable, je ne veux pas user d'un plus rude mot, qu'il n'a point fait de conscience de comparer Diogene & Démocrite, à Brusquet, & à Maître Guillaume, qu'il assure avoir été pour le moins aussi sages que ces Philosophes. Bon Dieu, est-il possible qu'on s'écarte jusqu'à parler de la sorte! Il dit que Plutarque & Laërce se fussent bien passés de transmettre jusqu'à nous les sottises de ces deux faquins, dont l'un ne mérite autre éloge d'honneur, que celui d'un Farceur, savoir Démocrite, & l'autre d'un gros gueux de l'ostiere. Bref, continuë-t-il, toute leur différence ne se trouvoit que comme de Maître Guillaume à Jean Farine, & de Brusquet à Pantalou; Diogene étant un fou & maniaque parfait, Démocrite un bouffon

*Le P.
Garasse
Doctr.
curieux.
p. 135.*

perpetuel; ce sont ses propres termes. En vérité, il n'y a point d'esprit raisonnable, ni tant soit peu connoissant la nature des choses, qui n'en soit scandalisé, & que de si extravagantes similitudes ne jettent dans l'indignation. Je ne trouverois pas étrange qu'on leur reprochât les vices, qu'ils peuvent avoir commis, & qu'on excitât l'averfion de tout le monde contre les crimes & les faletés, dont nous avons été contraints de toucher quelque chose. Je ne voudrois pas non plus assurer que Diogene ne fût aussi Athée que cet Ecrivain le fait, rien ne m'obligeant à suspendre ma créance à cet égard, que l'autorité des Peres qui ont parlé de lui en si bonne part. Mais de le soutenir tel, parce qu'il se moquoit des Dieux de la populace, c'est une très vicieuse consequence, & qui va contre ce que tous les Docteurs ont tenu au fujet de Socrate, de Platon, & des autres Payens non idolâtres, comme nous avons vû aux sections précédentes. Il n'y a pas plus d'apparence de le vouloir rendre ridicule par sa pauvreté volontaire, & par son tonneau, que toute la ville d'Athenes honora. Et c'est peut-être tomber dans la bouffonnerie dont on le taxe, de rapporter là dessus comme l'on a fait, ce que les ivro-

gnes pratiquent dans un cabaret, où ils se servent du cou d'une bouteille en guise d'un chandelier, pour l'amour du vin qui la leur fait affectionner aussi bien qu'à Diogene son tonneau. Ces railleries sont si basses, & prises d'un si mauvais lieu, qu'on devoit s'en être abstenu. A l'égard de sa lanterne, je demeure d'accord que ce seroit être ridicule de la porter aujourd'hui à même dessein qu'il faisoit, mais il y a mille choses semblables des Anciens, dont on se pourroit rire en les prenant à la rigueur de la sorte; & il se faut souvenir de ce que nous avons remarqué de Diogene, qu'il détonnoit quelque fois exprès pour ramener les autres, & rendre le concert meilleur. D'ailleurs cette action de chercher un homme, s'explique par beaucoup de rencontres pareilles, & de façons de parler qui lui étoient ordinaires. Sortant d'un bain public, quelqu'un lui demanda si la presse y étoit grande: il répondit qu'il y avoit laissé beaucoup de monde, mais qu'il n'y avoit point vû d'hommes. Il en dit une autre fois autant au retour des Jeux Olympiques sur une même interrogation. Et je rapporterois deux ou trois autres traits semblables, si toute leur grace ne consistoit aux termes Grecs, qui ne peuvent pas être bien

rendus en nôtre langue. Tout cela ensemble fait voir, qu'il ne chercha cet homme imaginaire avec sa lanterne en plein midi, que pour faire mieux comprendre & retenir par une action extraordinaire, ce qu'il avoit si souvent donné à entendre, que la chose du monde la plus rare étoit de voir un homme, tel qu'il doit être, c'est à dire raisonnable, la raison seule nous distinguant du reste des animaux. Certes, c'est bien laisser aller sa plume à l'effor, que de présumer qu'on fera passer une personne pour folle, en interpretant sinistrement de certaines actions, que toute l'Antiquité a sçûes, & qui n'ont pas empêché, qu'elle n'ait eu cette même personne en grande vénération. Alexandre qui n'avoit pas sujet ni comme Souverain, ni comme disciple d'Aristote de favoriser la secte Cynique, vû sa contrariété au Péripatétisme, & qu'elle n'épargnoit non plus les Princes que les moindres particuliers, a néanmoins honoré Diogene de son vivant à l'exemple de toute la Grece. Cicéron, Seneque, Plutarque, & s'il y a eu encore quelques plus grands Auteurs parmi les Anciens, n'en ont parlé qu'avec admiration. Saint Chrysostome, Saint Jerôme, & assez d'autres Peres de l'Eglise, l'ont proposé à imiter en beaucoup

de choses aux fideles de leur tems. Et petits hommes que nous sommes, nous prétendrons nonobstant cela de le faire passer pour un je ne sai qui, ou pour un insensé? Et nous présumerons tant de nôtre jugement, que de le croire assez considérable, pour l'emporter sur celui de tant de rares personnages après deux mille ans d'approbation?

Difons un mot de Démocrite puisqu'on la voulu apparier avec Diogene, nous reservans à parler plus particulièrement de sa façon de philosopher, lorsque nous traiterons tantôt de celle d'Epicure, qui tenoit de lui ses Atomes, & ses principaux axiomes. L'Ecrivain, de qui nous nous plaignons, dit, qu'il n'y a rien de plus inepte, ni de plus impertinent, qu'un ris indiscret. Je l'avouë. Mais je soutiens, que celui de Démocrite aiant été reveré de toute l'Antiquité, aussi bien que le pleurer d'Héraclite, ne doit pas être pris pour tel. En effet, c'étoit un ris fondé sur une profonde méditation de nôtre foiblesse, & de nôtre vanité tout ensemble, qui nous fait concevoir mille desseins ridicules dans un lieu, où il croioit que toutes choses dépendoient du hazard, & de la rencontre fortuite des atomes. Comme Héraclite pleuroit sur le même sujet, à cause de

*Lucian.
in vit.
auct.*

l'inévitable fatalité, d'un Emphyreume, ou embrasement général, que le monde ne pouvoit éviter, & qui devoit réduire en cendres avec les hommes tout ce qu'ils y affectionnent si tendrement. On peut voir dans Hippocrate, l'un des plus sérieux esprits de toute l'Antiquité, le jugement qu'il fit du rire de Démocrite, & comme il trouva que les Abderitains, à la priere de qui il étoit venu voir ce grand rieur, avoient plus besoin d'Ellebore, que celui, qu'ils croioient être tombé en frénésie. Je pense, qu'il y auroit plus de sujet de l'en accuser, s'il étoit vrai, qu'il se fût crevé les yeux pour mieux philosopher, comme Cicéron l'a écrit. Et néanmoins cet excellent Orateur ne laisse pas d'employer toutes les forces de son art à le louer en divers lieux de ses ouvrages; & il le préfère tellement dans ses Questions Académiques à Cleanthe, à Chryssippe, & aux autres Philosophes, qui ont été depuis lui, qu'à son avis ils ne paroissent tous que de la cinquième classe, pour user de ses propres termes, quand on les compare à Démocrite. C'est donc à tort, qu'on le veut aujourd'hui convaincre de folie sur un ris discouru & philosophique, comme étoit le sien. Et il n'y a pas plus d'apparence d'appeller saquin celui, de qui

Ep. 2. ad
Damage-
tum.

Lib. 5. de
fin. l. 1.
de nat.
Deor. &
l. 4. A-
cad. qu.

Diog.
Lairt. ex
Herod.

Lib. 4.

le pere avoit eu l'honneur de recevoir chez lui ce grand Roi Xerxes, qui laissa des Précepteurs exprès pour instruire le fils d'un tel hôte. Je sai bien qu'Athenée dit, que Démocrite fut cité en jugement pour avoir consumé son patrimoine; & que Laërce veut, que ses voyages l'aient obligé à faire cette grande dépense, il ait couru fortune de perdre le droit du sepulcre de ses ancêtres par les Loix de son pais. Mais l'un & l'autre conviennent en ce point, qu'aussitôt qu'il eût fait voir son grand Diacosme, le plus excellent de tous ses livres, il fut absous de la rigueur de la Loi; & le dernier ajoûte, que le public lui fit présent de cinq cens talens, l'honorant encore de beaucoup de figures de bronze, qui furent consacrées à sa gloire. Ce n'est pas là le traitement, qu'on fait à des faquins, & à des bouffons; qui n'ont pas aussi accoutumé de mettre leur souverain bien dans une assiette d'esprit tranquille & constante, comme faisoit Démocrite sous le nom de l'Euthymie, & de ce célèbre εὐθυμῶ dont on a tant parlé.

Après avoir rendu ce que je crois, qui étoit dû à la vertu de ces deux personnages, nous finirons ce chapitre de la Philosophie Cynique par une franche reconnoissance, qu'encore qu'à mon avis Diogene mérite, que

nous honorions sa mémoire plutôt que de la diffamer, si est-ce que je ne vois rien, qui nous puisse obliger à bien penser de son salut, comme nous avons fait de celui des autres, dont nous avons déjà parlé. Ses erreurs ont été grandes dans la Morale; on l'accuse d'avoir commis des crimes détestables, comme nous avons vû; & ne paroissant point qu'il s'en soit jamais repenti, on ne sauroit que très mal juger de lui à cet égard. Cela n'empêche pas pourtant, qu'il n'ait eu d'ailleurs de rares parties d'esprit, & qu'on ne le puisse tenir pour un très grand Philosophe Païen. Sur tout on doit bien prendre garde de penser, que tous ceux de sa Secte n'aient été que des hommes de néant, comme quelques-uns l'osent dire. La pauvreté des Cyniques a été très honorable; & leur mendicité de celles, qu'on préfère à toutes les richesses du monde. Certes, quand il n'y auroit que la considéra-

*Lib. 7. de
benef. c. 8.
& 11.*

Lib. 1. ma- ligieux. Et Lipse n'a fait nulle difficulté d'é-
nud. ad crire, que sans le défaut de la pieté & de la
Phil. Stoï. honte, dont les Cyniques font un mépris qui
c. 12. ne peut être trop blâmé, leur pauvreté, leur
 patience, & le reste de leurs vertus, les ren-
 doient très semblables aux Peres Capucins
 de ce Siécle. Ce que je rapporte exprés, pour
 l'opposer aux mauvais jugemens de ceux, qui
 leur ont été trop contraires. Qu'on se sou-
 vienne du souhait qu'Antisthene faisoit si sou-
 vent, de devenir plutôt insensé, qu'esclave
 de la volupté, & l'on n'aura pas sujet de croi-
 re, que lui, ni ses disciples, se soient portés
 par une pure intemperance, aux actions,
 qu'on leur reproche, & que nous avons con-
 damnées, parce qu'elles sont d'ailleurs à dé-
 tester. Mais quoi? S'il faut haïr les hom-
 mes à cause de leurs fautes, resolvons nous
 d'être inhumains, & de n'aimer jamais per-
 sonne.

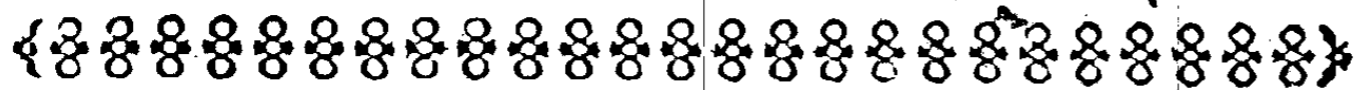
Maxim

*μᾶλλον ἢ
 ἡσθησιν.*

*Diog. La-
 ért. in An-
 tisth.*

Qui vitia
 odit, ho-
 mines
 odit.





DE
ZENON CYPRIOT

DE LA
VILLE DE CITIE,

ET DE
LA SECTE STOIQUE.

Il y a plusieurs Zenons, comme l'on peut voir dans Diogene Laërce, qui en nomme jusqu' à huit, dont les uns ont été Historiens, les autres Médecins, ou Grammairiens, & la plûpart grands Philosophes. Mais il ne nous a donné la vie que de deux, dont le plus ancien est l'Eleate, Inventeur de la Dialectique, & celui qui cracha sa langue contre le Tyran Nearché. L'autre est le Cypriot de Citie, que nous avons choisi entre tous les Stoïciens, à cause qu'il est le Fondateur de leur famille, qui reçût son nom des portiques où ce Philosophe se plût à discourir publiquement dans Athenes. Il y vint par un naufrage, qu'il reputa depuis si avantageux, qu'on l'oüit souvent se louer de la faveur des vents, qui l'avoient si heureusement fait échouer dans le port de Pirée. Et il se

Tunc se-
cundis
velis na-
vigavi
cum nau-
fragium
fecit.

porta du tout à l'étude, sur la reponse (dit-on) d'un Oracle, qu'il avoit consulté touchant le cours de sa vie, par lequel la couleur des morts lui étoit recommandée, ce qu'il interpréta fort bien du teint pâle que contractent ordinairement les hommes studieux.

Or de toutes les Sectes, la sienne sans doute a été la plus austere, d'où vient cet axiome que nous lisons dans sa vie, Que les Sages sont toujours severes, & ne disent jamais rien pour plaire, mais seulement pour profiter. C'est pourquoi les Stoïciens étoient les plus contraires de tous les Philosophes aux Epicuriens, aux Cyrenaïques, & aux autres, qui mettoient le souverain bien dans la volupté. Pour eux, ils le constituoient en ce seul point, de vivre conformément à la Nature, c'est à dire vertueusement & selon l'usage de la droite raison, parce que suivant leur doctrine nous sommes tous naturellement portés à cela. Cleanthe, Chrysippe, avec le reste des successeurs de Zenon, se sont tellement attachés après lui à cette maxime fondamentale de toute leur Ethique, qu'ils ont soutenu, qu'on pouvoit être heureux au milieu des plus grands tourmens, & nonobstant toutes les disgraces de la Fortune, pourvû qu'on fût vertueux. Et c'est en ceci que la Secte Stoï-

que a le plus de convenance avec le Christianisme, où tant de glorieux Martyrs ont souvent témoigné que la joie & le contentement n'étoient pas incompatibles, avec les flammes, les rouës, & les taureaux d'airain. Il est certain, que beaucoup de Chrétiens, comme Arnobe, & Tertulien entre autres, ont eu l'humeur merveilleusement portée à la severité Stoïque. Pantanus, qui fut envoyé aux Indes Orientales, pour y annoncer l'Evangile, avoit été Stoïcien, & on l'élut pour cela dans Alexandrie, comme le plus propre en cette qualité, à convertir les Brachmanes, qui sont les Philosophes du Levant, qu'on nomme Bramins aujourd'hui. Saint Jérôme dit expressément, qu'en beaucoup de choses la doctrine du Portique s'accorde fort bien avec celle de l'Eglise. Et nous savons, que Saint Charles Borromée assuroit, il y a peu, qu'il ne trouvoit point de plus belle lecture, que celle des Propos d'Epictete, pour le salut de qui Saint Augustin n'a pas fait conscience d'employer ses souhaits. En vérité, on ne sauroit prononcer rien de plus Orthodoxe, ni de plus Chrétien, que ce qu'ont dit souvent ceux de cette Secte sur toutes les parties de la Philosophie. Ils ont parlé de Dieu, comme n'en reconnoissant qu'un, à qui Zenon

*Euf. Hist.
Eccl. l. 5.
cap. 10.*

*In Isa.
cap. 10.*

soutenoit, que les noms quasi de tous les autres Dieux appartenoient, parce qu'à les bien examiner, ce n'étoient que des titres dont les hommes, & particulièrement les Grecs, avoient voulu specifier les effets différens de la bonté & de la puissance Divine. De-là vient que ce Philosophe condannoit tous les sermens qui se faisoient en invoquant les Dieux d'alors; & qu'il ne juroit que par le caprier en riant, comme Socrate par le chien, ou par le plane, ou platane. C'est encore pourquoi les Stoiciens n'accordoient l'Immortalité qu'à un Dieu souverain seulement, tous les autres devoient finir dans le général embrasement de l'Univers, où le feu ne respecteroit que le grand Jupiter. Et ils ont fait des leçons de sa perfection, & de tous les attributs qu'on lui donne si conformes à ce que la Religion nous enseigne, que nos plus saints Docteurs les ont quelquefois admirées. Qui est ce qui a mieux sçu traiter qu'eux les difficultés épineuses de la Providence, qu'ils étendoient sur tout, & de la Destinée, lorsqu'il a été question de les accorder avec nôtre libre arbitre, & de sauver la contingence des choses fortuites? Ils ont crû, comme nous, la création du monde, si contraire à la doctrine des Péripatéticiens. Et non seu-

Sen. ep. 9.
Cic. 4. Acad. qu.
Sen. Fr.
in Herc.
Oet. Plu-
tar. contr.
des Stoic.

lement ils ont prévu sa fin, parce qu'elle est naturelle à ce qui a eu commencement, & d'autant que la corruption des parties est un argument de celle du tout: Mais ils ont même assuré, comme nous venons de voir, que cette fin arriveroit par l'action du feu qui convertiroit toute la Nature en la sienne, de la même façon à peu près que nous sommes obligés de le croire comme une vérité révélée. Sur tout, on ne sauroit assez estimer l'amour extrême, dont ils étoient transportés pour la Vertu. - Elle n'a jamais paru avec plus d'éclat parmi les Grecs, que quand elle s'est revêtue d'une résolution Stoïque. Les plus grands hommes de la République Romaine ont été Stoïciens, les Catons, les Tacites, les Thrasées, les Varrons. Chacun fait quel rang mérite entre les Empereurs Marc-Antonin, surnommé le Philosophe pour avoir suivi les principes de Zenon, qu'il apprit de Junius Rusticus, & d'Apollonius de Nicomédie ses maitres. Et Josephé nous assure, que la Secte des Pharisiens, dont il faisoit profession, la plus autorisée de toutes parmi les Juifs, & qui avoit sans doute, après Dieu, inspiré le courage dans ces belles ames des Machabées, n'étoit presque en rien différente de celle des Stoïciens.

*Xiphil.**ex. Dion.**l. 61.**In vita**sua.*

Il faut qu'ils souffrent néanmoins, que nous pratiquions chez eux la même circoncision, avec laquelle nous avons retranché jusqu'ici les défauts, qui se sont trouvés parmi les autres familles Philosophiques. La leur après avoir eu de si belles pensées de la Divinité, n'a pas laissé d'errer lourdement, enseignant que Dieu n'étoit rien autre chose que l'Ame du Monde, lequel ils considéroient comme son corps, & tous les deux ensemble comme un animal parfait. C'est ce qui faisoit dire Stoïquement à Seneque dans son livre contre les superstitions, qu'il ne pouvoit souffrir ni Platon, qui se figuroit un Dieu sans corps, ni le Péripatéticien Straton, qui le représentoit comme un corps sans ame. Ceux du Portique avoient de la peine à concevoir, que l'Esprit de Dieu pût être diffus par toute la Nature, sans s'y incorporer, qu'il la pût informer sans être sa forme, & qu'il pût animer le Monde sans être son Ame. Plutarque reproche aussi à Zenon d'avoir soutenu, qu'on ne devoit jamais bâtir de Temple à la Divinité, opinion qu'Herodote dit avoir été commune en Perse. Et Chrysippe est accusé d'avoir fait Dieu aussi cruel, que le Roi Dejotarus, qui tua tous ses enfans à la reserve d'un seul, afin de lui laisser son Roiaume plus entier;

*Apud D.
Aug. l. 6.
de Civ.
Dei, c. 10.*

*Contrad.
des Stoïq.*

tièr; sur ce que ce Philosophe disoit, que Dieu suscitoit exprès les grandes guerres comme celle de Troie, pour décharger la terre d'une trop grande multitude d'hommes.

Les Stoïciens n'ont pas moins failli en ce qui concerne nôtre humanité, & notamment à l'égard de la principale partie qui nous compose. Car comme ils vouloient, que tous les Dieux hormis le premier, les Demons, les Génies, & les Intelligences, que nous nommons des Anges, finissent avec le monde dans ses embrasemens periodiques qu'ils s'imaginoient; leur doctrine portoit aussi, qu'encore que nos Ames subsistassent quelque tems après leur separation du corps, si est-ce qu'elles ne pouvoient éviter l'action du feu, lors de ces incendies & de ces consumptions générales, où elles étoient converties, comme toutes les autres choses de la Nature, en leurs premiers principes, se réunissant à cette grande Ame de l'Univers qui est Dieu. C'est à cause d'une telle réunion qu'on croit qu'ils ont quelquefois si magnifiquement parlé de nôtre Immortalité, n'y ayant nul moyen d'accorder leurs passages différens là dessus, si l'on ne se sert de cette interprétation. Cicéron, *Lib. 1. Tusc. qu.* qui traite souvent assez mal les Stoïciens comme Academicien qu'il étoit, se moque d'eux

sur cela, disant, qu'ils rendoient nôtre condition à peu près aussi considérable que celle des Corneilles, puisque nôtre Ame n'étoit pas de moindre durée, bien qu'elle fût enfin sujette à la commune destinée des choses mortelles. Il est vrai que Chrysispe contredisoit ici son Précepteur Cleanthe, n'accordant pas un si long âge à toute sorte d'Ames, mais seulement à celle des Sages. Et comment ces Philosophes eussent-ils pû en avoir d'autre opinion, puisqu'ils les croioient si corporelles, que celle des hommes écrasés par quelque ruine inopinée, perissoit dès l'heure même à leur dire, parce qu'elle étoit brisée & dispersée avec le corps, qui ne lui laissoit aucun passage assez libre pour sortir toute entière? Je sai bien, que Seneque n'est pas de cet avis dans l'une de ses Epitres, mais en le contredisant, comme il a fait souvent ce que les Stoïciens avoient de contraire à ses sentimens particuliers, il dit expressement que c'étoit là un des points de leur doctrine.

Ep. 57.

Elle n'a été nulle part si reprehensible que dans la Morale, où non contente de mépriser les biens du corps, & de la Fortune, comme choses indifférentes, avec des termes moins recevables à cause de leur nouveauté, elle se fait remarquer par une infinité de parado-

xes, qu'on peut dire autant d'extravagances,
 qui lui sont propres. Ciceron les nomme
 les merveilles des Stoïciens, & Seneque les
 propos inouïs ou inopinés du Portique, parce
 qu'ils surprennent d'étonnement ceux, qui
 les entendent. Selon cette hardie façon de
 proposer tout ce qu'on se peut imaginer, ils
 maintenoient que toutes les vertus étoient
 tellement semblables entre elles, que l'une
 n'avoit pas plus de perfection que l'autre, ni
 celle de Jupiter même que celle de Dion;
 comme en ce qui est vrai, une chose ne peut
 pas être nommée plus vraie qu'une autre.
 Ainsi Chrysippe osoit dire, qu'il n'y avoit pas
 plus de vertu à mourir pour son país, qu'à s'ab-
 stenir de baiser une vieille femme qui seroit
 déjà sur le bord de sa fosse, ou à souffrir con-
 stamment la morsure d'une puce. Ces mêmes
 vertus ne sont pas dans leur doctrine des ha-
 bitudes, qui nous fassent agir selon la raison;
 elles sont aussi bien que les vices des animaux,
 qui habitent chez nous, sans que nous nous
 en appercevions. Et si quiconque en posse-
 de une seule, il les a toutes par nécessité, par-
 ce que ce sont bêtes de compagnie, qui ne
 se séparent point; & qui ne vont jamais l'une
 sans l'autre. Il est vrai, que Chrysippe sou-
 tenoit, qu'on les pouvoit perdre après les

*4. Acad.
 quest.
 Mirabilia
 Stoïcor.
 inopinata.*

*Plut. des
 comm.
 conc.
 contre les
 Stoïq.*

avoir possédées, au lieu que Cleanthe les faisoit inseparables de celui, qui les avoit eûes en sa possession.

La doctrine des contraires les obligeoit à dire le même de ce qui est opposé à la vertu, toutes sortes de fautes étoit semblables, & il n'y avoit point de crimes qui ne fussent égaux; comme en matiere de fausseté, ce qui est faux, l'est tellement, qu'on ne peut pas dire qu'il y ait rien qui le soit davantage. Celui qui vit à cent lieues de Rome, n'en est pas plus absent qu'un autre qui se promene aux environs. Le Pilote qui brise son vaisseau chargé de paille, n'est pas moins à reprendre, que s'il l'étoit d'or ou de pierreries. Et la raison est une ligne, qu'il n'importe pas de combien vous passiez, depuis que vous l'avés une fois franchie. Avec ces belles comparaisons on ne commettoit pas plus de mal en tuant son pere, qu'en coupant la gorge à un poulet; & l'on armoit la main des plus scelerats à faire les plus grandes méchancetés, comme si ce n'eussent été que des bagatelles. Si ce n'est qu'on veuille dire qu'ils détournoient aussi grandement du vice, d'autant que les moindres fautes devenoient irremissibles par leurs principes. Il n'y avoit point de petits coupables, ni de vicieux à demi;

quiconque avoit la moindre tache en sa conscience, étoit un fou parfait, & un insensé. Si Aristide pêchoit tant soit peu, il se rendoit aussitôt égal à Phalaris. Et n'y aiant point de degré de malice, qu'ils nommoient autrement folie, tous les méchans, & tous les fous se ressembloient, aussi bien que les sages & les vertueux, qui n'avoient pas plus de sagesse ni de vertu les uns que les autres.

Mais les Stoïciens n'ont jamais avancé de si extraordinaires, ni de si surprenantes propositions, qu'à l'égard de ces derniers, lorsqu'ils se sont plûs à représenter leur Sage si parfaitement accompli, que souvent ils ont été contraints d'avoüer eux-mêmes; qu'encore que le modele en fût au Ciel, on ne voyoit rien de si exquis, ni de si achevé sur la terre. Ce Sage exempt de passions, & toujours égal à soi-même, n'étoit jamais surpris de quoi qui lui arrivât, d'autant qu'il avoit prévû tous les événemens de la Fortune, qui ne trouvoit point de prise sur lui, & qui ne pouvoit empêcher, qu'il ne fût dans une joie continuelle, le reste des hommes n'éprouvant que des réjouïssances imparfaites. Il rencontroit en soi-même ce qui lui étoit nécessaire pour vivre très content; & parce que d'ailleurs toutes les richesses du monde lui appar-

tenoient, il vivoit seul dans l'opulence. Philon le Juif s'est contenté de dire, que tout homme de bien & vertueux étoit libre; les Stoïques assurent, qu'il n'y a que leur Sage qui le soit, & que le reste des hommes doivent être réputés des Esclaves. C'est bien plus, il n'y a que lui de Roi véritable, qui exerce son empire jusques dans les liens, si le hazard veut qu'il y tombe; comme un Lion, disoit Diogene, qu'on ne captive jamais de telle sorte, qu'il ne se fasse craindre par ceux mêmes qui le tiennent. Oserai-je ajouter cette impiété en termes Païens? Jupiter n'a que son Immortalité dont il se puisse prévaloir sur le Sage, qui possède de son côté cet avantage, qu'il est aussi heureux que lui dans ce peu de tems qu'il vit, puisque ce n'est pas un petit artifice de renfermer beaucoup de choses dans un fort étroit espace, & de posséder autant de béatitude pendant un siècle, que Jupiter durant toute l'Eternité. D'ailleurs tout grand Dieu qu'il est, il ne jouït de sa félicité que par le privilège d'une nature Divine, là où le Sage n'est redevable de la sienne, qu'à lui même, & à la force de son esprit. J'avois bien lu dans Philostrate, que les Brachmanes s'estimoient des Dieux, à cause, dit Jarchas leur Prince au grand Apollonius,

*Sen. ep. 53.
& passim.*

*Lib. 3.
cap. 6.*

qu'ils étoient hommes de bien & vertueux. Mais de se mettre au dessus du Thrône du Tout-puissant, il n'y a eu depuis Lucifer, comme je crois, que les Stoïciens qui l'ayant osé entreprendre, en le rencherissant de beaucoup par dessus cet inconsideré, dont l'attentat n'alloit qu'à s'égalor aucunement à Dieu. Certes, apres cela nous pouvons bien rapporter le reste des attributs que ces Philosophes ont donnés à leur Sage. Il est le seul des hommes, qui fait aimer, & qui mérite qu'on l'aime. Aussi n'y a-t-il que lui qui possède la beauté, la noblesse, l'éloquence & les sciences en perfection. Car comme il n'ignore rien, il ne hésite jamais en pas une de ses opinions, & il s'y prend si bien dans tout ce qu'il fait, que jusqu' à cuire des lentilles, quelqu'un dit dans Athenée, qu'on y remarque aussitôt son adresse. Mais elle n'est pas restreinte comme celle des autres à quelque profession particuliere, la sienne s'étend par tout, & comme l'on dit qu'Ismenias jouïoit excellemment de toutes les flûtes qu'on lui présentoit, il n'y a rien où ce Sage ne réussisse jusqu' à donner de l'admiration. On peut voir encore une chose merveilleuse dans Plutarque, c'est que s'il étend seulement son doigt sagement, tous les Sages, qui sont sur

Et ero si-
milis Al-
tissano

Lib. 4.
Deipnos.

Des con-
cept

la terre le ressentent. Au surplus, il ne se trouve de vrai Magistrat, de Prophete, ni de Sacrificateur que lui, qui ne profere jamais le moindre mensonge, & qui a le don d'impeccabilité. Les Bramins du Roiaume de Narsingue ont, à ce qu'ils prétendent, le même privilège encore aujourd'hui. Car après s'être abstenus pour un tems de la plupart des plaisirs de la vie, ils croient devenir Abduts, c'est à dire impeccables, quelque licence qu'ils se donnent. Strabon dit quelque chose de semblable au quinzième livre de sa Géographie des Brachmanes leurs prédecesseurs, qui ne gardoient la discipline, dont ils faisoient une exacte profession, que jusqu' à trente-sept ans. Et Jean Leon nous fait voir dans son Afrique, une espece de Religieux, qui croient parvenir par cinquante degrés d'austerité à une nature si Angelique selon la Loi trompeuse de Mahomet, qu'ils ne sauroient plus pêcher, s'ils en sont crûs, encore qu'ils se missent en devoir de le faire. Que si le Sage des Stoïques est incapable de pêcher & de faire injure à qui que ce soit, il ne l'est pas moins de la recevoir. Son ame ne peut être pénétrée, quelque dessein qu'on ait de l'offenser, non plus, dit Plutarque, que le corps du Cenéc de Pindare. Et il est invulnérable

*Liv. des
propos
étr. des
Stoïq.*

aux injures, parce qu'il faudroit avoir son consentement pour le blesser, ou même qu'il se donnât le coup de sa propre main. Je m'étonne, cela présupposé, qu'on lui donne encore cette autre qualité de ne pardonner jamais, si l'on ne l'entend à l'égard des fautes, où il n'intervenoit que comme juge, & hors de son propre intérêt. Sa dureté se fondeoit sur une fausse créance, qu'on ne péchoit jamais par ignorance, mais toujours par quelque malice, qui devoit être punie. Aussi que tous péchés lui paroissans égaux, les moindres étoient des crimes irremissibles. Il n'avoit non plus jamais pitié de personne, d'autant qu'il prenoit la miséricorde pour un déplaisir des miseres d'autrui. C'est pourquoi ne pouvant être touché d'aucune passion, ni par conséquent d'aucun déplaisir, il n'avoit garde d'être miséricordieux. Au contraire il faisoit un vice de cette vertu; bien que Senèque veuille qu'il executât avec gaieté d'esprit, les mêmes choses où les autres se portoient par compassion.

Nous acheverons la peinture de ce Sage Stoïque, & de ses paradoxes, par l'un des plus contraires à la lumière naturelle, & à notre Religion. La premiere abhorre ces morts violentes, qu'on se donne à soi-même

In nolentem non cadit injuria.

Nemo laeditur nisi à seipso.

par desespoir, ou par quelque autre passion aussi déréglée; ce que les Grecs ont exprimé par le seul mot *ἀντροχειρία*, dans une liberté de composition, qu'ils prenoient, qui n'a pas succédé aux Latins, & qui nous est beaucoup moins permise. La seconde, qui est la Religion, les défend expressement, sans que l'exemple de Samson, ni celui de quelques Vierges semblables à cette Sophronie, sous Maxence, puisse être allegué, parce que, dit Saint Augustin, ce sont des actions où l'Esprit de Dieu agissoit par un instinct particulier, & qui n'en peuvent pas justifier d'autres par leur autorité. Les Stoïciens soutenoient au contraire, que comme l'on quitte le jeu, quand on veut, & qu'on sort de table de même, le Sage pouvoit aussi abandonner la vie quand bon lui sembloit, & que de là dépendoit le principal point de sa liberté. Je sais bien, qu'ils n'ont pas été les seuls, qui aient enseigné cette doctrine, & que ceux-mêmes qui mettoient le souverain bien dans la volupté, ont été de même avis. L'un des Ptolômées fut contraint de défendre la chaire au Philosophe Hégesie de Secte Cyrenaique, parce que la plupart de ceux qui l'entendoient discourir des misères de la vie, & de la resolution, qu'on doit prendre de s'en délivrer par la

*Lib. 1. de
Civ. Dei,
c. 21. & 26.*

*Cic. 1.
Tusc. qu.
Val. Max.
lib. 8. c. 9.*

mort, se la donnoient au sortir de son auditoire. Celle de Calanus devant Alexandre, & cette autre de Zarmarus en présence d'Auguste, nous assurent que de temps immémorial les Indiens se sont jettés gaiement dans des buchers ardents, comme ils font encore tous les jours. Et le poison qu'on donnoit à Marseille, par une coutume venue de l'Isle de Ceo, à ceux qu'un excès de bonne ou de mauvaise fortune portoit au desir de mourir, est une preuve de l'approbation que beaucoup de peuples ont donnée à ces morts volontaires. Cela me fait souvenir d'une pensée de Pline l'ainé, qui a crû, que la Nature n'avoit produit les poisons, qu'afin de nous préparer un remede assuré contre toute sorte de miseres. Tant y a que plusieurs ont tenu pour un si grand bien de mourir, quand on le veut, que ce bon vieillard Severianus n'usa point d'autre imprécation contre l'Empereur Hadrien qui opprimoit son innocence, que de lui souhaiter, qu'il ne pût pas mourir lorsqu'il en auroit le plus d'envie, en quoi il sembla depuis que Dieu avoit exaucé sa priere. Mais entre tous les anciens, il n'y en a point eu, qui se soient si fort opiniâtrés à se maintenir dans cette liberté de mourir, que les Stoïciens; de façon, que pour un des au-

*Strabo lib.
15. Dio
Cassius l.
14.*

*Lib. 2.
Cap. 63.*

*Dio Cas.
sius. l. 69.
& Spar.
tianus.*

tres familles philosophiques, qui avançoit ses jours violemment & avant le tems, il y en avoit cent de celle de Zenon, qui les finissoient de leur propre main. Aussi leur en donna-t-il l'exemple en s'étranglant après une chute, dont il prit l'accident pour une dénonciation des Parques, qui l'appelloient en l'autre monde. Sans mentir, c'est ce qu'on ne sauroit trop condamner, comme contraire à la Nature & à la raison. Car il ne se trouve que l'homme entre tous les animaux, qui se tuë lui même, selon la remarque de Joseph: Si ce n'est que nous le combattions de l'autorité du plus grand Historiographe, qu'ait eu la Nature, qui assure qu'entre les Oies quelques-unes se font mourir en retenant par opiniâreté leur respiration. Mais quand cela seroit véritable, que gagnerions-nous de plus avantageux pour le Sage Stoïque, sinon, qu'il seroit capable de se donner une mort d'Oison? La raison nous apprend d'ailleurs, qu'on ne se peut défaire soi même, sans exercer l'infame métier de Bourreau, & sans commettre un crime pire que le parricide, puisqu'il n'y a ni pere ni frere, qui nous soit si proche que nous mêmes. Joignés à cela l'outrage, qu'on fait à Dieu, sans le congé de qui nous chassons par cet acte une

Lib. 3. de bello Iud. cap. 14. Plin. lib. 10 c. 22. contumacia spiritu revocato.

Ame du lieu, où il nous l'avoit donnée en dépôt seulement. N'est-ce pas être deserteur de milice, de quitter son poste, & de s'enfuir honteusement sans le congé de son Général? Et n'offensons-nous pas la République, quand nous lui ôtons un homme, de qui peut-être elle pourroit se prévaloir en beaucoup de rencontres? En tout cas, c'est être ridicule de priser tant une action commune à beaucoup d'Epicuriens, & même à un débauché d'Apicius, lequel, après avoir dépensé avec infamie la meilleure partie de son bien, se tua de desespoir, de ne trouver plus qu'environ deux cens cinquante mille écus dans ses coffres, dont il pût entretenir son luxe & sa gourmandise.

Or quoiqu'une bonne partie de tous ces paradoxes puissent être adoucis par une favorable interprétation, si est-ce qu'il est difficile de les considérer tous sans tomber dans les sentimens du grand Pontife Cotta, qui disoit autrefois qu'il ne savoit pas bien, si l'on Cic. 3. de nat. Deor. devoit accuser les Poëtes d'avoir depravé le jugement aux Stoïciens, ou si ce n'étoient point ceux-ci, qui avoient donné la hardiesse aux premiers, de prendre toutes les licences, dont ils ont abusé; mais qu'il demeuroit pour constant que les uns ne proféroient pas moins

de folies, de blasphèmes, ni de prodiges, que les autres. Et si la défense que faisoit Pythagore à ses disciples de manger des fèves, *Lib. 2. de* a pû faire prononcer à l'Orateur Romain, *Divin.* qu'une fièvre chaude ne caufoit point de rêveries si extravagantes, qu'il ne se trouvât toujours quelque Philosophe de leur parti & prêt à les soutenir; certes, il y a bien plus de raison de le dire au sujet de tant de paradoxes, & de tant de pensées exorbitantes des Stoïciens, que nous venons de rapporter. C'est ce qui doit nous porter à la reconnoissance de nôtre foiblesse, & nous faire avouer, que sans l'assistance d'une lumière surnaturelle, les plus grands esprits courent fortune de se perdre dans les ténèbres d'une ignorance, qu'ils ne peuvent pas d'eux-mêmes surmonter.

Les anciens ont encore reproché beaucoup de choses, tant à Zenon en particulier, qu'en général à ceux de sa Secte. On s'est plaint de lui de ce qu'il avoit écrit, que la connoissance des Arts liberaux étoit fort inutile, comme on peut voir dans Diogene; & de ce qu'il établissoit la communauté des femmes dans la République, avec quelques autres pareilles maximes, qui ne peuvent pas être bien défendues. Ceux de sa Secte

étoient aussi repris de ce qu'ils avoient plus d'égard à la subtilité des paroles, qu'à la solidité des choses. C'est ce qui fait remarquer à Cicéron, que souvent les Stoïciens, à l'imitation de leur Chef, en voulant corriger les Péripatéticiens ne disent que la même chose qu'eux, tout leur différent ne consistant, à le bien prendre; qu'en la variété des termes nouveaux, dont les premiers s'expliquent. Ils ont été si grossiers dans la Physique, qu'ils pensoient, que le Soleil se nourrissoit des vapeurs de l'Océan, & la Lune de celle des Eaux douces. Et quoique leur Morale fût pleine de sévérité en apparence, si est-ce qu'on leur fait voir, qu'ils n'étoient pas si austères, que nous avons dit dès le commencement de cette Section. Car ce qu'on rapporte de Chrysippe en est une grande preuve, puisqu'on a dit de lui, qu'il étoit un pilier si nécessaire à soutenir le Portique, que sans lui il ne pouvoit subsister. Or l'histoire de sa fin conte, qu'ayant vû manger des figues à un Ane, il commanda qu'on lui présentât ensuite du vin à boire, & se mit à rire avec tant de force là dessus, qu'il en mourut. Plutarque assure aussi, que ce Philosophe avoit écrit un livre des Offices ou Devoirs de la vie, dans lequel il soutenoit, qu'un homme

*Lib. 3. de
fin. &
lib. 4.
Tusc. qu.*

*Diogen.
Laërt. in
Chryf.*

*Plu. Contred.
des Stoïq.*

sage devoit être toujours prêt à faire trois fois la culbute, pourvû qu'il y eût un talent à gagner. C'est au même lieu où il enseignoit encore, que ce Sage n'étoit pas reprehensible de faire la Cour aux Rois, & de les aller visiter jusques dans la ville de Panticapée de la Chersonese Taurique, ou même jusques dans les deserts de Scythie, au cas qu'il y dût faire son profit. Cela est bien éloigné, dit Plutarque, de la rigueur de ceux, qui blâment Callisthene d'être allé trouver Alexandre, sur l'esperance de lui faire rebâtir Olynthe, comme il avoit déjà fait Stagire en consideration d'Aristote. Et les Philosophes, qui ont loüé Xénocrate, Ephore, & Ménedeme, d'avoir refusé ce grand Prince, lorsqu'il les invitoit à le venir voir, ont été sans doute bien plus severes que les Stoïciens, qui permettent à leur Sage d'aller ainsi chercher le gain par tout où il pense le trouver.

Que s'il faut maintenant que nous parlions équitablement de Zenon, & de ceux, qui l'ont reconnu pour leur Chef, nous serons contraints d'avouër, nonobstant toutes ces invectives, que ç'a été un très grand personnage, & qui a eu l'honneur de fonder l'une des plus célèbres Compagnies de toutes

tes celles, dont nous avons entrepris de parler. Le seul catalogue de ses œuvres montre bien, qu'il ne méprisoit pas les sciences ainsi qu'on a voulu le lui imputer; outre que Chrysippe son disciple l'a suffisamment purgé de cela, lorsqu'il les a reconnues pour le principal ornement de son Sage, comme on peut voir dans le même Diogene, qui semble avoir dit en ceci deux choses assez contraires. On y lit aussi la lettre qu'écrivit le Roi Antigone à Zenon, pour l'attirer en Macedoine. Et certes, le refus qu'il fit d'y aller, avec néanmoins beaucoup de civilité, est une preuve valable, que lui, ni ceux de sa Secte n'étoient pas si fort dans la recherche des Princes, ni dans la poursuite du bien, que nous disions tout à cette heure. Surquoy je pense qu'on doit soigneusement prendre garde à ce que j'ai déjà touché, & que Lipse a très judicieusement observé, qu'il ne faut faire nul'état de tout ce que Ciceron & Plutarque ont écrit contre les Stoïciens, parce que l'un & l'autre étant Academiques, ils ont beaucoup donné à leurs passions, & se sont souvent déclarés trop ennemis du Portique. Si est-ce que le premier n'a pas craint en parlant du souverain bien, de faire dire à Caton, comme Stoïcien, que c'étoit une question

qui n'avoit été traitée que très foiblement par les Péripatéticiens, à cause que l'ignorance de la Dialectique ne leur permettoit pas de presser davantage les matieres. Et dans un autre endroit il reconnoit, que les Stoïciens ont mieux scû définir que personne, usant de ces propres termes traduits en nôtre langue: Encore que nous persécutions sans cesse ceux du Portique, comme faisoit Carneades, j'ai peur qu'il ne faille confesser ici, que ce sont les seuls Philosophes que nous aions. Il est aisé de juger par là, combien ils ont été excellens en cette partie du raisonnement? puisque les plus habiles hommes d'aujourd'hui, & qui ont été depuis fort long-tems, ne se sont servis que de la seule Logique d'Aristote, dont Cicéron témoigne qu'on faisoit un si grand mépris de son vivant, que les Stoïciens se moquoient du Péripatétisme à cet égard. Les Anciens ont particulièrement fait tant d'état de la Dialectique de Chrysippe, que c'étoit une façon de parler ordinaire parmi eux, que si les Dieux pratiquoient cet Art là haut dans le Ciel, ce devoit être indubitablement avec les regles de ce Philosophe; vû, qu'ils n'en pouvoient pas avoir de meilleures. Mais nous pouvons dire généralement parlant, que la Philoso-

*Lib. 4.
Tusc. qu.*

*Diog.
Laert. in
Chryf.*

phie de Zenon a été autrefois la plus suivie de toutes. Sextus l'Empirique témoigne, qu'en son siècle qui étoit celui des Antonins, elle avoit plus de Sectateurs qu'aucune autre. Et c'est pourquoi vraisemblablement nos premiers Chrétiens ont si souvent, & si fortement declamé contre les Stoïciens, qu'ils considéroient comme la plus puissante compagnie, dont ils eussent à combattre la doctrine en beaucoup de points très importants. Cela n'empêche pas pourtant, que hors les maximes contraires à la Foi, les professeurs ne fussent extrêmement recommandables en beaucoup de vertus, & que les bonnes mœurs d'Epictete, ou de quelques autres Stoïciens de vie parfaitement exemplaire, ne méritent bien, que nous fassions des souhaits pour leur salut semblables à ceux de S. Augustin, ne les appuyant que sur la bonté extraordinaire de Dieu. Quant à Zenon, encore qu'on ne puisse pas nier qu'il n'ait été un très grand personnage, puisque tous les siècles depuis lui jusqu'à nous en ont convenu; sa fin néanmoins telle que nous l'avons représentée, sans aucune marque de repentance, ni d'invocation Divine, nous empêche de pouvoir rien penser que de très misérable touchant l'état de son Ame.



DE PYTHAGORE,

ET DE LA

SECTE PYTHAGORIQUE.

LA Philosophie Payenne a eu deux branches premières & principales; l'une qu'on nomme Jonienne à cause de Thales son Auteur, de qui toutes les sectes, dont nous avons traité jusqu'ici ont tiré leur origine; l'autre Italienne; qui reconnoit Pythagore pour son Fondateur, soit qu'il ait été Italien, ou, que venu de Samos, il ait passé la meilleure partie de son âge dans un bout de l'Italie, qu'on nommoit alors la Grande Grece. De cette dernière branche sont sorties plusieurs autres familles philosophiques, comme l'Epicurienne, & la Pyrrhonienne, que nous considérerons tantôt après avoir donné tout ce chapitre à Pythagore, & à la Secte Pythagorique, puisqu'elle est la plus ancienne, & que son seul nom demande cette préférence.

Il n'y a guères d'Auteurs anciens, qui n'aient fait mention de Pythagore, & quatre d'entre eux nous ont particulièrement donné

sa vie par écrit, Diogene Laërce, Malchus autrement dit Porphyre, Jamblique, & un Anonyme dont Photius produit l'extrait dans sa Bibliotheque. Or quoique cette sorte de composition ne s'entreprenne guères qu'en faveur de ceux de qui l'on veut parler, si est-ce qu'on remarque dans la vie de ce Philosophe, parmi une infinité de choses, qui vont à sa gloire, assez de particularités qui lui peuvent être reprochées, & qui en effet ont donné lieu à de très grandes calomnies. Je ne m'amuserai pas à les refuter par le menu, tant parce qu'il y a des Apologies, qui ont déjà été faites exprès sur cela, qu'à cause, que les plus considérables crimes, qu'on lui impute, comme celui de la Magie, se trouveront ridicules, pour peu que nous examinons le mérite de ce grand Homme. Mais d'autant qu'il est l'un des Payens, des vertus de qui plusieurs Peres de l'Eglise ont fait le plus d'estime, nous nous efforcerons de tirer de ses principales actions, & de ses plus notables sentimens, une connoissance de sa personne la plus exacte, que nous pourrons; ce qui servira tant à reprimer la médisance de ses ennemis, qu'à montrer qu'il n'est pas indigne de l'approbation de nos Docteurs, & de celle qu'il a reçûe presque de tout le mon-

*Naudé
Apol.
cap. 30.*

de. Je n'en veux point d'autre preuve parmi les Gentils, que ce qu'a observé Cicéron au sujet de Numa, qu'une erreur populaire faisoit passer pour Pythagoricien. Car il dit, qu'elle n'avoit point d'autre fondement, que la grande reputation des disciples de Pythagore, qui fut cause, qu'on nommoit communément en Italie Pythagoriciens tous ceux, que la science & la sagesse avoient rendus recommandables. Selon cette façon de parler, les Romains comme fort mauvais chronologues, donnèrent le surnom de Pythagoricien à leur Roi Numa; quelques siècles après sa mort, nonobstant, qu'il fût plus ancien que Pythagore, qui ne parût dans le monde que du tems de Tullus Hostilius selon Tite Live, ou de Tarquin le Superbe, si nous en croions le même Cicéron & Aulu Gelle. Sa réputation n'a guères été moindre parmi les Juifs, ainsi qu'on peut le voir dans Josephe, qui lui donne le premier rang entre tous les Philosophes, prétendant néanmoins, qu'il devoit à la Synagogue des Hébreux les plus beaux traits de sa Philosophie. Il le nomme dans un autre endroit avant Anaxagore, Platon, & les Stoïciens, parlant de ceux, qui ont le mieux pensé de la Nature Divine. Et il compare ailleurs les Esséniens

*Lib. 4.
Tusc. qu.*

*Lib. 1.
Hist.
Lib. 1.
Tusc. qu.
Lib. 17.
cap. 21.
lib. 1. &
2. contra
Apionem.
& lib. 15.
ant. Jud.
cap. 15.*

aux Pythagoriciens, comme ils ont eu véritablement beaucoup de conformité ensemble, selon qu'il décrit ceux-là au septième chapitre du second livre de la guerre Judaique. Clement Alexandrin, & Saint Ambroise appuient le jugement de Joseph, le dernier supposant, que Pythagore étoit Juif d'extraction; & l'autre qu'il s'étoit laissé circonciure par les Prêtres d'Égypte, pour être instruit en leur Philosophie, qu'ils tenoient des Juifs, rapportant l'opinion de ceux, qui l'ont même pris pour le Prophete Ezechiel. Ce qui est très constant sur cela dans Diogene, & dans tous les autres Ecrivains de sa vie, c'est, qu'il voiaagea non seulement en Égypte mais encore en Phœnicie, & en Chaldée, où il eût la conversation des Mages qui étoient les Philosophes du pais, & où il apprit vraisemblablement beaucoup de choses de la Religion des Hébreux. Quoiqu'il en soit, Saint Ambroise a mis dans un autre lieu de ses Epitres la probité de Pythagore & sa sagesse à un si haut prix, qu'il ne croit pas, qu'on lui doive comparer aucun des Philosophes anciens. Et quand le grand Maître de l'Ecole declare, qu'il le tient, avec Socrate, pour les deux plus vertueux qu'ait eu le Paganisme, il lui donne, ce me semble, le

*Lib. 3. ep.**70.**Lib. 1.**Siron.**Ep. 20.**S. Thom.**4. de re-**gim. Prin.**4. & in 3.**parte.*

premier rang entre ceux, qui possédoient la Foi implicite, dont nous nous sommes expliqués dans la première Partie de ce livre. Essayons donc selon nôtre projet de montrer par les plus essentielles parties de sa vie, que ce n'est pas à tort, qu'on a si bonne opinion de lui.

La première chose que je remarque en ce grand personnage, c'est la rare modestie, dont il accompagnoit toutes ses actions. Ce fut elle, qui lui fit refuser dès le commencement le titre de Sage, que prenoient de son tems tous ceux de sa profession. Il protesta, qu'il n'appartenoit qu'à Dieu seul, & contentant de celui de Philosophe, ou d'Ami de la Sagesse, il fut comme le Parrein de la Philosophie, & batifa du beau nom de Philosophe tous ceux, qui l'ont porté depuis lui. Ce fut encore la même modestie, qui lui fit donner cet important conseil à son grand ami l'athlète Eurymene, de ne combattre jamais pour obtenir la victoire, s'abstenant d'en venir jusques-là, parce que l'envie, qui la suit, ne sauroit être trop évitée. Et nous voyons dans Jamblique qu'avant que de recevoir ceux, qui se présentoient pour être ses disciples, il les éprouvoit trois ans durant par diverses sortes de mépris, afin d'être assuré de

Cap. 17.
de vita
Pyth.

leur humilité, dont il faisoit la base de toutes les autres vertus. N'est-ce pas ce qui se pratique tous les jours dans nos maisons Religieuses? Et Pythagore n'avoit-il pas la même pensée sur cela que Salomon, qui conjoint dans ses Proverbes l'humilité, & la sagesse, comme deux compagnes inseparables? Les superbes ressemblent aux Cyprès élevés, qui ne portent que des fruits inutiles; ce Philosophe étoit comme une vigne rampante, qui a produit les siens si excellens, & en si grande abondance, qu'ils sont encore à présent une des plus douces pâtures de nos ames.

Ce qui relève extrêmement sa modestie, & qui lui donne un merveilleux éclat, c'est l'extraordinaire capacité de son esprit, qu'on nous assure avoir reüni toutes les sciences en un, & formé cette parfaite encyclopedie où tant de personnes ont aspiré depuis lui. Ses livres nous le feroient voir plus particulièrement, s'il nous en restoit quelque chose davantage que les titres. Car encore que Plutarque & assez d'autres nient, qu'il ait jamais rien écrit, non plus que Socrate, Arcefilaus, & Carneades; si est-ce que Diogene Laërce fait voir clairement, & par de bonnes autorités, qu'ils se sont grandement mécomptés

Vbi est
humili-
tas, ibi
& sapien-
tia.
Prov.
cap. ii.

In Alex.

en cela. Il avoit traité la Morale, la Politique, & la Physique, n'ayant pas même, dit Diogene, négligé la Médecine. Mais ce fut dans les Mathématiques principalement où il se rendit admirable. Il inventa de nouvelles regles d'Arithmetiques, & mit la Géometrie à sa perfection, qui n'avoit auparavant que les premiers Elements, qu'un certain Moëris avoit trouvés. Bref, il se plût si fort dans ces parties de la Mathématique, qu'on nomme pures, qu'ayant trouvé le théoreme, qui se voit dans la quarante-septième proposition du premier livre d'Euclide, il en sacrifia d'aile aux Muses une hécatombe de cent bœufs. Proclus dit néanmoins, qu'il se contenta d'en immoler un. Et Porphyre soutient, que ceux, qui ont le mieux sçû cette histoire, ne parlent que d'un bœuf fait de farine, qu'il mit sur l'autel pour remercier Dieu d'une si belle invention. On peut juger s'il méprisoit les Mécaniques par ce qu'Aristoxenus avoit écrit, que les Grecs tenoient de lui leurs poids, & leurs mesures. Pour ce qui est de l'Astrologie, nous lisons dans Pline, que ce fut ce Philosophe, qui découvrit le premier la nature de la Planete de Venus; c'est à dire, comme Pline l'explique, & Parmenide dans Diogene Laërce,

qu'il s'apperçût le premier que Vesper, & Phosphore ou Lucifer, n'étoient qu'une même étoile. On remarque de même, que le Ciel n'avoit jamais été nommé *κόσμος* avant lui. C'est une chose certaine, que ses disciples, & Philolaus entre autres, eurent un Systeme Astronomique, qui leur étoit particulier, & dans lequel ils supposoient le mouvement de la terre; de sorte, que tout ce qu'on en dit aujourd'hui de si vraisemblable, n'est rien qu'une illustration de l'opinion, que les Pythagoriciens ont autrefois soutenue. Certes, il faut que Pythagore eût une connoissance bien parfaite du Ciel & de la Terre, puisqu'il assuroit dès son tems par raison ce que l'expérience a montré depuis être véritable, qu'il y avoit des Antipodes. Et sans doute que la plûpart de ses prédictions n'avoient point d'autre fondement, lors qu'il donnoit avis des tremblemens de terre futurs, des pestilences à venir, & des tempêtes, que les vents devoient exciter sur la mer; ce qui a peut-être donné lieu à mille contes fabuleux, dont on se sert pour le convaincre de Magie. Car nous lisons dans la vie de son Maître Pherecydes, qu'il a souvent prévu les mêmes choses par de mêmes moïens, comme en bûvant de l'eau d'un puits, qui fit

conjecturer à l'un & à l'autre des tremblemens de terre, qui arrivèrent, selon qu'ils l'avoient dit. Je ne veux pas oublier jusqu'à quel point Pythagore porta la Musique, qui semble n'être d'usage, que pour le plaisir. Il s'en servit si utilement dans la Morale, qu'il adouciſſoit les plus violentes passions de l'ame par la mélodie, témoin ce jeune homme désespéré d'amour, qu'il remit en son bon sens avec un air Spondaïque ou Sacrificial. Toutes les autres agitations d'esprit étoient apaisées de même par des sons, qu'il avoit appropriés à chacune en particulier; comme les Médecins ont des remèdes singuliers aux diverses maladies du corps. Jamblique qui use de cette comparaison, ajoute, qu'avec de certaines chansons il concilioit à ses disciples un très doux sommeil, & qui produisoit des songes le plus souvent véritables. Si je voulois expliquer ici ce qu'il enseignoit de la Musique des Cieux, & s'il la croioit sensible, selon que le dit Porphyre, ou bien seulement par analogie, de façon, qu'elle ne fût compréhensible que par l'entendement, il faudroit s'y arrêter plus, que le lieu ne le permet; & puis, ce que j'en ai dit dans un discours Sceptique de la Musique, peut bien m'exempter de la peine d'une redite.

Mais Pythagore n'a rien eu de considérable comme la piété, dont on nous fait voir qu'il étoit touché dans la reconnoissance d'un souverain Etre. Il admiroit sa Providence éternelle, & defendoit pour cela de demander rien à Dieu en particulier; parce qu'il ne croioit pas, que personne scût assez ce qui lui étoit propre. Car d'interpréter autrement ce précepte, & au sens, que lui donnent ceux, qui le veulent faire passer pour une défense absolue de prier Dieu, c'est prendre plaisir à se tromper d'autant plus lourdement, qu'ils imputent ailleurs à Pythagore, d'avoir fait souvent des Sacrifices, qui étoient toujours accompagnés de prieres. En vérité, je ne doute point, qu'il n'ait commis la faute de tous les autres Philosophes, que la crainte faisoit s'accommoder au culte Divin établi de leur tems. Mais je soutiens, que le précepte de ne demander rien de précis à Dieu, parce que nous sommes tous dans l'ignorance de ce qui nous est le plus expedient, ne peut être justement blâmé par un Chrétien, qui dit tous les jours à Dieu que sa volonté soit faite, se soumettant par là à sa Providence, selon le sentiment de ce Philosophe. Peut-on dire, qu'autre chose, que le respect, qu'il portoit à la Divinité, lui fit condamner ceux,

*Lib. 2.
Hist. nat.
cap. 6.
Collut.
cap. 24.*

qui juroient par elle, & qu'il disoit se devoir efforcer d'être dignes d'être crûs d'eux-mêmes, sans la mêler dans leurs sermens? Chacun sait, que ses disciples n'assuroient rien, que par le nombre quaternaire, sinon, qu'ils prenoient quelquefois leur maître à témoin de la vérité de ce qu'ils soutenoient. Pour moi je suis persuadé, que ce grand homme ne reconnoissoit qu'une cause première, & qu'un seul Dieu, Auteur de toutes choses, quoi qu'il n'osât pas se déclarer là-dessus ouvertement. On rapporte un conte de lui, qui montre bien ce qu'il pensoit de la pluralité des Dieux de son siècle, & de toute la Théologie du Gentilisme. Il seignit d'être descendu aux Enfers, où il avoit vu les ames d'Hésiode & d'Homere, la première attachée à une colonne d'airain, la seconde pendante à un arbre, & environnée de serpens, à cause des mauvais discours de l'un & de l'autre de ces Poëtes, touchant les choses du Ciel, où ils avoient introduit presque tous les Dieux des Payens. Mais il ne jugeoit pas, qu'on pût défabuser le peuple là-dessus: C'est pourquoi il se contentoit d'user de quelques propos énigmatiques, par l'un desquels il defendoit à ses disciples de cheminer dans les grands chemins; c'est à dire de suivre les

fottes opinions du vulgaire. Et par un autre il leur enjoignoit de ne porter jamais la figure des Dieux gravée sur des anneaux; ce qu'on a toujours pris pour une prohibition, de révéler ce qu'il leur avoit enseigné de la nature Divine. Je mettrois entre les marques de sa pieté la ferme créance qu'il avoit de l'Immortalité de nos Ames; s'il ne s'étoit si fort mépris en cette ridicule Métempsychose dont on le fait Auteur, que c'est un des points de sa doctrine, qui a le plus de besoin d'une bonne circoncision.

Or il ne pouvoit avoir cette connoissance de Dieu sans l'aimer, ni être touché de cet amour sans en avoir pour la vérité; vu même, qu'il avoit appris des Mages, au dire de Porphyre, qu'à considérer Dieu humainement, on ne lui pouvoit donner de plus beau corps que la lumière, ni d'autre amie que la vérité. Pythagore ajoutoit à cela, que rien par consequent ne nous pouvoit rendre si semblable à Dieu, que d'être véritables. Et il se rendit si exact dans la recherche de cette ressemblance, qu'on veut, qu'il n'ait reçu le nom de Pythagore, qu'à cause que ses paroles n'étoient pas trouvées moins véritables, que celles d'Apollon surnommé Pythius. C'est d'où est venu ce mot si ordinaire parmi les

Grecs, *αὐτός ἐστι* il l'a dit; par ce que ses disciples n'avoient rien de plus fort que son autorité, pour assurer ce qu'ils vouloient qu'on tint pour certain. Le mensonge est honteux en la bouche de toutes personnes, mais il le tenoit infame dans celle d'un Philosophe, qui fait profession particuliere de rechercher la vérité, comme la plus agréable nourriture de son esprit.

Que s'il aimoit ce qui est vrai, il n'affectionnoit pas moins ce qui est juste. Aussi sont-ce deux choses si conjointes, qu'elles ne sont prises souvent que pour une même. Saint Thomas interpretant dans la premiere partie de la Somme un endroit du Psalme quarante-vint quatrième, où la Vérité est mise pour la Justice, montre fort bien, que cette Justice en Dieu est tres proprement nommée une vérité, & qu'en nous-mêmes ces deux vertus passent quelquefois sous une seule nomination. Pythagore témoigna l'estime qu'il faisoit de la Justice, par le précepte mystereux, qu'il donna, de ne s'asseoir jamais à table, que le sel n'y eût été mis auparavant; ce que tous les Interpretes ont expliqué de la Justice, qu'il vouloit qui intervint en chacune de nos actions. Et certes comme le sel conserve tous les corps, qui le reçoivent.

reçoivent, la Justice seule maintient la société des hommes, qui peuvent si peu subsister sans elle, que les Pirates mêmes sont contraints de lui donner lieu parmi eux, & de la mêler dans le partage de leurs brigandages. Je sai bien, que Carneades harangua contre elle dans Rome publiquement; qu'à son imitation Cicéron faisoit tenir le parti de l'injustice à L. Furius Pilus dans ses Livres de la République; & qu'on veut, que le Philosophe Plavorinus se soit encore exercé sur le même sujet. Mais toutes ces galanteries Academiques ne sont que des jeux innocens, semblables aux éloges de la fièvre, ou de la folie, & qui ne font rien contre ce qu'a dit Pythagore si à propos & si serieusement à l'honneur de la Justice, & des Loix, qu'il nommoit, selon ses façons de parler ordinaires, les couronnes des villes, parce qu'on ne les pouvoit toucher sans crime, & sans violer le respect qui leur étoit dû.

Il ne faut pas oublier ici de remarquer avec combien de soin il cultivoit l'amitié. C'est lui qui a dit le premier, que toutes choses devoient être communes entre les amis, & qu'un ami étoit un autre soi-même. Et nous savons en effet, que ses disciples ont vécu dans une communauté de biens, peu différen-

*D. Aug.
L. 2. de civ.
Dei c. 21.*

*Kellix 78
P. 2. 69.*

Lib. 1.
sect. 11.
cap. 2.

te de celle, qui s'est pratiquée depuis entre les premiers Chrétiens. C'est pourquoi Aulu Gelle a observé, que les Romains uſoient du mot Grec *κοινῶστα*, pour exprimer les lieux où plusieurs personnes vivoient en commun, retenant le nom, & la chose, de l'institution de Pythagore. On peut considérer trois tems différens dans l'amitié, le commencement, le milieu, & la fin; il a donné des règles fort précises de chacun. Pour le premier il desendoit de fraper dans la main de toutes personnes indifféremment: voulant dire, qu'on devoit bien prendre garde de ne se pas lier d'amitié, qu'on n'eût soigneusement reconnu auparavant l'humeur de celui, qui se présentoit pour la contracter. Pendant le cours de l'amitié il vouloit qu'elle fût conservée avec une fidélité si exemplaire, qu'il n'y a rien eu parmi les anciens de semblable à cet égard, à ce qu'on rapporte de quelques Pythagoriciens. Denis le Tyran contoit lui-même régentant à Corinthe, comme il avoit été refusé par Pithias & Damon, de faire le tiers dans une amitié où il leur avoit vû exposer la vie l'un pour l'autre, avec une franchise, que toute sa Cour admira. On peut bien lire encore dans Jamblique l'histoire de Clinias & Prorus, avec quelques autres, qui

font voir, que jamais personne n'a étendu les devoirs d'amitié, jufqu' où Pythagore les faisoit aller. Quant au dernier tems, qui est celui de la rupture, il ne croioit pas, que ceux de la Secte, après avoir si bien commencé, le dussent jamais éprouver. Et il condannoit si fort les amis douteux, ou inconstans, qu'à mon avis c'étoit contre eux, qu'il avoit donné le précepte, de ne souffrir point d'hirondelle sur le toit de la maison. Je fai bien, que Porphyre & Jamblique l'ont autrement interpreté. Mais j'ai pour moi tous ceux, qui ont pris cet animal pour le symbole des amis interessés, qui nous visitent pendant le beau tems de la prosperité, & nous quittent aussitôt que l'Hiver paroît, ou que le moindre vent d'une mauvaise fortune commence à tirer contre nous. Certes, l'amitié des hommes vertueux doit être immortelle, où si elle reçoit quelquefois quelque diminution, à cause que l'imbecillité de nôtre nature se mêle par tout, il faut qu'ils imitent cette même nature, qui procede bien plus lentement en ce qu'elle corrompt, qu'en ce qu'elle engendre. Et comme la mer, qui monte en cinq heures, en emploie ordinairement sept à descendre, on ne sauroit moins faire, que d'user de quelques périodes sem-

blables en l'amitié, lors qu'elle éprouve de l'agitation, & la raison veut, que nous soions beaucoup plus tardifs à l'éloignement, s'il est nécessaire, qu'aux approches.

Plusieurs ont attribué à Pythagore une abstinence plus grande, que ne dit Diogene Laërce sous l'autorité d'Aristoxene. Car Jamblique ne veut pas, qu'il se dispensât seulement de manger des seves, & de ce qui peut être de mauvaise nourriture; il lui ôte toute celle des viandes, dont Aristoxene assuroit qu'il avoit librement usé, à la reserve du bœuf, & du mouton. Et l'extrait de Photius, dont nous avons parlé, porte, que les Pythagoriciens étoient si fort dans la créance de la Métempsychose, qu'ils se fussent plutôt passés d'alimens, que de tuer les animaux, pour en user comme nous faisons. Je laisse à d'autres à examiner la façon de vivre particulière de ce Philosophe, pour dire en général, qu'il étoit si sobre, que Saint Jérôme le propose à Jovinien avant Socrate, & Antisthene, comme celui de qui la retenue dans le boire & manger pouvoit donner de la confusion aux Chrétiens de son tems. Cela me fait souvenir de ce qu'on lit dans les Recueils de Constantin, comme aiant été écrits par Diodore, que les disciples de Pythagore faisoient.

de tems en tems dresser de très beaux festins, que s'étant mis à table, après avoir bien excité leur appetit en regardant tout ce qui leur avoit été servi, ils se levoient sans y toucher, avec une temperance, qui n'est pas hors d'usage, à ce qu'on dit, parmi quelques uns de nos Religieux.

Or Pythagore n'avoit pas moins d'abstinence en beaucoup d'autres choses, & principalement en ce qui lui pouvoit donner de la ioie, ou de la tristesse. Car Porphyre dit expressément que personne ne le vit jamais rire ni pleurer; bien qu'il reconnoisse qu'outre le plaisir de la Musique, il prenoit quelquefois celui de la danse. Ce qui montre assez, que le reglement de ses mœurs à cet égard, procedoit d'une excellente moderation d'esprit, plutôt que d'une influence de Saturne.

Mais entre toutes ses abstinences je n'en crois point de plus considérable, que celle du parler, qui a rendu si mémorable le silence Pythagorique. Plutarque dit dans ses Propos de table, qu'une des raisons, qu'eût Pythagore, de defendre qu'on mangeât des poissons, fut de voir, qu'ils étoient muets, ce qui les lui fit mettre presque au rang de ses disciples. Et il reçût du Bœuf les premières leçons, qu'il fit à sa langue, pour lui apprendre à se taire, si nous en croions Apollonius

*Liv. 6.
cap. 6.*

*Cent. 1.
Et. 83.*

dans Philostrate. Quoi qu'il en soit, outre le silence de cinq ans, dont l'on a tant écrit, il vouloit, qu'on le pratiquât tellement pendant tout le cours de la vie, que ceux de la Secte étoient plutôt reconnus par là, que par la parole. Ce fut ce qui rendit Epaminondas si taciturne, aiant été instruit, avec Philippe de Macedoine, que les Thebains avoient en ôtage, par Lylis Pythagoricien; & ce qui fit dire, qu'il n'y avoit homme de ce tems-là qui sçût davantage, & qui parlât moins qu'Epaminondas. Les Arabes ont là-dessus une façon de s'expliquer fort Pythagorique, quand ils disent qu'un fou a toujours le cœur sur la langue, mais qu'un homme sage retire la sienne auprès du cœur. Il y en a, qui ont crû, que cette inhospitalité, dont nous avons dit, que Pythagore vouloit qu'on usât envers les hirondelles, regardoit ces grands discoureurs avec qui l'on ne doit jamais contracter de société. Et l'une de ses plus belles sentences porte, que nous ne devons pas être moins fideles à garder le dépôt d'un secret, que celui d'un thresor. Pour moi j'estime d'autant plus le silence Pythagorique, qu'il s'accomode merveilleusement bien avec nôtre Religion. Salomon le recommande dans toutes ses œuvres, & il dit particulie-

rement dans ses Proverbes, que les levres Cap. 14.
 tiennent lieu de forteresse aux hommes sa. & 25.
 ges, comparant ceux, qui ne se peuvent tai-
 re à une ville toute ouverte & sans murailles.
 Le chatiment de ceux, qui travaillèrent à cet-
 te élévation insensée de la Tour de Babel, fut
 de parler beaucoup & ne rien faire de bien.
 Nous tenons le silence des Cloîtres pour l'une
 des plus grandes austerités qui s'y exercent.
 Et la cérémonie, dont on use dans le sacré
 College de fermer & ouvrir la bouche aux
 Cardinaux; n'a pas peu de rapport à ce que
 Pythagore pratiquoit parmi ses disciples.

Faisons ici une petite réflexion sur leur con-
 duite politique, qui nous peut beaucoup ser-
 vir à les mieux reconnoître. Car nous voions
 par une lettre que Pythagore écrit à Anaxime-
 ne, qu'il ne croioit pas, que la Philosophie
 dût empêcher les hommes de se mêler du
 gouvernement public, lui déclarant, qu'il
 intervenoit souvent dans les différens qui por-
 toient de son tems les Italiens à se faire la
 guerre les uns aux autres. A la vérité, quel-
 ques-uns de ses Sectateurs furent nommés Se-
 bastiques, ou Religieux, parce qu'ils ne va-
 quoient qu'à la contemplation. Il en eût d'au-
 tres, qu'on appelloit Mathématiciens, à cau-
 se de l'Astrologie, Géométrie, ou telle autre

*Incertus
 aut. apud
 Phot.*

partie des Mathématiques, qui les occupoit. Mais il s'en trouvoit aussi, qui portoient le surnom de Politiques, d'autant qu'ils s'adonnoient principalement à juger des intérêts de l'État. Photius; de qui nous apprenons cela, fait une autre distinction, entre ceux, qui étoient les plus familiers avec Pythagore, qu'on nommoit Pythagoriciens, les disciples de ceux-là qui furent nommés Pythagoriens, & les plus éloignés de sa personne, qui suivoient sa doctrine en divers lieux; & se contentoient d'être dits Pythagoristes. Or je ne doute point que ses amis intimes ne fussent dressés de sa main au maniement des affaires publiques, comme le témoignent bien ces renommés Législateurs, Charondas, & Zaleucus, qui étoient du nombre, & qui formèrent le Droit Civil de beaucoup de villes d'Italie, & de Sicile, telle que Crotoné, Sybaris, Catane, Agrigentum, Locres, Rhegio, Himere, Taurominium, & quelques autres. Je tiens encore, qu'il n'y avoit qu'eux à qui il confiât les plus hauts mystères de sa Philosophie, & sur tout l'importante connoissance d'un seul Dieu tout-Bon, & tout-Puisant, avec le mépris des autres, qu'on adoroit alors, comme une chose qui suit nécessairement cette première lumière. Car par-

Pythago-
rici. Py-
thagorici.
Pythago-
ristæ.

ce que le peril étoit grand d'entreprendre ouvertement la ruine de tant d'Autels, il pensa que c'étoit assez fait à lui de communiquer la science à ceux, qu'il jugeoit dignes de l'entendre, & à qui il recommançoit sur tout le secret, ne croyant peut-être pas, que le peuple fût capable d'en faire son profit. Ce que nous avons déjà remarqué, en parlant de la pieté de ce Philosophe, m'oblige à faire un tel jugement, & le grand avantage, que les disciples prétendoient sur le reste des hommes, m'y confirme. En effet, on peut voir dans Jamblique, qu'on leur reprochoit, qu'ils s'estimoient de petits Dieux terrestres, & les autres hommes des bêtes, qu'il falloit subjuguier. C'est pourquoi ils soutenoient, qu'Homere n'avoit nommé les Rois Pasteurs des peuples, que pour nous faire comprendre, qu'on devoit traiter les personnes vulgaires de même que le reste des animaux. Or ils mettoient en ce rang tous ceux, qui n'étoient pas de leur société, d'autant qu'ils les voioient encore dans les erreurs grossieres des fausses Religions, comme gens qui n'avoient pas pris ces hautes connoissances de la Divinité, dont Pythagore avoit fait leçon seulement à ceux, qu'il affectionnoit le plus. Ainsi le même Jamblique observe ailleurs, qu'ils cro-

*De vita
Pyth. c. 35.*

*Protre-
ptic. 14.*

joient être entièrement au dessus des Loix, ne voulans pas seulement voir les lieux, où la Justice s'exerçoit, qui n'avoit à leur dire nulle jurisdiction sur eux. Et l'on fait, que leur coûtume étoit de dresser des sepulchres vuides, selon l'usage de ce tems-là, à ceux de leur Secte, qui en étoient sortis, comme si eût été quitter la vie que d'abandonner leur famille. Avec ce grand courage l'Histoire nous apprend, qu'ils affectoient partout l'absoluë puissance, & qu'ils en ont souvent abusé jusqu'à se rendre intolérables en beaucoup de lieux, ce qui a même été cause de leur totale ruine. Voici comme elle arriva. Un des premiers hommes de la ville de Crotonne nommé Cylon, desira d'être admis au nombre de ceux, avec qui Pythagore traitoit le plus privément. Le refus que l'humour altiere de ce prétendant lui fit recevoir, le porta jusqu'à un tel ressentiment, qu'il conspira avec ses amis contre Pythagore & ses disciples, & les faisant passer pour des Athées, & des factieux, qui ne visoient qu'à la tyrannie, il excita une sédition, dans laquelle ils perirent presque tous par le feu, qui fut mis au logis où ils s'étoient retirés. Quelques-uns disent, que Pythagore étoit alors absent, les autres veulent qu'il ait été l'un des deux

ou trois, qui se sauvèrent, mais qu'il perit dans une autre conjuration, qui se fit à Métapont, semblable à celle de Crotoné. C'est une chose constante, que ce premier incendie en excita de pareils presque dans toutes les villes d'Italie & de Sicile, où il y avoit des Colleges de Pythagoriciens. Or quoique le principe de leur calamité soit plein d'injustice, il est certain pourtant, que le desir, qu'ils avoient de dominer, fut ce qui donna le plus de prise sur eux à la calomnie, & ce qui excita l'envie & la haine de la multitude contre toute leur Secte. Je pense en effet, que c'est la principale cause de sa perte, qui fut si voisine de son origine, que peu s'en faut, qu'on ne puisse dire que Pythagore en vit le commencement & la fin. Car depuis sa mort & cette grande persecution de tous les siens, qui arriva au même tems, il n'y a eu que fort peu de Pythagoriciens épars çà & là par le monde, & qui n'osoient même, à ce que dit Porphyre, reveler le plus secret de leur Philosophie, si tant est, qu'ils en eussent connoissance, leur maître, comme nous avons remarqué, ne le communiquant qu'à ceux d'entre eux, qui étoient le plus dans sa confiance, & qui perirent presque tous dans cette conjuration Cylonienne. Ce n'est pas,

que je ne me souviens bien, que Diogene Laërce lui donne des successeurs en sa doctrine jusqu'à la dix-neuvième génération, ou pour mieux dire jusqu'à la neuf ou dixième, selon la correction de Lipsé. Mais par le texte même de Diogene cela ne s'étend que jusqu'aux disciples d'Euritus & de Philolaüs, vers le siècle d'Alexandre le Grand; ce qui n'est pas comparable à la suite qu'ont eue la plupart des autres familles Philosophiques. Quoiqu'il en soit, Cicéron semble témoigner en plus d'un endroit, qu'il n'y avoit presque plus de ces Philosophes de son vivant. Et Seneque dit, que du sien leur Ecole étoit deserte & sans Précepteur. Il faut observer qu'outre cette première & principale cause de leur peu de durée, Porphyre en donne trois autres, qui méritent d'être considérées. La première, qu'ils ne s'expliquoient guères, que par les nombres, faisant de l'Arithmétique la principale partie de leur Philosophie, ce qui la rendoit trop énigmatique & obscure. La seconde, qu'ils s'étoient tous servis du dialecte Dorique dans leurs compositions, ce qui causoit une seconde obscurité, & faisoit que leurs Livres n'étoient presque pas intelligibles. La dernière, que Platon, Aristote, & ces autres grands Chefs d'ordres philosophi-

4. Tusc.
9. lib.
de univ.
lib. 7. qu.
Nat. cap.
ult.

qués, aiant pris ce que la Seete Pythagorique avoit de meilleur, qu'ils transportèrent chacun dans la leur, en déguitant leur larcin, ils la rendirent moins considérable, ne lui laissant rien de propre, que ce qu'ils estimoient le moins, & par où même ils tâchoient de la rendre ridicule avec leurs interprétations calomnieuses. Ainsi se perdit cette fameuse Compagnie, & le plus essentiel de sa doctrine, bientôt après qu'elle eût paru dans le monde. Vions à cette heure quel jugement nous devons faire de son Fondateur, & de ceux de ses disciples, qui ont approché le plus près de son mérite.

L'insolence de quelques Païens, qui ont osé comparer la créature au Créateur, comme nous l'avons déjà remarqué en parlant de Socrate, s'est fait notablement paroître au sujet de Pythagore. Ils ont feint qu'il fut nommé & salué par le Génie d'un fleuve lorsqu'il le traversoit, afin de rendre moins considérable la voix du Saint Esprit, qui fut ouïe sur le Jourdain au Batême de Jesus Christ. C'est dans le même dessein, qu'ils ont débité pour des vérités une infinité de fables, qui se disoient de ce Philosophe, assurant, qu'il faisoit lire dans le rond de la Lune, ce qu'il écrivoit sur un miroir convexe, qu'il arrêtoit les Aigles volans; qu'il avoit une cuisse d'or, ou

d'ivoire selon Origene; qu'il entendoit le chant des oiseaux, & commandoit à tous les animaux les plus feroces, comme les Ours; bref, qu'il se faisoit voir au même instant en des lieux très éloignés l'un de l'autre, tels que sont *Taurrominium* de Sicile & Métapont d'Italie. Or quoique la fausseté de tous ces contes soit assez évidente, & particulièrement celle du premier, par la diversité dont il est rapporté, Malchus nommant ce fleuve, que Pythagore passoit avec ses amis, Caucaus; Jamblique Nessus, ou Nessus; d'autres Cauus, au rapport de Saint Cyrille & Apollonius d'Alexandrie, surnommé le Dyscole, se contentant de dire, que c'en étoit un, qui coule au dessous de Samos: Si est-ce que le zèle de plusieurs Chrétiens ne fut pas satisfait en rejetant toutes ces impostures, à cause de l'opiniâtreté de leurs adversaires, qui ne se pouvoient paier d'une simple négative. Mais en s'accommodant à leur infirmité, on reçût pour autant de vérités Historiques les merveilles, qu'ils racontotent de Pythagore, sous cette protestation, qu'il n'avoit rien operé en cela, que par art magique, & avec l'aide des mauvais Demons. C'est-ce qui lui a donné une si grande réputation d'avoir été Negro-mancien, & ce qui fait, que nous voyons tant

Cap. 6.
L. 2. adu.
L. 111.

d'invectives contre lui dans quelques Peres, qui ont crû faire beaucoup pour la pieté, d'en user de la sorte. Que s'il faut en un tems bien différent du leur, & où nous n'avons plus rien à démêler avec les Païens, juger de ce grand personnage sur les apparences, je pense qu'on y peut proceder de la sorte.

Premierement l'impieté de ceux, qui ont voulu tirer des paralleles de lui au Fils de Dieu, toute abominable qu'elle est, ne doit pas faire de préjudice à celui, qui n'étoit plus au monde il y avoit long-tems, lorsqu'ils se sont avilés de cela. Car le blaspheme de Celsus, qui préféroit la patience d'Epictete à celle du même Redempteur, ne peut pas être imputée non plus à ce pauvre Stoïcien, pour le rendre criminel des fautes d'autrui. Et si le Philosophe Apollonius avoit été aussi vertueux, que quelques-uns l'ont crû, il ne seroit pas raisonnable, que la mauvaise intention, qu'avoit Philostrate d'opposer tant de faux miracles, qu'il lui faisoit faire, à ceux de Jesus Christ, dans un Livre composé pour complaire à l'Imperatrice Julie, nous fit condamner absolument Apollonius. Les crimes sont personnels, & il y auroit de l'injustice à le rendre responsable de la malice de Philostrate, aussi-bien que Pythagore de celle des Pa-

*Origen.
lib. 7. con-
tra Cel.*

iens; qui se sont servis de son nom, pour rendre moins adorable, s'ils eussent pû, celui du Fils de Dieu.

En second lieu toute sorte de Magie n'est pas defenduë, & l'on peut voir dans tous les ~~Ecrivains de la vie de Pythagore~~, que celle qu'ils lui attribuent n'est pas des reprovées. Ils disent, qu'il fut jusqu' en Chaldée, où il apprit la science des Mages, qui n'a jamais été prise que pour l'Astrologie, dont il n'y a que les abus, qui soient condamnés. Et de fait, la meilleure partie des Peres honore après Saint Jérôme la mémoire des Mages, que l'Etoile miraculeuse amena jusques dans Bethléem, parce que c'est le nom, qu'on donne aux Sages ou aux Philosophes, dans tout l'Orient. Or, outre cette connoissance des Cieux fort propre à se faire admirer, Pythagore fut disciple de Pherecyde, le plus grand Physicien de ce siècle-là, & qui prédisoit aussi-bien qu'Anaximandre beaucoup de choses futures, comme entre autres les tremblemens de terre, par des raisons purement naturelles. Il ne faut pas douter, que Pythagore n'eût appris sous un si grand maitre les plus rares secrets de la Nature, & que par le moien des vertus occultes, ou des sympathies & antipathies des corps physiques, il ne pût
faire

faire mille belles choses, qui sont prises pour autant d'actions Magiques par le commun des hommes. L'art des nombres, qu'il avoit étudié en Égypte avec tant de perfection, le pouvoit encore rendre suspect de Magic auprès des ignorans, parce qu'on y pratique mille gentilleses, qu'ils prennent pour autant de divinations. Je veux me taire de la Géométrie, & des Méchaniques, *Iambl. cap. 18.* qui ont aussi leurs merveilles, & dont Pythagore faisoit tellement son jeu, qu'il ne nommoit point autrement la Géométrie que son Histoire, à cause peut-être du divertissement facile, qu'il y prenoit, ou parce que ses propositions se suivent, & sont entendues l'une par l'autre, comme les parties d'une narration Historique.

Mais jugeons un peu de cela sur le vraisemblable, puisque c'est tout ce qu'on peut faire aux choses douteuses, & qui sont de la nature de celles-ci. Y a-t-il apparence qu'un homme profondément savant, & si peu ambitieux tout ensemble, que nous l'avons fait voir, cherchât à se faire estimer par des tours de Magic, tels qu'on les lui attribue? Sa piété, & la connoissance qu'il avoit d'un seul Dieu tout-Bon, & tout-Puissant, pou-

voient-elles souffrir qu'il eût recours aux mauvais Demons? L'amour de la vérité, qui lui donna le nom de Pythagore, & qui le rendit le plus crû sur sa parole de tous les Païens, a-t-il quelque rapport avec les impostures des Sorciers, & les illusions trompeuses dont on veut qu'il ait usé? Certes, si nous considérons toutes ses autres vertus ensuite, qui le firent adorer après sa mort, & convertir en un Temple, à ce que dit Justin, le lieu de sa demeure ordinaire; avec ce que les plus savans siècles du monde ont pensé de lui: il sera presque impossible, que nous jugions si mal de sa personne, que de la mettre au rang des plus infames Negromanciens, comme il le faudroit par nécessité, si la moindre de toutes ces fables magiques, que nous avons rapportées, avoit quelque fondement.

*Lib. 20.
hist.*

Or encore que nous aions dit jusqu'ici beaucoup de choses, tant à la recommandation, qu'à la décharge de ce Philosophe, ce n'est pas à dire pourtant, que je prétende, qu'il fût sans défauts, & que je ne déteste l'impiété des Gnostiques, & de cette Marcelline, qui adoroient son image, selon que j'ai déjà remarqué dans la première par-

tie de ce Livre, sous l'autorité de Saint Irénée, & de Saint Augustin. Quand Pythagore n'auroit point erré, comme il a fait en beaucoup d'autres points, son Idolâtrie seule, pour le moins à l'égard du culte extérieur, le rend coupable d'un très grand crime. Mais parce que d'ailleurs, par une grace speciale du Ciel, ses vertus Morales étoient accompagnées de la connoissance d'un seul Etre souverain, qu'il a pû invoquer à l'article de la mort, & lui demander pardon de toutes ses fautes; je ne voudrois pas assurer sa damnation, comme d'autres l'ont fait, & je crois qu'il est plus sûr de suspendre nôtre jugement là dessus, puisque celui de Dieu nous est inconnu. Quelques-uns veulent, qu'un si grand personnage ait été assassiné sur le bord d'un champ semé de fèves, parce qu'il n'osoit y mettre le pied, ce qui est tout à fait ridicule. D'autres le font perir de faim & de misere, après quarante jours de prison. Et il y en a qui assurent, que la mélancholie seule le tua, après la perte de tant de ses amis. En quelque façon que ç'ait été, n'étant pas mort subitement, il a pû supplier cette Bonté infinie, dont il étoit venu un rayon jusqu'à lui, de

lui faire miséricorde; & nous ne saurions sans témérité, ni peut-être sans crime, comme nous l'avons tant de fois répété, prescrire des bornes aux graces extraordinaires du Tout-puissant. Si l'on considère la grande doctrine de ce Païen, ses préceptes touchant l'adoration Divine, sa Morale, qui lui faisoit examiner tous les soirs & tous les matins très soigneusement sa conscience, avec le reste des qualités, qui l'ont rendu si admirable, il est impossible, qu'on ne dise, que c'est grand dommage, que tant de belles vertus n'aient été Chrétiennes. Il ne faut pourtant pas conclure positivement, qu'elles soient malheureuses pour toujours. Et je pense, qu'on doit plutôt souhaiter avec quelques-uns des Peres de l'Eglise, que par des voies, qui nous sont inconnues, le Ciel les ait couronnées de gloire. Cela peut être présupposé d'autant plus librement, que Salomon ne veut pas, qu'une méchante âme reçoive jamais le don de la Sagesse. Je sais bien, que plusieurs ont interprété cela de la Sagesse divine seulement. Mais il est vrai aussi, que d'autres l'étendent jusqu'à celle, dont la seule Philosophie Morale nous rend capables, & qui ne comprend pas les vertus

In male-
volam
animam
non in-
trabit sa-
pientia.
Sap. c. 1.
Sepulve-
di ep. 91.

Théologales, comme fait la première. C'est chose certaine, qu'entre tous ces anciens Philosophes, Pythagore a toujours été reconnu pour l'un des plus vertueux, & par conséquent, s'il y a lieu d'espérer quelque chose de leur salut, on peut bien, ce me semble, ne pas desespérer du sien. La même chose doit être dite de ceux de sa Secte, qui l'ont imité, & qui étoient sans doute les plus grands ennemis du vice de tous les Gentils, si nos conjectures ne nous trompent.





D'EPICURE,
ET DE LA
SECTE EPICURIENNE.

Cest que les saintes Lettres ont dit d'Ismaël, se peut fort bien appliquer dans les profanes à ce Philosophe voluptueux. Il a eu la main levée contre tous les autres: & celle de tout ce qu'ils étoient n'a jamais cessé de travailler à sa ruine. En effet, on peut voir dans Diogene Laërce & dans Hesychius, qu'Epicure prenoit plaisir à médire de tous ceux, qui avoient acquis le plus de reputation dans la Philosophie. Il n'épargna pas même Democrite, l'appellant ordinairement Lerocrite, ou Censeur de bagatelles, encore qu'il tint de lui & de Leucippus ses Atomes imperceptibles, & que ses Jardins ne fussent arrosés que des fontaines du premier, pour parler avec Ciceron, plutôt qu'avec Lactance, qui dit, qu'Epicure avoit hérité de la folie de tous les deux. Mais si son humeur satyrique ne souffroit pas, qu'il épargnât personne, aussi n'a-t-il été exempt des atteintes d'aucun de ceux de sa profession, & on peut bien le nommer le hibou des Philosophes, que tous les au-

*Lib. 1. de
nat. Deor.
Lib. 3. de
falsa Sap.
cap. 17.*

tres ont poursuivi d'une conspiration commune. Ce n'est pas chose difficile que d'en deviner la cause. Nous avons déjà remarqué, comme le plus important article de toute la Philosophie étoit celui du souverain bien. Or parce qu'Epicure le mit dans la volupté, il n'eût pas seulement pour contraires ceux, qui se disoient heureux au milieu des tourmens, comme les Stoïciens, mais encore tous ceux, qui croioient que l'honnêteté de leur condition étoit blessée par un terme si odieux, que celui de volupté. Et véritablement, puisque la Morale de presque tous les autres n'avoit rien de plus exprès que les préceptes de résister aux voluptés, & puisque l'austerité de leur vie, qui les rendoit principalement considérables, alloit apparemment contre cette fin voluptueuse, que se proposoit Epicure, ce n'est pas merveille, que la Secte fût en si mauvaise intelligence avec les autres. Elles ne laissoient pas de se faire assez souvent la guerre entre elles, mais elles convenoient néanmoins toutes en ce point de s'opposer aux Epicuriens, & de s'unir autant de fois qu'il étoit question de combattre leur doctrine touchant le souverain bien.

Je me suis souvent étonné là dessus, pourquoi nous ne lisions point de si grandes in-

*Diog.
Laert. in
Aristip.
& Epic.
Laët. lib.
3. de falsa
Sap. c. 7.*

vectives contre Aristippe & les Cyrénaïques
ses disciples, qu'on en voit contre Epicure &
ceux de sa famille dans tous les Livres des
Anciens. Car c'est une chose constante, que
les premiers recherchoient une volupté,
beaucoup plus infame, que n'étoit celle des
derniers. Les Cyrénaïques ne considéroient
que les mouvemens voluptueux du corps;
& comme ils préferoient ses plaisirs à ceux
de l'ame, ils tenoient aussi, que les douleurs
corporelles étoient beaucoup pires, que cel-
les de l'esprit, ne faisant état de la vertu,
qu'autant qu'elle pouvoit servir à la volupté,
comme on n'estime une médecine, qu'à cau-
se, qu'elle est utile à la santé, selon leur com-
paraison ordinaire. Epicure au contraire ne
parloit ouvertement que d'une volupté tran-
quille & reposée; protestoit, qu'il la tenoit
inséparable de la vertu, & prouvoit l'avan-
tage de celle de l'ame entre autres raisons par
un argument pressif, que le corps ne ressen-
toit ni le plaisir, ni la douleur, que dans le
seul intervalle de leur présence, là où les con-
tentemens aussi bien que les fâcheriës de
l'esprit étoient sensibles dans toutes les trois
parties du tems, le passé, le présent, & le fu-
tur. A son dire les plus solides plaisirs con-
sistoient même en la mémoire du bien passé,

parce que tout ce qu'on se promet de l'avenir est incertain, & ce qui est présent ne se possède jamais sans crainte, pouvant être à tous momens alteré. De sorte, qu'il n'y a, selon cette doctrine, que le seul souvenir, qui nous donne de pures & véritables satisfactions. Or, peut-être qu'une Philosophie si scandaleuse que l'étoit celle des Cyrénaïques, les fit juger plus dignes de mépris que de refutation, & qu'on se contenta de voir une Secte sans suite & abandonnée, qui enseignoit, outre ce que nous venons de rapporter, qu'il n'y avoit rien qui fût naturellement juste ou injuste, honnête ou deshonnête, les Loix & les Costumes seules en ayant fait la distinction. Mais il n'en fut pas de même à l'égard des Epicuriens, dont le nombre & la doctrine attirèrent les contradictions de toutes les autres Compagnies Philosophiques.

Je sai bien, qu'on peut trouver étrange que je parle de la doctrine d'Epicure, comme de quelque chose considérable, vû le reproche, que lui ont fait presque tous les hommes de lettres de les avoir méprisées. Cicéron le *Lib. 1. § 2. de fin. § lib. 1. § 2.* taxe de cela en plus d'un endroit, & particulièrement du peu d'estime, qu'il faisoit de la *Tusc. qu.* Dialectique. Quintilien le confirme avec

S
 Fugere
 omnium
 discipli-
 nam na-
 tigatione
 quam ve-
 locissima
 iustit.
 lib. 12.
 iustit.
 cap. 2.

une façon de parler merveilleusement hardie, quand il dit qu'Epicure commandoit à ses Eco-liers de s'éloigner à toutes voiles du pais des disciplines. Athénée non content de l'avoir maltraité dans le troisiéme & septiéme Livre de ses Deipnosophistes, l'appelle ignorant de tout le cercle des sciences dans le treiziéme Livre du même ouvrage. Et le Philosophe Sextus commence son entreprise contre les Mathématiciens, c'est à dire en ce lieu là contre ceux, qui sont profession d'être savans, par une pré-supposition qu'Epicure l'étoit si peu, qu'il ne s'avoit pas même parler purement sa langue naturelle. Mais comme je ne voudrois pas nier, qu'il n'y ait eu beaucoup d'Epicuriens très ignorans, notamment ceux, qui ne songeoient qu'à se veautrer dans toute sorte de voluptés, & qui ont été communément nommés pour ce sujet les pourçaux d'Epicure: je crois aussi, qu'il faut tomber d'accord, que plusieurs de cette Secte n'ont pas vécu de la façon, ni dans cette profonde & honteuse ignorance, qu'on leur a voulu imputer. Sur tout, c'est être ridicule, de vouloir faire passer Epicure pour un homme sans lettres. Le nombre & la qualité de ses œuvres sur les plus belles ma-ieres des sciences montrent assez le contraire.

Il a plus écrit, au rapport de Diogene Laërce, qu'aucun autre Philosophe, & plus que Chrysippus même, qui fut nommé son Parasite, parce qu'il tâchoit de l'égalier dans ses compositions, ne disant bien souvent que les mêmes choses, qu'Epicure avoit déjà traitées. A la vérité, ils étoient en cela différens, que Chrysippe remplissoit ses Livres d'une infinité d'autorités, & de passages entiers, qu'il prenoit des autres, là où Epicure affectoit de ne citer jamais personne, de sorte, qu'en trois cens volumes, ou Cylindres, comme les nomme Origenè, il n'y avoit pas un seul Auteur allegué, & l'on n'y voit que la seule & nue exposition de ses sentimens. C'est en partie ce qui lui acquit la réputation de n'être pas savant, qu'il augmentoit ses écrits autant qu'il pouvoit, & parce que, comme dit Sextus au lieu que nous venons d'alleguer, il étoit bien-aisé qu'on le prit pour un Philosophe naturel, qui n'avoit point eu de Précepteur, & qui ne devoit toutes ses lumieres qu'à la bonté de son esprit. Cela n'a pas empêché pourtant, qu'on ne l'ait accusé d'avoir débité pour siens les Livres des Atomes de Democrite, & ceux d'Aristippe de la volupté. Sextus donne encore une autre raison de ce mauvais bruit, fondée sur

αυτοδι-
δακτος ηγη-
αυτοθεν
φιλοσοφος.

ce qu'il parloit très mal de Platon, d'Aristote, & généralement, selon que nous l'avons déjà remarqué, de tous ceux, qu'on estimoit le plus, à cause de leur doctrine; ce qui le mit dans la mal-veillance d'une infinité de personnes. Son plus grand ennemi fut un Nausiphanes, dont il avoit été auditeur, & qu'il ne laissoit pas de surnommer le Poumon, pour le noter de peu d'esprit, protestant, qu'il n'avoit jamais rien remarqué dans tout son savoir, qui pût servir à devenir sage, ni qui fût capable d'avancer un homme dans la vraie Philosophie. Mais le mépris qu'il fit de la Logique, excita plus que toute autre chose l'aversion des autres Philosophes contre lui. En effet, il se plaignoit, que la Physique & la Morale étoit presque toutes corrompues par cet Art de discourir avec trop de subtilité. Et il soutient dans le cinquième des Tusculanes de Cicéron, que cette grande attention, qu'on apportoit au choix des paroles, & aux finesses du raisonnement, avoit réduit les hommes à ne faire quasi plus de cas des bonnes pensées, & qu'au lieu d'une Philosophie simple & naïve, ils l'avoient renduë toute captieuse & Sophistique. Si est-ce qu'on ne peut pas dire qu'il méprisât absolument la méthode de bien argumenter, & de

former de bonnes conséquences. On sait, que la Philosophie avoit trois parties aussi-bien que celle des autres, & qu'il substitua la Canonique au lieu de la Dialectique; c'est à dire qu'il retint cette science après en avoir retranché les excès, & corrigé les abus. Aussi voit-on bien par ce peu de lumiere qui nous reste de ceux de la Secte, qu'ils n'ignoroient pas les sciences, dont ils condamnoient la vanité. Et quoique Cicéron les traite souvent fort mal comme Academicien, faisant prendre à Cotta l'avantage sur Velleius, autant qu'il lui est possible; si est-ce que le dernier montre assez, que les Epicuriens n'avoient pas moins d'étude que les autres, ni même d'adresse à se defendre, lors qu'ils étoient attaqués.

Ce que j'ai dit jusqu'ici en faveur d'Epicure, & de quelques-uns de ses Disciples, n'est pas pour les justifier de beaucoup de crimes, dont je les tiens coupables, ni pour les égaler à ces autres Philosophes, de qui nous avons parlé en si bonne part. Les Epicuriens ont eu des opinions si impies de la Divinité; Leur doctrine touchant la nature de nos ames, qu'ils faisoient corporelles, & périssables, a été si détestable: Et quelque interprétation qu'ils aient donnée à leur fin

voluptueuse, elle a causé tant de scandales, & produit tant de maux dans le monde. que je tiens pour désespéré le salut d'Epicure, & de tous ceux, qui ont suivi la pernicieuse doctrine, qu'il enseignoit. Mais ce n'est pas à dire pourtant, s'ils sont malheureux en l'autre monde, que nous leur devions imputer en celui-ci des fautes, qu'ils n'ont pas commises. Ils en ont assez fait de véritables, sans que nous leur en donnions de supposées. Et quand il n'y auroit que le témoignage de S. Jérôme, & de Seneque, deux Auteurs, que le Christianisme & le Paganisme révèrent extrêmement, je n'empêcherai bien de croire, que si Epicure a lourdement erré en de certaines choses, il n'ait jamais rien dit de raisonnable ailleurs; & que s'il est donné pour quelques vices très énormes, il ne puisse pas avoir eu l'usage des vertus qu'une infinité d'Ecrivains sans reproche lui attribuent. Pour ce qui regarde Seneque, encore qu'il le rende ridicule dans son quatrième Livre des Bienfaits, sur le sujet de la Divinité, à qui il n'avoit laissé que le soin d'éviter les ruines d'une quantité innombrable de mondes, qui tomboient autour d'elle; si est-ce qu'il a parlé très honorablement de lui en beaucoup d'autres lieux, & en effet les plus belles let-

tres, qu'il adresse à son ami Lucilius, sont fondées sur des préceptes d'Epicure, dont il ne se peut lasser de louer les sentimens. Quant à Saint Jérôme, il dit des choses merveilleuses à la recommandation de ce Philosophe, dans son second Livre contre Jovinien, il le propose aux Chrétiens pour leur faire honte de leurs débauches, & il observe, que toutes ses œuvres n'étoient remplies que d'herbes, de fruits, & d'abstinences. Cap. 8. Considérons maintenant ce qui a pu obliger l'un & l'autre de ces deux grands personnages à faire des jugemens si avantageux pour lui.

C'est une chose si constante, que la volupté d'Epicure étoit accompagnée de toute sorte de tempérance, qu'on voit par ce qu'il écrivoit à ses plus intimes amis, qu'ordinairement ses meilleurs repas se faisoient avec un peu de fromage, qu'il joignoit au pain & à l'eau. Le même se peut dire de ses véritables disciples, qui ne buvoient que fort peu de vin, & n'usoient que de vivres très simples & très communs, comme le témoigne Diocles dans Diogene, & comme les plus grands ennemis même de leur Secte l'ont confessé, quand ils ont voulu mettre la main à la conscience. Que si les dernières paroles des hommes sont les plus considéra-

bles de toutes, selon les termes de la Jurisprudence, il ne faut que lire celles d'Epictete à Idomeneus pour une preuve entiere de ce que nous soutenons. Il lui proteste, qu'il tient pour bien-heureux le dernier jour de sa vie; & qu'encore que les douleurs, qu'il ressentoit dans la vessie & dans les entrailles, fussent extremes, y aiant quatorze jours, qu'une pierre bouchoit le conduit de son urine, il recevoit néanmoins un tel contentement d'esprit, dans le souvenir des raisons Philosophiques, dont il se pouvoit attribuer l'invention, qu'il en tiroit une agreable compensation à son mal. D'un autre côté la Morale porte, que les tourmens n'empêchent pas la felicité du Sage, encore que la douleur puisse tirer de lui quelques soupirs. Que ce Sage ne recherchera jamais d'amour une femme, dont les Loix lui defendent la jouissance. Qu'il exposera sa vie d'autant plus librement, qu'il fait, que la mort ne doit pas être mise au rang des choses mauvaises. Qu'encore que la santé soit un bien fort desirable à beaucoup de personnes, il s'en trouve pourtant plusieurs, qui la doivent tenir pour indifférente, d'où vient peut-être le souhait de bienfaire, *εὐπρόσπειν*, qu'il mettoit au commencement de toutes ses lettres, au lieu de

de celui de se bien porter, dont usoient les autres. Qu'il y a des douleurs préférables à la volupté, laquelle ne doit pas toujours être embrassée. Que celle, où il mettoit le souverain bien; n'étoit pas une volupté de gourmand ni de débauché, comme quelques-uns par ignorance, ou par méchanceté l'en avoient voulu accuser. Qu'il vaut bien mieux être infortuné & raisonnable tout ensemble, que de jouir d'une fortune favorable, & n'être pas dans un bon usage de la raison: ce qu'il exprimoit mille fois mieux en ces termes, *εὐλογίως ἀτυχεῖν, ἢ ἀλογίως εὐτυχεῖν*: ajoutant pour l'une des plus certaines maximes de la vie, que cette bonne fortune ne se trouvoit que bien rarement conjointe avec la sagesse. Enfin il pose pour fondement de toute la science des mœurs, qu'on ne sauroit vivre heureux ni avec plaisir, si non autant que nôtre félicité est accompagnée de prudence, d'honnêteté, & de justice, qui sont des qualités qu'il estimoit inséparables de la vraie & solide volupté. Certes, voilà bien des axiomes, dont le moindre est capable de desabuser ceux, qui ont fait de si mauvais jugemens de la Philosophie d'Epicure, pour ce qui regarde le souverain bien.

A la vérité, l'on a voulu dire, que toutes ces belles sentences n'étoient pas considérables, parce qu'elles ne s'accordoient nullement avec d'autres où Epicure se contredisoit manifestement. Il y a eu même des personnes, qui se sont persuadées, qu'il n'avoit autre dessein, que de tromper le monde avec ses propos si honnêtes & si vertueux, s'en servant comme de douceurs agréables pour faire avaler le poison de sa volupté. Ciceron le compare, selon ce sentiment, à Caius Gracchus, qui parloit comme un Avocat Fiscal du bon ménagement des Finances, au même tems, qu'il les dissipoit toutes par ses profusions. C'est par là, ajoute Cicéron, que les plus simples sont trompés, & ce sont de semblables discours, qui ont rendu si grand le nombre des Sectateurs d'Epicure. Mais qui eût jamais bon droit dans le plaidoié de son adversaire? Et qui pourroit éviter de perdre sa cause, si l'on s'arrête à ce que dit une partie contraire? D'ailleurs, comme a fort bien répondu Seneque à cette sorte d'instance, on ne reproche pas moins à Platon & à Zenon qu'à Epicure, qu'il y avoit trop de différence entre leurs vies & leurs Livres. N'est-ce pas, dit ce Philosophe Espagnol, ce qu'on impute presque toujours aux plus hon-

Lib. 3. & 5. Tusc. qu. & lib. 2. de fin.

Lib. d. vita beata cap. 18.

nêtes gens, lors qu'on n'a rien de plus pres-
sant à leur dire? Il faut l'entendre justifiant *Cap. 12.*
dans un autre endroit Epicure de la mauvaise *§ 13.*
reputation, qu'il avoit acquise, à cause de
la vie infame de quelques uns des siens.
C'étoient des personnes, comme il remarque,
qui apportoit leurs vices & leurs débau-
ches dans l'Ecole de celui, qui parloit avan-
tageusement de la volupté. Ils étoient bien-
aisés de couvrir d'un manteau de Philosophes
leur luxe, aussi-bien que leur luxure, & quoi-
que la volupté d'Epicure fût pleine de sobrie-
té, & plutôt sèche & aride, que molle & ef-
feminée, ils ne laissoient pas de commettre
mille dissolutions dans sa famille, qu'ils y
avoient apportées, & non pas apprises. Car
si la volupté, dont il faisoit profession, a
quelque chose de mauvais, c'est en ce que
son seul nom scandalise au dehors, bien
qu'elle n'ait rien au dedans que d'honnête.
Je veux dire franchement mon opinion, ajoû-
te Seneque, encore que je sache assez, qu'elle
offensera tous nos Stoïciens; les préceptes
d'Epicure sont accompagnés non seulement
de droiture & de sainteté, mais encore d'au-
sterité, s'ils sont considérés de près. Sa vo-
lupté consiste en fort peu de chose, & il la
regle par les mêmes loix, que nous avons

accoutumé de donner à la vertu. Il lui commande d'obeir & de s'accommoder à la Nature, qui trouve sa satisfaction dans de certaines bornes, au lieu que la luxure & la débauche ne sont jamais contentes. Je m'empêcherai donc bien de dire avec la plûpart des nôtres, que la Secte d'Epicure enseigne à mal faire. J'avouë néanmoins qu'elle a fort mauvais bruit, & qu'elle est même infame, quoiqu'à grand tort, & sans l'avoir mérité; ce qui n'est si bien connu de personne, que de ceux, qui l'ont pénétrée jusqu'au dedans, & qui savent le plus secret de sa doctrine.

Si quelque zelé Partisan d'Epicure avoit écrit de la sorte, sa deposition pourroit être suspecte, & il y auroit lieu de douter, que celui qu'il defend avec tant d'ardeur, méritât toutes les louanges qu'il lui donne. Mais qu'un capital ennemi du vice, tel que Senèque, engagé dans une compagnie formellement contraire à celle des Epicuriens, parle si honorablement de leur fondateur, dans un tems, où l'animosité des Sectes étoit en pleine vigueur, parce qu'elles subsistoient encore, c'est-ce qui le justifie si pleinement ce me semble, avec les textes de ses propres œuvres, & l'autorité de St. Jérôme, que je

ne vois nulle apparence d'être d'un sentiment contraire. En effet, tout ce qui s'est dit contre la volupté d'Epicure, doit être rapporté ou à la pure calomnie de quelques Payens, ou au zèle de beaucoup de bons Peres Chrétiens, qui ont crû, qu'on ne pouvoit trop diframer un homme sans Religion, comme nous allons montrer qu'il étoit; ou à la vie scandaleuse & abominable de ses faux disciples, qui se firent detester par tout le monde, abusans tellement de la félicité voluptueuse, qu'il proposoit, que ses peines éternelles en ont peut-être augmenté, ce qu'il faut réserver au juste jugement de Dieu.

Il est bien plus aisé d'excuser Epicure sur ce point de la volupté, qu'en ce qui touche ses opinions de la Divinité. Et néanmoins son impiété n'a pas été de s'être moqué, comme il a fait plus ouvertement qu'aucun autre, des Dieux & des Religions de son tems. Ce mépris semblable à celui de Socrate, & de la plûpart des Philosophes, dont nous avons examiné les sentimens, étoit plutôt méritoire que condannable. Et véritablement, Lu.
Lib. 1.
crece a eu sujet de le louer par dessus tous ceux de sa profession, qui n'osèrent jamais s'expliquer nettement comme lui sur ce sujet. Il fut le premier, qui prononça courageuse-

ment ce qu'il en pensoit, & qui osa publiquement ébranler, autant qu'il lui fut possible, les fondemens de tous les Temples de la Grece, en declamant contre la vanité du culte, qui s'y exerçoit. Ce n'est pas être impie, disoit-il, d'ôter au peuple, & à la multitude, des Dieux tels qu'elle se les figure; l'impiété consiste à penser d'eux les mêmes choses, que fait le peuple, & à suivre à cet égard les opinions de la multitude. Mais il falloit ensuite reconnoître un souverain Etre, & adorer une suprême bonté, comme ont fait les autres. Ce n'est pas qu'il n'ait souvent parlé de Dieu, en le nommant un animal immortel & bienheureux. Mais outre que Cicéron, & Sextus Empiricus soutiennent, qu'en son ame il n'en croioit point du tout, n'est-ce pas presque la même chose de n'en point admettre, que de le représenter, comme il fait, sourd & aveugle pour tout ce qui nous concerne? Les soins & les empêchemens, dit-il, ne s'accordent pas bien avec un état parfaitement heureux, non plus que la colere ou la misericorde, qui sont des passions d'une nature infirme, & qu'on ne peut attribuer à Dieu sans lui faire tort. Car ajoute-t-il en un autre endroit, comme ce qui est heureux & immortel n'a jamais d'affaires, qui l'occupent, il

Lib. 1. de
nat. Deor.
& 2. de
Divin.
Adv.
Math.
ib. 8.

ἔτι αὐτὸς
πράγματα
τα ἔχει,
ἔτι ἄλλω
πικρέχει.

n'en donne aussi jamais aux autres, il ne trouble le repos de personne, & c'est se tromper lourdement de croire, qu'il puisse en quelque façon que ce soit être ému de pitié ou de haine. Avec ces belles maximes, qui n'ont pas peu de rapport à ce que nous avons remarqué de l'opinion d'Aristote, touchant les choses sublunaires, il se moquoit de toute sorte de Religion, comme de la chose du monde la plus vaine, & la plus ridicule, puisque Dieu ne pouvoit être flechi par nos prières, ni prendre le moindre intérêt dans aucune de nos adorations. C'est-ce qui a fait user de ces termes à Cicéron, au second Livre de la Nature des Dieux, qu'Epicure les avoit rendus monogrammes, parce que tels, qu'il les avoit figurés, jouissans de leur béatitude en eux-mêmes, & sans souci du genre humain, ils n'étoient presque pas reconnoissables. On ne sauroit donc nier, qu'Epicure n'ait été l'un des plus impies de tous les Philosophes de l'Antiquité.

Je ne juge pas à propos pour nôtre dessein d'examiner davantage ici le surplus de sa doctrine. Il étoit persuadé, que le Soleil ni le reste des Astres n'étoient pas plus grands que ce qu'ils nous paroissent à l'œil, ou que si nous y étions trompés par la vûe, c'étoit de

*D. Hieron. ep. 60.
D. Basil. hom. 4.
hexam.*

fort peu, déferant ainsi au jugement de tous les sens plus qu'aucun autre Philosophe n'a jamais fait. Il s'imaginoit une infinité de mondes, non pas seulement par succession des uns aux autres, comme les a crûs Origene, mais qui subsistoient tout à la fois dans un espace infini, & avec de certains intervalles appellés Intermondes. Bref, il a eu un grand nombre d'opinions particulieres dans la Physique, dont Lucrece a composé son Poëme, & qui ont été si bien reçûes, que l'Ecole d'Epicure a duré plus que toutes les autres, sans intermission, & avec cette prérogative, qu'aucun de ses disciples ne le quittoit pour prendre parti ailleurs, au lieu qu'il en recevoit tous les jours une grande quantité, qui abandonnoient les autres Sectes, pour s'enroller dans la sienne. Je n'ignore pas le mot ingenieux d'Arcesilaüs là-dessus, qui dit, qu'on ne s'en devoit pas étonner, parce que c'étoit une chose facile de convertir des hommes en chatrés, mais qu'on ne pouvoit pas rétablir ceux, qui avoient une fois perdu leur virilité; voulant dire, que la volupté d'Epicure effeminoit tellement les hommes, qu'ils devenoient incapables de se remettre dans un genre de vie moins dissolu. Cependant la galanterie de cet Academicien

n'a aucun fondement véritable. Nous avons montré, que la volupté, dont il parle, étoit toute autre, qu'il ne la présuppose. Et je *Gassendus.* suis certain que si le travail d'un des plus savans hommes de ce siècle (*) voit le jour, où tout le système de la Philosophie Epicurienne est expliqué, avec la circoncision nécessaire des parties qui offensent la pieté & les bonnes mœurs, on reconnoitra, qu'il se soutenoit fort bien en tous ses membres, que les raisons, qui l'appuioient n'ont pas eu moins de probabilité, que celles de tant d'autres systèmes différens, qui avoient leurs défauts aussi bien que celui-ci les siens. Car, par exem- *D. Thom.* ple, l'infinité des Mondes, dont Democrite *l. p. qu.* avoit déjà fait leçon, ne seroit-elle pas dispu- *47. art. 3.* table encore aujourd'hui par raisons Physiques, si l'autorité de l'Eglise ne lui étoit contraire? Anaximene, Archelaüs, Aristarque, Xenophane, Zenon Eleate, Anaximandre, Diogene Apolloniate, Leucippe, & assez

(*) C'est le savant Gassendi, qui a ramassé avec une extrême diligence tout ce qui se trouve sur la doctrine & sur la personne d'Epicure chez les anciens, & il a réduit sa philosophie en un Systeme complet, comme on le peut voir dans le livre, qu'il a publié, *de vita, moribus & doctrina Epicuri.* Outre cet

ouvrage de Gassendi, nous avons encore une *vie d'Epicure* en françois, imprimée à Paris en 1679. & un *Traité: de vita & moribus Epicuri*, imprimé à Amsterdam en 1693. qui sont les productions du savant Monsieur du Rondel, où l'on trouve des remarques très curieuses sur la philosophie d'Epicure.

d'autres, qui l'ont defenduë, ne sont pas de moindre autorité que Thales, Pythagore, Anaxagore, Héraclite, Zenon de Citie, Platon, & Aristote, qui ont été de l'avis contraire. Métrodore se persuadoit tellement la pluralité des mondes, qu'il ne trouvoit pas moins d'absurdité à vouloir, que toute une campagne ne fût faite que pour produire un seul épi de bled, qu'à soutenir l'unité de ce monde dans l'étenduë infinie d'un si grand Univers. Et il faut croire, que les preuves d'Anaxarche en faveur de cette opinion, étoient bien puissantes, puisqu'elles firent pleurer Alexandre, qui ne s'étoit pas encore rendu maître absolu des trois parties du Monde qu'il connoissoit. En effet, les deux raisons de Platon, l'une, que nôtre Monde ne seroit pas parfait, s'il ne comprenoit tout en soi; l'autre, qu'il pêcheroit en sa forme, s'il ne ressembloit à son Archetype, qui est unique, ne concluent pas si nécessairement, que plusieurs ne les aient combatuë. Et tout ce qu'a dit Aristote dans son premier Livre du Ciel, & dans le dernier de sa Métaphysique, où il prouve aussi l'unité du Monde par celle du premier Moteur, n'est pas demeuré sans repartie. C'est pourquoi Saint Athanase aiant écrit, que Dieu n'avoit

Cap. 8.

Orat. contra Idola.

expressément créé qu'un seul monde, afin qu'on ne pût pas former un argument de la pluralité des Dieux sur celle de divers Mondes, ajoute fort bien, que cela ne le doit pas prendre pour une démonstration évidente, par ce qu'il est certain, que Dieu pouvoit créer des mondes innombrables s'il eût voulu, sans qu'il eût été permis de blasphémer contre son Essence. Ce peu que nous disons, n'étant pas le lieu de nous étendre davantage sur le reste de la doctrine d'Epicure, peut faire voir comme à ne suivre que la lumière naturelle il ne philosophoit pas si grossièrement, que beaucoup de personnes se le sont imaginé. Et nous pouvons finir cette Section, en maintenant, qu'encore qu'il fût très impie, que son salut par conséquent soit désespéré, & que sa Philosophie contint, comme nous l'avons remarqué, plusieurs maximes, qui sont à rejeter, on ne doit pas laisser de le mettre au rang des plus signalés Philosophes, qui ait eu le Paganisme. Sa volupté n'étoit point fordide; il a vécu si sobrement, que les Peres en font quelquefois honte aux Chrétiens; & toutes ses mœurs ont été telles, qu'après avoir atteint l'âge de soixante & douze ans avec honneur, il mourût regretté d'un nombre infini de ses amis, sa patrie lui faisant élever des Statues de

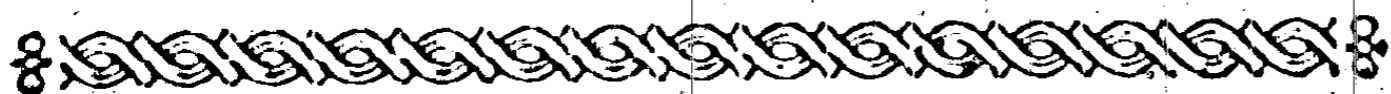
cuivre, dont elle voulût honorer sa mémoire. Il ne faut pas oublier ce que Numenius Pythagoricien a observé, que jamais la Secte d'Epicure n'a été divisée, ni remplie de factions différentes comme les autres. C'est pourquoi

Præp. Ev. le même Numenius la compare dans Eulèbe
l. 14. c. 5. au corps d'une République bien composée, &

dont le bon gouvernement ne souffre aucune sorte de sédition. En vérité, Epicure a eu un grand nombre de disciples, qui l'ont fort des-honoré par une vie la plus infame & la plus détestable, qui se puisse dire. Mais aussi s'en est-il trouvé d'autres, qui ont maintenu sa Secte en reputation, & qui ne doivent pas être

Lib. 2. de mis au rang de ceux-là. Cicéron même est
fin. contraint d'avouër, qu'encore qu'il n'approuvât pas la doctrine des derniers, il étoit obligé néanmoins d'estimer leur façon de vivre. Et il reconnoit, qu'au lieu qu'on accusoit les autres

Philosophes de parler beaucoup mieux, qu'ils ne vivoient, les Epicuriens tout au rebours avoient les actions beaucoup meilleures, que le discours, parce que leurs propos pouvoient être mal interpretés, & il étoit impossible de trouver à redire en ce qu'ils faisoient. Il est besoin de faire ces distinctions, si l'on ne veut confondre toutes choses au préjudice de la vérité.



DE PYRRHON,

ET DE LA

SECTE SCEPTIQUE.

SI Pyrrhon eût été tel, que plusieurs l'ont représenté, je ne pense pas que personne eût voulu suivre ses sentimens, & nous serions même ridicules de nous amuser à les examiner. Rien ne m'oblige à le faire, que l'opinion où je suis, qu'il est peut-être de ce Philosophe comme de la plûpart de ceux, dont nous avons déjà parlé, à qui mille choses ont été faussement attribuées; outre ce qu'ils ont fait, comme Diogene le Cynique, d'extraordinaire & de discordant, exprès pour ramener les autres dans une juste consonance morale. Je sai bien qu'Antigonus Carystius disoit, que Pyrrhon ne voulût pas se détourner ni pour un chariot, ni pour un précipice, ni pour la rencontre d'un chien enragé, & que ses amis seuls le préservoient de tous ces inconveniens. Mais pourquoi croirons-nous plutôt cet Antigonus, qu'Ænesidemus, qui a écrit huit Livres de la Secte des Pyrrhoniens, & qui assure, que leur Chef ne

*Diog.**Lact.**Photius**in lib.*

commit jamais aucune de ces extravagances? Certes, elles ont si peu d'apparence, & il est si difficile de s'imaginer, comment un si grand nombre de Philosophes les auroient approuvées, que je ferois conscience d'y déferer, quand elles ne seroient contredites par personne, & que le reste de la vie de Pyrrhon ne les convaincroit point de fausseté. En effet, on tombe d'accord qu'il vécut près de quatre-vingt dix ans, & qu'il passa la meilleure partie de ce tems-là dans les voyages, aiant été trouver les Mages de Perse, & s'étant abouché dans l'Inde avec les Gymnosophistes. Est-il vraisemblable, qu'un homme, qui se précipitoit dans toute sorte de dangers, fut arrivé jusqu'à un si grand âge? Et qu'il eût pû avoir par tout assez d'amis pour le delivrer de tant de perils, qui sont presque inévitables à ceux, qui vont par le monde avec le plus d'adresse & de prévoyance? Quoiqu'il en soit, on le doit considérer comme Fondateur d'une grande Compagnie, qui étoit recommandable en beaucoup de façons; même quand il n'y auroit que ce que nous lisons dans sa vie, qu'il fut créé Souverain Pontife par ceux de son país, cela seroit suffisant pour montrer la calomnie de ses ennemis, n'y aiant nulle apparence,

qu'on eût donné une importante charge à un homme, qui eût été sujet à de si grands caprices. Ses Sectateurs n'ont pas été seulement appelés Pyrrhoniens de son nom, ils en ont eu trois ou quatre autres, qui se rapportent tous selon leur étymologie aux doutes dont ces Philosophes faisoient profession, dans une recherche continuelle de la vérité. C'est ce qui les a fait nommer Ephectiques, Zeteriques, Aporetiques, & plus communément encore Sceptiques, qui sont des appellations synonymes, qu'on leur a données presque indifféremment pour marque d'une irrésolution, qui leur étoit particulière.

Or quoi qu'ils reconnussent tous Pyrrhon pour leur Maître, avec tant d'estime, que leur coutume étoit de le comparer au Soleil, si est-ce qu'à leur dire, les plus grands hommes qu'eût eu la Grece avant lui, avoient déjà jeté les premières semences de leur doctrine douteuse. Ainsi l'on peut voir dans Diogene Laërce qu'ils nommoient Homere leur Prince, & qu'ils citoient non seulement Archiloque, Euripide, Xenophane, Empedocle, & Democrite, pour avoir été de leur sentiment; mais qu'ils vouloient même faire passer les sept Sages de Grece pour autant de Philosophes Sceptiques, interprétant toutes leurs

*Sextus
Emp. l. 1.
ad. Mat.*

Sentences selon les principes du Pyrrhonisme. Et certes, ces principes ont été fort peu différens de ceux de la seconde Academie que fonda Arcefilas: D'où vient le mot, que dit de lui dans Eusebe, ce Numenius Pythagoricien, dont nous avons parlé dans la Section précédente, *Qui Pyrrhonicus totus erat excepto nomine, idem Academici præter nomen habebat nihil.* Car encore que ce genre de Philosophie renonçât à toute sorte d'axiomes, ne prononçant rien à la mode des Dogmatiques, il avoit néanmoins ses principes, & notamment celui-ci, qu'on ne sauroit former aucune proposition, qui n'en ait une opposée d'égale probabilité. Ce n'est pas mon dessein de faire ici une description exacte de toute la Philosophie Sceptique. Je juge pourtant à propos d'expliquer sommairement, quelle étoit sa fin, & de quels moïens elle se servoit pour y arriver, afin que nous puissions mieux considérer ensuite de quel usage elle peut être aujourd'hui, & ce que nous devons penser de ceux, qui l'ont autrefois cultivée pendant le Paganisme.

Le but où vise le Sceptique, & où il constitue son souverain bien, c'est de posséder une assiette d'esprit, exemte de toute agitation, par le moïen de *l'ataraxie*, qui regle les opinions,

nions, & de la *metriopathie*, qui modère les passions, de telle sorte, qu'il jouïsse d'un parfait repos tant à l'égard de l'entendement, que de la volonté. Or il n'y a, selon qu'il le conçoit, que la seule Epoque ou suspension d'esprit, qui puisse mettre le sien dans un si heureux état. Et cette Epoque, dont on a tant parlé, ne s'acquiert que par un examen très curieux & très exact des apparences du vrai & du faux qui se trouvent en toutes choses tant sensibles, qu'intelligibles, opposant ordinairement les unes aux autres en toutes les façons possibles. Pour y bien proceder, les Sceptiques ont inventé une Topique particulière, & se sont servis de dix moiens avec lesquels ils examinent tout ce qu'on leur propose. Phavorinus les avoit expliqués fort au long en dix livres faits exprès, à ce que dit Aulu Gelle, car il ne nous en reste rien que le titre. Diogene Laërce nous les donne, & nous les interprète même aucunement dans la vie de Pyrrhon. Mais il n'en dit rien de comparable à ce qu'on peut voir dans Sextus Empiricus au quatorzième Chapitre de son premier livre des Hypotheses Pyrrhoniennes, qui est un chapitre véritablement doré, & le plus considérable de tout son ouvrage. Je ne veux point parler des cinq autres moiens que

Σκέψις ἀντιθετικὴ φαινόμενον τε καὶ νοημένων.
Sextus
Emp. l. 1.
c. 4. & 31.

Lib. 11.
Noct. Att.
c. 5.

Diogene dit être de l'invention d'Agrippa, & dont Sextus traite au chapitre suivant. J'ajouteraï seulement qu'on les peut reduire à trois; & que ces trois-là mêmes se rapportent à un seul, qui est le plus général de tous, puisqu'il les comprend tous en soi. C'est celui de la relation, le huitième dans l'ordre des dix, & par lequel ceux de cette Secte font voir, que nous ne jugeons des choses que par comparaison, ce qu'ils énoncent en ces termes, *πάντα πρὸς τί, omnia sunt ad aliquid.* Il faut aussi remarquer, qu'outre ces moiens, ou lieux Topiques, dont les Sceptiques ont usé, ils ont encore voulu s'aider de certaines façons de parler, qui leur étoient particulieres. Ce sont celles qu'on a nommées les voix de la Sceptique, comme *je ne sai; cela peut être; je ne le comprends pas; il se peut faire*, & autres semblables, qui sont déduites fort au long dans le même Sextus. Voilà quel étoit en gros le procédé des Sceptiques, pour parvenir à la béatitude, qu'ils se propofoient. Afin de donner quelque lumiere à tout cela, je me servirai de l'opinion, qu'avoit Anaximandre touchant le lieu que la terre occupe, qu'il croioit être le centre de l'Univers contre le sentiment de quelques Pythagoriciens. Aristote dit, que ce Philosophe ne rendoit point

*L. 1. c. 18.
& seq.*

*Lib. 2. de
celo c. 13.*

d'autre raison de l'immobilité de la terre dans le milieu du Monde, sinon, qu'étant également distante des extrémités, elle ne sauroit de quel côté pancher, & par ce moyen demeureroit ferme & arrêtée dans son assiette. Il usoit, pour se faire mieux comprendre, de deux comparaisons. La première est prise d'un cheveu, qui ne se pourroit rompre, s'il étoit également tiré & de même forcé par les deux bouts, parce qu'il se feroit un pareil effort en toutes ses parties, & que n'y ayant pas plus de raison de rupture en l'une qu'en l'autre, elle ne devroit par conséquent jamais arriver. Sa seconde comparaison se tire de l'état d'un homme fort affamé, qu'il pose au milieu de toute sorte de vivres, & qu'il soutient, qui périroit nécessairement de faim dans une si grande abondance, au cas, qu'il eût une pareille envie de chacun de ces vivres, d'autant que cette égale inclination l'obligeroit à demeurer éternellement sans action, & sans mouvement, n'en pouvant trouver le principe. La même chose qu'Anaximandre présupposoit de l'immobilité de la terre, & les mêmes exemples dont il se servoit, peuvent être rapportés pour faire plus facilement entendre ce que nous avons dit du Philosophe Sceptique. Son esprit demeure tellement

Cum æ.
que se ha.
beret ad
extrema.

suspendu entre les vraisemblances, qui se trouvent par tout, que ne sachant quel parti prendre, ni de quel côté pancher; il se trouve comme immobile dans cette belle indifférence de l'Epoque, où est le centre du souverain bien. En effet, toute la Philosophie Sceptique peut être considérée comme un milieu entre celle des Dogmatiques & celle des Academiques. Car puisque ce qu'on nomme Philosophie, n'est rien autre chose qu'une recherche de la vérité, il ne peut y avoir que trois façons de philosopher. Les Dogmatiques, comme Aristote, Zenon de Citio, Epicure, & les autres, que nous avons vûs jusqu'ici, se vantent qu'ils ont trouvé la vérité. Carneades, Clitomachus, & le reste de ceux de la nouvelle Academie, nient, que cette vérité soit compréhensible. Il reste les Sceptiques, qui tiennent le milieu entre ces deux partis contraires; & qui, après avoir examiné les raisons des uns des autres, cherchent encore la vérité, n'étant pas bien certains si elle se peut trouver ou non. On peut voir par là que leur Secte n'est pas absolument contraire à pas une des autres, encore qu'il arrive, que pour tenir le milieu que nous disons, ils reçoivent des atteintes de tous côtés, où on les traite toujours comme ennemis, parce qu'ils ne

*Sextus l.
i. Pyrrh.
hyp. c. 1.
& A. Gell.
l. ii. c. 5.*

prononcent en faveur de personne, *inter alios contendentes mediū eliduntur*. Tant y a qu'ils se vantent d'avoir trouvé sans y penser le point de la béatitude, que tous les autres n'ont pû rencontrer dans toutes leurs recherches. C'est pourquoi Sextus veut, qu'ils aient été aussi Lib. 1. c. 12. fortunés en cela que ce Peintre, qu'il nommoit Apelle, & que Pline assure avoir été Lib. 35. Nealce, ou Protogene. hist. nat. c. 10. Voiant, qu'il lui réussissoit très mal en la représentation de l'écume d'un chien, ou d'un cheval, il se facha contre son ouvrage, & jetta dessus avec dépit l'éponge, dont il essuioit ses pinceaux. Ce fut avec un succès si heureux, & un hazard si remarquable, que la fortune executa ce que l'Art n'avoit pû faire, imprimant sur le tableau commencé une écume tellement naturelle, qu'elle fut admirée de tout le monde. Sextus faisant la réduction de ce conte, dit, qu'il en est arrivé tout de même aux Sceptiques. Avoir été long tems en quête de la vérité, croians, que le souverain bien dépendoit de savoir discerner le vrai du faux, desespérés de pouvoir jamais parvenir à cette connoissance, ils furent contraints d'user d'Épique ou de suspension d'esprit, pour ne se pouvoir déterminer à rien de certain. Cependant lorsqu'ils ne pensoient à rien moins, ils se

trouvèrent en possession de ce qu'ils avoient tant cherché, s'appercevens bientôt, que c'étoit en cette belle suspension d'esprit que consistoit toute nôtre felicité; parce que l'heureuse tranquillité, que donnent *l'ataraxie*, & *la metriopathie*, ne suit pas moins naturellement ni moins inseparablement l'Epoque, que l'ombre fait le corps. Ceci suffira pour faire comprendre ce que la Philosophie Sceptique se proposoit pour sa fin. C'est toujours la plus importante pièce d'un Tout, la premiere en nôtre intention, & celle, dont la connoissance sert davantage à faire entendre le reste.

Entre beaucoup d'objections, que ceux des autres Familles Philosophiques faisoient aux Sceptiques, & dont on peut voir le sommaire dans l'invective d'Aristocles, rapportée *Præp. Ev. l. 14. c. 18.* par Eusebe contre Pyrrhon & son disciple Timon le Phliasien, j'en remarquerai deux principales, & que je crois le plus attachées au sujet que nous traitons.

Par la premiere on leur reprochoit, qu'une de leurs voix fondamentales, puisqu'ils ne souffrent pas qu'on leur attribue des maximes, ni des axiomes, contenoit en soi une contradiction fort honteuse. Car quand ils disent, qu'il n'y a rien de certain, leur proposition

ne peut être vraie, qu'elle ne soit certaine; & en ce cas là elle montre par elle-même, qu'il y a quelque chose de certain. Que si la même proposition est fautive, outre qu'ils ne l'ont pas dû faire, il s'en suit, que celle qui lui est opposée, se trouvera véritable, savoir, qu'il y a quelque chose de certain. Avec ce dilemme les ennemis de la Sceptique prétendoient, qu'ils la pouvoient rendre ridicule. Voici ce que ses Sectateurs leur répondoient. Premièrement, que cette voix, ou cette proposition, qu'il n'y a rien de certain, n'est pas si absolument affirmative, qu'elle ne contienne en soi une tacite exception d'elle-même. Ainsi dit Sextus sur la fin de son septième livre contre les savans, quand Homere a nommé Jupiter le pere des hommes & des Dieux, cela doit nécessairement être entendu lui excepté, puisque ce Poëte le reconnoissoit pour le premier & le plus grand de tous, & que d'ailleurs il ne croioit pas, que Jupiter pût être pere & fils tout ensemble. En second lieu, ajoûtent-ils, bien que cette même proposition ne reçût aucune exception, on peut dire néanmoins, qu'elle se comprend & s'enveloppe avec toutes les autres, qu'elle con-
ιαυτην
 συμπερι-
 ριζαφει.
 danne d'incertitude, ne prononçant rien contre le général, qui n'ait encore son effet par-
se ipsam

circum-
scribit.
Sextus l.
1 c. 7. Plin.
l. 25. c. 5.

ticulier contre elle-même. Car il y a beaucoup de choses, qui agissent de la façon, & qui ne font rien souffrir aux autres sans s'en ressentir. Le feu qui devore tout, se consume lui-même avec la matiere, qui lui donnoit nourriture. Hérophile comparoit l'Ellebore à un brave Capitaine, qui excite les autres à sortir pour combattre, en y allant des premiers, & presque tous les purgatifs, dont on se sert contre les mauvaises humeurs, se vident avec elles, la faculté, qu'ils ont, les portant, avec ce qu'ils poussent, au dehors. La lumiere s'éclaire elle-même, & faisant paroître toutes sortes d'objets, se fait aussi connoître par sa propre splendeur. Enfin les Sceptiques ont encore usé ici de la comparaison de ceux, qui jettent l'échelle du même pied, dont ils sont montés où ils desiroient parvenir, parce qu'elle ne leur est plus d'usage. Voulant dire, qu'ils se servoient aussi de quelques voix, ou de quelques propositions affirmatives, pour montrer, qu'il n'y a rien de certain, sans avoir intention de les laisser subsister plus long-tems, que ce qu'il leur en faut, pour établir l'incertitude par tout, les tenant puis après aussi douteuses que les autres. Que si le langage ordinaire les obligeoit quelquefois à parler plus dogmatiquement, qu'ils

n'eussent souhaité, ils soutenoient, qu'on ne devoit pas prendre cela si fort à la rigueur, d'autant que parmi eux, quand ils prononcent, que quelque chose est, ou n'est pas, ils n'entendent pas l'assurer davantage, sinon, que pour lors, & selon leurs termes *κατὰ τὸ νῦν φαινόμενον secundum id quod tunc apparet*, elle leur semble comme ils le disent.

La deuxième objection importante qu'on a faite aux Sceptiques, tendoit à les rendre odieux à tout le monde. Car parce qu'ils n'admettoient rien de certain, & qu'ils faisoient profession de douter de toutes choses, on leur imputoit, qu'ils ruïnoient par là toute sorte de police, qui ne peut subsister sans la Morale, ni celle-là, si on ne tombe d'accord de ce qu'elle enseigne du vice & de la vertu. Qui est celui qui voudra obeïr aux loix, s'il doute qu'elles soient justes? Et qui fera difficulté de commettre les plus grands crimes, s'il se flatte dans cette opinion qu'il n'y a peut-être point de mal à les faire? En effet, on peut voir, qu'en ôtant la certitude établie parmi les hommes des choses honnêtes & des-honnêtes, licites & illicites, on les jette dans une confusion beaucoup plus grande, qu'elle ne se peut exprimer, & que la vie, que nous

*Plato in
Phædro
Lib. 4. A.
cad. qu.*

nommons à présent civile, deviendroit la plus incivile & la plus déraisonnable, qu'on se puisse imaginer. D'ailleurs, y a-t-il une constitution d'esprit miserable, en comparaison de celle d'un homme, qui doute de tout ce que les sens ou le discours lui peuvent faire comprendre, & qui ne fait pas même, s'il doit se dire créature raisonnable, ou s'il n'est point quelque animal aussi étrange qu'un Typhon, puisqu'on fait tenir ce propre langage à Socrate? Encore les Cimmeriens, dit Lucullus dans Cicéron, allumoient des feux, dont ils éclairoient leurs ténèbres. Et la nouvelle Zemblea permis depuis peu aux Hollandois de soulager avec des lampes & des brafiers ardens la longue nuit qu'ils y trouvèrent. Mais l'obscurité, que les Sceptiques veulent établir en toutes choses par le moien de leur incertitude, est si épaisse, & si invincible, qu'elle étoufferoit toutes les lumieres de l'entendement, & nous rendroit tels que des aveugles nés, si on les laissoit faire. Ils répondent à cela, qu'on a tort de les décrier de la sorte, vû qu'ils sont les hommes du monde, qui se soumettent le plus librement aux loix & aux coûtumes établies, bien qu'ils les suivent *ἀδοξάως*, sans opiniâreté, & sans se départir de l'indifférence Sceptique. Qu'ils

sont par ce moien plus utiles à la vie civile, où ils n'ont jamais causé de troubles, que les Dogmatiques, dont on n'a pû jusqu'à présent appaiser les contestations. Et qu'à l'égard du particulier de chacun d'eux, il n'y en a pas un, qui ne permette autant à ses affections naturelles que personne, & qui ne défere à ses sens comme le reste des hommes, quoique ce soit toujours avec suspension d'esprit, & sans se fier trop en eux, à cause de leurs manquemens si ordinaires. Comment les Sceptiques pourroient-ils subsister, & maintenir leur Etre, s'ils étoient en si mauvaise correspondance avec leurs sens? Et ne savent-ils pas bien que Pyrrhon même prononça, qu'il étoit impossible de renoncer à l'humanité, ou, selon ses propres termes, de dépouïller l'homme tout-à-fait? Pour ce qui est de la partie supérieure, ils ne pensent pas être non plus si fort à plaindre, qu'on a voulu les représenter, puitqu'au lieu de lui donner pour objet le vrai & le certain, qui ne sont pas de sa portée, ils lui substituent l'apparent & le vraisemblable; aimans mieux faire à la mode des premiers Grecs, qui se contentoient de contempler l'Ourse Majeure, que de s'égarer en visant droit au Pole comme les Phéniciens, dans des navigations spirituelles, où

*Sextus
Emp. l. 1.
cap. 33. &
passim.*

le vrai & le certain ne sauroient servir que d'une trompeuse Cynosure.

Voions maintenant ce que nous pouvons penser comme Chrétiens, d'une Secte, dont beaucoup de personnes parlent avec mépris, & fort peu avec connoissance.

*Lib. 3.
Pyr. hyp.
c. 1.*

Déjà je tiens pour desespéré le salut de Pyrrhon, & de tous ses disciples, qui ont eu les mêmes sentimens que lui, touchant la Divinité. Ce n'est pas qu'ils fissent profession d'athéisme, comme quelques-uns ont crû. On peut voir dans Sextus Empiricus, qu'ils admettoient l'existence des Dieux comme les autres Philosophes, qu'ils leur rendoient le culte ordinaire, & qu'ils ne nioient pas leur Providence. Mais outre qu'ils ne se sont jamais déterminés à reconnoître une cause première, qui leur fit mépriser l'Idolâtrie de leur tems; il est certain, qu'ils n'ont rien crû de la Nature Divine, qu'avec suspension d'esprit, ni rien confessé de tout ce que nous venons de dire, qu'en doutant, & pour s'accommoder seulement aux loix & aux coutumes de leur Siécle, & du pais, où ils vivoient. Par consequent, puisqu'ils n'ont pas eu la moindre lumiere de cette foi implicite, sur laquelle nous avons fondé l'esperance du salut de quelques Païens, qui l'ont possédée conjointement.

tement avec une grace extraordinaire du Ciel, je ne vois nulle apparence de croire, qu'aucun Sceptique ou Pyrrhonien de cette trempe ait pû éviter le chemin de l'Enfer.

Ce n'est pas à dire pourtant, qu'ils eussent tous les défauts, qu'on leur a souvent attribués, ni sur tout, qu'ils fussent dans une profonde & honteuse ignorance, comme plusieurs se le sont imaginé. Tant s'en faut, il n'y a peut-être point eu de Secte, qui ait pénétré plus avant dans toutes les sciences, que la Sceptique, comme celle qui étoit incessamment aux prises avec toutes les autres, & qui se fût rendue trop ridicule d'entrer en contestation avec elles touchant la vanité ou l'incertitude des disciplines, si elle les eût ignorées, ou si elle n'eût scû jusqu' où s'étendoit la plus grande connoissance des Dogmatiques. Et certes il n'y a personne, qui puisse lire ce peu d'écrits, qui nous restent des Professeurs de l'Epoque, sans connoître la vérité de ce que nous disons. Quant à Pyrrhon, il ne composa jamais rien, de sorte, qu'on ne peut pas juger de sa capacité par ses œuvres. Mais outre ce que nous en pouvons présumer sur sa grande reputation, le seul privilège d'immunité, que la ville d'Elis sa patrie accorda en sa con-

sidération à tous les Philosophes, nous fait assez comprendre ce qui étoit de son mérite. C'est donc une injustice toute pure d'en parler avec tant de mépris que plusieurs font, & de vouloir traiter tous les Sceptiques comme gens, qui n'auroient eu nulle connoissance des bonnes lettres. Leur ignorance n'étoit pas de ces grossieres ou stupides, que les Ecoles nomment crasses ou supines. Elle n'étoit ni de pure privation, ni de mauvaise information. C'étoit une ignorance raisonnable & discouruë, qui ne s'acquiert que par le moien de la science, & qu'on peut nommer une docte ignorance, aussi bien que celle, dont le Cardinal de Cusa a fait trois livres & une apologie. Car l'extrême science produit souvent le même effet, que l'extrême ignorance, & rien ne nous fait si paisiblement ni si franchement avouër la foible portée de nôtre esprit, que quand nous l'avons élevé par l'étude jusqu' à la plus haute connoissance, dont il est naturellement capable. C'est alors qu'informés par tous les titres possibles du peu que nous pouvons savoir de nous-mêmes, & que détrompés des vaines opinions de suffisance, & de doctrine, nous reconnoissons qu'au lieu des certitudes & des vérités dogmatiques, nous devons nous contenter,

humainement parlant, des apparences, & du vraisemblable, que la Sceptique nous propose.

Mais comme on ne sauroit nier, que cette Philosophie n'ait besoin d'être purgée comme les autres de beaucoup de défauts, même à l'égard de son impiété, qui demande une bien rigoureuse circoncision; je pense, qu'on peut dire aussi, que ce retranchement fait, elle est peut-être l'une des moins contraires au Christianisme, & celle, qui peut recevoir le plus docilement les mysteres de nôtre Religion. Ce qui m'oblige à parler de la sorte, c'est principalement la générale acclamation de tous les Peres contre les Philosophes Dogmatiques, qu'ils ont communément nommés les Patriarches des Hérétiques, ainsi, que je me souviens de l'avoir déjà remarqué dans cet ouvrage. C'est pourquoi Saint Gregoire,

*Nazian.
orat. de
modo in
disp. serv.*

qui le distingue des autres par le surnom de Théologien, dit, qu'ils ont été à l'Eglise comme des plaies Egyptiennes, dont elle a été affligée de toutes les façons possibles. En effet, les Decies, les Juliens, ni les autres fameux persecuteurs ne l'ont jamais tant fait souffrir par la force ouverte, que beaucoup de savans & renommés Philosophes par leurs subtiles disputes, & par l'artifice de leurs écrits. Or l'on fait, que rien ne les a tant por-

tés à cela que la présomtion, & l'opiniâtreté, dont la Sceptique s'est déclarée si capitale ennemie, qu'on la peut dire en cette considération une Philosophie favorable à la Foi, puisqu'elle détruit ce qui est le plus contraire à cette médiatrice de nôtre salut. Car il n'y a rien que Saint Paul ait plus souvent repeté dans toutes ses Epitres, que de fuir la vanité des sciences, & des tromperies, dont se servent les Philosophes, lorsqu'ils fondent leurs opinions sur des axiomes, & sur des Elemens du monde, qui n'ont rien de commun avec la doctrine de Jesus Christ. C'est ce qu'il recommande aux Romains, aux Hébreux, aux Ephésiens, aux Galates, & généralement à tous ceux, qu'il a honorés de ses lettres. Mais jamais les Sceptiques n'ont rien dit de plus pressant contre l'orgueil des Dogmatiques, que ce qu'il écrit aux Corinthiens, les avertissant, qu'il faut être fou & ignorant selon le monde, pour être sage & savant selon Dieu, devant qui la plus grande science, & la plus fine sagesse ne paroissent qu'une pure folie. Que si quelqu'un pense, ajoute ce sacré Vase d'élection, savoir véritablement quelque chose, il ne connoit pas seulement encore de quelle façon il faut, qu'il sache ce qu'il doit savoir. Pour en parler sainement, il est bien difficile

*Ep. 1. c. 3.
& 8.*

difficile de deserer autant qu'on le doit à ces préceptes Apostoliques, sans estimer la modeste suspension d'esprit des Sceptiques, & sans haïr l'arrogance des autres Sectes à soutenir l'infailible certitude de leurs maximes. Nôtre Religion est toute fondée sur l'humilité, ou sur cette respectueuse abjection d'esprit, que Dieu recompense de ses graces extraordinaires. Et l'on peut assurer, que la pauvreté d'esprit bien expliquée est une richesse Chrétienne, puisque le Roiaume des Cieux est si expressément promis aux pauvres d'entendement. Ce n'est donc pas sans sujet, que nous croions le système Sceptique, fondé sur une naïve reconnoissance de l'ignorance humaine le moins contraire de tous à nôtre créance, & le plus approprié à recevoir les lumieres surnaturelles de la Foi. Nous ne disons en cela que ce qui est conforme à la meilleure Théologie, puisque celle de Saint Denys n'enseigne rien plus expressément, que la foiblesse de nôtre esprit, & son ignorance à l'égard sur tout des choses Divines. C'est ainsi que ce grand Docteur explique ce que Dieu même a prononcé par la bouche de ses Prophetes, qu'il a établi sa retraite dans les ténèbres. Car cela étant, nous ne saurions nous approcher de lui, que nous n'entrions

*Lib. 1. de
myst. ph.
c. 1. & 2.*

*Posuit te-
nebras la-
tribulan-
tium.*

dans ces mystérieuses ténèbres; d'où nous tirons cette importante leçon, qu'il ne se peut connoître, qu'obscurément, couvert d'énigmes ou de nuages, & selon que dit l'Ecole, en l'ignorant. Mais comme ceux, qui ont fait de tout tems profession d'humilité & d'ignorance, s'accommodent bien mieux que les autres avec ces ténèbres spirituelles; les Dogmatiques au contraire, qui n'ont jamais eu de plus forte appréhension que celle de faire paroître, qu'ils ignorent quelque chose, s'y perdent incontinent, & leur présomption, d'avoir assez de lumière & d'entendement pour surmonter toute sorte d'obscurité, fait, qu'ils s'aveuglent d'autant plus, qu'ils croient s'avancer dans des ténèbres, que nôtre humanité ne sauroit pénétrer. Quoiqu'il en soit, je trouve que la Sceptique n'est pas d'un petit usage à une ame Chrétienne, quand elle lui fait perdre toutes ces opinions magistrales que Saint Paul déteste si fort. Il est à peu près de nôtre esprit comme d'un champ qui a besoin d'être défriché, & qu'on en arrache les mauvaises plantes, avant que d'y jeter la graine, dont on desire retirer du profit. L'Époque travaille sur nous de la même façon. Elle nous ôte toutes ces vaines imaginations de connoître avec certitude, & de savoir avec

infaillibilité, comme autant de ronces & d'épines. Et elle nous rend par cette soigneuse culture, comme une terre bien préparée, & digne de recevoir les semences du Ciel, je veux dire les graces infuses, & les dons surnaturels, qui ne peuvent alors manquer d'y prendre heureusement racine, & d'y produire des fruits dignes d'une si noble agriculture. Ne voions-nous pas tous les jours les vertus Chrétiennes & Théologiques, qui reluisent avec beaucoup plus d'éclat en des âmes simples & ignorantes, que dans celles des plus savans en toute sorte de disciplines? Et ne savons nous pas, qu'il n'y a point d'esprits, qui reçoivent les mysteres de nôtre Religion avec tant de resistance, que ceux, qui pensent savoir demonstrativement les causes, & les fins de toutes choses? Un Musicien Grec demandoit double salaire à ceux de ses Ecoliers, qui avoient eu par d'autres de mauvais commencemens en son art. Les principes des sciences, & les axiomes des disciplines, nuisent souvent plus, qu'ils ne profitent aux Catechumènes. Tout ce qu'on pourroit craindre, çè seroit, qu'une Philosophie, si accoutumée à douter de tout, & si peu assurée, que celle dont nous traitons, ne nous donnât de mauvaises habitudes, & ne nous fit avoir des

irrésolutions aux choses mêmes où il n'est pas permis d'hésiter tant soi peu, ni d'avoir le moindre doute comme en tout ce qui concerne la Foi & les bonnes mœurs. Mais on ne doit rien apprehender de tel d'une Sceptique, que l'on a renduë Chrétienne par le moien de la circoncision de Saint Grégoire. La Philosophie, généralement parlant, fut autrefois nommée par Saint Cyrille un Catechisme à la Foi. Cela se peut bien mieux dire de cette Sceptique en particulier, qui devient une excellente introduction au Christianisme, & peut tenir lieu de préparation Evangelique. Elle n'a plus de doutes où il est question de la Religion. Toutes ses défiances meurent au pied des Autels. Et les dons, qu'elle reçoit du Ciel pour une fin surnaturelle, sont si efficaces, que sa Foi, son Esperance, & sa Charité, reglent toutes ses connoissances, & donnent la loi à tous ses raisonnemens. Je trouve aussi l'opinion de Saint Augustin fort considérable pour ce qui concerne la Morale en général. Il montre au dix-huitième livre de la Cité de Dieu, que nous devons plutôt tenir de l'autorité Divine les préceptes, qui déterminent ce qui est vice, ou vertu, que de la raison humaine, qui n'est ni assez puissante, ni assez uniforme, pour se faire uni-

Lib. 1. contra Iul.

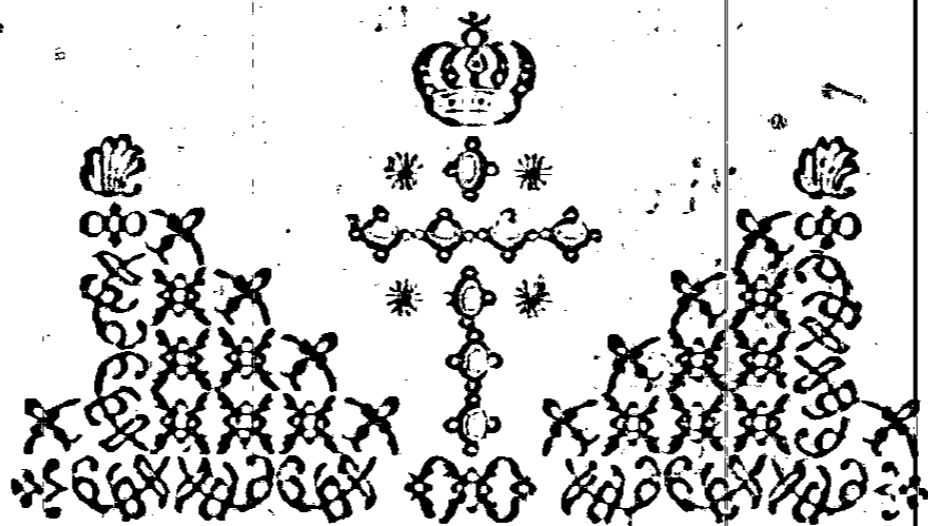
Cap. 41.

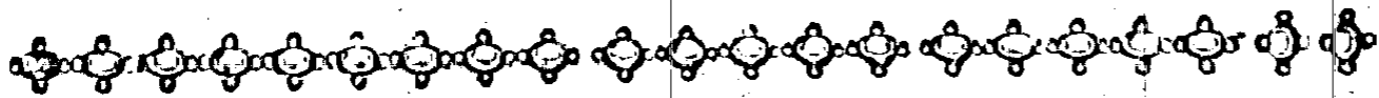
véritablement obéir. Il n'y a point d'action si vicieuse, comme il le remarque fort bien, qui n'ait été approuvée par quelque Philosophe, ni si vertueuse que quelques-uns de cette profession ne l'aient condamnée. Les Peuples mêmes, & les Nations entières ont eu des sentimens tout à fait contraires à cet égard. Nous serions donc dans une perpétuelle incertitude des choses, qui concernent l'Éthique, si nous n'avions recours à la Loi Divine, qui se fait entendre de tout le monde, & qui n'est contredite de personne. Et puisque la Sceptique Chrétienne ne lui est pas moins soumise, que toutes les autres Sectes, que nous avons déjà catechisées, ses doutes seront d'autant moins à craindre, qu'étant encore Païenne, elle ne laissoit pas de déferer aux constitutions & aux coutumes de son siècle. Voilà ce qui m'a donné des pensées si favorables pour une Philosophie, que je ne crois pas plus criminelle, que les autres, pourvû qu'on lui fasse rendre les respects, qu'elles doivent toutes à nôtre sainte Théologie, & que comme une

Vocavit ancillas ad arcem.

suivante seulement, elle soit appelée avec les autres au service de cette divine maîtresse. Si je me suis trompé au jugement, que je viens de faire, je suis prêt à changer d'avis. L'incertitude Sceptique m'excusera

si je n'ai rien dit de certain sur ce sujet. Et en tout cas mon erreur n'accroitra pas le nombre des hérésies, puisqu'elle ne sera jamais convaincuë d'opiniâtreté. Mais je serois bien aise, que les plus grands ennemis de l'Epoque considérassent avant que de me condamner, que la défiance & la suspension ont été nommées par les Dogmatiques mêmes, le nerf, & le membre principal de la Prudence; qu'ils ont cherché la vérité dans le plus profond d'un puits; que Salomon reconnoit la Sagesse pour la plus muable, ou la plus changeante chose de toutes les mobiles, & que *Ep. 1. c. 1.* Saint Paul a confessé aux Corinthiens, qu'il ne savoit rien, sinon Jesus Christ crucifié. J'avouë que de si belles sentences m'ont fait affectionner les doutes, l'incertitude, & l'ignorance des Sceptiques.





DE CONFUCIUS,
LE
SOCRATE DE LA CHINE.

SAINTE Augustin examinant dans sa Cité de *Lib. 8.*
Dieu les différentes Sectes des Philoso- *cap. 9.*
phes, pour reconnoitre celle qu'on peut di-
re avoir le plus de conformité avec nôtre Ré-
ligion, décide la question par un jugement
général très digne de lui. Il soutient, que
sans donner la préférence à la Grece, & sans
avoir égard aux païs où ces grands hommes
ont fait admirer leur sagesse, tous ceux, qui
ont enseigné la puissance & la bonté d'un seul
Dieu Créateur de toutes choses, soit qu'ils
aient été Scythes, Indiens, Perses, Egyptiens,
ou de quelqu'autre Nation, doivent être pré-
férés aux autres, aiant approché le plus près
des lumieres de la Foi Chrétienne. C'est ce
qui m'oblige, après avoir parlé de tant de
Grecs, à produire un Chinois ensuite, com-
me le plus éloigné que je puisse choisir, non
seulement de nôtre demeure, mais encore de
nôtre connoissance ordinaire, n'y aiant gueres
plus d'un siècle, que l'Europe est rentrée en
commerce avec ce grand Roiaume; si tant

est que les Chinois puissent passer pour les Sines des Anciens, selon que les uns & les autres nous sont représentés comme les plus Orientaux de toute l'Asie. Le Pere Trigaut est sans doute celui, qui nous a fourni la plus belle Relation, que nous aions de ce pais-là, s'étant servi des écrits du Pere Matthieu Riccius, dont le zèle, & le savoir ne peuvent être trop estimés. Et j'ai déjà remarqué dans la premiere partie de ce livre, comme ces Peres ont tenu pour assuré, que plusieurs Chinois, aiant moralement bien vécu dans la simple observation du droit de Nature, ont pû faire leur salut éternel, par une bonté & une assistance particuliere de leur Créateur. La raison, que rend le Pere Trigaut de son opinion, est, qu'entre toutes les Nations la leur est apparemment celle, qui s'est le mieux laissée conduire à la lumiere naturelle, & qui a le moins erré au fait de la Religion. Car chacun fait de quels prodiges les Grecs, les Romains, & les Egyptiens remplirent autrefois leur culte divin. Les Chinois au contraire n'ont reconnu de tems immémorial qu'un seul Dieu, qu'ils nommoient le Roi du Ciel, & l'on peut voir par leurs Annales de plus de quatre mille ans, qu'il n'y a point eu de Payens, qui l'aient moins offensé

qu'eux de ce côté-là, & dont le reste des actions se soient plus conformées à ce que prescrit la droite raison.

Or toutes les Histoires, que nous avons d'eux, conviennent en ce point, que le plus homme de bien, & le plus grand Philosophe qu'ait vû l'Orient, a été un nommé Confucius Chinois, dont ils ont la mémoire en telle vénération, qu'ils élèvent sa Statue dans des Temples, avec celles de quelques-uns de ses disciples. Ce n'est pas pourtant, qu'ils le tiennent pour un Dieu, ni qu'ils l'invoquent en leurs prieres; mais ils pensent qu'après le souverain Etre, l'on peut ainsi révéler les grands personnages, qu'ils croient Saints, & dont ils font une espece de Demi-Dieux. Entre plusieurs circonstances de la vie de ce Philosophe, il y en a deux ou trois, qui me font dire, qu'on le peut fort bien nommer le Socrate de la Chine. La premiere regarde le tems, auquel il a paru dans le monde, qui ne se trouvera guères différent de celui du vrai Socrate des Grecs. Car si la naissance de Confucius n'a précédé celle de nôtre Seigneur que de cinq cent cinquante & un an, selon la supputation du Pere Trigaut, Confucius aiant vécu, comme il a fait, plus

de soixante & dix ans, il y aura peu à dire, que le tems de sa mort n'arrive à celui de la génération de Socrate. D'où il s'ensuit, qu'un même siècle fit voir à la Chine & à la Grece les deux plus vertueux hommes de toute la Gentilité. Ils ont encore cela de commun entre eux, que l'un & l'autre méprisèrent les sciences moins utiles, pour cultiver très soigneusement celle des mœurs, qui nous touche de plus près. De sorte, qu'on peut dire, que Confucius fit descendre aussi bien que Socrate la Philosophie du Ciel en terre, par l'autorité qu'ils donnèrent tous deux à la Morale, que les curiosités de la Physique, de l'Astronomie, & de semblables speculations avoient presque fait mépriser auparavant.

En effet, tous les Arts liberaux & toutes les sciences ont eu cours à la Chine aussi bien que parmi nous. La seule liste des livres, qu'en apporta aux Philippines le Pere Herra-
Gonz. de
Mendoce
1. Part. 1.
3. cap. 17. de Augustin & ses compagnons, le fait bien voir, n'y aiant presque science, dont il ne se trouvât quelque traité separé, dans ce peu de volumes, qu'ils avoient pû trouver. L'on voit d'excellens Géometres, Arithmeticiens, & Astrologues Chinois. La Médecine est exercée parmi eux avec grande méthode &

beaucoup d'expérience. Et les opinions, qu'ont quelques-uns dans la Physique, conformes à celles de Democrite & de Pythagore touchant la pluralité des Mondes, montrent assez, combien ceux de cette Nation se plaisent à l'étude des choses naturelles. Mais depuis que Confucius leur eût fait voir l'importance de l'Ethique, & que réduisant en quatre volumes toutes les belles sentences des Philosophes, qui l'avoient précédé, il en eût composé un cinquième de ses propres pensées, il releva tellement la science des mœurs par dessus toutes les autres, qu'on écrit, que depuis lui il ne s'est plus fait de Bacheliers ni de Docteurs à la Chine, qu'en les examinant sur la Morale. C'est une chose certaine, que des trois Sectes de Philosophie qu'on y permet, celle de Confucius, qu'on nomme des Lettrés, a tellement l'avantage sur les deux autres, que tous les Grands du Roiaume en font profession. Je trouve aussi fort remarquable, que cette extraordinaire reputation de savoir, & de prudence, qu'ont acquises les disciples de ce Philosophe, ait eu le pouvoir de faire, que par les Loix de l'Etat eux seuls soient appelés à son gouvernement, & qu'il n'y ait que les Manda-

Trigaut
l. 1. cap. 5

Herrera.

rins, Loytias, ou Lettrés, formés dans son Ecole, qui commandent absolument sous l'autorité Royale. Car toutes les autres professions sont tellement inférieures à celle-là, qu'en ce qui est même de la conduite des armées, il n'y a que les Philosophes de cette Secte, qui donnent les ordres, & toute la Milice tient à honneur d'exécuter leurs dispositions. Certes ce n'est pas une petite gloire à Confucius, d'avoir mis le Sceptre entre les mains de la Philosophie, & d'avoir fait, que la force obéisse paisiblement à la raison. Quel plus grand bonheur a-t-on jamais souhaité, que de voir les Rois philosopher, ou bien les Philosophes regner? ce rare esprit a sçû conjoindre ces deux félicités dans la Chine, où sa vertu mérite, que le Souverain même ne commande rien, qui ne s'accorde avec ses préceptes; & où tous les Magistrats aussi bien, que tous les Officiers de la Couronne, étant nécessairement du nombre de ses disciples, on peut dire, qu'il n'y a que les Philosophes, qui gouvernent un si grand Empire.

Il ne faut pas ômettre ce que leurs Histoires rapportent là dessus à l'honneur de la Philosophie, car je trouve, qu'elles recomman-

dent par là merveilleusement la doctrine Morale de Confucius, qui regloit les devoirs politiques, de même que ceux des familles, & des particuliers. Les Histoires de la Chine Trigant l. 1. cap. portent donc, qu'autant de fois, qu'il a été question de témoigner dans toute sorte de perils son affection pour la Patrie, & sa fidélité envers le Prince, les Philosophes, dont nous parlons, ont toujours fait paroître plus de générosité, en s'exposant franchement aux hazards & méprisant la mort même, que ceux de la profession Militaire, à qui le maniement ordinaire des armes semble devoir relever de beaucoup le courage. Or on ne peut pas douter, que de si nobles résolutions n'aient pour fondement les maximes politiques & les belles moralités de Confucius, qui leur enseignent à être magnanimes, & à perdre librement la vie, lorsque le service de leur Roi ou de leur pais l'exige.

Quoiqu'il en soit, ce pouvoir si absolu que Confucius a donné aux hommes de lettres dans la Chine; semble d'autant plus admirable, que le Japon, qui en est fort proche, se gouverne tout autrement, les armes Relat. de la Cochinchine. l. 1. par. 6 y tenans tellement le dessus, qu'on n'y fait presque nul état des sciences. Ce n'est pas

que la doctrine de ce grand personnage ne se soit épanchée en beaucoup d'autres lieux, que la Chine, & notamment par tous les pays voisins. Mais comme la condition des choses de ce monde ne souffre pas qu'elles soient uniformes, l'humeur féroce & toute guerrière des Japonois leur a fait préférer les exercices militaires aux métiers de la paix, usant plus de la force dans toutes leurs affaires, que du discours ni de la raison. Le Pere Christophle Borry, qui veut que l'Etat de la Cochinchine soit temperé de ces deux sortes de gouvernement, & qu'il se serve d'une voie moyenne entre ce qui se pratique au Japon & à la Chine, assure, qu'Aristote n'a nulle autorité plus grande dans l'Europe, que l'est celle de Confucius parmi les Cochinchinois. Et il reconnoit, que ses livres ne sont pas remplis de moindre érudition, que ceux de nos meilleurs Auteurs, ni de moralités, qui doivent céder à celles de Seneque, de Caton & de Cicéron.

2. Part.
chap. 8.

A la vérité, il nomme ailleurs un certain Xaca, lui donnant la qualité de grand Philosophe, & de Métaphysicien si excellent, qu'à son dire il n'a point eu de supérieur en ce qui touche la première & la plus haute

Philosophie. Son païs étoit le Roiaume de Siam; mais sa doctrine fut telle, qu'elle s'épandit & fut admirée par tout l'Orient, aussi-tôt qu'il l'eût publiée, ce qui lui arriva comme à Confucius quelque tems avant celui d'Aristote. Cependant tout ce que le Pere Borry nous rapporte de cette sublime Philosophie de Xaca, c'est qu'il considéroit toutes les choses du monde comme venues de rien, qui n'étoient rien en effet, & qui retournoient toutes à ce général principe de rien. Dans la Morale même il ne mettoit pas le souverain bien de l'homme en quelque chose de positif, ni de réel, mais seulement dans une simple négation du mal, ou dans une pure privation de toute incommodité. Et cette pensée le porta si loin, qu'il sembloit ne reconnoitre point de cause première efficiente, parce qu'au lieu d'elle, il posoit seulement un néant éternel, immense, immuable, & tout-puissant, ce qui semble merveilleusement chimerique. Cela fut cause que plusieurs se scandalisèrent de sa doctrine, que les Chinois entre autres l'eussent absolument défendue comme très pernicieuse, s'il n'eût déclaré par un livre fait exprès, qu'il croioit un principe réel de toutes

choses, & un Createur du ciel & de la terre, qui recompensoit les bons de sa gloire, & punissoit les méchans des peines de l'Enfer. Avec cette espece de manifeste il mit sa science à couvert, & se déchargea de l'impieté, dont on le vouloit accuser. Et certes la plûpart des Rélations, tant de la Cochinchine, d'où il envoioit ses compositions au dehors, que de la Chine, portent, que ces peuples Orientaux reconnoissent tous un souverain Etre, & qu'ils sont même fort exemts d'idolatrie. Car encore qu'ils aient beaucoup de Pagodes, & qu'on pourroit prendre le respect, dont ils usent envers une infinité de Statuës, pour une maniere d'adoration: si est-ce que personne d'entre eux n'attribuë aucune Divinité à ces Idoles, qui ne sont honorées qu'à cause qu'elles représentent des hommes vertueux, & d'un mérite extraordinaire. C'est pourquoi le Pere Borry ajoûte, que ces pauvres Payens lui disent, qu'ils ne faisoient en cela, que ce que nous pratiquons à l'égard de nos Saints Apôtres, Martyrs & Confesseurs. Et il remarque, qu'ils tiennent exprès une niche profonde & obscure, mais toute vuide, sur le principal Autel de leurs Temples, pour témoigner, que

que le seul Dieu du Ciel, qu'ils y adorent, est d'une essence invisible, & d'une nature incomprehensible, ne pouvant être représenté par aucune image ni figure; ce qui semble montrer, que s'ils ont des Idoles, ils ne doivent pourtant pas être réputés Idolâtres. Les Lettrés de la Chine, ou ceux, qui suivent la Secte de Confucius, sont encore plus éloignés de ce crime. Car le Pere Trigaut dit *Lib. 1. précisément, qu'ils n'ont aucune Idole, & cap. 10.* qu'ils ne déferent les honneurs Divins qu'à un seul Dieu, dont ils révèrent la Providence en tout ce qui se passe ici bas; bien qu'ils usent de quelque sorte de culte envers de certains esprits inferieurs, que leur imagination leur représente tels, que des Anges ou des Intelligences.

Nous pouvons remarquer par tout ce que je viens de rapporter, qu'encore qu'il y ait assurément beaucoup de choses à retrancher & à circoncrire dans ces Philosophies Orientales, soit de Xaca, de Confucius, ou de quelque autre aussi savant & aussi vertueux, qu'on nous décrit ces deux là; elles ont néanmoins de très bonnes maximes, & la plupart de leurs préceptes, comme parle le même Pere, très conformes à la lumiere naturelle, & aux vérités du Christianisme. Il passe

jusqu'à dire, que tant s'en faut, que l'Académie de Confucius ait ses principes contraires à nôtre Religion, qu'ils semblent n'être faits, que pour la favoriser & lui donner de l'aide. Condannons donc cette Indolence, ou cette exemption de toute douleur, dont Xaca faisoit nôtre parfaite béatitude; & reconnoissons encore, que les termes touchant la Divinité ne peuvent être reçûs. Avoüons que les disciples de Confucius ont eu sans doute des opinions erronées sur beaucoup de sujets; qu'ils ont enseigné aussi bien que Pythagore une ridicule Métempsychose, & qu'ils se sont lourdement abusés avec les Stoïciens, quand ils ont crû qu'il n'y avoit que l'ame des hommes de vertu qui fût immortelle. Mais reconnoissons en suite, que les uns & les autres n'ont pas laissé d'avoir de fort bonnes pensées d'ailleurs; qu'ils ont instruit & porté au bien de très grandes Provinces, qui leur en rendent des honneurs immortels; & que leur doctrine aussi ennemie de l'idolâtrie, qu'elle est remplie de belles moralités, ne mérite peut-être pas moins qu'on l'estime, que celle des Grecs & des Romains, dont on a tant parlé, encore que la première nous soit beaucoup moins connue, à cause de la grande distance, qui nous separe des extré-

mités de l'Asie. Je dis tout ceci particulièrement à l'égard de Confucius, de qui la vie pleine de sainteté, pour user des propres mots du Pere Trigaut, nous est si fort recommandée par tous ceux, qui en ont écrit. *Lib. 1. cap. 5.* Ils assurent qu'elle a rendu son nom vénérable aux Rois mêmes jusqu'à un tel point, qu'ils feroient conscience de contredire la moindre de ses sentences, & que ceux, qui portent encore aujourd'hui ce même nom de Confucius, parce qu'ils sont de sa race, jouissent d'une infinité de privilèges, & de respects, que tout le monde leur défere. Nous serions donc, à mon avis, bien injustes & bien téméraires tout ensemble, si nous n'honorions pas la mémoire avec celle des plus grands Philosophes, que nous avons déjà nommés, & si nous desesperions de son salut, ne l'ayant pas fait de celui de Socrate, ni de Pythagore, qui vraisemblablement n'étoient pas plus vertueux que lui. Car puisqu'il n'a pas moins reconnu qu'eux l'unité d'une première cause, toute puissante, & toute bonne, il ne se peut faire qu'il ne lui ait aussi consacré toutes ses affections. Et pour ce qui touche la charité envers le prochain, qui fait le second membre de la Loi, les Memoires du Pere Riccius nous assurent, qu'il n'y a rien

de plus exprès dans toute la Morale Chinoise, qui vient de ce Philosophe, que le précepte de ne faire jamais à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait. C'est ce qui m'oblige à penser, sans rien déterminer pourtant, que Dieu peut avoir usé de miséricorde à son égard, lui conférant cette grâce spéciale, qu'il ne refuse jamais à ceux, qui contribuent par son moien, tout ce qui est de leur possible, pour l'obtenir.





D E

S E N E Q U E.

Nous n'avons parlé jusqu'ici d'aucun Philosophe, qui ne soit plus ancien que le Christianisme. Et parce que j'ai fait voir dans la premiere. partie de ce livre, qu'on n'étoit pas obligé de suivre absolument l'opinion de Saint Thomas, en ce qu'il a crû, que dans la Loi de Grace & depuis la venuë du Messie, la Foi implicite ne pouvoit plus sauver personne; je juge à propos de donner une Section particuliere à Seneque. Il ne cede peut-être en mérite à pas un de ceux, que nous venons de considérer, & on ne sauroit nier, qu'il n'ait pû prendre connoissance de l'Evangile, puisqu'ayant passé la plus grande partie de son âge dans Rome, sa mort sous Neron ne précéda le Martyre de Saint Pierre & de Saint Paul que de deux ans seulement. Voions donc en quels termes nous pouvons parler d'un homme de si grand nom, & ce que nous devons croire d'une vertu, qui a paru avec tant d'éclat dans le monde.

Pour commencer par la façon de philosopher, elle est d'autant plus considérable, que sans avoir été Fondateur d'aucune Secte nouvelle, il ne s'est attaché à pas une des anciennes si précisément, qu'on puisse dire de laquelle il étoit. A la vérité, les Stoiciens ont voulu se l'attribuer, & il parle souvent, comme s'il étoit de leur parti. Mais il s'éloigne aussi quelquefois si fort des principes de Zénon, & il embrasse tantôt les opinions d'Epicure, tantôt celles de Diogène, ou de quelqu'autre, avec tant d'affection, qu'il semble avoir abandonné la doctrine du Portique. C'est si je ne me trompe, ce qui a donné lieu aux invectives, qu'on voit dans Aulu Gelle contre lui; & à ce que Quintilien même ose dire, qu'il avoit philosophé trop négligemment, parce que ne suivant pas toujours un même système, on a crû, qu'il n'étoit pas assez exact en sa doctrine. Il y a néanmoins beaucoup d'injustice dans ce jugement, & je ne veux qu'un seul passage de son livre de la vie heureuse, pour montrer que ç'a été plutôt à dessein, & avec une mûre délibération, que par mégarde, qu'il a quelquefois quitté le sentiment des Stoiciens pour en prendre quelqu'autre, qu'il trouvoit meilleur. En effet, il proteste au

*Lib. 12.
cap. 2.
Lib. 10.
cap. 1.*

trentième chapitre de ce livre, que s'il est pour lors de leur avis, ce n'est pas, qu'il se soit imposé une si rude loi, de n'avancer jamais rien, qui fût contraire aux maximes de Zenon, ou de Chrysippe; mais seulement parce que la raison l'oblige au sujet, qui se présenteoit, d'acquiescer à leur opinion. Et il ajoute au même lieu cette belle sentence, Que si quelqu'un s'attache tellement aux sentimens d'un autre, qu'il ne s'en departe jamais, il fait plus en cela l'action d'un homme factieux, que d'une personne raisonnable. Je me souviens sur ce propos de ce que Diogene Laërce rapporte d'une Secte, qu'il dit n'avoir commencé que fort peu de tems avant le sien. Elle reconnoissoit pour son Chef un Potamon d'Alexandrie, de qui Suidas a fait aussi quelque mention. Et elle reçut le nom d'Eclectique, ou d'Elective, parce qu'elle faisoit un choix & une élection de ce qui lui plaisoit le plus dans toutes les autres Sectes, dont elle construisoit le corps de sa Philosophie, comme les Abeilles composent leur miel de ce qu'elles prennent sur une infinité de fleurs différentes. Il ne faut point douter, que Senèque n'eût la même pensée, que Potamon, pour ce qui touche la liberté de philosopher. Et c'est sans doute qu'il

croioit, qu'en ne disant rien d'incompatible, & dont chaque partie ne s'accordât par un juste rapport avec son tout, il ne pouvoit être blâmé au choix ni au ramas qu'il faisoit des bonnes pensées de ceux, qui avoient philosophé avant lui, sans s'engager servilement à toutes leurs fantaisies.

Considérons un peu le reste de ce que les Payens mêmes ont imputé à cet illustre personnage, & puis nous en jugerons le plus équitablement & le plus Chrétiennement, qu'il nous sera possible. L'auteur des plus grandes calomnies, dont on a voulu noircir sa mémoire est sans difficulté Dion Cassius, ou pour mieux dire son abbreviateur Xiphilin. Car plusieurs ne peuvent croire, que Dion aiant si hautement loué la sagesse de Seneque dans son cinquante-neuvième livre, il ait pû se contredire ailleurs de telle sorte, en le diffamant, comme il fait selon le texte de Xiphilin. Lipse aime mieux se persuader, qu'un tel Faiseur d'Epitomes aura pris les accusations de Suillius, ou de quelqu'autre aussi méchant que lui, pour les vrais sentimens de Dion. Quoiqu'il en soit, si ce qu'on lit de Seneque dans leur Histoire étoit véritable, je le tiendrois pour l'un des plus abominables hommes de son siècle. Il est

accusé d'adultere avec Julie fille de Germa-
 nicus, & d'avoir abusé de même d'Agrippine
 mere de Neron: de n'avoir pas laissé pour
 cela de porter ce Prince à faire mourir celle,
 de qui il tenoit la vie & l'Empire: d'avoir
 été adonné à d'autres amours, que la Na-
 ture condanne, & dont il fit de honteuses le-
 çons à son disciple: d'être monté avec Bur-
 rhus jusques sur le théâtre, où ils lui applau-
 dissoient tous deux: d'avoir flatté Messaline
 & les Libertins de Claudius si lachement,
 qu'il envoya du lieu de son exil à Rome un
 livre rempli de leurs louanges, dont il fut
 contraint depuis de se retracter: d'avoir été
 du nombre des conjurateurs contre Néron,
 qui fut obligé de le faire mourir comme con-
 vaincu de s'être voulu emparer de l'Empire:
 d'avoir témoigné une bassesse d'esprit mer-
 veilleuse aux derniers momens de sa vie, par
 beaucoup de mauvais propos, & par le trai-
 tement, qu'il fit à sa Pauline; lui coupant
 lui même les veines, & la portant par jalou-
 sie, ou autrement, à se donner une mort vo-
 lontaire: d'avoir amassé de si prodigieuses ri-
 chesses, qu'elles montoient à sept millions &
 cinq cens mille écus. De s'être si fort plu
 au luxe, qu'il avoit cinq cens de ces tables,
 faites d'une espece de Citronnier Africain, en-

Niphil. l.
60. & 62.
Excerpta
Const. e.
Dione.

chassées sur de l'ivoire, & que la rareté, jointe au prix excessif, rendoit inestimables. Enfin, on le taxe d'avoir été cause par son extrême avarice de cette grande défaite des Romains arrivée de son tems dans la Grande Bretagne, sur ce qu'il voulut retirer tout à coup & avec violence un million d'or, qu'il y faisoit valoir à grosses usures, ce qui mit au desespoir les peuples de cette Ile, & les jetta dans la revolte. Voilà certes d'étranges reproches, & qui feroient detester, s'ils trouvant véritables, ceux mêmes qui ne sont vicieux que par un brutal aveuglement, à plus forte raison un homme, qui témoigne par ses écrits tant de zèle pour la Vertu.

Ce n'est pas mon dessein de dresser ici une entière Apologie pour lui, ni de refuter, les uns après les autres, tous les crimes que nous venons de rapporter, comme font ceux, qui l'entreprennent expressément. Il me suffit de remarquer, que Tacite, Suetone, & autant qu'il y a de bons Historiens, l'ont assez déchargé de ces calomnies, n'ayant jamais parlé de lui que très honorablement. On peut dire d'ailleurs, que l'infamie de Messaline rend le bannissement de Seneque glorieux pour lui; & l'on sait, que la jalousie, qu'elle portoit à Julie à cause de sa beau-

té, fut le seul fondement de son prétendu adultère. Quant au reste de ce, dont on charge sa réputation, tout y paroît encore plus ridicule, & jamais personne n'y a rien trouvé de vraisemblable, si l'envie ne lui a persuadé ce qu'elle fit autrefois inventer aux ennemis de ce grand homme. En effet, je puis dire avec vérité, n'avoir jamais ouï mal parler de lui, qu'à ceux, qui étoient bien avant dans le vice; comme au contraire je n'ai guères vû d'hommes de vertu, qui n'aimassent Seneque très ardemment. Et comment se pourroit-il faire, que celui, dont on ne sauroit lire les écrits, sans être touché d'une secrète passion pour cette fille du Ciel, eût été quant à lui son plus capital adversaire? Sans doute, il faut n'avoir aucune connoissance de ses œuvres, pour prendre une telle opinion, & pour moi j'avoue, qu'on me feroit croire plutôt toute autre chose, que la mauvaise vie de Seneque. Mais d'autant que la médisance l'attaque principalement du côté du luxe, & de ce desir immodéré, qu'on veut qu'il ait eu de posséder d'extrêmes richesses, examinons un peu plus particulièrement ce point, qui servira de justification contre la plûpart des injures, faites à sa mémoire.

On ne sauroit nier, que Seneque n'ait possédé de très grands biens, puisque lui même en tombe d'accord dans la harangue, que lui fait prononcer Tacite, pour prendre congé de son Prince, & lui remettre entre les mains ce qu'il tenoit de sa liberalité. L'importance est de savoir, s'il a offensé sa profession en les acceptant, s'il en a usé contre les regles, qu'il prescrivoit aux autres, & s'il se peut dire, que son esprit ait été touché de cette infame passion d'avarice, que Diogene nommoit la Métropolitaine de tous les vices. Pour ce qui est de l'acceptation & de la possession des richesses, il faut faire le procès à Platon, au Précepteur d'Alexandre, à Caton, & à une infinité d'autres de semblable mérite, si l'on prétend de la rendre criminelle en la personne de Seneque. Aussi ne peut-on pas soutenir, qu'il ait jamais contrevenu aux préceptes, qu'il a donnés à cet égard. Qu'on examine toutes ses sentences sur ce qui touche la jouissance & la dispensation des richesses, on n'y trouvera rien, dont on se puisse servir à son préjudice. Il proteste par tout, qu'encore qu'il ne les mette pas au rang des choses absolument bonnes, parce que les méchans mêmes s'en prévalent, il les tient néanmoins pour très utiles à la vie d'un hom-

me sago, comme celles, dont il peut retirer de grandes commodités. Car n'est-ce pas un avantage considérable, d'avoir le moyen d'exercer des actions de liberalité, d'humanité, & de magnificence, dont il est presque impossible de venir à bout, sans l'entremise des richesses? Certes, il y a de la foiblesse d'esprit à ne les pouvoir souffrir, *Infirmi animi est pati non posse divitias.* Ce n'est pas à dire pourtant, que ce même Sage s'estime malheureux, s'il ne les possède pas. Mais comme il aime mieux d'être de belle taille, qu'autrement, de jouir de la santé, que de se voir valetudinaire, & de faire voile par un bon vent, que d'être agité par la tempête; il souhaite de même les richesses, encore qu'il souffre patiemment la pauvreté, lorsqu'elle se présente. Bref, tant s'en faut, que la Philosophie de Seneque soit contraire à leur possession, qu'il ne croit pas, que la Fortune pût jamais mieux placer ce qu'on nomme proprement ses biens, que dans le sein du Sage, quand elle seroit aussi clairvoiante que nous l'estimons aveugle. La raison en est, qu'elle se peut assurer de les retirer de là autant de fois que bon lui semblera, sans être importunée de plaintes, que lui font les autres hommes. Et certes, la différence est

*L. de vi-
ta beata
passim.*

Ep. 5.

grande d'eux à lui. Ils sont esclaves des richesses, dont lui seul fait se rendre le maître. Les fous sont possédés par elles, plutôt qu'ils ne les possèdent; le Sage les envisage d'un œil aussi tranquille, quand elles le quittent, que quand elles le sont venues trouver. Si l'on prétend, que Seneque n'ait pas mis en pratique tous ces beaux axiomes, & que comme homme il se soit laissé transporter aux opinions du vulgaire, c'est ce qu'il faut prouver par de bonnes autorités, & ne se pas contenter d'une calomnie toute pure, & sans aveu, comme est celle de Xiphilin. Quand je lis dans toutes les œuvres de ce Philosophe tant de belles pensées en faveur de la pauvreté, & que je considère particulièrement l'Épître, où il recite une partie de ce que son maître Attalus lui avoit imprimé dans l'esprit sur ce sujet, je ne saurois m'imaginer avec quel front le plus impudent des hommes auroit osé parler de la sorte, s'il avoit mené une vie tellement repugnante à ses écrits, qu'on veut que l'ait été celle de Seneque. Il avouë à son ami Lucilius, qu'à la vérité, les mœurs de la ville de Rome lui ont fait perdre beaucoup de bonnes résolutions, qu'il avoit prises sous un si digne Précepteur. Et néanmoins, ajoute-t-il, je me suis abstenu depuis le

tems de son instruction d'assez de choses, qui sont dans l'usage ordinaire, parce qu'il m'en avoit fait comprendre l'abus. Je renonçai dès lors pour toute ma vie aux huitres, & aux champignons, comme à des viandes, qu'on ne sert jamais pour la nourriture, mais seulement pour provoquer l'appetit de ceux, qui ont déjà mangé suffisamment. Je ne fais plus ce que c'est que de me frotter le corps d'onguens parfumés, ne voulant pas faire ce tort à la Nature, d'alterer l'odeur, qu'elle m'a donnée, par une artificielle. Mon estomac ne s'est pas senti depuis de la chaleur du vin, que je tiens préjudiciable à la santé, outre qu'il a d'autres dangereuses conséquences. Et pour ce qui est des étuves, je les ai tout à fait abandonnées, à cause que sans ce qu'elles consomment le corps par des évacuations inutiles, je trouve encore qu'elles ont trop de délicatesse pour un homme de ma sorte. Mais j'éprouve que la modération, dont j'use en quantité d'autres choses, me donne plus de peine, que me feroit une abstinence entière. Mon pere me contraignit de me remettre à manger de la chair, dont je m'étois passé quelques années à la persuasion d'un de mes Maîtres, nommé Socion, qui m'avoit rendu merveilleusement passionné pour la Philosophie

Pythagorique. Il arriva, que sous Tibere l'on fit une recherche si exacte de ceux, qui servoient Dieu autrement que le commun, qu'on prenoit pour une superstition condamnabile de s'abstenir de certaines viandes. Ce fut le prétexte, qu'eût mon pere pour me rejeter dans mon ancienne nourriture, quoiqu'en effet la seule haine, qu'il portoit à cette Philosophie, lui fit desirer cela. Je ne vous ferai plus qu'une remarque touchant ce que j'ai retenu de ma premiere institution. Attalus prisoit souvent devant nous le dormir, qui se prenoit sur un matelas dur, & où le corps trouvoit de la resistance. Tout vieux que je suis, je ne me repose point autrement, de sorte, que quand je me leve le matin, la place de mon assiette n'est pas reconnoissable dans mon lit. Voilà un petit extrait de la lettre de Seneque, capable, si je ne me trompe, de faire perdre les mauvaises impressions, qu'auroient pû prendre de lui les plus crédules. Qu'ils en lisent une autre, si bon leur semble, où il parle encore de ce matelas, & de deux manteaux, dont l'un se mettoit dessous, & l'autre lui servoit de couverture, quand il étoit à la campagne. Ils y verront décrit un équipage des champs, qui ne s'accorde guères bien avec le luxe, dont on l'accuse.

cuse. Et la frugalité de ses repas, qu'il re- *Ep. 84.*
présente là & ailleurs, leur fera bientôt pas-
ser pour ridicule le conte des cinq cens tables
précieuses, qu'on lui attribue. Seroit-il bien
possible, qu'au même tems, qu'il declamoit
si fortement & en de si beaux termes dans le
septième livre de ses Bienfaits, contre le prix *Cap. 9.*
excessif & la vaine curiosité de ces tables, il
en possédât lui-même un si grand nombre?
Et semble-t-il croiable, que Pline, qui a fait *Lib. 13.*
la même invective, qui a remarqué après lui, *& 16.*
que les vices du bois, & la multitude des
nœuds qu'on y voioit, en augmentoit la va-
leur, & qui nomme outre la table de Ciceron,
l'une des plus anciennes de toutes, la plûpart
des autres de cette matiere, qui étoit dans
Rome, se fût tû des cinq cens de Seneque, &
qu'il ne lui eût point reproché un luxe, dont
on lisoit la condannation dans ses propres é-
crits? En vérité, je ne vois rien de plus im-
pertinent, que cette calomnie.

Il ne seroit pas plus difficile de refuter tou-
tes les autres, si elles méritoient qu'on s'y ar-
rêtât. Mais, n'est-ce pas une vraie moque-
rie, de l'accuser avec Burrhus, d'avoir ap-
plaudi aux vices de Neron; qu'on sait, qu'ils
reprimèrent très vertueusement autant de
tems, que ce malheureux Tyran se laissa gou-

verner par eux? Tacite le fait voir ainsi en plusieurs lieux, & fort expressément au treizième livre de ses Annales, où il ajoute, que la plus grande peine, qu'eurent ces deux grands hommes, fut de résister aux violences & aux entreprises d'Agrippine; ce qui justifie assez Seneque des privautés scandaleuses, qu'on veut, qu'il ait eues avec elle. Le dessein de ce Philopophe sur l'Empire est une pure Chimere, fondée apparemment sur ce que dit Tacite dans un autre endroit, qu'il courut un bruit incertain, après que la conjuration Pisonienne fut découverte, qu'une partie des Conjurateurs avoient dessein de se défaire de Pison même, ensuite de Neron, & d'élever Seneque au Thrône Imperial, où son mérite & l'éclat de ses vertus sembloient l'appeller. S'il est permis de prendre de la sorte tous les faux bruits, qui courent en de semblables rencontres, pour autant de vérités, & notamment contre l'intention de l'Historien, qui les rapporte, il n'y a point d'innocence dans le monde, qui se puisse garantir de pareilles atteintes.

Ce qui me fait parler si fort à la décharge de Seneque, & penser si avantageusement de lui, c'est, qu'outre les preuves de sa vertu, que nous tirons, tant de ses œuvres, que de

*Lib. 15.
Annal.*

celles des premiers hommes du Paganisme, nous en avons de plus signalés en sainteté & en doctrine parmi nous, qui ne font pas difficulté de le mettre au rang des Chrétiens. En effet, Saint Jérôme le couche entre les *Eccl. Lib. de* Ecclésiastiques; & quand il a dit, aussi *scrip. Eccl.* bien que Tertullien, *Nôtre Seneque*, plusieurs ont crû, que c'étoit l'associer au nombre des Fideles. Pour moi, j'eusse pris cela simplement pour un terme d'estime & d'affection, qui fait, que nous appellons ordinairement nôtre Auteur, celui, que nous prîsons le plus. Ou bien je dirois, que ces Peres auroient voulu parler de Seneque au même sens, qui fait assurer à Justin le Martyr, que Socrate & Héraclite ont été Chrétiens. Mais deux choses m'empêchent de les interpréter de cette dernière façon. La première, que Seneque est d'un tems, où l'on peut douter, que la Foi implicite eût le même privilège, qu'elle avoit avant la venue de nôtre Seigneur. La seconde, que Saint Jérôme s'explique lui-même autrement, quand il avouë qu'il n'enregistreroit pas ce Philosophe au catalogue des Saints, si les lettres, qu'on voioit de Saint Paul à lui, avec leurs réponses, ne l'obligeoient à le faire.

L'autorité du Pape Linus, de Saint Jérôme, & de Saint Augustin, suivie par Sixtus Seneñsis, & assez d'autres, qui ont crû ces lettres véritables, est sans toute de très grande considération. Et néanmoins tous les hommes de savoir du dernier siècle les ont considérées comme apocryphes, ou supposées, & le jugement de l'Eglise Universelle semble avoir suffisamment réglé & comme déterminé ce que nous en devons penser, quand elle a défendu de mettre ces Epîtres de Saint Paul, dont nous parlons, au rang des autres, qui sont canoniques. A l'égard du témoignage de Linus, on le refute, parce qu'encore qu'il soit vrai, que ce Pape ait autrefois écrit le Livre qu'on cite des Actes de Saint Pierre, si est-ce que celui qu'on voit, & dont on se sert aujourd'hui, est apparemment faux au jugement de Bellarmin, & de

*Tom. 1.
ad an. Ch.
69. num. 6.* Baronius, lequel y remarque même des taches de l'hérésie des Manichéens. Quant à Saint Jérôme, qui a pû faire faillir Saint Augustin & les autres, je n'oserois pas dire comme Erasme, que ce bon Pere n'ignorant pas la supposition des lettres de Saint Paul à Senequë, s'est voulu prévaloir de la crédulité des hommes simples, pour leur faire lire plus volontiers les œuvres de Seneque, quand

ils demeureroient persuadés, qu'il étoit Chrétien. Je ferois aussi quelque difficulté de le trancher aussi court, que le Pere Possevin a fait, quand il écrit que si Saint Jérôme, & Saint Augustin eussent eu le loisir de bien examiner ces lettres, ils eussent sans doute reconnu ce que la vérité, fille du tems, a rendu si manifeste en nos jours. J'aimerois donc mieux en parler, s'il étoit possible, comme nous venons de le faire du livre de Linus, & croire que bien qu'il y ait eu peut-être de véritables Epîtres de Saint Paul à Seneque, celles, que nous avons, ne laissent pas d'être fausses, & plutôt ridicules qu'autrement. Car il n'est pas possible de défendre les fautes & les impertinences, dont elles sont convaincues par le Cardinal Baronius; ni de répondre à tout ce que Louis Vives, Gesner, Bellarmin, Faber, Possevin, Lipsé, Erasme, & une infinité d'autres ont écrit contre elles. Et certes, quand je lis dans Tacite les persecutions, *Lib. 15.* qui se firent sous Neron contre les Chrétiens, *Annal.* j'ai bien de la peine à m'imaginer, comment Seneque eût pû être dans un commerce si familier de lettres avec Saint Paul, sans qu'il en fût venu quelque chose à la connoissance de la Cour, & particulièrement du Prince. Or chacun sait, combien étoit grande la haine,

qu'il portoit à son Précepteur. Il l'attaqua par poison, en corrompant la fidélité de Cleonicus l'un de ses Libertins. Et Tacite dit expressément, qu'il n'y avoit sorte d'inventions, dont il ne se servit, pour le perdre. Est-il vraisemblable, cela étant, qu'il n'eût point employé le spécieux prétexte de la Religion, & du mépris des Autels à sa ruine? Et que le pouvant faire perir par l'autorité du Sénat, & justement en apparence selon les Loix, il eût mieux aimé se charger de l'envie de sa mort, en l'accusant faussement, d'avoir été des complices de Pison? En vérité, cet argument me semble si fort, qu'il pourroit m'obliger seul à être du dernier avis, & à ne croire pas, qu'il y eût une si grande habitude entre Senèque & Saint Paul. Je ne sai, si ce n'est point d'ailleurs faire quelque tort à ce sacré Vase d'élection, de penser, qu'il ait versé inutilement ses liqueurs célestes dans une ame telle, que celle de Senèque, qu'il l'ait entreprise sans la mieux persuader, & qu'il soit entré dans une si étroite conférence avec elle, sans lui rien inspirer de ce zèle, qu'avoient les Néophytes de ce tems-là pour la Foi. Car c'est se plaire à se tromper soi-même, de croire que Senèque ait eu les moindres sentimens du Christianisme. Quiconque aura reconnu

son Génie par ses écrits, sa liberté à parler des choses divines, & sa franchise à raconter le plus particulier de ses mœurs, tiendra toujours pour assuré, que n'ayant pas dit un seul mot de nôtre Seigneur, ne s'étant jamais étendu sur le plus petit point de nôtre croiance, & sa vie aussi bien que sa mort, n'ayant rien eu que de Païen, il n'y a nulle apparence de le soupçonner, d'avoir été Chrétien. De quoi donc lui auront profité les lettres de l'Apôtre, & cette grande correspondance, qui devoit être entr'eux, si elles sont véritables?

Mais quand nous tiendrions cet article pour constant, que jamais Seneque n'a été catechisé de si bonne main, comme toutes les apparences le persuadent, & qu'il n'a reçu aucune des Graces surnaturelles, que donne la Foi explicite; ce n'est pas à dire pourtant que Saint Jerôme & Saint Augustin n'aient eu raison de le louer, comme ils ont fait, & de dire, qu'il a mené une vie très exemplaire en continence, & en beaucoup d'autres vertus morales. De tous les Philosophes Latins c'est celui sans difficulté, qui a témoigné dans ses écrits le plus d'amour pour elles; & il n'y a point eu peut-être entre les Grecs, qui les aient enseignées si pathétiquement que lui. Il ne faut voir que la copie de ce bel examen de con-

Cap. 36.

science, qu'il faisoit tous les soirs à l'imitation de Sextius, & qu'il représente dans son troisiéme livre de la Colere, pour reconnoitre avec combien de soin il les pratiquoit. Aussitôt, dit il, qu'on a ôté la lumiere de ma chambre, & que ma femme s'est tué, comme celle qui est toute accoutumée à mes façons de vivre, c'est alors que je rentre en moi-même, & que faisant réflexion sur tout le cours de la journée, j'examine par le menu ce que j'y ai pû dire ou faire de moins raisonnable. S'il m'est arrivé de contester avec trop d'opiniâtreté contre quelqu'un, si mes paroles excessivement libres ont offensé celui, que je devois admonêier plus doucement; ou si ma mémoire me représente quelque autre faute, que mon infirmité m'a fait commettre; je m'en fais une severe reprimande, & mon erreur ne m'est remise par moi-même, qu'à la charge de n'y plus retourner. J'ai aussi accoûtumé mon ame à s'interroger à peu près en ces termes: Quelle bonne action as-tu faite aujourd'hui? à quelle tentation as-tu résisté? de quel vice t'es-tu corrigée? en quoi t'es-tu rendue meilleure que tu n'étois? Bon Dieu, que peut penser ni faire le meilleur Chrétien de plus agréable devant vous! Et quel plus doux sommeil, plus li-

bre & plus tranquille, se peut-on imaginer, comme s'écrie Seneque lui-même, que celui qui se prend après s'être recueilli de la sorte, avoir rendu de tels comptes dans le tribunal interieur, & s'être endormi sur de semblables méditations!

Outre l'usage ordinaire de tant de vertus morales, Seneque en a possédé d'intellectuelles, qui rendent les premieres beaucoup plus éclatantes. Jamais personne, éclairé des seules lumières de la Nature, n'a parlé plus hautement, & j'ose dire plus orthodoxement que lui de la Divinité, de l'Immortalité de l'Ame, & de beaucoup d'autres choses, que considère la premiere Philosophie. Si nous avons son livre de la Superstition, que l'injure du tems nous a fait perdre, il est à croire, par ce que nous en disent Lactance, & Saint Augustin; que nous y admirerions le courage d'un Gentil à declamer contre l'Idolâtrie de son tems, & contre l'impicté, qui tenoit lieu de devotion. C'est ce qui oblige le dernier à faire un chapitre exprès dans sa Cité de Dieu, pour montrer que Seneque a témoigné bien plus de hardiesse, & de grandeur d'esprit en reprénant les erreurs de la Théologie nommée civile par ce Saint Pere, que Marc Varron n'avoit fait en examinant celles

Lib. 5. c. 10.

de la Théologie fabuleuse. N'étoit-ce pas être courageux pour un Païen, de prononcer aux hommes de son siècle, qu'ils avoient un culte insensé, & que la seule multitude des fous rendoit excusable? voici les termes: *Ut nemo fuerit dubitaturus furere eos, si cum paucioribus furerent, nunc sanitatis atrocitatum insipientium turba est.* A la vérité, il vouloit ensuite que son Sage ne laissât pas de faire comme les autres, plutôt; disoit-il, pour témoigner l'obéissance, qu'il rendoit aux loix, que par esperance qu'il eût, de plaire aux Dieux, en imitant un peuple ignorant, *quæ omnia sapiens servabit tanquam legibus jussa, non tanquam Diis grata;* ce qui est fort reprehensible dans la vraie Religion, & tel, que St. Augustin a eu raison de le condamner comme il a fait (*).

Certainement, ce n'est pas le langage ni le procédé des Disciples de Saint Paul, qui ne cherchoient que la gloire du Martyre en soutenant la vérité de leur créance, & qui eussent souffert toute sorte de supplices, pour ne pas donner de l'encens à une Idole. C'est

(*) Si l'on veut prendre la peine de réfléchir à ce que je dis ici du Sage de Seneque on ne m'accusera plus de n'avoir pas assez repris l'indifférence

de certains Philosophes au fait de Religion. On cessera, j'espère, de m'imputer une faute si criminelle.

pourquoi, si l'on veut, que Senecque ait eu la moindre connoissance de nos Mysteres Evangeliques, comme ce n'est pas chose impossible, aiant été révélés de son tems à Rome, je ne vois pas, qu'il y ait lieu de rien esperer de son salut. Il y en a qui ajoûtent pour sa condannation les circonstances de sa mort, tant, parée qu'il s'ouvrit lui-même les veines, qu'à cause qu'un peu avant que d'expirer, il jetta de l'eau sur quelques-uns de ses serviteurs, disant, qu'il la versoit en forme de libation ou de sacrifice à Jupiter son Libérateur. Pour moi je ne voudrois pas aggraver ses fautes par aucune de ces deux considerations. Car je ne vois pas, qu'on lui puisse imputer le crime de s'être défait lui-même, puisque le commandement de l'Empereur, & la violence de ses satellites le contraignoient d'en user de la sorte. Autrement, il faudroit accuser Socrate, & tous ceux, qui prenoient volontairement comme lui la coupe de poison, qui leur étoit ordonné, de s'être tués eux-mêmes; ce qui n'a jamais été dit. Et à l'égard de l'eau présentée à Jupiter le Libérateur, nous avons déjà montré, que c'étoit plutôt un remerciement, qu'il faisoit à Dieu d'être delivré des peines de ce monde, qu'une espee d'idolâtrie; comme, quand le

même Socrate dit, qu'il se sentoît redevable d'un coq à Esculape, ce qu'ayant déjà interprété dans une Section précédente, je n'en parlerai pas ici davantage. Il y auroit peut-être plus à reprendre en la resolution, que Senèque approuva de sa femme Pauline, qui voulut finir avec lui sans y être contrainte par Neron. Mais puisque l'action n'eût pas son effet, & que cette généreuse femme survécût à son mari de quelques années, il semble demeurer aucunement déchargé, & je pense, qu'il n'est pas besoin d'insister plus long-tems là dessus. L'importance est, que Senèque aiant vécu depuis l'établissement de la Loi de Grace dans un país où il en pouvoit prendre connoissance, quand il auroit été ennemi de toute Idolâtrie, & que nous lui donnerions la Foi implicite, qui pouvoit sauver ces anciens Philosophes, nous sommes obligés de conclure sa damnation par les maximes que St. Thomas a établies: Il est vrai que, puisque l'Eglise a souffert quelques exceptions sur cela, selon que les Histoires de Trajan & de Falconille, que nous avons déjà recitées, nous le font voir; & puisque Saint Augustin a bien osé souhaiter que Dieu eût usé de miséricorde envers Epictete, qui étoit mort Païen dans un siècle beaucoup plus Chrétien, que

In la section de Socrate.

celui de Seneque: Nous pouvons aussi, il me semble, faire un même souhait en sa faveur, sans irriter le Ciel, ni offenser la conscience; & desirer que par des voies qui nous sont inconnues, la Bonté divine lui ait conféré ses graces extraordinaires; encore que nous n'osons l'esperer. Car qui est-ce qui a jamais pénétré jusques dans ces thresors profonds de la Sagesse éternelle, comme s'écrie l'Apôtre, & qui peut dire avoir participé aux conseils du Tout puissant, qui tire le bien du mal, qui n'a point mis d'obstacles à sa clemence capables de l'arrêter, quand il lui plaît de l'entendre, & que nous avons déjà reconnu pour le plus libre de tous les Agens? Or rien ne peut nous obliger à user de ces vœux, que le rare savoir, & les vertus singulieres de Seneque, de qui je continuë à croire; que nous devons toujours parler avec beaucoup d'estime & de respect, quelque chose que la Providence ait ordonné du salut de son ame. Car je me souviens encore, que Raphaël de Volterre n'a pas fait scrupule de le ranger avec Trajan & Titus, au nombre des Païens Grecs & Latins, dont il a crû, que Dieu avoit eu plus de soin, que des autres pendant cette vie, ne doutant point, qu'en l'autre il n'ait aussi usé de misericorde en leur endroit. A la vé-

O altitudo divitiarum sapientie & scientie Dei!
&c.

Quis novit sensum Domini, aut quis consiliarius ejus?

Ep. ad Rom. c. 11.

Initio l. 13. comm. 13. orb.

rité il est juste de détester l'infidélité de Seneque & ses erreurs, par tout où elles paroissent. Cela n'empêche pas pourtant que nous ne prissions tant de belles parties qu'on remarque qui étoient en lui, & qui le doivent rendre recommandable à tous les hommes. Je

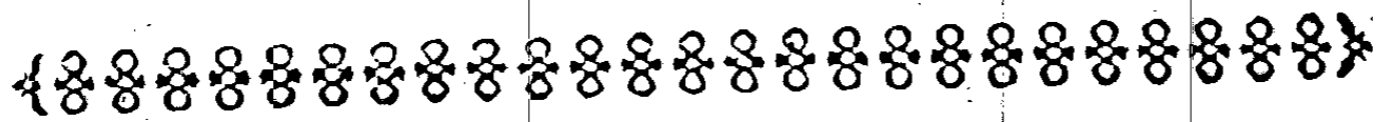
*In Appar.
sacr.*

sai bien, que le Pere Possevin a voulu trouver mauvais, qu'on se servit de son autorité dans des ouvrages de piété, & que ses sentimens fussent produits, où il étoit question de la vraie devotion. Mais c'est une opinion particuliere, & sans suite aussi bien que sans fondement, vû que le second Concile de Tours, où se trouvèrent tant de savans Prélats, n'a pas fait difficulté de citer Seneque dans le quinzième Canon, & de rapporter l'une de ses sentences, pour confirmer ce que l'Eglise déterminoit. C'est pourquoi nous voions, que le jugement de Possevin n'empêche pas, qu'encore tous les jours le nom de Seneque ne soit ouï dans nos Chaires Catholiques, & que les plus zélés Prédicateurs ne le citent souvent, pour imprimer l'amour de la vertu dans l'esprit de leurs Auditeurs, & pour établir, même par la bouche d'un Païen, la doctrine des bonnes mœurs, si les écrits des Gentils eussent été de si peu de considération aux Pères de l'Eglise du tems de Julien.

l'Apostat, qu'il ne leur eût pas été permis de les alleguer, nous ne verrions pas tant de belles declamations que Saint Grégoire & les autres firent tous unanimement contre l'Edit de cet Empereur. Il leur défendoit la lecture d'Homere, d'Hésiode, d'Isocrate, & du reste des Auteurs classiques, n'étant pas raisonnable, à son dire, que les Chrétiens tirassent du profit des livres, qu'ils condamnoient, ni qu'ils apprissent les belles pensées de ceux, dont ils abominoient la Religion. Certes, les plaintes, que firent les Peres contre cette Ordonnance, montrent assez, qu'on ne doit pas condamner si légèrement les œuvres des Païens; & d'un autre côté le nom odieux de celui, qui la fit, mérite bien que nous nous portions à quelques réflexions, qui doivent être examinées dans une nouvelle Section.

*Julian.
Ep. 42.*





D E

IULIEN L'APOSTAT.

LE choisis expressément celui des Empereurs, qu'avec raison les Chrétiens detestent le plus, & que d'ailleurs les Infideles ont davantage estimé, afin de mieux reconnoitre dans cette opposition des vicès & des vertus, qu'on lui attribué diversément, en quels termes nous pouvons parler de lui le plus à propos. Ce n'est pas sans sujet, que Julien a laissé une si mauvaise mémoire de lui dans tout le Christianisme, puisqu'après en avoir fait profession, & donné de grandes esperances, qu'il le favoriseroit de tout son possible, il tomba dans cette infame Apostasie, qui deshonore son nom, & fut en effet le plus redoutable de tous les persecuteurs de la Foi. Car, quoi qu'il y en ait eu de beaucoup plus violens en apparence, & bien qu'il fit profession longtemps de s'abstenir du sang des Martyrs, c'étoit avec une si mauvaise intention, & il se servoit de tant d'autres moiens, pleins d'artifice, pour ruiner l'Eglise, qu'on peut dire, qu'elle n'a point eu de plus dangereux ennemi que lui. Il avoit remarqué, combien les

sup.

supplices, qu'elle avoit soufferts, lui avoient servi, & particulièrement que la dernière persécution de Diocletien l'avoit plutôt affermie qu'ébranlée; cela fut cause, qu'il voulut tenir une voie plus douce, & qu'il tacha de la perdre sans effusion de sang. Il reconnut, qu'elle n'avoit rien, qui lui fût si contraire que le Schisme, & les divisions; ce fut ce qui lui fit favoriser les Donatistes, & rappeler d'exil avec les Catholiques les principaux Hérétiques, comme étoit Aëtius, afin qu'ils se détrussent les uns les autres dans des factions, où il les entretenoit exprès, outre qu'il prenoit plaisir à condamner les actions de son prédécesseur. Il considéra que la plupart des Chrétiens qu'il avoit à sa solde étoient des personnes simples, & pleines de promptitude à lui rendre l'obéissance, qu'ils lui devoient; le voilà aussi-tôt dans le dessein de les surprendre, présentant la paie d'une main, & de l'autre l'encens, qui les jettoit dans l'Idolâtrie. Ne fit-il pas tout ce qu'il pût pour ôter à tous les Fideles le nom glorieux de Chrétiens, leur imposant par mépris celui de Galiléens, & ordonnant par Edit précis qu'ils ne fussent plus appelés autrement? C'étoit assez d'avoir remarqué la haine des Juifs contre ceux-ci, pour lui faire embrasser

Soz. l. 5.
c. 4. & 5.

Optatus.

Greg.
Naz. in-
vest. 1.
contra Jul.
Chryf.
contra

Cient. Jul. in Ep. & Amm. Marc. l. 23. la protection de la Synagogue, & la restauration du Temple de Jerusalem. Mais son plus grand artifice fut d'interpréter malicieusement les préceptes Evangeliques, autant de fois qu'il eût moyen d'offenser par là ceux, qui les respectoient. S'ils se plaignoient de quelque injure, qui leur étoit faite, il se moquoit d'eux & leur reprochoit l'inobservation de leur Loi, qui les obligeoit à la patience, & à souffrir tout pour l'amour de Dieu. Ce fut sur le même prétexte, qu'il leur défendit d'exercer aucune magistrature, à cause, disoit-il, que la Religion, dont ils faisoient profession, ne leur permettoit pas de condamner personne à la mort, d'où il inferoit une incapacité absolue, de faire les fonctions de judicature. Il voulut les priver de même de toutes celles de la Milice; & quand il les dépouilloit de leurs biens, c'étoit, à son dire, pour les rendre plus capables d'acquiescer le Royaume des Cieux, où ils aspiraient, & dont la possession étoit promise dans leurs livres aux pauvres de ce monde. On peut voir cette dernière raillerie dans l'une de ses Epitres, qu'il écrit au Rhéteur Ecebolus, & dans la précédente, l'Edit, que nous avons déjà remarqué, qui fit tant crier les plus savans hommes de son tems, à cause de la défense qu'il faisoit

Socrat. l. 3. Hist. c. 11.
Theodore-tus l. 3. c. 7.
Rufinus l. 1. c. 32.
Ep. 45.
Ep. 42.

aux Chrétiens d'enseigner les lettres humaines, leur permettant simplement de lire Saint Luc & Saint Mathieu dans les Eglises. A la vérité, Baronius a eu raison de dire, que par cet Edit l'entrée des Ecoles n'étoit pas interdite aux enfans des Fideles. Mais il y a grande apparence, qu'elle le fut par quelque autre subsequnt, vû l'autorité de ceux, qui le témoignent si expressément. Car Socrate nous assure dans son Histoire Ecclesiastique, que l'intention de Julien fut de rendre par là les Chrétiens incapables de se démêler des subtilités de la Dialectique, dont les Gentils se servoient. Théodoret veut, qu'il enviât aux Galiléens la connoissance de la Poësie, de la Rhétorique, & de la Philosophie, parce qu'avec ces sciences ils combattoient le Paganisme de ses propres armes, comme l'Aigle de l'Apologue, qu'on perçoit des plumes qu'il avoit lui-même fournies. Sozomene croit, qu'il leur défendit la lecture de toute sorte d'Auteurs Ethniques, aussi bien que d'entendre les Docteurs de vive voix, qui n'étoient pas de leur créance. Rufin use de ces termes, que par l'Ordonnance de cet Empereur les Colleges n'étoient plus ouverts qu'à ceux, qui avoient les Dieux & les Déeses en singuliere vénération. Et Nicephore confirme

L. 3. c. 10.

L. 3. c. 7.

L. 5. c. 17.

L. 1. c. 32.

L. 10. c.

25. & 26.

D. Hier. ad Magn. or. Rom. l. 3. c. 14. tout ce que disent les autres, ajoutant, que Julien ne voioit rien plus mal volontiers, que les beaux ouvrages des Chrétiens, où ils se servoient de la Doctrine des Gentils; comme ils ont toujours fait à l'imitation de Saint Paul, qui rapporte librement dans son texte sacré des passages d'Epimenides, d'Aratus, de Menandre, & d'Euripide, selon l'observation de Saint Jérôme, de Socrate, & du même Nicephore.

Niceph. l. 10. c. 11. & Metaph. die 17. Junii. Quoi qu'il en soit, il est certain, qu'il ne laissa passer aucun moien de nuire aux Fideles, qu'il n'employât avec une passion extrême, & son animosité contre eux fut si étrange, qu'elle lui fit violer jusqu'au droit des Gens, en la personne des Ambassadeurs de Perse. Il les avoit priés d'assister à quelque Sacrifice solennel qu'il faisoit dans Chalcedoine, & sur le refus qu'ils en firent, comme Chrétiens qu'ils étoient, il les accusa d'impiété à l'endroit des Dieux de leur pais, où le Soleil, la Lune, & le Feu étoient publiquement adorés; ce qui lui servit de prétexte pour les faire mourir. On tient aussi pour constant, qu'il avoit arrêté, d'achever de perdre tout le Christianisme, au retour de son expedition contre les Perles. Saint *Orat. 2. in* Gregoire, & Saint Chrysostome nous en af-

furent, & Saint Jérôme dit dans sa Chronique, que ce miserable avoit fait un vœu particulier, d'immoler à ses fausses Divinités des Chrétiens après sa victoire. Cependant, il composa durant ce voiage les trois plus detestables livres, qui aient jamais été écrits au mépris de l'ancien & du nouveau Testament. Saint Jérôme veut, qu'il y en eût sept, mais la diversité du nombre peut venir de leur division différente. Tant y a que Libanius, qui fit son Oraison funebre après sa mort, les y préfera de beaucoup à ceux, que Porphyre avoit écrits sur le même sujet, selon qu'on peut le voir dans l'Histoire de Socrate. Jul. adv. Gentes. Ep. 84. ad Magnum. L. 3. c. 19. Ce seroit un témoignage suffisant de l'abominable doctrine, qu'ils contenoient, quand nous n'en aurions point les preuves certaines parce peu qu'en rapporte S. Cyrille, qui déclare néanmoins dans son second livre, qu'il supprime les plus mauvais propos de Julien contre la personne de Jesus Christ. Mais je ne saurois croire, que Saint Gregoire les eût vus, lorsqu'il declama ses deux Oraisons contre cet Empereur, parce qu'apparemment le zèle de ce grand Evêque ne lui eût pas permis, de se taire là dessus, ayant bien pris la peine de faire de rudes instances contre le Misopogon, qui pourroit passer pour un ou-

vrage pieux, comparé à celui que nous disons. Et ce fut à mon avis, ce qui obligea depuis Saint Cyrille à les refuter, par ces dix livres excellens, qu'il dedia au Grand Theodose, & qu'il écrivit vraisemblablement, voyant, que Saint Gregoire n'avoit rien répondu à un si pernicieux attentat.

Ce furent ces impietés, & ce grand nombre d'actions tendantes à l'extermination du nom Chrétien, qui rendirent Julien à bon droit si odieux à tous les Fideles. Ils crurent que l'interêt de la Religion les obligeoit de le jeter dans la plus grande diffamation, qui se pourroit; & bien qu'ils n'opposassent que leur patience, & leurs larmes, comme dit

Invect. 1. S. Gregoire, contre toutes ses persecutions, ils ne laissèrent pas principalement depuis sa mort, de le dépeindre le plus horrible en toutes ses parties, qu'il leur fut possible, afin de rendre sa mémoire si execrable, qu'elle fit peur & servit de leçon à ses Successeurs. Ils

Cyroll. iii lui reprochèrent, qu'après être entré par le *pref.* *Greg.* *Nanz.* *01. 1.* *Sozom. l.* *5. cap. 2.* *Socrat. l.* *3. cap. 1.* *& alii.* Batême dans l'Eglise, y être demeuré vingt ans, & y avoir reçu dans la ville de Nicomedie la qualité d'Anagnoste, ou de Lecteur, l'une de celles du Clergé, il avoit honteusement manqué de foi à Dieu & aux hommes, pour suivre les profanations du Paganisme.

Saint Gregoire le représente se lavant dans un bain de sang, pour mieux effacer l'impression & les marques des eaux Baptismales. On l'accusa de magie, & de ne tenir auprès de lui ceux, qu'il faisoit semblant d'honorer en qualité de Philosophes, que pour apprendre d'eux l'invocation des Demons. Saint Jean Chrysostome dit l'avoir vû dans la ville d'Antioche environné de femmes impudiques, & de toute sorte de personnes débauchées. Il lui impute même de s'être comporté en fort mauvais Capitaine, & d'avoir perdu par son imprudence la plus belle armée, que les Romains eussent employée contre la Perse. Car ne fut ce pas un merveilleux aveuglement que le sien, de brûler ses vaisseaux à la persuasion d'un traître, qui jouïoit le personnage de Sinon, ou de Zopyre, & qui se moquoit de sa facilité? Enfin, après avoir condanné toutes les actions de sa vie, l'Historien Socrate le fait mourir de la main d'un Demon, & Saint Jean Damascene, avec Nicephore, de celle des Martyrs Mercure & Artemius. Il se prend au Soleil de son trépas dans Sozomene, & dans Theodoret il prononce des blasphemes en expirant contre celui qu'il nommoit Galiléen. Pour ce qui regarde S. Gregoire, après

Orat. adv.
Gentes.

Lib. 3.

cap. 18.

Orat. 1.

de Imag.

lib. 10.

cap. 35.

Lib. 6.

cap. 2.

Lib. 3.

cap. 20. avoir parlé de cette mort fort diversement &
Inuelt. 2. sans rien déterminer, il se plait à le rendre ri-
 dicule par une envie ambitieuse, qu'il attri-
 bué à cet Empereur, le figurant prêt de se jet-
 ter dans le fleuve au rivage duquel il étoit,
 afin que son corps ne se trouvant plus, il fût
 sans difficulté pris pour un Dieu, comme
 assez d'autres, que le Gentilisme a souvent
 consacrés, après être ainsi disparus. Il assure
 même que sans l'opposition d'un Eunuque,
 qui ne voulut jamais consentir à cette four-
 berie, les plus intimes amis de Julien lui eus-
 sent aidé à le faire. Voilà de quelle façon
 les Chrétiens parlèrent de celui, qui les avoit
 si mal traités.

D'un autre côté les Ethniques, dont il
 avoit favorisé l'Idolâtrie, & qui se sentoient
 ses redevables en mille façons, firent son por-
 trait si accompli, & enluminèrent toute sa
 vie de si belles couleurs, qu'elle pouvoit pas-
 ser pour la piece de cette nature la mieux
 achevée, qui eût jamais paru dans le monde.
 Mamertin, Libanius, & Porphyre furent les
 plus grands maîtres, qui y mirent la main,
 dans des Oraison funebres & Panegyriques,
 dont il ne nous reste que celle du premier,
 qui est l'action de graces pour son Consulat.
Niceph. Calliste, qui étoit des Gardes ordinaires de

cet Empereur, composa un Poëme héroïque ^{L. 10.}
de ses gestes. Eunapius en fit une Histoire ^{C. 34.}
Chronologique, comme il le témoigne lui-même. Et une infinité d'autres ont traité ce sujet à l'envi, sans jamais se lasser de donner à Julien les loüanges, que peut mériter le plus vertueux Prince de la terre. Mais outre ceux, qui n'ont parlé de lui qu'à dessein de relever toutes ses actions, en qualité de Paranymphe, ou d'Encomiaste, comme les nommoient les Anciens, il n'y a point eu d'Historiens Payens, qui ne l'aient prisé presque à l'égal de ceux là. Ammien Marcellin mérite d'être considéré comme le premier d'entre eux, tant à cause de la valeur de son Histoire, que pour avoir accompagné celui, de qui nous parlons, presque par tout, & notamment en son voyage du Levant, où il étoit présent à sa mort. On peut voir comme cet Auteur lui attribue un Génie pareil à ^{Lib. 25.} celui des Héros, & de quelle façon il décrit l'union des vertus principales & des subalternes mêmes, qu'il assure, que ce Monarque possédoit en perfection. Il montre sa tempérance, non seulement dans l'usage du boire, du manger, du sommeil, & des autres actions de la vie, où il ne pratiquoit aucune délicatesse; mais sur tout dans une chasteté

si exacte & si exemplaire, qu'il passa les plus grandes ardeurs de son âge, sans qu'aucun de ses amis ni de ses domestiques prit le moindre soupçon, qu'il l'eût endommagée; comme depuis la perte de sa femme il n'eût jamais de privauté avec d'autres, qu'on lui pût reprocher, ni qui eût pour but la volupté. Sa prudence nous est représentée, comme ayant précédé de beaucoup les années, qui ont accoutumé de la donner aux autres. Elle s'étendoit aussi bien sur les affaires de la paix, que sur ce qui concernoit la guerre. Et parce qu'elle étoit accompagnée d'une grande & profonde connoissance, elle paroissoit principalement au mépris, qu'il faisoit des choses corruptibles, ayant fort souvent en bouche cette belle sentence, Qu'il n'y a rien de plus honteux à un homme d'esprit, que de faire beaucoup de cas des avantages du corps. Pour ce qui concerne la Justice, il l'exerçoit de sorte, si nous en croions Ammien, qu'on peut dire, qu'il s'est toujours fait craindre sans avoir jamais usé de cruauté. Ses supplices ne touchoient que fort peu de personnes, encore qu'ils en épouvantassent beaucoup. On fait même, qu'il pardonna avec une extraordinaire clemence à quelques-uns de ses ennemis; qui avoient conspiré contre

sa personne. Et quant à la dernière des vertus Cardinales, qui est la Force ou grandeur de courage, c'est en quoi nôtre Historien veut, que Julien ait tellement excellé, que comme on n'a point vû de Monarques, qui aient fait paroître plus de générosité que lui dans toutes leurs entreprises, principalement lorsqu'il a été question de s'exposer soi même au sort des armes; il n'y en a point eu non plus, qui aient mieux entendu le métier de la guerre, soit qu'il fût question de forcer une place, ou de camper avantageusement, ou de ranger ses troupes en bataille. Il avoit rendu son corps si patient, qu'il ne se soucioit ni des froids d'Allemagne, ni des chaleurs excessives de la Perse. Et pour preuve de la reputation, où il étoit parmi la Milice, il n'est besoin que de considérer le pouvoir, qu'il eût de mener des bords du Rhin jusqu'en Médie nos Soldats Gaulois, qui le suivirent aussitôt, qu'il les eût harangués. Voilà une partie des éloges qu'Ammien Marcellin donne à Julien. Je laisse à part ce qu'il ajoute de sa bonne fortune, de sa liberalité, & de son amour envers les peuples; afin de n'être pas plus long, & parce que je juge, que nous nous sommes assez étendus pour nôtre dessein sur une matiere si odieuse.

Il faut dire un mot seulement des autres Historiens profanes, qui ont écrit au même tems qu'Ammien, ou fort peu après. Eutrope portoit les armes aussi bien que lui sous Julien, & l'accompagna pendant son voyage d'Orient. Je sai bien, que Raphaël de Volterre, Gesner, Possevin, & quelques autres ont crû, qu'il étoit Chrétien, & même disciple de Saint Augustin. Mais il y a si peu d'apparence, que je ne me servirai de son témoignage que comme d'un Auteur infidèle. *Lib. 10.* Après avoir parlé des victoires de cet Empereur en Allemagne & aux Gaules, il vient à sa mort qui lui fit avoir place au nombre des Dieux, selon l'usage de ce tems-là. C'étoit, dit il, un excellent homme, & qui eût admirablement bien gouverné l'Etat s'il eût vécu davantage. Il le louë ensuite d'avoir scû en perfection les lettres humaines, & sur tout le Grec, où il étoit beaucoup mieux instruit qu'au Latin. Il recommande son éloquence, sa mémoire, son inclination à la Philosophie; sa liberalité, sa justice, sa douce domination, & finalement sa ressemblance à Marc Antonin, qu'il faisoit profession d'imiter. Mais comme il est beaucoup plus étendu, que je ne veux être, ses termes sont aussi bien plus exprès, & bien plus à

l'avantage de celui, dont nous parlons, que les miens. Sextus Aurelius Victor, celui, qui a fait l'Epitome de la vie des Empereurs Romains jusqu'à Theodose le Grand, s'explique, selon sa façon d'écrire, en deux mots de ce qu'il pensoit de Julien, assurant qu'il avoit une connoissance merveilleuse tant des sciences que des affaires, & qu'il ne cédoit en rien aux plus grands Philosophes, ni à pas un des Sages de la Grece. Zosime comprend aussi beaucoup en peu de paroles, quand il soutient, que Julien surpassoit en vertu tous les hommes de son siècle. Et *Lib. 3. hist.* quand il compare la victoire, qu'obtint cet Empereur auprès de Strasbourg sur les Allemands, dont il y eût trente mille de tués sur la place, & autant de noyés dans le Rhin, à celle d'Alexandre contre Darius, il montre bien l'estime merveilleuse, qu'il faisoit de lui. Ces trois ou quatre autorités suffisent, pour faire voir, combien le jugement des Gentils a été différent de celui des Chrétiens sur le sujet que nous traitons.

Or s'il n'y avoit rien à considérer dans cette diversité que le mérite des uns & des autres, je pense qu'il ne se trouveroit personne d'entre nous, qui voulût hésiter à prendre parti, & que le zèle de la Religion n'obligeât

à mépriser ce qu'on dit des Infideles, pour donner toute créance aux écrits de Saint Gregoire de Nazianze, de Saint Jean Chrysofome, & de Saint Cyrille. Mais plusieurs soutiennent, qu'il faut avoir égard au genre d'oraison dont chacun d'eux s'est servi, & qu'il n'y auroit point d'apparence de donner autant de créance à celui, qui emploie ouvertement toutes les couleurs de la Rhétorique pour persuader, qu'à un autre, qui fait profession, & qui est obligé en effet, de rapporter nuëment & avec fidélité ce qui est de la matiere. Car on ne peut pas nier, que ces bons Peres, qui ont si fort condanné toutes les actions de Julien, n'eussent pris à tâche de le diffamer entierement; comme son Apostasie, & son injuste procedé contre le Christianisme le méritoit bien. Le seul titre de leurs livres le montre assez, & quand Saint Gregoire, qui traite le plus mal de tous cet Empereur, a donné le nom d'invectives aux deux piéces, qu'il a faites contre lui, il a suffisamment témoigné, quel étoit son dessein. Il s'en faut tant, qu'on les doive prendre au pied de la lettre, comme l'on dit, que tout le monde s'est étonné de voir, qu'en haine de cet Apostat, un si grand Théologien se soit dispensé de louer des Héretiques,

& de représenter Constantius comme un Saint, qui fut le protecteur des Arriens contre les Catholiques. Ce n'est pas la même chose d'un Historien, que l'amour ni la haine ne doivent jamais empêcher de dire le bien & le mal des personnes, dont il représente les vies. Aussi voions-nous, que ceux, qui ont si hautement prisé Julien dans leur Histoire, ne se sont pas tûs de ses vices, & qu'en suite des éloges qu'ils lui ont donnés, ils ont toujours remarqué les défauts, qui lui pouvoient être justement imputés. Ammien Marcellin le taxe d'avoir eu l'esprit tardif, ou léger, selon que cet endroit de son vint-cinquième livre se lit diversement, avouant néanmoins, que par la correction de ses amis, qu'il souffroit volontiers, ce manquement n'étoit presque pas reconnoissable. Mais il le reprend sévèrement & sans l'excuser d'avoir été trop grand parleur, de s'être laissé emporter aussi bien qu'Adrien aux vaines curiosités de l'avenir, d'avoir trop estimé les applaudissemens du peuple, & de n'avoir pas été toujours égal à soi en distribuant la Justice. N'avoue-t-il pas même, qu'il étoit plutôt superstitieux, que légitime observateur des Loix du Paganisme, se moquant de lui aussi bien que de Marcus, pour avoir

Lentius
vel levio-
ris inge-
ni.

presque dépeuplé le monde de bœufs, par la superfluité des sacrifices, qu'ils faisoient? Et ne remarque-t-il pas encore sa trop grande sévérité, lorsqu'il défendit aux Professeurs de Grammaire & de Rhétorique, qui étoient Chrétiens, de ne plus enseigner la jeunesse? Eutrope n'a pas fait difficulté non plus de lui reprocher l'excès de sa rigueur contre la Religion Chrétienne. Il dit, que son ambition lui donnoit quelquefois des transports d'esprit fort repréhensibles. Et il observe, que sa négligence donna sujet à quelques uns d'offenser sa réputation. Aurelius Victor touche encore cette négligence, & reconnoit, que les bonnes parties, qui étoient en cet Empereur, recevoient quelque préjudice tant de ce côté-là, que de celui de la superstition, de la témérité, & de la gloire, dont il étoit desirieux au delà de toutes les bornes raisonnables. C'est ainsi que les loix de l'Histoire obligent ceux qui l'écrivent, à donner connoissance de ce qu'il y a de bon & de mauvais en chaque chose, sans faire difficulté de vesperiser ou reprimander les mêmes personnes qu'ils ont déjà paranympnées ou louées. Et cette nécessité de n'épargner jamais la vérité, est ce, qui rend les ouvrages Historiques beaucoup plus considérables,

que

que ne le font les Panegyriques, ni les Philippiques, ou Invectives, qui n'obtiennent presque nulle créance de nous au prix de ces autres compositions.

Pour plus grande preuve de ce que nous disons, il ne faut que voir de quelle façon nos Historiens Chrétiens ont parlé de Julien, & nous trouverons, qu'encore qu'ils aient tous detesté son Apostasie, & sa cruauté envers les Fideles, ils n'ont pas laissé de reconnoître les bonnes parties, qui étoient en lui, ses avantages de Nature, & les dons de Dieu, dont il abusoit. Quant aux Auteurs de l'Histoire Ecclesiastique, encore que leur sujet ne souffrit presque pas, qu'ils parlassent en bonne part d'un si grand Persecuteur de l'Eglise, si est-ce que Socrate prise son éloquence, s'excusant de ce qu'il n'emploie pas un style plus relevé à décrire les gestes d'un Prince si disert. Il reconnoit, que c'est le seul de tous les Empereurs depuis Jule César, qui prononça dans le Senat ses propres harangues, après les avoir composées pendant le silence de la nuit. Il avoue, qu'il honoroit tous les hommes savans, & sur tout les Philosophes. Et il remarque, qu'il chassa de son Palais les Eunuques, les Barbiers, & les Cuisiniers, encore que ce soit en dimi-

Lib. 3.

cap. 11

Lib. 5.
cap. 1.
Lib. 9.
cap. ult.

nuant la gloire de cette action, comme si elle étoit plutôt de Philosophe que de grand Monarque. Sozomene, & Nicephore n'ont pas fait scrupule non plus de dire, qu'il avoit obtenu de grandes victoires sur les Barbares le long du Rhin; qu'il étoit très illustre dès le vivant de Constantius; & que sa modestie, jointe à une douceur de mœurs singuliere, l'avoient rendu si agréable aux gens de guerre, que ce fut ce qui leur donna l'envie de le proclamer Auguste.

Lib. 1. de
Regn. &
temp. suc.

Tom. 3.

Mais, les autres Historiens, qui ne traitoient pas si précisément des interêts de l'Eglise, ont souvent écrit des choses beaucoup plus à la recommandation de ce Prince, que n'ont fait les premiers, quoiqu'ils n'aient pas moins abominé qu'eux son Apostasie. Jordanes, qui vivoit du tems de Justinien, après avoir observé comme Julien quitta le Christianisme pour suivre le culte des Idoles, où il tâchoit d'attirer tout le monde, ajoûte, qu'il ne laissoit pas d'être d'ailleurs un excellent personnage & très nécessaire à la République. Zonare, long-tems depuis, le louë de sa justice, de sa frugalité, & de sa moderation d'esprit en beaucoup de choses. Il rapporte son Epitaphe, qui lui donnoit la qualité de bon Roi & de brave guerrier. En-

fin, nonobstant toutes ses méchancetés, qu'il conte fort au long, il fait ce jugement de lui après sa mort. C'étoit un homme si fort passionné pour la gloire, qu'il la recherchoit même en des choses de néant; mais il souffroit fort patiemment la correction de ses amis. Il étoit très bien instruit en toutes sortes de disciplines, & principalement en celles, qui sont tenues pour les moins connues. Au surplus il vivoit dans une telle tempérance, qu'à peine le voioit-on cracher, & il avoit accoutumé de dire, qu'un Philosophe s'abstiendrait même de respirer si c'étoit une chose possible. Cedrenus use de ces termes. Comme ce Prince étoit très ambitieux & très impie, aussi étoit-il des plus abstinens en ce qui touche le sommeil, le luxe, & les passe-temps amoureux. Blondus, qui dedia sa Ro-
me triomphante, il y a près de deux cens ans, au Pape Pie Second, n'a point feint de nommer Julien, *virum ingentis spiritus, doctrinae, & virtutis*: attribuant à son mérite, & à sa vertu toutes ses victoires, plutôt qu'au nombre & à la force de ses Legions. Mais Pomponius Lætus s'est donné beaucoup plus de licence que tous ceux-là, dans son Abregé de l'Histoire Romaine, qu'il adresse à un Evêque Borgia un peu de tems depuis Blon-

Lib. 7.

dus. Après avoir conté, comme la mere de Julien songea durant sa grossesse, qu'elle enfanteroit un Achille, il le compare à Titus dans les exercices de la paix, & à Trajan pour les succès de la guerre. Julien n'avoit, dit-il, pas moins de clémence qu'Antonin, de modération que Marc Aurele, ni d'étude, que les plus grands Philosophes. Il exagere ensuite sa mémoire, sa liberalité, sa temperance, & ses autres vertus, assurant, que pendant son gouvernement on croioit, que la Justice fût descenduë du Ciel en terre. Bref, ni Ammien ni Eutrope n'ont rien écrit de beau touchant l'expédition militaire de Julien en Perse, ni de considerable au sujet de sa mort, que Pomponius ne rapporte, jugeant avec eux, cet Empereur digne d'être mis entre les premiers Héros, comme celui, dont on peut dire que la bouche & la main ont été très utiles au public, & singulièrement à sa patrie. Certes, c'est en parler bien indifféremment pour un Chrétien, & il me semble, qu'il devoit au moins excepter l'interêt de la Religion. Baptista Egnatius n'a pas été si diffus que lui sur le même sujet. Il attribue pourtant à Julien un esprit sublime, fin & très ardent aux lettres, ajoutant, que s'il l'eût retenu, & son excellent

*L. 1. Rom.
Princ.*

naturel, dans la piété, où on l'avoit élevé, il méritoit d'être compté entre les plus mémorables Princes de l'Antiquité. Ceci suffira, pour montrer, comme l'Apostasie de cet Empereur n'a pas empêché les Chrétiens mêmes, qui ont écrit l'Histoire, de dire avec franchise beaucoup de choses à son avantage.

Faute de faire cette distinction si nécessaire entre la façon d'écrire des Peres, qui ont exercé leur style contre Julien, & les Historiens, qui en ont dit le bien & le mal selon les loix de leur profession, il est arrivé, que quelques-uns n'ont pas porté, il me semble, tout le respect qui est dû au mérite & à la piété des premiers. Je pense que Leunclavius en est un, lui, qui fait dans sa Préface sur Zosime une telle invective contre ceux, qui n'ont pas reconnu toutes les vertus de ce Monarque, que peut-être a-t-il excédé les termes, qu'il devoit garder sur une matière si chatouilleuse. Nous pouvons encore nommer Cunæus, à cause d'une semblable Préface, qu'il a mise au devant de sa traduction des Césars de Julien. Car non content de lui donner rang parmi les Héros, & de vouloir, que lui seul ait eu toutes les vertus, que les plus renommés Capitaines Grecs & Ro-

mains ont possédées séparément, & d'assurer, que toute sa vie s'est écoulée dans une innocence si rare, qu'elle a été sujette à l'envie: Il ose blâmer ceux, qui ont préféré le premier Empereur Chrétien Constantin le Grand à un Apostat: Et il est si hardi que d'accuser d'imprudencé les Peres, qui gouvernoient l'Eglise du tems de Julien, pour l'avoir, dit-il, irrité mal à propos par leurs écrits, au lieu d'adoucir son esprit par une paisible obeissance. En vérité, je trouve que le Reverend

*Præf. ad
Jul. opera.*

Pere Petau, selon qu'il fait conjoindre la pieté à une science très profonde, a eu raison d'accuser Cuzus de témérité, & de lui reprocher son peu de jugement, lorsqu'il a parlé de la sorte.

Il est certain, que la mémoire de Constantin n'est pas venue si pure jusqu'à nous, qu'elle ne soit chargée de plusieurs défauts, & de quelques crimes même, dont il n'est pas facile de l'excuser. On lui impute, d'avoir fait beaucoup d'exactions, pour reparer ses prodigalités; d'avoir mis le premier l'impôt du Chrysargyre, ou de l'or lustral, qu'on exigeoit tous les quatre ans; & d'avoir fait mourir dans une étuve sa femme Fauste, après s'être défait de son fils Crispus par une pure jalousie, qu'il eût d'eux. Nous lisons, qu'il

rappella d'exil Arius en faveur de sa sœur
Constance, aiant au contraire relegué à Trè-
ves le grand Saint Athanase. Et nous avons *L. 4. C.*
une de ses loix dans le Code de Justinien, qui *de malef.*
a scandalisé une infinité de personnes, en ce
qu'elle defend de punir ceux, qui ne se ser-
vent de la Magic que pour trouver des pré-
servatifs contre les maladies, & des secrets
propres à l'usage de la vie, tels que sont ceux,
qui éloignent les orages & les tempêtes;
comme si un art si dannable devoit être to-
leré, à quelque fin qu'on puisse le rapporter.
Mais quand l'animosité de Zosime contre
Constantin ne nous seroit pas connue, & bien
que nous fussions d'accord, qu'il auroit pu,
étant homme, commettre une partie de ces
fautes, dont Eusebe néanmoins ne nous a
rien dit: Cet illustre Monarque a fait d'ail-
leurs tant de belles actions; son mérite est si
grand à l'égard de nôtre Religion; & sa fin
accompagnée des graces du Ciel, & pleine
de bénédictions, lui donne un tel avantage sur
Julien, qu'il y a de quoi s'étonner, que des
Chrétiens puissent préférer un Apostat au pre-
mier Empereur, qui s'est soumis à la Foi.

Pour ce qui touche les Peres, que Cunaus
taxe sans raison d'avoir excité le même Ju-
lien par leurs invectives à persecuter nôtre

créance, c'est une calomnie, qui ne peut faire impression, que sur ceux, qui seroient ignorans tout à fait de l'Histoire. Car on fait que Saint Cyrille n'a vécu que quelque tems après lui, & que S. Gregoire, ni Saint Chrysostome ne l'ont mal traité, comme ils ont fait, que depuis sa mort. De sorte, que c'est une moquerie de dire, que son animosité contre les Chrétiens procedât des mauvais propos, qu'ils tenoient de lui, vû que, comme nous avons déjà remarqué, ils n'opposèrent jamais que leur patience à toutes ses violences, & se tinrent tellement dans le devoir de leur sujétion, que son armée, qui l'accompagnoit contre les Perses n'étoit pas moins composée de Fideles, que de profanes & d'idolâtres.

Mais outre qu'il est vrai, que jamais ces Peres ne donnèrent aucun sujet à Julien de persécuter le Christianisme, je crois qu'au lieu de les blâmer de la façon, dont ils ont écrit contre lui, nous devons estimer leur piété, & leur savoir gré du zèle qu'ils ont fait paroître pour nôtre Religion. En effet, il faut considérer, qu'ils avoient à faire à un Prince, qui emploioit toutes les forces de son esprit, & de son Diadème, à ruiner ce que Constantin & ses Enfans venoient d'édifier

dans l'Eglise. Ils étoient dans un siècle, où la plus grande partie de l'Empire Romain retenoit encore le culte des faux Dieux, que cet Apostat vouloit rétablir par tout. Et ce qui est principalement à observer, ils voioient, que sa grande réputation d'être l'un des plus savans & des plus vertueux de son tems, préjudicioit merveilleusement au service & à l'honneur du vrai Dieu, qu'il avoit abandonné. Que pouvoient-ils donc faire de mieux, que de le diffamer de tout leur possible, & de tacher à faire perdre cette bonne opinion, qu'on avoit de lui, puisque le Diable s'en vouloit servir à la destruction de nos Autels? Certes, je ne pense pas, qu'il y ait encore aujourd'hui un Chrétien, qui puisse lire la moindre partie des blasphemes, que ce misérable vomissoit sur les textes sacrés du vieux & du nouveau Testament, sans recevoir dans son ame les mêmes mouvemens, qui animoient Saint Gregoire, Saint Chrysostome, & Saint Cyrille contre lui; en-
Contra Julian.
core que le dernier proteste dans le second livre de sa réponse, comme nous venons de l'observer, qu'il supprime exprès les plus mauvais termes, que Julien employoit contre la personne de Nôtre Seigneur. C'est donc à tort, qu'on veut noter d'indiscretion le zèle

de ces grands Personnages, qu'ils ont eu très pieux, & très proportionné à la condition du tems, auquel ils vivoient.

*Ep. 50.
al B. 211.
fac.*

Que s'il faut que nous fassions distinction entre nôtre siècle & le leur, comme c'est une chose, qui se pratique assez souvent dans l'Eglise, & qui est conforme à la doctrine de Saint Augustin, que nous avons déjà rapportée, je crois que sans rien rabatre de l'aver- sion, qu'ont eue ces Peres, & que nous de- vons toujours avoir contre Julien, eu égard à son Apostasie, nous pouvons douze cens ans & plus après eux, reconnoitre de certai- nes vérités historiques, qui ne peuvent plus nuire à personne, & parler de lui conformé- ment à ce que tant d'Auteurs Chrétiens & profanes en ont écrit. Car puisque le Paga- nisme, qui étoit alors, se trouve à présent entièrement aboli, & puisque nous n'avons plus à craindre, que ni Saturne ni Jupiter se remettent sur nos Autels, je ne vois pas, qu'il y ait d'inconvenient à recevoir ce qui ne peut être rejeté, sans revoquer en doute par même moyen tout ce que nous lisons de plus constant dans les livres. Je sai bien, qu'il y a encore des Idolâtres dans le monde, & qu'il se trouve de nos jours des hommes, qui ado- rent dans l'une & l'autre Inde les animaux,

& les choses mêmes inanimées, qu'ils craignent, ou qui leur profitent. La dannable Secte de Mahomet s'étend par toutes les trois parties de l'ancien hémisphere. Et le nombre des Athées y est peut-être plus grand, qu'il ne fut jamais. Mais je nie, qu'il reste la moindre vénération de toutes ces fausses Divinités des Anciens, ni que Jupiter, Junon, ou Neptune reçoivent plus d'encens en quelque coin de la terre que ce puisse être. Cela étant ainsi, qu'y a-t-il plus à redouter de la part de Julien, qui ne visoit qu'à rétablir leurs Sacrifices? & quel mal peut venir de ce que nous reconnoissons en lui quelques bonnes parties parmi les vicieuses, & de certaines vertus Morales, comme autant de dons de Dieu, dont il abusoit, & qui ne lui ont servi, qu'à rendre ses fautes plus irrémissibles. Ce qui m'assure que nous le pouvons bien faire, c'est qu'outre le témoignage de tant d'Historiens, qui ont tous convenu en ce point, que la Nature avoit donné d'excellentes qualités de corps & d'esprit à Julien; je vois que Saint Augustin n'a pas fait difficulté dès son tems de l'avouer, quand il dit en parlant de lui, *Cujus egregiam indolem decepit amore dominandi sacrilegâ & detestanda curiositas.* Louis Vives ajoute dans

Lib. 7.
de Civ.
Dei cap.
21.

son Commentaire sur ce passage, *Vir cetera egregii animi, regendique imperii callentissimus*. Suidas n'a point fait de scrupule non plus, de lui donner la vertu, qu'on veut, qui contienne en soi toutes les autres. Il assure, que comme sa grande Justice le rendoit de facile accès aux gens de bien, elle le faisoit haïr de tous les méchans, qui le trouvoient insupportable. Et il le recommande encore pour cette bonté singuliere, dont il usoit envers les personnes de lettres, s'étant toujours comporté avec égalité, & sans prendre avantage de ce qu'il étoit, parmi les Philosophes. Cela me fait souvenir du reproche, que lui fait Ammien, d'avoir reçu trop familièrement le Sophiste Maximus, s'étant levé de son siège pour aller au devant de lui & pour le recevoir à bras ouverts. On fait aussi, qu'il honora Thémistius de la Préfecture de Rome; qu'il fit Questeur Libanius, cet autre Sophiste, que Saint Basile a tant estimé, & qu'un nombre d'autres hommes savans, tels que Priscus, Jambliche, Oribasius, & Prohæresius, reçurent de grandes faveurs de lui. Cependant Saint Augustin & les autres, qui ont reconnu, que Julien possédoit ces bonnes conditions, n'ignoroient pas ce que Saint Gregoire, Saint Chrysostome, & Saint Cyrille avoient écrit de lui, & ne détestoient pas

moins qu'eux les vices, qui le diffamoient d'ailleurs, & sur tout son Apostasie. Mais parce que ceux-là ont parlé en un tems où le Christianisme étoit en assurance, & où la mémoire des vertus de Julien ne pouvoit plus faire de préjudice aux Fideles, ils se sont dispensés d'en dire ce qu'ils trouvoient constant par toutes les Histoires.

En effet, on ne sauroit nier, que Julien ne fût doué d'un excellent naturel, soit pour les exercices de la Paix, soit pour ceux de la guerre. Il apprit les premiers Rudimens de la Grammaire de l'Eunuque Mardonius dans Constantinople, & puis auprès de Césarée. Ecebolius, cet homme si inconstant en la Foi, fut son maître en Rhétorique. Et s'il n'eût point été transporté en Nicomedie, où Libanius, & depuis Maximus depravèrent son ame par des leçons d'impleté, & d'idolâtrie, sa premiere institution, toute Chrétienne, donnoit de merveilleuses esperances de sa personne. Lui & son frere Gallus eurent la charge de Lecteurs publics dans l'Eglise, & leur devotion les porta à faire bâtir des Temples en l'honneur de quelques Martyrs, qui témoignèrent dès lors n'avoir pas agréable le zèle du premier. Tant y a que par sa propre confession, dans la lettre qu'il écrit aux Alexandrins, il fut jusqu'à l'âge de vingt ans *Ep. 51.*

dans une profession publique du Christianisme. Il est vrai, que tous les Historiens Ecclesiastiques tombent d'accord, que la haine de Constantius son oncle l'obligea long-tems de dissimuler son infidelité. Sozomene témoigne, qu'il se fit même raser, feignant de vouloir être Moine, afin de le mieux tromper. Et on assure, qu'au lieu d'adorer le vrai Dieu, il adressoit souvent en cachette ses prieres à Mercure. C'est pourquoi Zosime le représente Payen long-tems avant que d'être Empereur. Et Ammien dit, qu'encore qu'il eût quitté la créance des Chrétiens, il ne laissa pas d'aller un jour d'Epiphanie à l'Eglise, où il fit mine d'y prier Dieu. Enfin, aussitôt, qu'il se vit hors de crainte, par la mort de celui, qui le laissoit dans une paisible possession de l'Empire, il leva le masque, se déclara Souverain Pontife des Gentils, & passa le reste de ses jours dans une Apostasie, qui a deshonoré toute sa vie. C'est ainsi qu'un ruisseau très agréable, après avoir arrosé mille belles fleurs dans un jardin Royal, se va quelquefois jeter dans une puante cloaque. Mais la confusion des mœurs n'est jamais telle, qu'on n'en puisse considérer le bien & le mal séparément, encore que l'un ou l'autre prévale, comme fait sans doute le dernier, au sujet dont nous parlons.

Entre les choses, qui nous font reconnoître le plus clairement, qu'il ne se peut faire, que Julien n'eût de grandes vertus mêlées parmi ses vices, l'honneur, que lui rendit son successeur Jovien n'est pas des moindres. Ce Prince étoit si Chrétien, qu'il s'offrit à perdre sa ceinture militaire long-tems avant que d'être Empereur, & se présenta pour être dégradé, plutôt que de sacrifier selon l'Ordonnance de Julien. Et lorsqu'il fut élu en sa place, il étoit résolu de renoncer à l'Empire à cause de la Religion, dont il faisoit profession, si la meilleure partie de l'Armée ne l'eût assuré, qu'elle lui donneroit tout contentement à cet égard, comme le rapporte Rufin, & beaucoup d'autres après lui. Cependant son zèle pour la Foi ne l'empêcha pas d'estimer grandement le mérite de celui, qui l'avoit si fort persécutée, de lui destiner un très superbe Sepulcre, & de dire hautement, que le faux-bourg de Tarse, ni la riviere de Cydne, quelque claire & agréable qu'elle fut, ne méritoient pas de garder ses cendres, que la seule ville éternelle de Rome, & le Tybre devoient posséder. Certes, rien ne pouvoit obliger Jovien à parler si avantageusement d'un tel Prédecesseur, que la connoissance qu'il avoit des qualités rares & vertueuses, qui étoient en lui nonobstant

Suidas in voce Jovianus.

Ruf. l. 2. cap. 1.

Ambr. Marc. l. 23. Perr. Lat. & alii.

son Apostasie. On peut ajouter à cela l'honneur, qu'il fit rendre à son cadavre, que toute l'Armée accompagna jusques dans la ville de Tarse, où il le fit laisser comme en dépôt, avec un Epitaphe, dans lequel il est nommé très bon Roi, & très excellent guerrier.

*Zosimus
lib. 3.*

Ne fait-on pas aussi, que ce grand applaudissement, avec lequel le même Jovien fut reçu de toute la Milice, lorsqu'il fut proclamé Empereur, ne proceda que de la ressemblance de son nom à celui de Julien, qui ne différoit que d'une lettre? Or il est certain, qu'une bonne partie de cette Milice étoit Chrétienne; ce que témoigne assez l'élection, qu'elle fit d'un Prince de notre Religion. D'où pouvoit donc partir un si grand témoignage d'affection à la mémoire d'un Idolâtre, persecuteur des Fideles, si nous ne l'attribuons aux vertus éclatantes & vraiment Imperiales, qui ne laissoient pas de le faire aimer, & de le rendre recommandable?

Et véritablement sa fin seule, quand le reste de ses actions n'y eût rien contribué, lui pouvoit acquérir cette grande reputation. Car la façon douteuse, dont en parle Saint Grégoire, fondée, sur quelques bruits, qu'on fit alors courir, & sur les raisons, que nous avons dit, qu'il avoit de le décréditer, même

me après sa mort, ne nous peut pas empêcher de déferer au témoignage de deux Historiens, qui parlent de ce qu'ils ont vû. Ammien principalement, qui passe pour un Auteur digne d'être crû en tout le reste de ses livres, qui n'a rien pardonné à Julien, comme nous l'avons fait voir, & qui l'a même taxé de sévérité contre les Chrétiens, ne doit pas être rejeté, ce me semble, en cette seule narration. Il le représente courant sans sa cuirasse à la première alarme des ennemis, parmi lesquels il reçût le coup, dont on n'a jamais scû le véritable auteur. Aussitôt, qu'il eût repris un peu de force par le premier appareil de sa plaie, il demande son cheval & ses armes pour retourner dans la mêlée, & fait paroître un courage de Général, qu'Ammien ne peut s'empêcher de comparer à celui d'Epaminondas au combat de Mantinée. Les propos, qu'il tint ensuite, touchant le mépris de la mort, le regret seul, qu'il témoigna de celle d'Anatolius, la véhémence avec laquelle il reprit ceux, qui pleuroient autour de lui, & son dernier entretien avec Priscus & Maximus sur l'Immortalité de nos Ames, sont des preuves d'une vertu, à laquelle il n'a manqué, que la Foi, pour être tenue bien-heureuse. Sans mentir, on peut

dire, que c'est dommage, qu'elle ait été Païenne, & qu'un Rénégat, le plus dangereux persecuteur peut-être, que l'Eglise souffrit jamais, s'en soit trouvé revêtu. Mais c'est ici, qu'il faut donner des bornes à nôtre raisonnement, captiver nôtre esprit, & lui faire admirer avec soumission la profondeur des jugemens de Dieu.

Il y a bien de quoi s'étonner après ce recit Historique, de voir, qu'on veuille faire passer Julien pour un homme lâche & sans cœur, comme Saint Cyrille entre autres le nomme une infinité de fois dans le dixième des livres qu'il a composés contre lui. Et que celui, qui est mort les armes au poing avec un courage d'Epaminondas, après avoir gagné les victoires sur le Rhin, comparées à celles d'Alexandre sur le Granique, soit représenté comme un fainéant & un poltron. Que si nous louions le zèle de ceux, qui ont parlé de lui de la sorte, à cause des legitimes mouvemens, qu'ils ont eus de leur tems, cela n'empêche pas, qu'au nôtre nous ne puissions, sans offenser la pieté, suivre en cela ce qui est le plus vraisemblable.

Le reproche qu'on lui fait d'inexpérience, & de mauvaise conduite, n'est peut-être pas plus considérable. On le fonde sur ce qu'il fit brûler imprudemment presque toutes les

barques, qu'il avoit sur le fleuve du Tigre pour entrer plus avant dans le païs du Roi de Perse, se fiait au conseil d'un Traître, qui fut cause de la perte de toute l'armée Romaine. Or bien qu'il soit vrai, que le chemin vers les montagnes lui fut indiqué par quelques Persans, qui confessèrent leur trahison à la torture, comme le texte d'Ammien le porte; *Lib. 24.* il est faux néanmoins, que l'incendie des vaisseaux se fit à la persuasion de ce frauduleux Sinon, dont on parle, qui ne se présenta devant Julien, qu'après qu'ils furent brûlés, selon qu'on peut le voir dans Nicephore. Et *Lib. 10.* Zosime dit expressément, que ce fut un avis, *cap. 33.* que prit l'Empereur par une mûre délibération, encore que l'événement l'ait fait depuis trouver mauvaise. En effet, il se resolut à cela, pour se prévaloir de bien vint mille hommes, qui étoient occupés à la conduite, & à la garde de sa flotte. Il craignoit d'ailleurs, qu'elle ne tombât entre les mains de ses ennemis, qui s'en fussent prévalus contre lui. Et peut-être, qu'ayant arrêté de prendre un nouveau chemin, il vouloit ôter toute pensée à ses soldats de revenir vers la riviere, & leur donner plus de résolution à surmonter les difficultés de la route, qu'il avoit dessein de tenir. Et quoi? n'est-ce pas sur le même

projet qu'Alexandre congédia ses vaisseaux aussitôt qu'il fut en Asie? Agathocles ne brûla-t-il pas de même fort heureusement les siens en Afrique? Caton n'est-il pas loué d'avoir renvoyé à Marseille ceux, qui l'avoient passé en Espagne? Le Prince d'Orange dernier mort, ne gagna-t-il pas, il y a peu de tems, la bataille de Nieuport par un semblable stratagème? Et ne lisons-nous pas encore dans la conquête de Mexique, que Fernand Cortez fit enfoncer tout ce qu'il avoit de navires, afin que ceux, qui l'accompagnoient, ne songeassent plus au retour? Pourquoi condamnerons-nous donc en Julien la même chose, faite à même dessein, & à qui il n'a manqué, qu'une aussi heureuse fortune; puisque c'est une maxime, dont tout le monde tombe d'accord, qu'on ne doit jamais juger des actions par le succès.

Ce qui est bien étrange, c'est, qu'on l'accuse principalement des vices opposés aux vertus, que tous les Historiens lui ont attribuées. Car il n'y a rien dont ils le recommandent davantage, que d'une chasteté si parfaite, qu'il ne donna jamais à personne le moindre soupçon d'impudicité, comme nous l'avons déjà rapporté. Marcellin observe même à ce propos, qu'il citoit souvent un passage de Platon, où Sophocle s'estime heu-

reux, que l'âge l'ait delivré de la servitude insupportable de l'Amour; Et qu'il avoit encore souvent dans la bouche quelques vers du Poëte Bacchilide sur ce sujet. Cependant Saint Jean Chrysofome entre autres assure *Orat. adv. Gentes.* avoir vû dans Antioche cet Empereur, environné de toute sorte d'hommes perdus, & de femmes débauchées, de façon, qu'on le prendroit, selon qu'il est représenté dans ce Tableau, pour l'un des plus dissolus Princes, qui fut jamais. Je fais assez le respect, qui est dû à un si grand personnage que Saint Chrysofome, & je serois bien fâché, d'avoir douté de ce qu'il affirme si précisément, comme témoin oculaire. Mais je tiens aussi pour certain, que l'accès libre, qu'il dit, que Julien donnoit à tant de personnes diffamées, doit être plutôt imputé à son idolâtrie, & à sa superstition, qu'à son impudicité. En effet, la Religion Païenne avoit entre plusieurs absurdités celle-là, d'honorer je ne sai combien de Divinités ridicules & honteuses. Pour ne rien dire de leur Dieu Priape, ni de leurs Déeses Pertunde, Salacie, & autres, dont Saint Augustin s'est si bien moqué dans sa *Lib. 5. de Civ. Dei.* Cité de Dieu: ne fait-on pas ce qui se commettoit dans leurs Temples de Venus, parmi leurs Bacchanales, & au milieu de ces gran-

des cérémonies, qu'ils pratiquoient en l'honneur de la Mere des Dieux? Or toutes ces abominations étoient entretenues par une infinité de Prêtres, de Sacrificateurs, & de personnes de l'un & de l'autre sexe, attachées à ce detestable culte, & que le peuple ne laissoit pas d'avoir en grande vénération. C'est ce qui portoit ce misérable Empereur, qui affectoit, en haine du Christianisme, de paroître très devot dans sa Religion, à faire cas de cette sorte de gens-là, à leur donner libre entrée dans son Palais, & à les tenir même proches de lui, lorsqu'il paroissoit en public. Et voilà le sujet du reproche que Saint Chrysostome lui fait, fondé sur un véritable recit, de ce qu'il avoit vû vint ans auparavant dans Antioche, & accompagné de cette animosité juste, dont il étoit porté contre un si redoutable ennemi de la Foi. Car pour ce qui regarde la dissolution de ses mœurs, sans m'arrêter à ce que toutes les Histoires la démentent, & sans faire valoir ce qu'il publia là-dessus de son vivant dans son Misopogon; y a-t-il apparence, qu'étant à bon droit si haï, comme il étoit, & si éclairé de tout le monde, on se fût contenté d'une accusation générale sans rien particulariser? Qu'on jette les yeux sur ce qui s'est publié de ses semblables, de Tibere, de Caligule, ou de Neron

& l'on verra, qu'outre la licence & le débordement de leur vie, représentée en gros, leurs crimes y sont particularisés, & que le nom de ceux & de celles, qui ont servi à leurs lubricités, s'y trouve presque toujours exprimé. Où est la femme, qui s'est prévaluë des bonnes graces de Julien? Qui est le Spore, ou le Narcisse qu'on dise avoir abusé des privautés honteuses, qu'ils eussent avec lui? Et qu'on me spécifie quelque'une de ses actions, qui puisse être rapportée à des débauches de cette nature? En vérité, toutes choses bien considérées, je ne crois pas, qu'une simple invective soit capable de ruiner des témoignages si exprès de la continence, comme nous les avons dans l'Histoire, nonobstant qu'il ait été d'ailleurs si abandonné de Dieu, & si digne de nôtre abomination.

Je ne doute pas que ce ne soit cette abomination, qui empêche beaucoup de personnes de lui accorder encore aujourd'hui la moindre qualité loüable, comme si c'étoit une chose du tout impossible, qu'un homme de si dannable mémoire eût eu l'usage de quelque vertu, & comme s'il y avoit de l'impiété à soutenir, qu'un Apostat, tel que celui-ci, ait pu être un grand Capitaine, & un Prince très considérable en beaucoup de façons. Mais à le prendre de la sorte il y iroit de la consci-

ence d'attribuer les mêmes titres à César ou à Alexandre, puisqu'ils étoient tous deux Idolâtres. Et il ne seroit pas permis non plus par la même raison de dire, que Cicéron & Demosthène ont été de grands Orateurs, à cause de leur infidélité. Ce sont des scrupules, que nous avons combattus dans toute la suite de ce Livre; & je dis particulièrement à l'égard de Julien, que s'ils étoient considérables, tous ceux qui ont travaillé à l'édition de ses livres seroient répréhensibles, puisqu'ils ont reconnu par là, qu'il pouvoit venir quelque chose de bon d'un Rénégat. Le Révérend Pere Petu sur tous, qui a le plus contribué à cela, & que je nomme volontiers, à cause de sa grande doctrine, de son zèle pour la Religion, & de sa suffisance, que tout le monde connoit, auroit sans doute fait faute de nous recommander un ouvrage comme très utile, & même nécessaire à l'intelligence de beaucoup de choses, qu'il falloit plutôt supprimer. Et quand il donne la qualité de docte & de disert à un si méchant Empereur, il commettrait le même crime, qu'on veut imputer à ceux, qui lui attribuent la Prudence, la Force, & quelques autres vertus semblables. Car quelle apparence y a-t-il de lui accorder des vertus ou habitudes intelle-
ctuelles

Quelles, telles, que sont les sciences, & de lui dénier absolument les autres vertus morales, dont tous les hommes reçoivent en naissant quelques semences naturelles en eux-mêmes ? Si l'on veut dire, que c'est parce qu'on peut être savant & éloquent sans être homme de bien, ce qui ne peut pas être présupposé de celui qui possède les vertus Morales: Je reponds, qu'encore qu'il soit vrai, que les aiant toutes, on est nécessairement très homme de bien; il se peut faire pourtant, que quelqu'un en possedera une partie seulement, & sera si diffamé d'ailleurs par le vice, qu'il ne pourra passer que pour un mechant. Il faut prendre garde aussi, qu'en définissant l'Orateur, un homme de bien qui fait l'art de s'expliquer en beaux termes, on a fait entrer la probité dans la definition de l'Eloquence. Et néanmoins ceux, qui ne peuvent souffrir, qu'on nomme Julien juste, ni temperant, parce que ce sont des attributs de prud'homme; permettent bien qu'on le qualifie disert, & éloquent, ce qui ne peut être sans elle à le prendre exactement. Mais ce n'est pas l'ordinaire de parler si précisément des vertus, soit de l'entendement, soit de la volonté, ni de faire de la Morale une Mathématique. Et quoique l'Ecole nous enseigne, que ces vertus se prêtent la main, les unes aux autres; que quelques-unes comme la Ju-

Orator
vir bo-
nus, di-
cendi pe-
ritus.

stice & la Prudence, comprennent en certaine façon toutes les autres; & qu'elles sont en guerre perpétuelle contre les vices, qui leur sont contraires: La même Ecole néanmoins nous apprend, que hors le degré héroïque ou parfait, elles peuvent fort bien subsister les unes sans les autres, que tel peut être loüé de Justice, & de Prudence, à qui la Force, ou la Temperance manqueront; & qu'il se trouve des personnes, qu'on voit en même tems vertueuses en un sujet, & vicieuses en un autre. Cela étant, quel inconvenient y a-t-il à recevoir l'Histoire de Julien toute entière, & à laisser à cet Empereur les qualités loüables qu'elle lui donne, puisque cela n'empêche pas, que nous ne condamnions ses crimes, & que nous ne detestions son Apostasie?

Or, outre l'obligation que j'avois en traitant mon sujet, de faire voir par l'exemple d'une personne si odieuse, que la Vertu des Payens doit être reconnüe en ceux-mêmes, dont nous tenons le salut pour desesperé; j'ai été bien aisé de prendre cette occasion d'expliquer ce que j'écrivis de Julien dans un autre livre que celui-ci, parce que je me suis apperçû que mes paroles ont été mal interprétées. Il m'arriva en parlant de la valeur des grands Capitaines, de mettre Julien au nombre de ceux qui se sont le plus librement exposés aux perils

de la guerre; de rapporter sa mort, & ses principales actions militaires, selon qu'Ammien Marcellin les représente; & de dire même qu'à mon avis, sa seule Apostasie l'empêchoit d'être le premier des Césars. C'est ce qui a été pris en trop mauvaise part, & avec beaucoup plus de vehemence que je ne l'eusse attendu. J'ai fait voir, pourquoi je préférerois le témoignage oculaire d'Ammien & de ses semblables à ce qui a été dit au contraire sur ce sujet. J'ai loué le zèle des Peres, à diffamer ce persecuteur des Fideles, dans un tems, qui le requeroit. Et j'ai montré par plusieurs bons Auteurs & très Chrétiens, que nous pouvions aujourd'hui parler autrement de lui, que n'ont fait ces Peres, puisque l'Idolâtrie ne sauroit plus s'en prévaloir, & que la pieté n'y étoit plus interessée. Si l'on trouve, que je lui ai voulu donner un rang trop avantageux parmi les Empereurs, il faut, que je me fasse entendre tant à l'égard des Païens comme lui, que de ceux d'entre eux, qui ont reçu les lumieres de la Foi. Pour ce qui touche les premiers, j'avouë, que la vaillance de Jules César, & la Philosophie de Marc Antonin, leur ont acquis un merveilleux avantage, quoique les vices de l'un, & la pesanteur de l'autre, y puissent donner du contre-poids. Mais si les prouesses de celui-là l'emportent par le grand nombre & la quantité, dans une

*de Mon-
seigneur le
Dauphin.*

vie beaucoup plus longue; la mort de Julien témoigné, que les siennes n'ont rien d'inférieur en la qualité. Quant au Génie philosophique d'Antonin, que les douze livres de sa vie, écrits par lui-même, nous font voir si clairement: Le lieu où Julien le met dans ses Césars, le préférant à tous ses prédécesseurs; ce qu'il écrit à Thémistius des actions de Socrate, dont il fait bien plus de cas, que de celles d'Alexandre; son Antiochide, & le reste de ses compositions, montrent assez, que jamais personne de sa condition n'eût plus d'inclination que lui à la Philosophie des Gentils. Considérons maintenant l'intérêt des Empereurs Chrétiens, afin que je me dédise, s'il m'est arrivé de me tromper au jugement que je me suis hasardé de donner. Certes, je le ferois avec beaucoup de repentance, si j'avois été si téméraire, que de leur comparer un Rénégat, à plus forte raison de le mettre au dessus d'eux. Mais comme je n'en eus jamais la moindre pensée, aussi crois-je l'avoir si bien distingué d'eux, en remarquant, que son Apostasie seule lui faisoit perdre le rang qu'il eût pû prétendre, qu'on a eu tort, ce me semble, de me rien imputer là-dessus. N'est-ce pas une chose fort évidente, que si Julien fut demeuré dans la créance, où il avoit été élevé, toutes ces rares qualités, qu'il possédoit & dont il s'est si misérablement servi, eussent

pû produire des merveilles en faveur de l'Eglise; Ne peut-on pas dire qu'au contraire les crimes, qui le noircissent, les impietés, & tant de sortes de persecutions, exercées contre les Fideles, n'eussent jamais été? Et cela présupposé de la façon, qui ne voit avec quel applaudissement il eût été sans doute proclamé le premier de tous les Césars? Constantin a été un très grand Monarque, & le seul des Chrétiens qui eût pû s'y opposer. Son mérite d'avoir montré le chemin à tous les Empereurs, qui ont entré depuis lui dans le vaisseau de St. Pierre, est si grand, qu'il ne se peut exprimer. Et nous croions, que tous ses defauts ont été lavés par les eaux du Batême qu'il reçût fort peu de tems avant sa mort. Mais comme j'ai blâmé tantôt Leunclavius, de lui avoir préféré un Apostat, je ne saurois aussi m'imaginer que personne fit difficulté de placer Julien avant lui, déchargeant celui-là d'Apostasie, & lui donnant par consequent avec ce qu'il avoit de naturel & d'acquis, les graces du Ciel, qui vraisemblablement l'eussent accompagné sans son infidelité. Nous n'avions donc pas écrit sans sujet sur le propos des grands Princes, que le seul reproche de cette Apostasie mettoit Julien après ceux, qu'il eût précédés sans elle. Et il me semble, qu'on ne peut pas dire là-dessus, que nous aions ramassé ses cendres pour les consacrer,

ni que nous lui avons élevé des autels, si l'on ne donne à nos paroles des interprétations du tout contraires à ce qui est de nôtre intention.

Pour le surplus je persiste en mon opinion, que comme on ne sauroit trop détester les crimes de Julien, & sur tout sa desertion lorsqu'il a manqué de foi à son Créateur; rien n'empêche aussi, que nous ne reconnoissions franchement les vertus, qui lui sont attribuées, quoiqu'inférieures de beaucoup à sa malice. La doctrine des incœurs souffre, qu'on considère le bien & le mal dans un même sujet. Et si une pierre précieuse ne perd rien de son prix, pour être tombée entre les mains d'un Voleur; la vertu a ce privilège, de se faire admirer en quelque lieu qu'elle soit, & d'être vertu, même sur le front d'un Apostat, encore qu'elle n'y reluisse que pour éclairer sa condamnation. Il n'est pas d'ailleurs inutile de faire voir par son exemple aux autres Potentats de la terre, que quelques dons de Nature que Dieu leur accorde, & quelques vertus qu'ils puissent acquérir pendant leur vie; s'ils quittent ses Autels, & s'ils ne le servent avec une véritable piété, leur mémoire ne laissera pas d'être abominable à perpétuité.

CONCLU-
SION.

C'EST ce que j'avois à dire sur le sujet de la Vertu des Païens. J'ai fait voir dans la première partie de ce Livre, que depuis la nais-

fance du monde jusqu' à nous, il a presque toujours paru des hommes vertueux à qui vraisemblablement Dieu a pû faire miséricorde, encore qu'ils ne fussent pas du nombre des Fideles, par une grace extraordinaire, dont il récompense, quand il lui plait, ceux qui vivent moralement bien. La seconde partie a été beaucoup plus étendue, parce qu'elle est entrée dans un examen particulier de la vie de plusieurs Gentils, dont nous avons considéré les vertus & les vices. Et j'ai porté mon discours jusqu' à faire voir, que les plus criminels ont eu quelquefois des qualités si loüables, qu'il y auroit de l'injustice à leur en dénier la reconnoissance, d'autant qu'elle n'offense pas la piété, & qu'on doit ce respect à la vérité des Histoires. C'est le propre de la Vertu de se faire aimer par tout, où elle se trouve, mais principalement de ceux qui la suivent d'une inclination naturelle. Et puisqu'il n'y a rien de si mauvais dans l'Univers, qu'on ne puisse priser à cause de quelque degré de bonté, qui accompagne son être; ce n'est pas merveille, que les plus déterminés au mal possèdent de certaines conditions estimables, encore qu'ils soient à détester d'ailleurs. Le Diable même, comme le remarque fort bien St. Augustin, ne laisse pas, tout méchant qu'il est, d'avoir quelque chose de bon, autrement jamais Dieu ne l'auroit créé. Sa na.

*Lib. 19. de
Civit. Dei
cap. 13.*

ture considérée séparément, & tant qu'elle est nature, n'est pas mauvaise, il n'y a eu que la perversité de cet Ange rebelle, qui l'a rendue telle. Que si nous pouvons bien distinguer quelque bonne partie dans cette source de tout mal, pourquoi serions-nous difficulté d'accorder aux Infidèles, & aux plus vicieux des hommes, de certaines actions vertueuses? Et pourquoi n'en serions-nous pas le même cas que des perles, ou des diamans, qui se rencontreroient mêlés & comme ensevelis parmi des ordures: Pour moi je serois conscience de suivre l'opinion contraire à celle, dont je me suis expliqué, & qui est la plus autorisée dans les Ecoles. Si je ne lui ai pas donné tous les ornemens, dont elle étoit susceptible, soit pour la disposition, soit pour le langage, c'est un défaut de l'art, que l'excellence de la matiere peut récompenser. Et s'il semble à quelques-uns, que j'aie été defectueux, parce que je n'ai peut-être pas étendu mes considérations jusqu' où ils jugent qu'elles pouvoient aller, je les supplie de se souvenir, qu'on ne blâme jamais un Chasseur, pour n'avoir pas tout pris ce qui étoit dans la campagne; & que selon l'avis de plusieurs, ce n'est pas bien enseigner, que d'enseigner tout.